L'APOPHONIE EN SÉMITIQUE

KOMITET JĘZYKOZNAWSTWA
POLSKIEJ AKADEMII NAUK

PRACE JĘZYKOZNAWCZE

24

WROCŁAW — WARSZAWA — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

MOUTON AND CO 'S-GRAVENHAGE

JERZY KURYŁOWICZ

L'APOPHONIE EN SÉMITIQUE

WROCŁAW — WARSZAWA — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

MOUTON AND CO 'S-GRAVENHAGE

1962

Imprimé sur l'ordre de Zakład Narodowy im. Ossolińskich par Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków

Distribution exclusive par Mouton and Co 'S-Grawenhage, à l'exception des pays suivants: Pologne, URSS, République Démocratique Allemande, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie et Yougoslavie.

CHAPITRE I. REMARQUES LIMINAIRES

§ 1. Dans le présent ouvrage on se propose de développer les idées sur l'apophonie sémitique publiées en 1958 sous forme succincte dans l'article *Esquisse d'une théorie de l'apophonie en sémitique* (BSL 53, fasc. 1, p. 1—38). La disposition du livre suit en général celle de cette première ébauche de la théorie, à ceci près qu'on a intercalé deux chapitres (IX, X), sur la flexion et la dérivation des noms, servant d'introduction à la théorie des pluriels brisés.

Abstraction faite de certaines corrections et mises au point, *parfois même des changements d'opinion*, justifiés par l'augmentation des matériaux examinés, l'attitude méthodique de l'auteur vis-à-vis du problème n'a pas changé. Elle présente deux aspects, l'un général, l'autre spécial.

§ 2. Pour ce qui est du premier, il faut à notre avis toujours tendre à découvrir, dans le système linguistique examiné, des rapports de hiérarchie plutôt que de symétrie. Le rôle fondamental de l'opposition privative en phonologie, celui du syncrétisme en morphologie (ou si l'on veut parler en termes distributionnistes, de zones d'emplois plus larges ou plus étroites), reconnu par toutes les écoles linguistiques visant la description scientifique de la langue, se fait sentir aussi lorsque partant des données synchroniques on procède à la reconstruction *interne* du passé immédiat. A cette analyse structuraliste *diachronique* les données de la grammaire comparée traditionnelle fournissent des indications utiles, souvent indispensables. En même temps on ne saurait se passer d'interpolations et d'extrapolations postulées par les systèmes historiques, si l'on veut ramener les développements préhistoriques aux schémas d'évolution sémantique devenus depuis longtemps familiers et plausibles.

De la structure *hiérarchique* de la langue découlent certains principes concernant les renouvellements des formes grammaticales, dont on a traité en plusieurs lieux. Nous nous contentons ici de renvoyer le lecteur à Acta Linguistica V, 1949, p. 15—37 (*La nature des procès dits „analogiques“*), *L'apophonie en indo-européen*, 1956, p. 5—23, et Omagiu lui Iorgu Iordan, 1958, p. 495—500 (*Allophones et allomorphs*). On y trouvera discutées les notions de *formes-bases* et *formes fondées*, de *fonction primaire*

et *fonction secondaire*, de *morphs impliqués* (= à valeur zéro ou redondants), de *polarisation* et de *différenciation*.

Il sera utile d'ajouter ici quelques remarques supplémentaires concernant ces notions.

§ 3. De la *polarisation* formelle entre les mots-bases A et les dérivés B il s'ensuit que si dans une partie de cas $B = A + m_1$, et dans le reste de la série $B = A + m_1 + m_2$, le morph composé (ou morph à implication) $m_1 + m_2$ tend à l'emporter sur le morph simple m_1. L'élément m_2, appelé aussi sous-morph, représente un trait *redondant* aussi longtemps qu'il existe des dérivés de forme $A + m_1$ (sans m_2). Exemples v. *L'apophonie l. c.*

Voici maintenant une variante de cette situation. Lorsque deux séries de dérivés, l'une de forme $A + m_1$, l'autre de forme $A + m_1 + m_2$, coïncident au point de vue sémantique, la forme $A + m_1 + m_2$ devient le successeur naturel de $A + m_1$. Ainsi p. ex. en arabe l'adjectif verbal *qatul*, une fois qu'il se charge de la fonction de l'abstrait (ou de l'infinitif), est automatiquement remplacé par *qutul*, forme d'infinitif héritée du sémitique commun. C'est que, par rapport au verbe personnel *qatùla*, *qatul* n'est caractérisé que, par la flexion nominale, tandis que *qutul* y ajoute encore le degré *u* de la première syllabe.

§ 4. La polarisation fait adopter à B un trait redondant pour l'opposer à A de façon aussi tranchée que possible ($A + m_1 + m_2 : A$, à la place de $A + m_1 : A$). Supposons une chaîne $A \rightarrow B \rightarrow C$, avec B fondé sur A, et C fondé sur B, p. ex. $B = A + m_1$, $C = B + n_1 = A + m_1 + n_1$. Il arrive que la généralisation du trait redondant m_2 dans B ($B = A + m_1 + m_2$) s'arrête devant C; c.-à-d. C reste $A + m_1 + n_1$, au lieu de passer à $A + m_1 + m_2 + n_1$, justement en vertu de ladite loi, l'opposition $A + m_1 + m_2 : A + m_1 + n_1$ étant plus tranchée que $A + m_1 + m_2 : A + m_1 + m_2 + n_1$ (ou bien $m_2 : n_1$ ayant plus de relief que zéro : n_1).

Ainsi la pénétration du degré *o* dans les dérivés en *-es-* (type grec. αἰδώς) ne s'étend pas sur les seconds membres de composés, qui gardent le timbre suffixal *e* (type εὐγενής), cf. *L'apophonie* p. 68. L'utilisation du trait m_2 dans B (degré *o* dans αἰδώς) explique son absence dans C (εὐγενής). Ce n'est pas le fait de composition comme tel, c'est plutôt la position des composés respectifs à l'intérieur du système de la langue, laquelle est responsable du degré vocalique du suffixe *-es-*. Car dans les composés avec πατήρ, μήτηρ, etc., c'est justement le degré suffixal *o* (type εὐπάτωρ) qui est de règle en grec. Ici les composés s'opposent aux formes *immotivées*, à vocalisme suffixal *e*, πατήρ, μήτηρ. Les composés respectifs occupent la place de B, et non de C, comme c'est le cas pour le type εὐγενής.

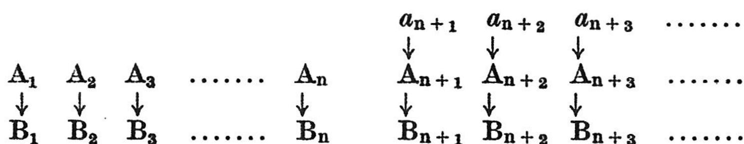
A noter que dans ce qui précède il est question de la *propagation* de traits redondants et non pas de leur genèse phonétique.

§ 5. Quant au phénomène de la *différenciation*, il est étroitement lié avec la plurivalence (polysémie) d'une forme, sa fonction primaire et ses fonctions secondaires.

La relation entre les fonctions primaire et secondaire peut être définie comme le rapport entre une zone d'emploi plus large et une zone plus étroite, enfermée dans la première (c'est en même temps la relation caractéristique du mot-base au dérivé, ou du phonème non-marqué au phonème marqué lorsqu'il s'agit d'une opposition phonologique privative). Un cas fréquent de différenciation formelle entre les deux fonctions ou, autrement dit, de l'émancipation formelle de la fonction secondaire, est celui-ci: le renouvellement formel d'un dérivé repousse la forme ancienne vers des fonctions secondaires.

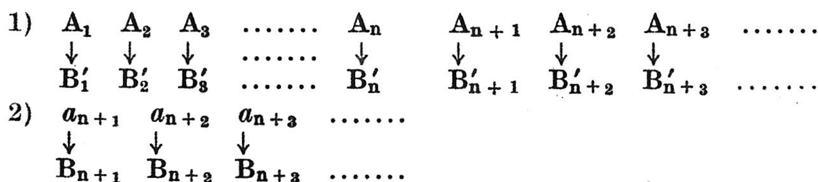
Or les fonctions secondaires d'un dérivé B peuvent être multiples. Tout d'abord la dispersion sémantique de B peut s'inscrire *à l'intérieur* de sa fonction comme dérivé de A. Dans ce cas le renouvellement de B ($>$ B′) est apte à fournir deux dérivés différents, B′ et B. C'est un type de différenciation assez commun. Ainsi p. ex. B′ continue à être le porteur de la valeur abstraite, les acceptions secondaires, concrètes, étant désormais dévolues à la forme B. — Ou bien, la fonction secondaire de B a consisté, avant le renouvellement, à se rattacher soit au nom-base de A ($= a$) soit à un autre dérivé de A ($=$ C).

§ 6. Si A $=$ mot-base, B $=$ forme ancienne du dérivé, B′ $=$ forme renouvelée du dérivé, a $=$ mot-base de A, on obtient le schéma suivant:



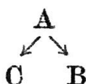
(les flèches indiquent la direction de mot-base à dérivé).

Les formes B ont la fonction primaire de dérivés de A. Elles peuvent avoir, s'il y a le contact sémantique nécessaire, la fonction secondaire de dérivés de a. Dans ce cas la zone de la fonction primaire s'étend sur tous les B, celle de la fonction secondaire ne comprend que les B à partir de B_{n+1} parce qu'une partie seulement de A représentent des mots motivés, des dérivés de a (A_{n+1}, A_{n+2}, A_{n+3}.......). Le renouvellement formel de B $>$ B′ amène un scindement de la série en question en deux:

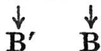


La forme nouvelle B′ caractérise désormais la fonction primaire, celle des dérivés de A. La forme ancienne est restreinte à la fonction secondaire (dérivés de *a*), laquelle en même temps s'émancipe en adoptant un exposant propre à elle seule.

On aura l'occasion de voir ce schéma de différenciation se réaliser dans des exemples concrets. Mais il n'illustre qu'une seule espèce, très importante d'ailleurs, de fonction secondaire: le rapport de B au mot-base du mot-base (*a* = mot-base de A, le mot-base de B). Une deuxième espèce, à peine moins importante, c'est la relation du dérivé B à C, un autre dérivé de A:



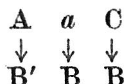
Le rapport sémantique de B à C, s'il existe, est une fonction secondaire de B. Cela découle de nouveau des zones d'emploi. En effet, s'il y a des A qui sont communs à B et C, ils ne constituent en règle qu'une partie seulement des A qui fournissent des dérivés B. Dans ce cas encore, le renouvellement de B (> B′) conduit à un scindement en A et C.



Les deux espèces de différenciation traitées ici peuvent être intégrées en une seule formule. Le renouvellement de B dans



produit, dans le cas où une relation sémantique préalable s'est nouée entre B et *a*, entre B et C, des scindements et des rapports de dérivation nouveaux, à savoir



Les formes indirectement apparentées à B, c.-à-d. *a* et C (apparentées à B seulement par l'intermédiaire de A), entrent en rapport direct avec B grâce au fait que la parentèle directe de B avec A a changé d'exposant (A : B > A : B′).

Cette formule prouve son utilité dans les cas, assez nombreux et importants, du changement des procédés apophoniques déverbatifs et de leur scindement en procédés déverbatifs et procédés dénominatifs (v. surtout les chapitres X et XI).

Il arrive aussi que le rapport entre *a* et B est perçu comme celui d'identité sémantique. Dans ce cas B, en tant que plus expressif (puisqu'il

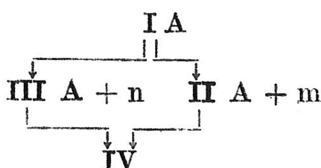
comporte un surplus de caractérisation) tendra à supplanter *a*. On verra au chap. X que des catégories entières de notions *primaires* (couleurs, défauts physiques) ont dans les langues sémitiques une forme *motivée*. Il s'agit là d'un procès d'évincement de l'adjectif *a*, forme-base du verbe dénominatif A, par B, adjectif déverbatif ou abstrait(-épithète) dérivé de A.

§ 7. Lorsqu'une fonction sémantique peut être rendue par deux exposants différents m et n (A : A + m, A : A + n), et que la valeur de m s'affaiblit, il peut arriver que les dérivés A + m sont remplacés par A + m + n sur le modèle

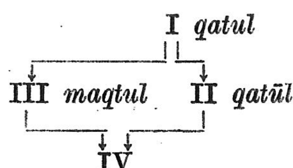
$$A : A + n = A + m : A + m + n.$$

C'est un cas assez fréquent de la cumulation de morphs, de la „conglutination" de suffixes en particulier. Cf. p. ex. les suffixes diminutifs *-k-īn-* (> *chen*) et *-l-īn-* (> *-lein*) de l'allemand, contenant les morphs *k*, *l*, *īn*, tous diminutifs de provenance. En sémitique le renforcement de la valeur substantive de *qatīl*, *qatūl* moyennant les préfixes *ta-*, *ma-* (*taqtīl*, *maqtūl*) illustre la tendance au renforcement d'un morphème (caractérisé par le seul allongement vocalique et) affaibli au point de vue sémantique. L'affaiblissement est habituellement causé par l'extension de l'emploi du morphème dont le contenu sémantique, nettement déterminé à l'origine, s'appauvrit peu à peu au fur et à mesure de son extension. On verra plus loin (chap. VIII) que l'emploi habituel de *qatīl*, *qatūl* en fonction d'apposition a dans une large mesure fait perdre à ces formes leur valeur originaire, strictement substantive.

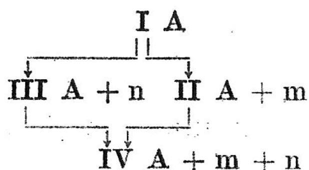
Avant le remplacement de A + m par A + m + n on a affaire au schéma suivant représentant les rapports mutuels de A, A + m, A + n:



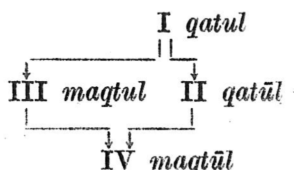
p. ex.



La forme IV désigne le syncrétisme sémantique de A + m et A + n pour un certain nombre de racines. Après le remplacement de A + m par A + m + n on obtient:



p. ex.



De cette façon la forme A + m + n (*maqtūl*) est destinée à remplir une fonction (primaire) de A + m (*qatūl*). Il s'en suit que la transformation *expressive* d'une forme A + m en A + m + n conduit à un scindement du domaine sémantique recouvert à l'origine par A + m seul.

§ 8. Un type de changement qui surgit à chaque pas en morphologie historique, c'est la coïncidence fonctionnelle (sémantique) d'une forme-base A avec la forme dérivée B (= A + α). Or, au lieu de devenir un trait redondant, α peut se charger de fonctions *flexionnelles* (phénomène de grammaticalisation). En v. irlandais (et probablement déjà en celtique commun) l'opposition **bereti* : **ro-beret* était à l'origine, à en juger par les analogies germaniques, slaves, etc., celle entre le présent ordinaire (duratif) et le présent terminatif. Cette différence sémantique a disparu sans que pour cela une des deux formes ait cessé d'exister. C'est qu'après la perte de la valeur terminative, B continuait à survivre comme un exposant de formes flexionnelles de A. En v. irlandais les formes à préfixe *ro-* se laissent définir, dans leur ensemble, comme ayant une valeur *non-durative*. Elles expriment p. ex. l'antériorité, la capabilité, etc. (Thurneysen *Handb. d. Altirischen* [1] p. 319 sq.). Formule générale:

mot-base $A(f_1) \rightarrow A(f_2)$, f_1 et f_2 désignant les formes
dérivé $B(f_1) \rightarrow B(f_2)$ flexionnelles de A et B

La perte de la différence sémantique entre A et B amène une répartition de formes flexionnelles: $A(f_1)$ et $B(f_2)$, c.-à-d. B devient le remplaçant de A dans les formes flexionnelles f_2.

§ 9. Autre éventualité. En indo-européen le type **toq^{u}e̯ie/o-* représente l'itératif du verbe-base **teq^u*. De l'autre côté certains verbes intransitifs de forme médiopassive étaient capables, en adoptant des désinences actives, de fonctionner au sens transitif-causatif. On obtient le schéma:

$A(f_1)$ = verbe-base intransitif
$A(f_2)$ = verbe-base transitif (causatif)
$B(f_1)$ = verbe intransitif itératif
$B(f_2)$ = verbe transitif (causatif) itératif

La disparition de la valeur itérative crée un rapport direct entre $A(f_1)$, le verbe intransitif, et $B(f_2)$, le verbe transitif (causatif). Or entre les deux valeurs, itérativité et causativité, il n'y a aucun lien sémantique direct. Le suffixe *-e̯ie/o-* devient un renforcement des désinences actives (à valeur active-causative).

Ce mécanisme nous permet de comprendre comment un infixe sém. comme *-ta-*, comportant à l'origine une valeur intransitive-passive, a pu dans certains cas aboutir à un sens itératif („habitatif"), cf. v. Soden *Grundriss d. akk. Gramm.* p. 121. On aurait ici affaire au phénomène inverse: *lexicalisation*.

§ 10. On va appliquer les notions de la polarisation et de la différenciation, qui se sont trouvées être des instruments d'analyse linguistique importants dans le domaine indo-européen, au problème de l'apophonie sémitique, de ses fonctions morphologiques, et de sa chronologie relative. Nous réclamons d'avance l'indulgence des spécialistes à l'égard des défauts et des lacunes dans les faits cités.

§ 11. L'attitude méthodique *spéciale* consiste à envisager l'*apophonie* comme un corollaire morphologique de l'*alternance*. L'apophonie résulte de la superposition de l'alternance vocalique sur les relations hiérarchiques qui unissent entre elles les formes grammaticales. L'alternance consiste en un échange de deux *phonèmes* (non pas de deux variantes!), dont l'un (a_1), le membre non marqué et en même temps neutre de l'opposition, remplace l'autre (a_2), le membre marqué, dans des conditions phonologiques définies. Imaginons une série de dérivés caractérisés d'un affixe, dont certains se distinguent en outre de leurs mots-bases par la présence de a_1 en face de a_2 du mot-base. L'apparition de a_1 à la place de a_2, tout en étant mécanique et due à des facteurs non morphologiques, acquiert un sens et une fonction grâce justement au fait qu'il s'agit d'un contraste morphologique (mot-base: dérivé dans l'espèce). L'ambivalence de a_1, lequel dans les conditions données offre la possibilité d'une double appréciation phonologique (a_1 ou a_2), est exploitée pour *polariser* le dérivé par rapport à son mot-base. C'est dire que a_1 est perçu comme *phonème* a_1 parce que le mot-base présente a_2, et que la loi de dérivation respective subit une réinterprétation: le dérivé est formé moyennant l'affixation *plus* l'apophonie $a_2 > a_1$. Cette apophonie ne saurait se *réaliser* que dans les dérivés dont la structure n'entraîne pas le syncrétisme phonologique $a_2 = a_1$. Ainsi, parmi les dérivés en question il y aura deux groupes, les deux ayant une importance pour la genèse de l'apophonie: l'un qui grâce au syncrétisme des phonèmes a_1 et a_2 permet une réinterprétation du procédé morphologique, l'autre qui en représente une application explicite.

L'interprétation inverse de l'archiphonème (a_1 apprécié comme a_2) est actuelle lorsque le mot-base contient le phonème a_1.

Si a désigne les a_1 provenant de la neutralisation de a_1 et a_2, et le signe/, l'alternance (conditionnée soit par les éléments flexionnels soit par les racines), on peut ramener les possibilités théoriques au schéma que voici:

état primitif *formes-bases* a_2 : *dérivés* a_2/a
d'où *formes-bases* a_2 : *dérivés* a_1/a

Il va de soi qu'un développement analogue a lieu dans le cas de $a_1 : a_1/a$ (qui passe à $a_1 : a_2/a$).

L'*alternance*, c.-à-d. la neutralisation, se maintient à côté de l'*apophonie* $a_2 : a_1$ ou $a_1 : a_2$, qui vient de prendre racine dans la morphologie de la langue.

Lorsque les formes-bases sont elles-mêmes des dérivés, il suffira qu'il y ait entre la série-base et la série dérivée une opposition

$$\begin{array}{l} a_1 \quad a_1 \quad a_1 \ldots\ldots a \text{ (archiphonème)} \\ \downarrow a_1 \quad a_1 \quad a_1 \ldots\ldots a \text{ (archiphonème)} \end{array}$$

L'archiphonème de la série-base étant déterminé par le vocalisme des autres membres comme ayant la *fonction* a_1, celle de a dérivé sera appréciée, par opposition, comme a_2. Par conséquent, tous les a_1 de la série dérivée seront remplacés par a_2.

Notons du reste que le rapport *mot-base* : *dérivé* n'est qu'un cas spécial du rapport entre *forme-base* et *forme fondée* (cf. *L'apophonie l. c.*). D'autres termes employés couramment pour désigner ce rapport sont: rapport de détermination, *B* supposant *A*, *B* étant „prévisible" sur la base de A, etc. Parfois les deux membres *A* et *B* ne sont que des formes flexionnelles d'un seul mot; dans ce cas, autrement que dans le rapport *mot-base* : *dérivé*, le côté sémantique n'est pour rien, il ne s'agit que de la „prévisibilité" de la forme flexionnelle *B* par rapport à *A*. (Enfin, à l'intérieur d'une seule et même forme, il peut y avoir une hiérarchie de fonctions sémantiques, *fonction primaire* et *fonctions secondaires*).

§ 12. Une fois dégagée des conditions phonologiques, l'alternance devient une *apophonie*, laquelle relève de la *morphologie*. L'alternance peut continuer à exister à côté de l'apophonie. Ainsi, à côté de l'apophonie *u* : *i*, vivante dans les langues sémitiques, l'alternance *u* : *i* survit encore en arabe classique (v. chap. III). Comparé avec l'indo-européen, le sémitique a l'avantage d'avoir conservé dans une large mesure les sources phonologiques de son apophonie. La reconstruction de sa genèse s'en trouve considérablement facilitée. En indo-européen l'alternance *voyelle pleine* : zéro n'a laissé aucune trace *phonologique*: on peut la reconstruire grâce à l'apophonie préservée dans certains paradigmes verbaux et dans certains procédés de dérivation. Le lien entre l'alternance et l'apophonie *ẹ* : *ē* est moins direct, mais grâce à l'indo-iranien le rapport *e* : *ē* (*i* : *ei*, *u* : *eu*) peut être ramené à un renversement morphologique de l'apophonie *e* : zéro (*ei* : *i*, *eu* : *u*). Dans les langues européennes il y a un degré long *ē* (en syllabe non entravée de sonante) qui remonte à l'alternance *ēR* (devant voyelle) : *eR* (devant consonne). De l'autre côté, les points de repère morphologiques pour la reconstruction d'une alternance *e* : *o* ne sont pas suffisants, de sorte que l'on ne peut pas considérer le problème de l'origine du degré *o* comme résolu de façon définitive.

§ 13. Ce que les deux familles linguistiques, indo-européenne et sémitique, ont en commun [1], c'est la prépondérance, en indo-européenne presque

[1] Il n'est pas ici question de *parenté génétique* dont pour le moins l'auteur de ces lignes n'est pas un partisan.

le monopole, du verbe primaire en matière d'apophonie. Le fait qu'à l'intérieur de sa conjugaison le verbe indo-européen subit des variations du vocalisme radical (grec. πάσχω, πείσομαι, ἔπαθον, πέπονθα; γίγνομαι, ἐγενόμην, γέγονα; etc.), est en contraste frappant avec le manque presque total d'une apophonie *radicale* dans la déclinaison, excepté dans quelques monosyllabes. Dans les polysyllabes il n'y a qu'une apophonie *suffixale* (p. ex. *-en-* : *-on-* : *-n-*, etc.). Une conséquence importante de cet état de choses c'est qu'un nom déverbatif reçoit de son verbe-base un *degré vocalique déterminé*, tandis qu'un dérivé dénominatif répète simplement le vocalisme rigide du nom-base. Or le système sémitique est analogue: rigidité du vocalisme du nom [2], variabilité du vocalisme radical du verbe (p. ex. ar. *i̯aqtulu, qatala, qutila*; *i̯arkabu, rakiba*).

Si dans la dérivation dénominative l'indo-européen, surtout l'indo-iranien, connaît le procédé de la vr̥ddhi, c'est grâce justement à l'apophonie conservée dans les noms verbaux (noms-racines).

Mais en sémitique, tout comme en indo-européen, et même dans une mesure beaucoup plus large, les procédés apophoniques d'origine déverbative pénètrent dans la dérivation dénominative. Les degrés de la comparaison du type v. ind. *śukrá-* : *śócīyas-* : *śóciṣṭha-* en sont un exemple bien connu. L'association entre *śukrá-* et *śócīyas-* s'est effectuée par l'intermédiaire du verbe (*śócate*); les deux formes avaient été d'abord des dérivés indépendants du verbe. C'est le déplacement *śócate* → *śócīyas-* > *śukrá-* → *śócīyas-* qui est responsable de l'introduction de l'apophonie dans la comparaison. L'adjonction de *-īyas-* devient un procédé *dénominatif* d'où *náva-* : *návīyas-* etc. chez les adjectifs primaires. Pour le sémitique, les chapitres X et XI apporteront des exemples nombreux (entre autres les pluriels brisés) qui postulent souvent l'interpolation de verbes dénominatifs virtuels.

§ 14. Une différence majeure entre les deux familles concerne l'application de l'apophonie. En indo-européen elle est un phénomène de *redondance morphologique* d'un bout à l'autre, tandis que l'apophonie sémitique a souvent un caractère morphologique *pertinent*. En indo-européen c'est l'affixe ou la désinence qui se charge de la valeur morphologique, en sémitique le degré vocalique en est souvent le seul porteur: ar. *kitāb-un* „livre" mais *kutub-un* „livres", *i̯aqtul-u* „il tue" mais *i̯uqtal-u* „il est tué", et ainsi de suite. En indo-européen le changement *ei* > *i* dans **liktós* (< **leiqᵘ*) est un trait redondant parce que dans **pektós* (< **peqᵘ*) *-tó-* suffit à exprimer la même valeur.

§ 15. Parmi les vocalismes du verbe primaire, un seul a le caractère privilégié du degré normal ou fondamental. C'est celui qui, n'étant pas

[2] Les pluriels brisés étant une innovation du sémitique méridional.

motivé par les autres degrés, détermine les autres degrés. Ainsi en indoeuropéen une racine comme **leiq*[u] nous fait prévoir le degré zéro (*i*) à l'aoriste thématique ou le degré *o* (*oi*) au parfait. Au contraire, en partant de la forme radicale **loiq*[u] du parfait, nous nous trouvons dans l'incertitude à l'égard du vocalisme fondamental, lequel peut être aussi bien *e* (*ei*) que *o* (*oi*). En sémitique occidental les verbes *qatala* ont en gros le vocalisme fondamental *u* ou *i*, qui apparaît à l'imperfectif (p. ex. *i̯aqtulu*), tandis que *a* est en général conditionné par le voisinage d'une laryngale. Au contraire, le vocalisme fondamental des verbes *qatila*, *qatula* se révèle au perfectif. C'est que dans le premier cas *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* nous font prévoir un perfectif à vocalisme *a* (*qatala*), tandis que les perfectifs *qatila*, *qatula* déterminent l'imperfectif *i̯aqtalu*. D'autre part, *qatala* comme point de départ nous laisse incertains quant au vocalisme de l'imperfectif (*u* ou *i*). De même le type *i̯aqtalu* laisse indéterminé le vocalisme du perfectif correspondant (*qatila* ou *qatula*).

Une fois le degré fondamental déterminé, tous les autres vocalismes jouant un rôle dans la conjugaison du verbe primaire et dans les dérivés déverbatifs peuvent être considérés comme les degrés *apophoniques* du degré *normal*. Notamment, en ce qui concerne les dérivés, ils peuvent soit refléter le vocalisme fondamental ou un autre vocalisme de la conjugaison du verbe-base, soit offrir un vocalisme qui n'est pas ou n'est plus représenté par le verbe. P. ex. ar. *i̯aktubu*, *kataba* : *kitbat* „écrit, inscription".

§ 16. Il faut souligner l'importance d'une distinction dont l'ignorance entraîne des déraillements sérieux dans l'appréciation de faits. Un nom déverbatif, pour peu qu'il soit un *dérivé* et non pas une forme *flexionnelle* du verbe (participe, infinitif) n'est jamais bâti sur une forme flexionnelle spéciale du verbe-base, étant plutôt tiré de la racine verbale, c.-à-d. de l'ensemble de la conjugaison. Ainsi grec γένος n'est pas bâti sur l'aoriste ἐγενόμην, et πένθος, sur le futur πείσομαι (*πενθ-σ-ομαι). Les noms neutres en *-es/os-* sont par contre tirés de la racine verbale, γεν(ε) et πενθ, prise au degré normal, peu importe que celui-ci apparaisse dans la conjugaison au présent, à l'aoriste, ou au futur. Un nom comme λοιπός n'est pas non plus bâti sur le parfait λέλοιπα, mais sur le degré *o* de la racine **leiq*[u] (apparaissant ici au présent).

Or c'est justement la faute commise par J. Barth (suivi par Brockelmann) dans son ouvrage *Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, 1894. Sans contester les mérites du livre, qui s'est fait une position dans la grammaire comparée du sémitique, et surtout de la division des dérivés nominaux en „Nomina des Perfektstammes" et „Nomina des Imperfektstammes", faisons reamrquer que la présentation des procédés morphologiques, la tentative constante de tourner le problème de l'apophonie,

a rendu impossible la reconstruction de leur genèse. En réalité un abstrait (infinitif) comme *'usr* < *'asura* „être difficile" (Barth p. 35) ne se distingue guère, au point de vue morphologique, d'un *šukr* „remerciement" < *iaškuru* (*ibid.* p. 108). La différence, d'ordre purement lexical, est conditionnée par les racines. La forme *'usr* est tirée de la racine verbale **'sur*, la forme *šukr*, de la racine verbale **škur*, les deux contenant le vocalisme fondamental *u*. Le fait que le degré normal *u* apparaît tantôt au perfectif (*'asura*), tantôt à l'imperfectif (*iaškuru*), n'a pas d'importance, cf. grec γένος et πένθος que personne n'osera considérer comme appartenant à des catégories de dérivés distinctes. De même, il faut reconnaître l'isomorphisme de *lubs* < *labisa*, *ialbasu* „s'habiller" et de *ṣurm* < *iaṣrimu*, *ṣarama* „découper": ces noms d'action comportent le degré *u* de la racine, le degré normal, dans les deux cas, étant *i*. Pris ensemble comme représentants d'une seule série, les exemples *'usr*, *šukr*, *lubs*, *ṣurm* sont caractérisés par l'apophonie *u*. Car „degré vocalique *u*" veut dire remplacement de *i*, *a* par *u*, mais absence de tout changement lorsque le vocalisme fondamental du verbe est déjà *u*. Il faut par conséquent distinguer entre un rapport comme *qatila* (perfectif): *qatil* (adjectif verbal ou participe), et *iaqtilu* (imperfectif): *iuqattilu* (imperfectif de l'intensif). Dans les deux exemples la forme-base et le dérivé s'accordent dans le vocalisme caractéristique de la 2e radicale. Mais à côté de *qatila* : *qatil* on trouve *qatula* : *qatul* (simple répétition du vocalisme de la forme-base), tandis que confronté avec *iaqtulu* : *iuqattilu* le vocalisme *i* de *iuqattilu* se révèle comme le ***degré apophonique i***.

§ 17. L'exemple *'usr*, *šukr*, *lubs*, *ṣurm* peut en même temps servir à illustrer l'attitude de Barth vis-à-vis des problèmes de l'apophonie. Tandis que *'usr* et *šukr*, pris isolément, répètent le degré normal de leur racines verbales (contenues dans *'asura*, *iaškuru*), les deux autres exemples, *lubs* et *ṣurm*, sont considérés par Barth comme dus aux hésitations du vocalisme fondamental du verbe. Ainsi, selon lui, le verbe-base de *lubs* aurait pu être à l'origine un **labusa*, évincé ensuite par la forme historique *labisa* (d'où le rapport *labisa* : *lubs*). Ou bien une hésitation entre *iaṣrimu* et *iaṣrumu* (et entre les dérivés correspondants *ṣirm* et *ṣurm*) aurait pu être supprimée en faveur de *iaṣrimu* comme mot-base, et de *ṣurm* comme dérivé (d'où le rapport *iaṣrimu* : *ṣurm*). Sans nier la possibilité de tels phénomènes, insistons sur le fait qu'ils ne sauraient nous expliquer l'*origine* de l'apophonie *u* : *i* puisque la coexistence hypothétique de **labusa* et *labisa*, quelle qu'ait été la distinction sémantique entre les deux formes, présuppose évidemment le jeu apophonique *u* : *i*. Et la même remarque vaut pour l'hésitation entre *iaṣrumu* et *iaṣrimu*. Les „métaplasmes" (expression favorite de Barth) postulent donc l'apophonie sans rendre compte de ses commencements. A notre avis celle-ci se ramène

en dernière ligne à des facteurs phonologiques, à savoir à des alternances vocaliques.

§ 18. En reconnaissant la position centrale qu'occupe le verbe dans le système de l'apophonie sémantique, nous sommes obligé de prendre en considération les changements subis par le système de la conjugaison, surtout du verbe primaire. Certaines formations dérivées deviennent, à partir d'un moment donné, une partie intégrante de la conjugaison, et au contraire, par suite du renouvellement de la conjugaison certaines formes, jusqu'ici flexionnelles, tombent au rang de dérivés ou sont totalement évincées. Ici encore nous appelons l'attention du lecteur sur les remarques publiées dans *L'apophonie* (p. 24—35). Les observations concernant le renouvellement de l'imperfectif (présent-imparfait) et du perfectif (parfait), la genèse du subjonctif, les liens existant entre le parfait et le (médio) passif, entre le verbe primaire et le verbe déverbatif, etc., trouvent une pleine application dans le domaine du sémitique, surtout oriental. Les réarrangements du système verbal créent des rapports apophoniques nouveaux non seulement à l'intérieur de la conjugaison mais aussi dans la dérivation déverbative. Il a donc paru utile de consacrer deux chapitres (VI et VII) au sort du système verbal en akkadien ainsi que dans le groupe occidental du sémitique [3].

§ 19. Les formes d'apophonie jouant un rôle essentiel dans l'évolution aussi bien de la flexion verbale que de la dérivation, verbale et nominale, et que nous allons examiner tour à tour, sont:

I voyelle brève (*i*, *i*, *a*) : zéro

II *u* : *i*

III *u i* : *a*

IV voyelle brève : voyelle longue.

[3] Le présent mémoire étant consacré à l'analyse de faits élémentaires, donc généralement connus, on n'y trouvera citées que très peu de positions bibliographiques *spéciales*. Voici les abréviations indiquant quelques ouvrages *de fond* auquel le lecteur est assez souvent renvoyé: Barth = J. Barth *Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, 1894; Brockelmann = C. Brockelmann *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* I (1908), II (1913); v. Soden = W. v. Soden *Grundriss der akkadischen Grammatik*, 1952; Gordon = C. H. Gordon *Ugaritic Manual*, 1955; Beer-Meyer = G. Beer et R. Meyer *Hebräische Grammatik* I, 1952; II, 1955.

La translitération des mots sémitiques est en principe celle de *Grundriss* de Brockelmann, avec quelques écarts que voici: ar. *ǰ* et non *ǧ*; la quantité longue en hébreu ne sert qu'à indiquer la *mater lectionis* de l'écriture originale, p. ex. *qọ̄l* = קוֹל mais *qọl* = קֹל, *i̯åqūmū* = יָקוּמוּ mais *i̯åqumū* = יָקֻמוּ, etc.; le *šva simplex* (:) n'est pas noté. Pour ce qui est spécialement de l'akkadien, on s'en est tenu à l'ouvrage précité de v. Soden.

CHAPITRE II. L'APOPHONIE VOYELLE BRÈVE : ZÉRO

§ 20. Au point de vue du sémitique, un vocalisme autonome et immotivé de la racine verbale ne saurait apparaître qu'à la 2e radicale de l'imperfectif *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* (*i̯aqtalu*) en ouestique, et au narratif *i̯aqtul*, *i̯aqtil*, *i̯aqtal* de l'akkadien. Le même vocalisme inhère à la 2e radicale des modes, surtout de l'impératif (*qutul*, *qitil*, ou *uqtul*, *iqtil*). Malgré l'énorme développement de l'apophonie en sémitique, la racine verbale n'y est pas encore totalement réduite au pur squelette consonantique, mais offre parfois un *vocalisme fondamental* comparable au degré normal de la racine en indo-européen. Tous les autres vocalismes de la conjugaison sont déterminés d'avance („prévisibles").

Pour ce qui est de la 3e radicale, elle apparaît en règle comme le porteur des désinences vocaliques. Est le plus intéressant le vocalisme non autonome de la 1re radicale. Il est soit zéro (*i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*), soit *a* (*qatala*, *qatila*, *qatula*), soit une *répétition* de la 2e voyelle radicale (*qutul*, *qitil*). Cette dernière *interdépendance* des vocalismes de R_2 et R_1 du verbe primaire donne à penser. De l'autre côté, la formule *soit a soit* répétition de la 2e voyelle radicale rend compte de l'absence de formes apophoniques **qutil* et **qitul*.

§ 21. L'apophonie voyelle *brève* : *zéro* dans *qutl* : *i̯aqtulu*, *qitl* : *i̯aqtilu*, dont le fondement nous échappe[1], est comparable au rapport indo-eur. entre les formes (ou états) I et II de la racine, p. ex. **perk̑* : **prek̑* ou **ĝenə* : **ĝnē*. Le rapport consiste pour ainsi dire en une métathèse de la 2e radicale et de la voyelle contiguë. Il est compréhensible dans le cas d'une identité des vocalismes de R_1 et R_2. Mais il y a mieux. *Le vocalisme de* R_1 *eût-il à l'origine été autonome que le rapport de fondement* entre $R_1R_2a_2R_3$ *et* $R_1a_1R_2R_3$ *l'aurait privé de son indépendance.* Soit:

[1] On a beau l'expliquer par des mouvements d'accent, dont on ne sait rien. C'est une solution phonétique tout à fait naturelle mais indémontrable. Le manque d'une *alternance* historique correspondante témoigne de la date extrêmement reculée du phénomène.

„base" hypothétique	forme II (verbe imperfectif)	forme I (abstrait déverbatif)
1) $R_1aR_2aR_3$	$R_1R_2aR_3$	$R_1aR_2R_3$
2) $R_1aR_2iR_3$	$R_1R_2iR_3$	$*R_1aR_2R_3$
3) $R_1aR_2uR_3$	$R_1R_2uR_3$	$*R_1aR_2R_3$
4) $R_1iR_2iR_3$	$R_1R_2iR_3$	$R_1iR_2R_3$
5) $R_1iR_2uR_3$	$R_1R_2uR_3$	$*R_1iR_2R_3$
6) $R_1iR_2aR_3$	$R_1R_2aR_3$	$*R_1iR_2R_3$
7) $R_1uR_2uR_3$	$R_1R_2uR_3$	$R_1uR_2R_3$
8) $R_1uR_2aR_3$	$R_1R_2aR_3$	$*R_1uR_2R_3$
9) $R_1uR_2iR_3$	$R_1R_2iR_3$	$*R_1uR_2R_3$

On voit que dans les cas 1) 4) 7) le rapport *forme* II : *forme* I, où le vocalisme inhérent à R_2 est identique au vocalisme de R_1, se laisse définir comme une simple métathèse. Partout ailleurs la métathèse est compliquée d'un changement de timbre. Or l'imperfectif étant la forme-base de l'abstrait déverbatif, le nivellement proportionnel consistera dans le remplacement du timbre de I par celui de II. Sur le modèle de $R_1R_2aR_3$: $R_1aR_2R_3$, $R_1R_2iR_3$: $R_1iR_2R_3$, $R_1R_2uR_3$: $R_1uR_2R_3$ les formes 2) 3) 5) 6) 8) 9) deviennent respectivement: $R_1iR_2R_3$ (2), $R_1uR_2R_3$ (3), $R_1uR_2R_3$ (5), $R_1aR_2R_3$ (6), $R_1aR_2R_3$ (8), $R_1iR_2R_3$ (9).

Autrement dit, le verbe (imperfectif) est à l'origine décisif pour la vocalisation de l'abstrait déverbatif (*qatl*, *qitl*, *qutl*). Celle-ci n'a plus rien à faire avec la voyelle de R_1 de la „base" sous-jacente au verbe [2].

Jusqu'ici on ne semble pas avoir compté avec la possibilité d'une *indépendance primitive* des voyelles de R_1 et R_2 dans les racines verbales. Sans vouloir trancher la question d'une façon définitive, nous remarquons seulement que cette possibilité théorique ne saurait être exclue *à priori*. Elle doit être retenue lorsque la reconstruction, dépassant le stade du sémitique proprement dit, remontera aux „bases" verbales. Pour le but poursuivi ici il suffit de s'en tenir aux deux formes (ou états) II **qtul* (**qtil*, **qtal*) et I *qutl* (*qitl*, *qatl*), lesquelles à première vue paraissent réclamer les bases primitives **qutul*, **qitil*, **qatal*.

§ 22. La forme II est immédiatement donnée par l'impératif, que l'on reconstruit comme **qtul*, **qtil*, **qtal*. En arabe le groupe initial est conservé dans le sandhi après une voyelle finale précédente. Dans les autres conditions la langue a recours à une voyelle prothétique (*uqtul*, *iqtil*, *iqtal*).

---

[2] Il sera utile de citer ici un parallèle indo-eur. Dans les composés grecs le 2e membre allonge son initiale vocalique. L'allongement remonte à la contraction *voyelle finale du* 1er *membre* + *voyelle initiale du* 2e *membre*, interprétée *comme élision de la voyelle finale* + *allongement de la voyelle initiale*. Par conséquent le timbre est toujours celui de la voyelle du 2e membre quelle qu'ait été la voyelle finale primitive (*-o*, *-e*, *-a*) du 1er membre. *L'apophonie* p. 264 ssq.

Les formes correspondantes de l'hébreu remontent à *qutul*, *qitil*, *qatal*, avec résolution de l'ancien groupe par une voyelle anaptyctique commandée par le timbre de la voyelle radicale du verbe, en accord avec ce qu'on vient de dire sur l'identité des vocalismes de R_2 et R_1. La forme **qtul* etc. a rendu après pause (ou consonne) régulièrement *qutul* etc., tandis qu'après voyelle l'ancien groupe initial s'est conservé. Les états historiques résulteraient de la généralisation d'une seule forme, **qutul* en hébreu, *qtul* en arabe [3], introduit aussi après pause ou consonne moyennant une voyelle prothétique. Cette explication est confirmée par la différence existant entre l'arabe (*uqtul*) et son parent le plus proche, l'éthiopien (*qetel* < *qutul*).

(Beer-) Meyer II, pp. 17, 25, 78 sq., en suivant Gordon, a eu raison de poser comme ancienne forme d'impératif-infinitif héb. *qtul* (*qtil*, *qtal*), d'où 2e p. sing. fém. **qtọlī*, 2e p. plur. masc. **qtọlū*, les formes normales *qitlī*, *qitlū* étant plus récentes. Cf. *šåmrẹm* „garde-les " en face de babyl. *šᵉmọrēm*, *rđọfī* „ma poursuite" Ps. 38, 21 (qeré *råđᵒfī*), *mlọchī* „règne " Jug. 9, 12 (qeré *målchī*), *qsọmī* „prédis " 1S 28, 8 (qeré *qåsᵒmī*). Les formes anciennes *qtulī*, *qtulū* apparaissent en outre devant la pause, cf. Gesenius-Kautzsch, *Hebr. Gramm.*[28] p. 131. Il va sans dire que héb. *qtulī*, *qtulū* remontent à *qutulī*, *qutulū*, et ne continuent pas directement les formes protosémitiques à groupe initial *qt*-.

Il paraît que c'est l'anaptyxe et non la prothèse qui est le traitement phonétique normal de **qtul* puisque c'est uniquement *qutul* (jamais **uqtul*) qu'on rencontre en fonction d'abstrait verbal ou d'infinitif. La divergence qualitative entre la prothèse et l'anaptyxe prouve du reste leurs dates différentes. Le vocalisme de l'anaptyxe se conforme à celui de R_2. La voyelle prothétique est la voyelle *i*, remplacée par *u* suivant la proportion *qitil* : *iqtil* = *qutul* : *uqtul*. Le vocalisme de *iqtal*, *inqatila*, *iqtatila*, *istaqtila* (formes I, VII, VIII, X de l'arabe) est donc phonétique, tout comme celui d'ar. *ibnu*(*n*), *ismu*(*n*), *istu*(*n*), *imra'u*(*n*) ou *imru'u*(*n*), *ipnāni*.

§ 23. Les formes *qutul*, *qitil*, *qatal* subsistent en outre comme *dérivés* (adjectifs > abstraits) du verbe personnel. Entre *i̯aqtulu* et *qutl* il faut insérer *q*(*u*)*tul* avec valeur adjective, de sorte que *qutl* ne remonte au verbe que de façon indirecte: *i̯aqtulu* (verbe) > *q*(*u*)*tul* (adjectif verbal) > *qutl* (nom.). Le cas inverse *qutl* > *q*(*u*)*tul* > *i̯aqtulu* représente la dérivation du verbe dénominatif (chap. III, IV, X).

A côté du rapport II : I, représenté par l'imperfectif et l'abstrait correspondant, il existe donc aussi le rapport inverse I : II entre le nom *qutl* et l'adjectif dérivé *qutul* (*qitl* : *qitil*, *qatl* : *qatal*) < **qtul* etc. La valeur ad-

---

[3] Comparez le rapport analogue entre ar. (*i*)*bn*, (*i*)*sm*, (*i*)*st*, et héb. *bẹn*, *šẹm*, *šẹp*, ar. *ipnāni* et héb. *šnai̯im*.

jective n'est plus vivante dans les langues historiques, où *qutul*, dérivé de *qutl*, a rejoint le système de conjugaison en devenant un adjectif *verbal* et, finalement, un abstrait (infinitif).

§ 24. Il y a une différence importante dans l'appréciation des rapports *i̯aqtulu* : *qutl* et *qutul* : *qutl*. Le premier est conçu comme une métathèse, le dernier, comme la syncope de la voyelle inhérente à la 2e radicale. Dans (*i̯a*)*qtulu* : *qutul* enfin la première voyelle de *qutul* est nécessairement interprétée comme une répétition de la deuxième.

En sémitique où, autrement qu'en indo-européen, deux syllabes à la fois peuvent participer au jeu compliqué de l'apophonie, p. ex. *i̯a-qtul-u* : *qutal* (zéro : *u* et *u* : *a*), il y a dans les formes motivées une *hiérarchie* des syllabes en question, laquelle découle du rapport entre la forme de fondation et la forme fondée. Dans (*i̯aqtulu*:) *qutul* c'est la seconde syllabe, dans *qutul* (: *qutl*) la première, qui est constitutive. Un procédé comme (*i̯aqtulu*:) *qatil* est correctement décrit comme apophonie radicale *u* : *i* *surajoutée* à l'insertion de *a* dans la première syllabe. De l'autre côté, le procédé *qutl* : *qital* équivaut à l'apophonie radicale *u* : *i* surajoutée à l'insertion de *a* dans la deuxième syllabe.

Bien que les anciennes conditions phonologiques de l'alternance *voyelle brève* : zéro ne soient plus saisissables, leurs conséquences morphologiques, consistant dans des relations nouvelles entre les formes-bases et les formes fondées, sont tout à fait transparentes.

CHAPITRE III. L'APOPHONIE *u* : *i*

§ 25. L'apophonie *u* : *i* s'appuie sur une ancienne alternance. L'incompatibilité de *u* + *i̯*, *i* + *u̯*, qui dans les langues historiques passent à *ii̯*, en est une trace très nette.

Dans les verbes R_3 = *u̯*, *i̯* les types -R_2*iu̯*, -R_2*ui̯* ont été éliminés par voie phonétique, p. ex. ar. *raḍii̯a* „être content“ < **raḍiu̯a*, cf. aussi les formes verbales dérivées (*i̯urāḍī*, *i̯urḍī*, etc.). On a ensuite:

-*iu̯*- > -*ii̯*- devant voyelle p. ex. ar. *šaqii̯i̯u*^{n} (*šaqīi̯u*^{n}) pour **šaqīu̯u*^{n} „malheureux, misérable“; '*ii̯āsu*^{n} pour *'*iu̯āsu*^{n}, nom abstrait de *'*au̯asa* (> '*āsa*)

-*iu̯*- > -*ii̯*- > -*ī*- devant consonne p. ex. *mabīʿu*^{n} pour **mabiu̯ʿu*^{n} (< **mabi̯ūʿu*^{n}), part. passif de *bāʿa* „vendre“; '*īṣālu*^{n} pour *'*iu̯ṣālu*^{n}, (maṣdar IV de *u̯aṣala* „lier“); *mīrāp* „héritage“ pour **miu̯rāp* (< *u̯arapa*)

-*ui̯*- > -*ii̯*- devant voyelle p. ex. *marmii̯i̯u*^{n} pour **marmūi̯u*^{n}, part. passif de *ramā* „jeter“; '*udii̯i̯u*^{n} pour *'*udūi̯u*^{n}, nom abstrait de '*adā*; *ruqii̯i̯u*^{n} pour **ruqūi̯u*^{n} „action de monter“; *huu̯ii̯i̯u*^{n} pour **huu̯ūi̯u*^{n} „a. de tomber; ʿ*uṣii̯i̯u*^{n} pour *ʿ*uṣūi̯u*^{n}, pluriel de ʿ*aṣā*^{n} „bâton“; *bii̯aitu*^{n} pour **bui̯aitu*^{n}, diminutif de *baitu*^{n} „maison“; ʿ*ii̯ūnu*^{n} pour ʿ*ui̯ūnu*^{n}, pluriel brisé de ʿ*ainu*^{n} „oeil“

-*ui̯*- > -*ii̯*- > -*ī*- devant consonne p. ex. *mudīru*^{n} pour **mudui̯ru*^{n} (< **mudu̯iru*^{n}), part. actif IV de *dāra* „tourner“; *bīḍu*^{n} pour **bu̯iḍu*^{n} „blancs“ < '*abi̯aḍu*.

Le part. actif *ġāzin* continue **ġāziu̯u*^{n}, tandis qu'au maṣdar V *taġazzi*^{n} reflète un plus ancien **taġazzui̯u*^{n} (*ġazā* „aspirer à, convoiter“).

Cf. aussi les contractions comme **quu̯ila* > *quïla* > *qīla* „il a été dit“ (*u* + *i* > *ī*), et **ġānii̯*^{u} > **ġāniu* > *ġānī* „riche“ (*i* + *u* > *ī*). Les remarques des grammairiens sur la contraction *u* + *i* > *ī* (Brockelmann I, pp. 57, 608, 620) nous font du reste conclure à son caractère plutôt tardif. La prononciation *qüla* (< **quu̯ila*), *tadʿüna* (<**tadʿuu̯īna*) représente la ***réalisation phonétique*** de formes non-contractes, non pas le résultat ***phonologique*** de la contraction [1].

---

[1] Les contractions *ĭ* + *ū*, *ŭ* + *ī* s'effectuent en faveur de la voyelle longue: **i̯armi-ūna* „ils jettent“ > *i̯armūna* **tadʿu-īna* „tu appelles“ (fém.) > *tadʿīna*.

Il y a enfin les assimilations du type _'ai̯i̯āmu_^{n} „jours" pour *_'ai̯u̯āmu_^{n}, _ṭai̯i̯u_^{n} „action de plier" pour *_ṭau̯i̯u_^{n} (abstrait de _ṭau̯ā_), _kai̯i̯u_^{n} „action de cautériser" (abstrait de _kau̯ā_) avec _i̯u̯_ ou _u̯_ + _i̯_ > _i̯i̯_.

§ 26. En face de tous ces exemples, on rencontre, à l'intérieur de certaines catégories, un traitement _morphologique_ _ui̯_ > _ū_, destiné à sauvegarder le vocalisme _u_ caractéristique de la catégorie. C'est ainsi que les verbes primae _i̯_ ont dans la forme IV _i̯u-i̯-_ > _i̯ū-_ (au lieu de *_i̯ī-_), p. ex. _i̯ūbisu_. De même les féminins du type _qutlā_ (élatif) semblent préférer _ū_, p. ex. _ṭūbā_ < _'aṭi̯abu_, _ḍūqā_, à côté des formes phonétiques _ṭībā_, _ḍīqā_ (_kīsā_ et _kūsā_, etc.).

Dans les abstraits ou infinitifs comme _ǰupuu̯u̯u_^{n} „être debout sur la pointe des pieds", _muḍuu̯u̯u_^{n} „passer", on a régulièrement _-uu̯u̯u_ < _-ūu̯u_ tandis que les formes facultatives _ǰupii̯i̯u_^{n}, _muḍii̯i̯u_^{n} sont modelées sur les imperfectifs correspondants _i̯aǰpī_ (à côté de _i̯aǰpū_) et _i̯amḍī_. Il n'est pas nécessaire de postuler _ad hoc_ une „inflexion" (_umlaut_) phonétique *_maḍīu̯u_^{n} > _muḍii̯i̯u_^{n} etc., comme le fait Barth p. 190.

§ 27. Il serait, de même, risqué de vouloir considérer comme un archaïsme le traitement de _ui̯_ attesté en hébreu. Suivant Bergsträsser _Hebr. Gramm._ I, 1918, p. 97, les groupes _ui̯_, _iu̯_ apparaissant en hébreu représentent des _innovations_, le traitement ancien étant _ui̯_ > _ū_, _iu̯_ > _ī_. Or en ce qui concerne _ui̯_ > _ū_, les exemples cités par Bergsträsser ne prouvent rien. Les formes _båchūp_ „pleurs", _bårūp_ „nourriture" continueraient d'après lui _phonétiquement_ *_bakui̯t_, *_barui̯t_ (à cause du yod de _bchī_ et _biri̯å_). Mais la distinction entre _i̯_ et _u̯_ étant supprimée dans les verbes-bases, elle n'a probablement pas été conservée dans les dérivés vivants du type _qatultu_. Cela veut dire qu'on ne saurait rien affirmer sur la nature de la semi-voyelle inhérente à _-ū_. Au participe passif des verbes tertiae infirmae, la désinence hésite entre _-ū_ et _-ūi_ (plus fréquent), la dernière forme étant sûrement plus récente.

L'indice le plus sûr du passage _iu̯_ > _ii̯_ (> _ī_) est la coïncidence des verbes R_3 = _u̯_ avec les verbes R_3 = _i̯_ dans les classes dérivées.

La coïncidence des verbes R_3 = _u̯_ et R_3 = _i̯_ en hébreu prive une forme comme _råṣīpå_ „tu as été content" < *_raḍi̯u̯ta_ de toute valeur probante. Mais on a _i̯īsåch_ „il est versé" (_i̯ui̯-_ > _i̯ī-_) Ex. 30, 32, tandis que dans _i̯ūṣar_ „il est préparé" Is. 54, 17 le vocalisme préfixal a été restauré d'après le modèle normal _i̯uqtalu_.

§ 28. Le remplacement de _u_ par _i_, de _u̯_ par _i̯_ au contact de _i_, _i̯_ [2] a dû engendrer, dans le domaine phonologique, une alternance _u_ : _i_ et une

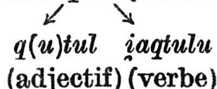
[2] Certaines combinaisons, p. ex. _i̯u-_ (initial), _u̯i-_ (initial), se maintiennent. L'envergure exacte du remplacement de _u_, _u̯_ par _i_, _i̯_ reste à déterminer, et relève de la phonologie historique. Ce qui a rendu les choses peu transparentes, c'est la chute intervocalique de _i̯_, _u̯_ datant de l'époque du sémitique commun.

opposition entre *u*, membre marqué, et *i*, membre non-marqué remplaçant *u* dans des entourages déterminés.

Dans quelles conditions cette opposition phonologique a-t-elle été morphologisée?

§ 29. Le fait fondamental, c'est la transformation du contraste forme I (*qutl*, *qitl*): forme II (*qtul*, *qtil*; *i̯aqtul-*, *i̯aqtil-*) comme effet morphologique de l'alternance *u* : *i*.

Suivant chap. I, § 6, le schéma *qutl* (substantif)



q(u)tul *i̯aqtulu*
(adjectif) (verbe)

qui donne lieu aux associations secondaires entre *q(u)tul* et *i̯aqtulu*, rendra en même temps compte de la dérivation du verbe dénominatif (v. *infra* A.) ainsi que de celle de l'adjectif déverbatif (*infra* sous B.).

A. Une des oppositions morphologiques pertinentes est à notre avis le rapport entre un nom immotivé de forme $qa^{x}t(u)l$, $qa^{x}t(i)l$ et le verbe dénominatif (dérivé) *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*. En cas de R_3 = *u̯*, *i̯* ce rapport revêt la forme suivante:

nom	(*qutl* >) *qutul*	(*quti̯* >) *qutī*	(*qitl* >) *qitil*	(*qitu̯* >) *qitī* [3]
verbe (dérivé)	*i̯aqtulu*	I *i̯aqtī*	*i̯aqtilu*	II *i̯aqtī*

Le vocalisme radical de I *i̯aqtī* est apprécié, par rapport au mot-base *quti̯*, comme *i* (de même la troisième radicale de II *i̯aqtī* subit une réinterprétation R_3 = *i̯* par opposition à *qitu̯*, où elle est *u̯*). Par conséquent le verbe dénominatif de (*qutl*>) *qutul* devient *i̯aqtilu* (avec *i̯aqtulu* comme forme résiduaire). Le schéma vaut pour les verbes dénominatifs dérivés de substantifs (comme *qutl*) ainsi que d'adjectifs (comme *qutul*).

En face du mot-base le verbe dérivé présente donc à la 2e radicale le degré apophonique *i*. Cela veut dire que le timbre *i* se maintient tandis qu'un *u* fondamental change en *i*. Cette caractéristique du verbe dérivé est généralisée dans tous les cas, en dehors des racines R_3 = *u̯*, *i̯*. On obtient donc:

nom	(*qitl* >) *qitil*	et	(*qutl* >) *qutul*
verbe (dérivé)	*i̯aqtilu*		*i̯aqtilu*

[3] La notation (*qutl*>)*qutul*, (*quti̯*>)*qutī* sert à indiquer que dans les formes adjectives comme *qutī* ou *qitī* le vocalisme de R_2 et la radicale R_3, bien que sujets à la neutralisation (*u* > *i*, *u̯* > *i̯*) se laissent déterminer grâce à l'alternance morphologique (*quti̯* : *qutī*, *qitu̯* : *qitī*). Celle-ci est due soit à la flexion soit à la dérivation (p. ex. *qutī* adjectif dérivé du substantif *quti̯* etc.).

§ 30. B. **C'est de la même façon qu'on expliquera le vocalisme de l'adjectif déverbatif:**

verbe	(*qutl* >) *i̯aqtulu*	(*quti̯* >) I *i̯aqtī*	(*qitl* >) *i̯aqtilu*	(*qitu̯* >) II *i̯aqtī*
adjectif (dérivé)	*q(u)tul*	I *q(i)tī*	*q(i)til*	II *q(i)tī*.

Le vocalisme de I *q(i)tī*, interprété comme *i* par opposition à celui de (*quti̯* >) *i̯aqtī*, est introduit dans *qutul* (> *qitil*).

Un scindement sémantique a lieu entre la forme nouvelle *qitil*, qui garde la valeur participiale, et la forme ancienne *qutul*, repoussée vers la valeur adjective. La différenciation *i̯aqtulu* : *qitil*, *qutul* s'étend aussi sur *i̯aqtilu* : *qitil* (d'où *i̯aqtilu* : *qitil*, *qutul*).

A partir de ce moment les formes nominales *qitil*, *qutul* ne sauraient plus être considérées comme gardant le vocalisme fondamental de leurs verbes-bases. Elles contiennent par contre le *degré apophonique i* et le *degré apophonique u*, respectivement, puisque *qitil* est formé sur des mots-bases à vocalisme fondamental aussi bien *i* que *u* (*i̯aqtilu*, *i̯aqtulu*), et la même remarque vaut pour *qutul*.

Les valeurs historiques des adjectifs déverbatifs *qitil*, *qutul* résultent de l'évolution ultérieure de ces formes, v. le chapitre suivant.

§ 31. C'est ainsi que l'*alternance* vocalique *u* : *i* a été transformée en *apophonie* en partant des racines à R_3 = *u̯*, *i̯*. Une fois devenue un instrument de la dérivation, elle s'est dégagée du conditionnement *phonétique* et s'est généralisée à la faveur d'oppositions *morphologiques* pertinentes.

De l'autre côté l'alternance *u̯* : *i̯*, alternance *consonantique*, n'a été morphologisée qu'à l'intérieur des racines R_3 = *u̯*, *i̯*. Prenons comme exemple les types *maqtal*, *maqtil*, bâtis sur les perfectifs *qatala*, *qatila*:

perfectif	*qatai̯a*	*qatau̯a*	*qati̯/qatii̯a*	*qatu̯/qatii̯a*
dérivé	*maqtai̯*	*maqtau̯*	*maqtii̯*	*maqtii̯*

L'opposition *qatu̯/qatii̯a* : *maqtii̯*, interprétée comme le remplacement de R_3 = *u̯* par R_3 = *i̯*, impose *maqtai* à la place de *maqtau*. La distinction entre les racines à R_3 = *u̯* et R_3 = *i̯* s'efface donc dans les dérivés à préfixe *ma-*, *u̯* y étant remplacé par *i̯*. La règle s'avère en arabe ainsi qu'en sémitique septentrional. Le flottement entre *-ẹ* et *-å* dans le type *meqtăl* de l'araméen n'a rien à faire avec le sémitique commun, contrairement à l'avis de Barth (p. 247); c'est tantôt la désinence de l'imperfectif (*-ẹ*), tantôt celle du perfectif (*-å*) qui est adoptée par les dialectes.

C'est de la même manière que dans toutes les classes verbales dérivées R_3 = *u̯* a été remplacé par R_3 = *i̯*.

La position aberrante de l'éthiopien, qui distingue p. ex. à la 2e p. m. sing. *fannauka* de *labbaika* (tandis que l'arabe a *tallaita* < *tlu̯* comme

rammaita < ***rmi̯***), est une conséquence de la ***restitution*** des consonnes ***u̯***, ***i̯*** dans la forme fondamentale (éth. *talau̯a*, *ramai̯a*).

§ 32. Notons que les changements phonologiques supposés ici (*ui̯* > *ii̯*, *iu̯* > *ii̯*) n'ont rien à faire avec la chute de *i̯*, *u̯* intervocaliques et les contractions qui s'ensuivent. Celles-ci sont évidemment un fait postérieur et — au moins dans une large mesure — dialectal. Est plus récente encore la restitution de *i̯*, *u̯* intervocaliques. Si à côté de *i̯*, *u̯* intervocaliques apparemment hérités (p. ex.dans les verbes à R_3=*i̯*, *u̯*) on trouve en ougaritique *šd* „champ“ < **šadai̯u*, ou *š* „brebis“ < **šai̯u*, c'est la preuve que dans la première catégorie les semi-voyelles intervocaliques ont été restaurées.

CHAPITRE IV. L'APOPHONIE *U I* : *A*

§ 33. Le changement préhistorique *u i* à *a* a laissé une forte empreinte sur la morphologie sémitique. Il s'est effectué au contact des „laryngales" (c.-à-d. des laryngales au sens étroit *h*, ', *ḥ*, ʿ, et aussi des vélaires *ḫ*, *ġ*). L'*alternance phonologique* correspondante ne survit pas dans les langues transmises. La différence entre les formes imperfectives *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*, et *i̯afʿalu* [1], n'y est plus d'ordre phonétique. La preuve en est que les vocalismes *u*, *i* sont tolérés p. ex. aux perfectifs correspondants: *faʿila*, *faʿula*. Mais tout en manquant de rigueur phonétique, l'ancienne répartition s'est maintenue à l'imperfectif simplement parce qu'étant la forme de fondation du système verbal il n'était qu'exceptionnellement sujet aux remaniements. En arabe les exceptions à la règle sont plutôt isolées (p. ex. *šaʿara* „apercevoir": *i̯ašʿuru*, *rajaʿa* „retourner": *i̯arjiʿu*), et apportent, tout juste, la certitude qu'il ne s'agit pas d'une règle phonétique vivante. La même remarque vaut pour l'hébreu. Dans *Grundriss* I p. 194 Brockelmann parle d'une assimilation de *u*, *i* à une laryngale *suivante* : ar. *i̯aftaḥu*, héb. *i̯iftaḥ*, akk. **iptaḥ* > *iptē* — laquelle n'aurait eu lieu que dans les syllabes entravées, donc surtout au jussif (modus apocopatus), pour s'étendre par „analogie" à toutes les formes de l'imperfectif. De l'autre côté on aurait, suivant Brockelmann, régulièrement *maftiḥ* (héb. *mafteaḥ*) parce que le substantif, terminé toujours par une désinence vocalique (*u*, *i*, *a*) n'aurait connu que des syllabes ouvertes (non-entravées). Mais la véritable raison du vocalisme *i* dans *maftiḥ* doit être cherchée dans le fait qu'il s'agit d'une forme *motivée*, sujette aux remaniements (*maftiḥ* dérivé de *i̯aftaḥu*). C'est ce que nous enseigne aussi p. ex. le jussif ar. *i̯ufaʿʿil* en face de *i̯afʿal*.

En akkadien les verbes à R_2 = ancienne laryngale ignorent non seulement l'apophonie *i* : *a*, disparue dans le verbe fort, mais aussi l'apophonie *u* : *a*, courante chez les verbes transitifs (v. Soden p. 130 sq. et p. 113). Ce détail nous semble plaider l'absence primordiale d'un type *qatala* : *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) à R_2 = laryngale.

---

[1] La forme *faʿala* est choisie, ici et dans la suite, comme le représentant des verbes à deuxième ou/et troisième consonne laryngale.

Or les conditions de l'influence de la laryngale sur une voyelle voisine n'ont pas encore été déterminées d'une manière exacte. On a p. ex. sém. *ʿinab* „raisin", avec *i* après ʿ, bien attesté en arabe (*ʿinab*), hébreu (*ʿęnåƀ*), araméen (*ʿinƀā*), akkadien (*enbu*). Peut-être y a-t-il eu divergence entre le traitement d'une voyelle précédente et celui d'une voyelle suivante. Mais, tout comme pour l'alternance *u* : *i*, il est plus important de connaître le caractère marqué ou non-marqué des phonèmes en question que les conditions précises de leur alternance. La zone d'emploi de *a* étant plus grande que celle de *i*, *u*, le premier a été non-marqué par rapport aux deux autres phonèmes vocaliques, aussi longtemps que subsistait l'alternance phonologique *u i* : *a*. Pour la cause probable de sa disparition v. plus loin chap. V § 56.

§ 34. Le passage *i* > *ę* sous l'influence d'une laryngale, propre à l'hébreu, n'a rien à faire avec le phénomène protosémitique qui nous intéresse ici. L'*i* supposé par l'hébreu date d'une époque où les voyelles *i*, *u* sont redevenues possibles au contact des laryngales. La tendance à abaisser l'articulation d'une voyelle précédée ou suivie de laryngale continue dans les langues individuelles, v. les exemples chez Brockelmann p. 194—199.

§ 35. Si l'*alternance u i* : *a* est morte à l'époque historique, l'*apophonie* correspondante joue un rôle encore plus important que l'échange *u* : *i*. Son origine probable peut être représentée en partant des schémas du chap. III:

A	nom	(*qutl* >) *qutul*	(*qitl* >) *qitil*
	verbe (dérivé)	*i̯aqtilu*	*i̯aqtilu*
B	verbe	(*qutl* >) *i̯aqtulu*	(*qitl* >) *i̯aqtilu*
	adjectif (dérivé)	*qitil* (*qutul*)	*qitil* (*qutul*)

§ 36. Schéma A. Lorsque R_3 (ou/et R_2) est une laryngale (notée *H*), on obtient

nom	(*qutl* >) *qutul*	(*qutH* >) *qutaH*	(*qitl* >) *qitil*	(*qitH* >) *qitaH*
verbe (dérivé)	*i̯aqtilu*	*i̯aqtaHu*	*i̯aqtilu*	*i̯aqtaHu*

Le vocalisme radical de *i̯aqtaHu* est apprécié, par rapport aux mots-bases (*qutH* >) *qutaH* et (*qitH* >) *qitaH*, comme *a*. Par conséquent le verbe dénominatif de *qutul*, *qitil* devient *i̯aqtalu*. La fonction fondamentale du verbe dénominatif étant intransitive („devenir ou être qc., se comporter comme q."), ce sera aussi celle de la forme nouvelle *i̯aqtalu*, tandis que les formes anciennes du type *i̯aqtilu* seront désormais affectées aux emplois transitifs, c.-à-d. secondaires. Pour nous servir d'un parallèle

indo-européen, citons l'exemple du type indo-ir. en *-ya-* (< *-i̯e/o-*), dénominatif d'origine (p. ex. *pac-ya-* < nom-racine *pac*), qui rejoint la conjugaison normale en tant que formation intransitive-passive s'opposant à l'actif transitif hérité (*pacati*).

Le contraste *i̯aqtilu* (transitif-causatif) : *i̯aqtalu* (intransitif-passif) joue dans la conjugaison sémitique un rôle très important.

§ 37. Schéma B. Dans les cas R_1 = laryngale on obtient *qatul* pour *qutul*, et *qatil*, pour *qitil*, ce qui fait coïncider le vocalisme de R_1 avec celui de *qatal* dérivé de *i̯aqtalu*. Ceci entraîne le remplacement des types *qutul* et *qitil* par *qatul*, *qatil*, respectivement, après n'importe quel R_1. Les adjectifs déverbatifs adoptent désormais la forme *qatul*, *qatil*, *qatal*, tandis que *qutul* et *qitil* se maintiennent avec la valeur secondaire d'abstrait ou d'infinitif.

Lorsque R_3 (et/ou R_2) est une laryngale, on obtient

verbe	(*qutl* >) *i̯aqtulu*,	(*qutH* >) *i̯aqtaHu*,	(*qitl* >) *i̯aqtilu*,	(*qitlH* >) *i̯aqtaHu*
adjectif (dérivé)	*qatil*	*qataH*	*qatil*	*qataH*

Le vocalisme radical de *qataH* est apprécié, par rapport au mot-base (*qutH* >) *i̯aqtaHu* ou (*qitH* >) *i̯aqtaHu*, comme *a*. Par conséquent l'adjectif déverbatif de *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* deviendra *qatal*.

Mais dans les verbes motivés de forme *i̯aqtalu* (schéma A) l'adjectif déverbatif *qatil* est conservé pour maintenir la différence des vocalismes radicaux (mot-base *i̯aqtalu* : dérivé *qatil*), cf. la formule du chapitre I, § 4. Il en résulte une opposition entre *qatil*, adjectif déverbatif de *i̯aqtalu* (intransitif), et *qatal*, adjectif déverbatif de *i̯aqtilu* (transitif).

La forme *qatal* se trouve désormais affectée à la valeur transitive-causative par opposition à *qatil* (nom d'auteur intransitif) et *qatul* (nom d'agent intransitif ou simplement adjectif).

Cela veut dire:

Les verbes dérivés de forme *i̯aqtilu* sont évincés par *i̯aqtalu*, mais les adjectifs déverbatifs correspondants conservent, par opposition, le vocalisme *i* (*i̯aqtalu* : *qatil*). A mesure que grâce à la différenciation sémantique les verbes *i̯aqtilu* conservent le vocalisme radical *i*, les adjectifs correspondants adoptent, par opposition, le vocalisme *a*.

Cet état de choses rappelle vivement certains faits analogues de l'indo-européen. Les thèmes *immotivés* employés en composition y changent souvent le vocalisme suffixal *e* en *o* (p. ex. πατήρ : εὐπάτωρ). Mais, de l'autre côté, il y a des thèmes *motivés* à vocalisme *o* qui employés en composition changent *o* en *e* (p. ex. αἰδώς : ἀναιδής). V. *L'apophonie en indo-eur.* p. 61 et 68. Ce sont uniquement les oppositions pertinentes

à l'intérieur du système linguistique qui sont chaque fois responsables de la généralisation d'un degré vocalique donné.

§ 38. La bifurcation *qitil* : *qutul*, suivie de la tripartition *qatil* : *qatul*: *qatal*, constitue le fondement de l'évolution ultérieure du système verbal, non seulement en ouestique mais aussi en akkadien. Voici la filiation des formes principales: *qatil* (participe unique, ensuite passif) antérieur à *i̯aqtalu* (verbe dénominatif); *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*; verbe primaire, de valeur transitive par opposition à *i̯aqtalu*) antérieur à *qatal* (participe actif). Le vocalisme *a* devient le signe de fondement ou de dérivation d'une forme s'opposant au mot-base à degré radical *u*/*i*. Ainsi se résout la contradiction apparente entre *i̯aqtilu* (*i* actif) et *qatila* (*i* passif), ou bien entre *i̯aqtalu* (*a* passif) et *qatala* (*a* actif).

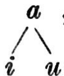
§ 39. Les noms déverbatifs *qutul*, *qitil* subissant la transformation en *qatul*, *qatil*, l'ancien rapport *qutul* (adjectif) : *qutl* (substantif), *qitil* (adjectif) : *qitl* (substantif) se trouvera de ce fait réinterprété. Il faut remarquer qu'en face des différents adjectifs déverbatifs, *qatal*, *qatil*, et *qatul*, les noms abstraits *qatl*, *qitl*, *qutl* ne sont plus caractérisés par l'apophonie au sens strict du terme. La proportion

qatul : *qutl* = *qatil* : *qitl* = *qatal* : *qatl*

repose sur un rapport plus compliqué : assimilation du vocalisme de la 1re syllabe à celui de la 2e, avec expulsion subséquente de la voyelle de la deuxième syllabe (*qatul* > **qutul* > *qutl*, etc.).

La même relation surgit lorsque l'adjonction d'un suffixe (*-at*, *-ān*, *-ā*, *-āʼ*....) est accompagnée de l'expulsion d'une syllabe interne d'un quadrisyllabe. De façon toute mécanique **qatulānu* devrait passer à *qatlānu* (cf. les types *i̯aqtulu*, *maqtalu*, etc.). Etant donné qu'on obtient **qatul* + *ānu* > *qutlānu*, il faut admettre un ancien rapport **qutulu* : **qutlānu* dont le premier terme a subi la transformation *qutul-* à *qatul-*. La syncope est antérieure au remplacement du timbre *u* par *a*.

§ 40. On peut supposer qu'aussi longtemps que se maintenaient les conditions *phonologiques* de l'alternance *u*, *i* : *a* (celles de l'alternance *u* : *i* survivent jusqu'en pleine époque historique, v. chap. III), les trois timbres *u*, *i*, *a* du sémitique formaient un système vocalique triangulaire



, avec *a* = membre neutre, *u* = membre positif, *i* = membre négatif.

Le fait que les membres du système vocalique étaient liés entre eux par des oppositions privatives, a contribué beaucoup à l'extension de l'apophonie en sémitique. Le passage *u* > *i* (ou *i* > *u*) étant en réalité *u* > *a* > *i* (ou *i* > *a* > *u*), l'apophonie *u* > *i* (*i* > *u*) se greffait automatiquement sur les formes à vocalisme *a* (*a* > *i*, *a* > *u*) dans chaque

catégorie morphologique caractérisée par l'apophonie *u* > *i* (*i* > *u*). De même, les rapports apophoniques *i*, *u* > zéro (ou zéro > *i*, *u*) entraînaient *a* > zéro (zéro > *a*) puisque le passage *i* (*u*) > zéro se décomposait en *i* (*u*) > *a* > zéro, et ainsi de suite [2].

§ 41. Une particularité du sémitique, c'est le manque d'une vocalisation *autonome* des préfixes, aussi bien *verbaux* (*i̯*-, *t*-, *'*-, *n*-) que *nominaux* (*m*-, *t*-, *'*-, *i̯*-). Le fait qu'à l'origine les préfixes n'ont pas de vocalisme *individuel*, n'est qu'un corollaire du rapport (*qtul* >) *qutul* : *qutl* analysé au chap. II.

Quel qu'ait été le vocalisme primitif du préfixe, il a dû être nivelé par la proportion *qtul* (> *qutul*) : *qutl* = *qtil* (> *qitil*) : *qitl* = *qtal* (> *qatal*) : *qatl*. En effet, dans le cas d'une racine bilitère, c.-à-d. lorsque le *q* de *q-t-l* est un préfixe (p. ex. *š-kun* à côté de *kun*, ar. *sakana*, *kāna*), on obtient *škun* > *šukun*, c.-à-d. la vocalisation du préfixe sera d'abord en accord avec la voyelle fondamentale de la racine. Et l'extension de la préfixation sur les racines trilitères nous fera poser comme point de départ *kun* : *šukun* = *q(u)-tul* : *šuqtul*, par conséquent *šuqtul*, *šiqtil*, *šaqtal*.

L'évolution du vocalisme préfixal est en somme parallèle à celle du vocalisme de R_1:

a) Etat primitif, exemple: formes verbales *i̯uqtulu*, *i̯iqtilu*, *i̯aqtalu*

b) Pour les racines à R_1 = *i̯* et vocalisme *u* de R_2, de même pour les racines à R_1 = *u̯* et vocalisme *i* de R_2, les formes en question deviennent *i̯uqtulu* > *i̯i*R_2*u*R_3, *i̯iqtilu* > *i̯i*R_2*i*R_3. Etant donné que le vocalisme du préfixe est subordonné à celui de la racine, la série sera transformée en *i̯iqtulu*, *i̯iqtilu*, *i̯aqtalu* — le vocalisme préfixal *i̯u*- étant relégué aux formes dérivées.

c) Le passage de *i* > *a* devant R_1 = laryngale entraîne une nouvelle différenciation: *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*, *i̯aqtalu* — tandis que *i̯i*- est relégué aux formes fondées.

Ainsi s'expliquent les deux contrastes: 1) *i̯a*- de la forme fondamentale: *i̯u*- des formes fondées, p. ex. ar. *i̯aqti/ulu* : *i̯uqattilu*, *i̯uqātilu*, *i̯uqtilu*; 2) *i̯a*- de la forme fondamentale: *i̯i*- de la forme fondée, p. ex. *i̯aqti/ulu* : *i̯iqtalu* (ar. classique *i̯aqtalu*). La différence entre *i̯a*- et *i̯i*-, connue sous le nom de la loi de Barth, est plus récente que *i̯a*- : *i̯u*-.

---

[2] L'hypothèse de Barth (p. 98) selon laquelle les verbes à R_2R_3 = laryngale (du type ar. *i̯af'alu*) n'auraient généralisé le vocalisme *a* qu'après la période sémitique, nous semble douteuse sans être nécessaire. Barth s'appuie sur le fait de l'existence de dérivés *fi'l*, *fu'l*, etc. < *i̯af'alu*. Mais une fois que l'alternance *phonologique i u* : *a* a cessé d'exister, on a pu remplacer *i̯af'alu* : *fa'l* par *i̯af'alu* : *fi'l* (ou *fu'l*) d'après le modèle des verbes *i̯aqtalu* (R_2 et R_3 = consonnes non-laryngales), qui de tout temps ont formé ces dérivés avec l'apophonie radicale *a* : *i* (ou *a* : *u*), ainsi qu'il s'ensuit de ce qui précède.

D'après Barth le vocalisme radical *a* de l'imperfectif postulait le degré *i* du préfixe, donc *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*, mais *i̯iqtalu*. L'opposition entre *i̯aqtulu* et *i̯iqtalu* est bien conservée en hébreu dans les verbes primae laryngalis (p. ex. *i̯aʿᵃmoḏ* : *i̯eḥzaq*), dans les verbes mediae geminatae (p. ex. *i̯åsoḇ* : *i̯eqal*), et dans les verbes R_1 = *u̯* (p. ex. *i̯ešeḇ* : *i̯īraš*); cf. aussi *i̯åqūm* : *i̯eḇōš*, etc. D'après Ginsberg, cité par Gordon p. 56—57, la loi de Barth est confirmée par l'ougaritique.

Dans les formes dérivées *i̯a-n-qatilu*, *i̯a-t-qatilu* [3] l'évolution du vocalisme préfixal a été la même que chez les verbes primaires. Le rapport entre le préfixe du thème (*-n-*, *-t-*) et le préfixe personnel suit celui entre

---

[3] Le préfixe intransitif ou réfléchi *t-* est devenu un infixe dès le sémitique commun. Il a par contre gardé son caractère préfixal dans les fonctions secondaires, c.-à-d. avec les thèmes élargis, p. ex. *qattal-* : *taqattal-*. Ici la métathèse est limitée aux conditions phonétiques, cf. héb. *hippaʿel* : *ts* > *st*, *tṣ* > *ṣṭ*, *tš* > *št*; ar. *istaqtala* < **itsaqtala*. V. Brockelmann I, p. 268.

En fonction primaire, c.-à-d. dans le réfléchi **i̯atqatilu*, les métathèses phonétiques ont déclenché une nouvelle règle de dérivation, avec métathèse comme trait morphologique redondant, renforçant le contraste entre la forme-base et le dérivé. Cet état de choses est attesté par l'akkadien, l'ougaritique, et l'arabe. Pour ce qui est spécialement de l'akkadien, les formes à infixe *t* bâties sur *qattil-* et *šaqtil-* ont perdu le caractère de dérivés en devenant des formes *flexionnelles* (passif), ce qui rend compte de la généralisation de l'infixe *t* dans cette langue: *uktaššid*, *uštakšid*, *ittakšid*.

Il faut se garder de considérer la place de *t* dans les formes akkadiennes comme *tiṣbutū* au lieu de **ṣitbutū* comme une chose ancienne. Voici comment il faut l'expliquer:

En akkadien l'assimilation apparente de *s*, *ṣ*, *z*, *d* plus infixe verbal *t* en *ss*, *ṣṣ*, *zz*, *dd* ne représente pas un fait *phonétique*. La preuve c'est que les groupes *sifflante* + *t* féminin y sont admissibles et ne deviennent *lt* qu'à l'époque moyenne. L'assimilation de *t* à *s*, *ṣ*, *z*, *d* précédent est un héritage *morphologique* comparable à (*d*, *ḏ*, *z* +) *t* > *d*, et (*ṣ*, *ẓ*, *ṭ*, *ḍ* +) *t* > *ṭ* en arabe.

Mais dans les formes de l'impératif, du permansif, et de l'infinitif (**kitšad*, **kitšud*, **kitšudu*) l'infixe s'assimile à (R_2 =) *s*, *ṣ*, *z*, *d suivant*, ce qui est bien un fait phonétique et de date récente. P. ex. **ḫitsas* „fais attention" > *ḫissas*, **kitṣurā* > *kiṣṣurā* „elles étaient mises ensemble", **pitšaš* „oins-toi" > *piššaš*, **mitdudā* > *mindudā* (pour **middudā*), v. Soden p. 125. Cf. aussi l'assimilation de *t* au *š* (< *ś*) des suffixes pronominaux, p. ex. *alkat-šu* „sa marche" > *alkassu*, *kubbit-ši* „honore-la" > *kubbissi* (*ibid.* pp. 85 et p. 109).

L'assimilation de *t* (*d*, *ṭ*) aux sifflantes suivantes porte à conséquence. Les *ss*, *ṣṣ*, *zz*, *dd* hérités des verbes à R_1 = *s*, *ṣ*, *z*, *d* sont appréciés comme provenant de *t* + *s*, *ṣ*, *z*, *d*. Par ricochet, les formes de l'impératif, du permansif, et de l'infinitif, subissent une métathèse *morphologique* dans leur syllabe initiale, *sit-*, *ṣit-*, *zit-*, *dit-* devenant *tis-*, *tiṣ-*, *tiz-*, *tid-*. P. ex. **sitqarī* > *tisqarī*, **ṣitbutū* > *tiṣbutū*, **zitkaram* > *tizkaram*, **ditkušat* > *tidkušat* (*ibid.* p. 124). Même chose pour les adjectifs déverbatifs à infixe *t*, p. ex. **zitqārum* > *tizqārum*.

L'explication phonétique proposée par v. Soden p. 35 ne semble pas acceptable.

la racine du verbe primaire et le préfixe personnel, d'où le vocalisme préfixal *a*[4]. Il s'agit là d'un phénomène morphologique assez répandu, cf. p. ex. l'apophonie suffixale v. ind. *-nā/nī-*, qui copie l'apophonie radicale des racines en *-ā-* (p. ex. *pā- : pī-*), v. *L'apophonie* p. 258 et *passim*.

§ 42. Le vocalisme des préfixes personnels du verbe est assez bien conservé en arabe et en akkadien à un détail près. Les formes *i̯i-*, *ti-*, etc., de *i̯iqtalu* ont été remplacées par *i̯a-*, *ta-*..., d'une manière totale en akkadien, presque complètement en arabe classique. Pour les restes attestés dans les dialectes et dans les leçons du Coran v. Brockelmann I p. 561.

La branche septentrionale est plus éloignée de la répartition sémitique primitive. L'état cananéen, découlant du témoignage de l'ougaritique et de l'hébreu, semble avoir été le suivant: actif *i̯aqti/ulu* et passif *i̯uqtalu*, actif *i̯aqattilu* et passif *i̯uqattalu*, formations intransitives *i̯iqtalu*, *i̯inqatilu*, *i̯itqatilu*, *i̯istaqtilu* (Gordon).

En ougaritique le vocalisme préfixal *i* a pénétré aussi dans le type actif à laryngale *i̯afʿalu* : *ilak* = *'il'aku* „j'enverrai", *ibqʿ* = *'ibqaʿu* „je fendrai", *ilḥm* = *'ilḥamu* „je mangerai", *imḫṣ* = *'imḫaṣu* „j'abattrai", *ispa* (et *ispi*) = *'ispa'u* „je mangerai", *iqra* = *'iqra'u* „je glorifierai", *išlḥ* = *išlaḥ* „j'enverrai". Mais on a le vocalisme régulier et attendu *a* dans *amlk* = *'amluku* „je règnerai", *ahpkk* = *'ahpuku-ka* „je te renverserai", *amt* = *'amūtu* „je mourrai", *anḫn* = *'anūḫan* „je me reposerai", *atn* = *'a(n)tinu* „je donnerai", *ard* = *'aridu* „je descendrai", *ašr* = *'ašīru* „je chanterai", *aštk* = *'ašītu-ka* „je te mettrai".

Faisons remarquer que l'introduction de *i* préfixal dans le type *i̯afʿalu* s'accorde avec l'introduction simultanée de *i* radical dans les perfectifs correspondants. On a *lik* „il a envoyé" correspondant à *la'aka*, et *šil* „il a demandé" en face de *ša'ala* (Gordon p. 55). Il paraît donc qu'en ougaritique le type *i̯afʿalu* a été résorbé par le type intransitif *i̯iqtalu* (*qatila*).

La loi de Barth admise, on conçoit l'utilité de *i̯i-*, lequel était l'unique trait différenciateur entre les imperfectifs de *qatala* et de *qatila* chez les verbes à laryngale (*i̯afʿalu* : *i̯ifʿalu*). Ensuite la forme *i̯i-* a pu pénétrer comme signe supplémentaire d'intransitivité dans certaines classes dérivées, comme *i̯aqtatilu* > *i̯iqtatilu* (Gordon p. 66), peut-être aussi *i̯anqatilu* > *i̯inqatilu*, *i̯astaqtilu* > *i̯istaqtilu* (*ibid.* p. 227). Cette innovation est probablement à expliquer par la parenté sémantique entre *i̯iqtalu* et les deux classes de dérivés intransitifs qui ont largement contribué à rétrécir le domaine de *qatila* en cananéen:

-qtal- (impérat.-inf.): *-nqatil-* (impérat.-inf.) = *i̯iqtalu* : *i̯inqatilu*. En même temps devient claire la pénétration de *i̯a-* (transitif par opposition

[4] L'influence mutuelle de **i̯uqattilu* et **i̯ašaqtilu* semble expliquer d'une part akk. *ušakšid* (comme *ukaššid*), de l'autre ougaritique *i̯amalliku* (comme *i̯ašamliku*), cf. Gordon p. 66 sq. et p. 226.

à *i̯i*-) à la place de *i̯u*- dans *i̯uqattilu* > *i̯aqattilu*, *i̯ušaqtilu* > *i̯ašaqtilu* (*ibid.* p. 66 sq.). Vu les témoignages arabe et akkadien, cette extension de *i̯i*- et le remplacement de *i̯u*- par *i̯a*- sont de date dialectale tardive, étant propres à l'ougaritique et probablement à l'hébreu (*ibid.* p. 66 n. 2).

§ 43. La triple vocalisation des préfixes verbaux (*i̯a*-, *i̯u*-, *i̯i*-) n'a laissé des traces qu'en arabe (Brockelmann *l. c.*). Mais en règle générale le vocalisme *i* a été tantôt éliminé ou fortement restreint, tantôt au contraire favorisé au détriment de *a*. Cette double possibilité est donnée *a priori* par la position de *i̯a*- *i̯i*- à l'intérieur du système verbal, une fois que se sont constituées les conjugaisons autonomes *qatala*, *qatila* (*qatula*). On a alors d'une part les formes „actives“ *i̯afʿalu* (verbes intransitifs *et* transitifs), où le vocalisme *a* de R_2 est dû au voisinage d'une laryngale, de l'autre les formes „déponentielles“ *i̯iqtalu* (+ *i̯ifʿalu*) avec *a* s'opposant à *i*, *u* de la conjugaison „active“. Or entre ces deux groupes il existe des rapports de hiérarchie que voici:

I. A l'intérieur des verbes à laryngale le type *i̯afʿalu* domine *i̯ifʿalu* puisque le premier s'étend sur des verbes intransitifs et transitifs, le dernier, uniquement sur des verbes intransitifs (fondement sémantique).

II. De l'autre côté, à l'intérieur des verbes intransitifs, *i̯iqtalu* + *i̯ifʿalu* dominent *i̯afʿalu* parce que dans les premiers le vocalisme *a* est indépendant de l'entourage phonétique, tandis qu'il est conditionné par une laryngale dans *i̯afʿalu* (fondement morphique).

Le rapport hiérarchique I. nous explique pourquoi en arabe *i̯a*- a remplacé *i̯i*-, probablement d'abord dans *i̯ifʿalu*, ensuite dans *i̯iqtalu*.

Le rapport II. nous fait attendre la pénétration de *i̯i*- (à la place de *i̯a*-) dans les verbes *i̯afʿalu* actifs-intransitifs (solution adoptée par l'hébreu). Etant donné que le vocalisme *a* de R_2 gagne de terrain en hébreu, où il remplace *u*, *i* des verbes intransitifs (chap. VII § 105), il n'est pas étonnant d'y constater l'extension simultanée de *i̯i*- à la place de *i̯a*-.

§ 44. Le préfixe *m*- des participes des verbes dérivés adopte *u*, solidement attesté en arabe et en akkadien. Il reflète le vocalisme préfixal des classes II—IV. Etat primitif (sous forme arabe):

	II	III	IV	VII	VIII
verbe personnel	*i̯uqattilu*	*i̯uqātilu*	*i̯uqtilu*	*i̯anqatilu*	*i̯aqtatilu* (< *i̯atqatilu*)
participe	**maqattil*	**maqātil*	**maqtil*	**manqatil*	**maqtatil* (< **matqatil*)

D'après le chap. VIII, le préfixe *ma*- ne caractérise à l'origine que les noms abstraits (ou infinitifs). Son emploi dans les formes participiales comme *muqattil* etc. découle de l'identité fréquente du participe et de l'infinitif dans les formes *dérivées*. Ainsi en akkadien l'adjectif verbal (d'où aussi le permansif) ont un thème identique à celui de l'infinitif — excepté dans la forme fondamentale.

C'est qu'un trait particulier d'abstraits sémitiques est de pouvoir fonctionner comme épithètes et de subir fréquemment l'adjectivation (chap. VIII). Le type morphologique *maqattil* avait en principe la valeur d'un nom abstrait (fonction primaire), en seconde ligne seulement, une valeur adjective (fonction secondaire). C'est le renouvellement formel de la valeur abstraite (ou de l'infinitif) qui a restreint *muqattil* à l'emploi adjectif (ou participial). Or les infinitifs des *formes dérivées* ont été renouvelés moyennant le type *qutul* en akkadien, *qatāl* en arabe, et ainsi de suite.

La création sémitique de l'abstrait *muqattil* etc. s'est faite suivant la proportion

i̯aqtilu : *maqtil* [5] = *i̯uqattilu* : *muqattil*

Quant aux participes passifs, la distinction ouestique *muqattil* : *muqattal* reflète celle entre *i̯uqattilu* et le médiopassif *i̯uqattalu*.

§ 45. Mais Barth (p. 268) a raison lorsqu'il détache les participes passifs *muqattal, muqātal, muqtal*... des *abstraits* ouestiques du type ar. *muqattal, muqātal, muqtal*... Ces abstraits, faisant défaut en akkadien, semblent bien une innovation de l'ouestique. Ils s'expliquent par le modèle

i̯aqtilu : *maqtal* (= *i̯uqattilu* : *muqattal*, etc.)

Ce ne sont donc point, comme croit Barth, des dérivés bâtis sur le vocalisme du perfectif (*qattala, qātala, 'aqtala*...) puisque dans ce cas on s'attendrait en arabe au préfixe *ma-* (*qatala* : *maqtal* = *qattala* : **maqattal*).

Les formes en question sont par contre bâties, tout comme la couche ancienne pansémitique, sur la forme de l'imperfectif. Il n'y a qu'une différence d'ordre *chronologique*. C'est le changement du modèle de la forme fondamentale, *maqtal* ayant entretemps refoulé *maqtil* en ouestique (chap. VIII), qui éclaire la différence entre le participe sémitique *muqattil* et l'abstrait ouestique *muqattal*.

§ 46. Une fois que le sémitique a incorporé dans son système verbal les formes *qatala, qatila, qatula* (v. chap. VI), le lien entre le participe et l'imperfectif est devenu indirect. Le participe ne se rapportait plus au seul paradigme de l'imperfectif, mais à *toute* la conjugaison (*i̯uqattilu* + *qattala* ou *i̯anqatilu* + *inqatala*, etc.). Il pouvait être employé indifféremment avec un sens imperfectif ou perfectif (Gesenius-Kautzsch[28] p. 371). Ce changement fonctionnel, qui rend compte de l'indépendance du participe vis-à-vis de l'imperfectif et de son préfixe, éclaire en même temps le nivellement du préfixe participial qui revêt un aspect uniforme dans toutes

[5] Le modèle était fourni par les verbes actifs *intransitifs*, dont le perfectif était de forme *qatila* (chap. VI, VII), et le dérivé à préfixe *ma-*, *maqtil* (chap. VIII).

les classes dérivées du verbe nonobstant le vocalisme *a* ou *u* des préfixes personnels (*ar. i̯anqatilu : munqatil, i̯aqtatilu : muqtatil...*).

En arabe et en akkadien le préfixe est toujours *mu-*, ce qui semble refléter l'état du sémitique commun. Si en hébreu et en araméen la voyelle correspond en général au timbre des préfixes personnels (cf. Barth p. 271 sq.), c'est que la réduction du vocalisme de ces derniers et de *mu-* a résulté en une identité secondaire des vocalismes de **i̯aqattilu* (v. plus haut § 42) et **muqattil* (hébr. *i̯qaṭṭel, mqaṭṭel*), et ainsi de suite. Pour l'ougaritique Gordon p. 226 reconstruit *ma-* sans disposer de données probantes.

Dans les verbes II, III, IV à R_1 = laryngale, et dans leurs participes, *u* n'a pu s'installer qu'après la disparition préhistorique de l'alternance *u, i : a*.

CHAPITRE V. L'APOPHONIE VOYELLE BRÈVE : V. LONGUE

§ 47. La désinence *-at(u)* de l'adjectif féminin est dans beaucoup de cas un remplaçant tardif ou même historique d'une désinence plus ancienne *-t(u)*.

En arabe *-t* ne se maintient que dans quelques noms monosyllabiques comme *bint* „fille", *'uḫt* „soeur", *pintāni* „deux", *kiltā* „les deux", et quelques formes pronominales (Brockelmann p. 405)[1]. En hébreu la coexistence de *-at* et *-t* est attestée dans une mesure plus large. Tandis que *-at* y est la désinence vivante, *-t* se rencontre surtout dans les fonctions secondaires. Ainsi dans les adjectifs féminins substantivés comme *'au̯u̯ęręp* „cécité", *i̯ōnęqęp* „pousse, scion", tandis qu'au féminin du participe *-å* tend à évincer *-ęp*. Ou bien la forme en *-å* est normale à l'état absolu par opposition à l'état construit où il n'y a que *-ęp*, p. ex. *gbīrå* „maîtresse", état construit *gbęręp*, *mamlåchå* „royauté, royaume", état construit *mamlęchęp*; *'ašmūrå* et *'ašmoręp* „garde", état construit *'ašmoręp*; *maṣṣębå* et *maṣṣębęp* „colonne", état construit *maṣṣębęp*; *tif'årå* et *tif'ęręp* „splendeur", état construit *tif'ęręp*.

L'opposition entre *-at* de l'état absolu et *-t* de l'état construit est rigoureuse dans les noms de nombre cardinaux masculins: état absolu héb. *šlošå*, *'arbå'å*, *ḥamiššå*, etc., mais état construit *šlošęp*, *'arba'ap*, *ḥamęšęp*, et ainsi de suite.

Il faut donc compter avec un remplacement de *-t* par *-at* ayant eu lieu, en grande partie, à une époque antérieure aux textes. Or l'existence préhistorique de *-t* est responsable de l'apparition du degré long dans un nombre considérable de catégories morphologiques. C'est cette désinence *-t* qui a changé l'*alternance* voyelle brève : voyelle longue en une *apophonie* brève : longue, voici de quelle manière.

§ 48. Les conditions de l'alternance sont tout à fait claires: à un certain moment les voyelles longues se sont abrégées en syllabe entravée, p. ex. ar. *i̯aqūlu* „il parle", *taqūlūna* „vous parlez" (masc.), *qūlī* „parle!" (fém.), mais *i̯aqul* „qu'il parle", *taqulna* „vous parlez" (fém.), *qul* „parle!"

---

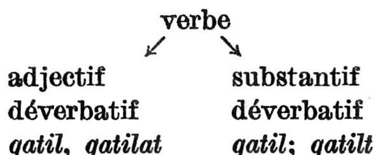
[1] A côté de *bn-atu* (*ibnatu*) et de *pn-atāni* (*ipnatāni*).

(masc.). Par conséquent, la longue est le membre marqué de l'opposition *brève* : *longue*. Tandis qu'en syllabe ouverte (non-entravée) la brévité est négative, elle est neutre et représente un „archiphonème" (ou plutôt un „archiprosodème") dans les syllabes entravées.

Prenons l'exemple des adjectifs verbaux du type *qatul*, *qatil*, *qatal*, fém. *qatult*, *qatilt*, *qatalt*. Schéma:

mot-base : verbe (*q-t-l*)
dérivé p. ex. *qatil* (masc.), *qatilt* (fém.)

L'adjectif a des fonctions sémantiques secondaires. Il peut être employé au sens d'un substantif soit abstrait soit concret, cf. franc. *rouge* : *le rouge* (abstrait ou concret). De cette manière, le type *qatil(t)* [2] réunit deux fonctions: une fonction primaire en tant qu'adjectif, et des fonctions secondaires en tant que substantif. Le remplacement du suffixe *-t* par *-at* se réalise d'abord à l'intérieur de la fonction primaire, d'où le scindement:



Le rapport verbe : substantif déverbatif change au moment de la neutralisation du contraste phonologique a^x : $\bar{a}^x$ en syllabe entravée. En face d'un verbe-base comme *qatila*, la forme *qatilt* est perçue, conformément à la loi de polarisation, comme contenant une voyelle longue virtuelle [3]. Le passage *qatila* > *qatilt* est donc dorénavant apprécié comme *qatila* > **qatīlat* > *qatilt* (abrègement mécanique *ī* > *ĭ* en syllabe entravée). De *qatilat* on tire *qatilt* moyennant l'allongement de la voyelle radicale, accompagné de la syncope de *a*, d'où aussi *qatīl* < *qatil*.

---

[2] On sait que le suffixe féminin est en sémitique employé couramment pour former des substantifs abstraits (d'où aussi collectifs) tirés d'adjectifs et de substantifs. P. ex. ar. *u̯aqāḥ* „effronté" : *u̯aqāḥat* „effronterie"; *ḥasan* „beau, bon" : *ḥasanat* „beauté, bienfait"; *šāfiʿii̯at* „la secte des *šāfiʿites*", *sābilat* „voyageurs" (Brockelmann I p. 427, *ibid.* exemples éthiopiens), héb. *i̯ōšẹḇẹp* „habitants", *'ọi̯ẹḇẹp* „ennemis".

[3] Le mécanisme est exactement comparable à celui décrit dans *L'apophonie* p. 286 ssq. et p. 308 ssq. pour rendre compte des degrés longs du balto-slave et du germanique. Là comme en sémitique, c'est l'alternance de désinences vocaliques et consonantiques ainsi que le syncrétisme quantitatif en syllabe entravée, qui déclenchent le degré long. Il y a une différence de détail: en européen le syncrétisme n'a lieu que dans les syllabes entravées d'une sonante (*i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*). Mais au niveau de l'*apophonie*, c.-à-d. dans le plan morphologique, ce détail est sans importance.

Le type *qatīl*, abstrait dénominatif, devient une formation qui concurrence *qatīlat*, forme féminine de l'adjectif déverbatif, fonctionnant au sens de nom abstrait.

Or on verra plus loin, en particulier au chap. VIII, que grâce à l'emploi comme apposition (> épithète) la formation *qatīl* revêt peu à peu un caractère adjectif, surtout en ouestique. De cette manière *qatīlat* (le féminin de cet adjectif): *qatilt* vient refléter la distinction entre adjectif et substantif concret ou la différence entre forme absolue et l'état construit, etc. (v. les exemples ci-dessus).

§ 49. Dans les adjectifs du type *qatl* (masc.), *qatlat* (fém.) → abstrait *qatlat*, le suffixe *-at* continue à être l'exposant de la valeur abstraite. Les formes à syllabe légère *qatil* peuvent bien, sur le modèle *qatl* : *qatlat*, s'adjoindre *-at* comme suffixe de l'abstrait (*qatil* : *qatilat*), tandis que l'influence inverse, la pénétration de l'allongement dans le type lourd *qatl*, est exclue *a priori*. Dès lors, on conçoit l'équivalence connue de l'allongement vocalique et de sa forme „compensative", le suffixe dental *-at*. Cf. p. ex. arabe *taqtīl* = *taqtilat*, répartis uniquement en fonction de la structure de la racine. Et, en général, *qatil* : *qatīl* = *qatil* : *qatilat* [4].

Une forme comme *qutūl* (*qitīl*), qui ne s'appuie pas sur un adjectif, s'explique comme un *élargissement* ou plutôt comme un *renforcement* de *qutul* (*qitil*). L'allongement sert, tout comme la désinence *-at*, à souligner la valeur abstraite de la formation.

Tandis que la forme de l'adjectif verbal (participe) reste masc. *qatul*, fém. *qatulat* etc., l'adjectif substantivé adopte la forme masc. *qatūl*, fém. *qatult*..., d'où avec le remplacement subséquent de *qatult* par *qatūlat*, les formes historiques régulières masc. *qatūl*, fém. *qatūlat*, et ainsi de suite, sans que le type (*qatūl*) *qatult*, ou (*qatīl*) *qatilt* ait complètement disparu, p. ex. *gbẹrẹp* à côté de *gbīrā* (< *gabirtu*, *gabīratu*), cf. Brockelmann p. 407.

En deuxième lieu il faut tenir compte des types *qutāl*, *qitāl*, *qatāl*. Ce sont des adjectifs substantivés correspondant aux formes *qutal*, *qital*, *qatal*

---

[4] En cas de cumul de *-at* et d'allongement, il peut se constituer un rapport de hiérarchie entre les deux morphs: le suffixe *-at*, ajouté pour renforcer l'allongement, devient le morph principal; l'allongement, le morph redondant. Cette relation semble rendre compte d'un fait bien connu, mais jusqu'ici inexpliqué, de la dérivation dénominative en arabe. Tandis que l'adjectif en *-i̯i̯-* (nisbat) de *qatīlu*^{n} y est *qatīli̯i̯u*^{n}, celui de *qatīlatu*^{n} est *qatali̯i̯u*^{n}, p. ex. *ʿaqīlu*^{n} : *ʿaqīli̯i̯u*^{n}, *madīnat*^{u} : *madani̯i̯u*^{n}. L'allongement est rejeté ensemble avec la désinence *-at*, à laquelle il est subordonné et dont la suppression est de rigueur. Le traitement ultérieur de *qatil-* (> *qatali̯i̯u*^{n}) tombe sous une autre règle, donc *madīnatu*^{n} > *madin-* > *madani̯i̯u*^{n} comme p. ex. *maliku*^{n} > *malaki̯i̯u*^{n} — quelle que soit l'explication du passage *i* > *a* (dissimilation selon Brockelmann I p. 253 et p. 399). — C'est probablement le modèle *qatīlat* : *qatali̯i̯u*^{n} qui fait aux diminutifs de forme féminine *qutailat* former l'adjectif *qutali̯i̯u*^{n}.

(v. chap. VIII). Toutes les formes dérivées à vocalisme allongé de la 2e syllabe (*qatūl, qatīl, qatāl, qutāl, qitāl*; *qatūlat, qatīlat, qatālat, qutālat, qitālat*) font à l'origine office de substantifs, abstraits ou concrets, masculins ou féminins. L'emploi de *qatūl, qatīl* en fonction d'adjectif (ou de participe) paraît secondaire. L'évincement partiel de *qatul, qatil, qatal, qutal, qital* (en fonction d'adjectif) par *qatūl, qatīl, qatāl, qutāl, qitāl*, respectivement, se comprend aisément. Les formes à degré long comportent un morph additionnel (l'allongement) par rapport à *qatul, qatil*... La facilité d'une coïncidence sémantique de *qatul, qatil* (adjectifs employés à l'occasion comme substantifs) et de *qatūl, qatīl* (adjectifs substantivés et substantifs abstraits employés comme épithètes, v. § 209 ssq.) est évidente. D'autre part le remplacement de *qatul, qatil* par *qatūl, qatīl* a permis, au moins à l'hébreu, de délimiter les participes (à vocalisme bref) de la conjugaison déponentielle *qatila* (*qatula*) d'avec les substantifs et les adjectifs à vocalisme allongé [5]. Notons du reste qu'il y a une différence entre ar. *qutāl* et *qitāl*, qui maintiennent l'ancien sens substantif, et ar. *qatūl, qatīl*. Il faut attribuer l'adjectivation plus rapide de ces derniers à la survivance de la valeur adjective de *qatul, qatil* (ce qui n'était pas le cas pour *qutal, qital*).

§ 50. Dans quelle mesure l'ancienne différence *adjectif* (*déverbatif*) *à vocalisme bref* : *substantif à vocalisme long* a-t-elle été maintenue dans les différentes langues sémitiques? Prenons l'exemple de l'akkadien [6].

Dans une série d'exemples *qatīlu* y présente une valeur substantive, abstraite ou concrète, différente de l'adjectif *qatilu* [7] (> *qatlu*). P. ex. *eššu* „neuf; vert“: *edīšu* „jet, pousse“ (*ḫadipu* : *ḫadīpu*); *barru* „épuré“ : *barīru* „éclat“; *zaqpu* „planté, cultivé; érigé“ : *zaqīpu, ziqīpu* „pieu, poteau“; *ḫ̮assu* „songeant à qc.“ : *ḫ̮asīsu* „réflection, intellect, sagesse“; *kabru* „gros, corpulent“ : *kabīru* „carré“ (terme mathématique); *sakku* „sourd“ (proprement „bouché“) : *sakīku* „obstruction (d'un canal), la vase“; *salmu* „favorable; ami“ : *salīmu* „faveur“; *ṣarru* „pénétrant à travers qc.“ : *ṣarīru* „alliage d'or ayant un éclat rouge“ (*ṣarāru* „pénétrer, briller“); *raksu*

---

[5] On verra au chap. VIII que l'évincement des adjectifs déverbatifs *qatil* (*qatul*) par *qatīl* (*qatūl*) s'effectue en sémitique occidental d'une manière totale à l'intérieur du *passif* lequel étant une forme fondée, est exposé à des nivellements. En effet, dans la fonction passive on ne trouve que les adjectifs (participes) *qatīl* (*qatūl*), tandis que dans la conjugaison intransitive (1b) et surtout dans la conjugaison „déponentielle“ (2) les formes *qatil* (*qatul*) à valeur adjective ou plutôt participiale continuent à subsister dans les langues historiques à côté de *qatīl* (*qatūl*).

[6] D'après C. Bezold (A. Goetze) *Assyrisches Glossar*, 1926.

[7] Conformément à v. Soden p. 60 *qatīlu* provient en akkadien d'une substantivation de l'adjectif *qatilu*, ce qui explique en même temps la valeur abstraite, fréquente dans cette formation.

„lié“ : *rakīsu* „attelage“; *(w)eldu, meldu* (et aussi *walīdu, elīdu*) „né; garçon, esclave; petit animal; créature“ : *līdu* „descendant“.

Exemples de substantifs du type *qatīl* sans correspondant adjectif de forme *qatĭl* : *līpu* „branche, rejeton; plur. descendance“ < *alāpu* „s'allonger, croître“; *ganīnu* „chambre, dortoir“; *dalīlu* „glorification“ < *dalālu* „glorifier, rendre hommage“; *ḫabību* „cris d'allégresse“ < *ḫabābu* „crier“; *ḫanību* „fruit“ < *ḫanābu* „germer, fructifier“; *ḫarīṣu* (*ḫerīṣu*) „fosse“ < *ḫarāṣu* „creuser“; *naḫēru* „narine“ < *naḫāru* „ronfler, souffler“; *samīdu* „farine“ < *samādu* „moudre“; *qibīru* (< *qabīru*) „funérailles; tombe“ < *qabāru* „enterrer“; *qanīnu* „nid“ (aussi: „antre; famille, génération“) < *qanānu* „tresser, enlacer“; *ramīmu* „bruit, fracas“ < *ramāmu* „résonner, retentir“; *šagīgu* „action de braire“ < *šagāgu* „braire“.

L'hésitation phonétique et graphique entre *qatīl* et *qatĭl* est très fréquente. Sont en même temps attestées les deux valeurs, adjective et substantive: *tabīlu* et *tablu* „faisant défaut; manque“; *agēru* et *agru* „loué; ouvrier ou esclave salarié“; *adēru* et *adru* „ténébreux, triste; ténèbres“; *kanīku* et *kanku* „scellé, monnayé; document, quittance“; *labēru* et *labru* „ancien, précédent; original (subst.)“; *nakēru* et *nakru* „étranger, hostile; ennemi“; *ṣeḫēru* et *ṣeḫru* „petit, jeune, mineur; enfance, jeunesse“; *šakēnu* et *šaknu* „institué, installé; gouverneur, administrateur“.

Il y a ensuite un groupe d'exemples qui malgré l'hésitation entre *qatīl* et *qatĭl* n'offrent que la valeur adjective; *anēḫu* et *anḫu* „fatigué épuisé“; *arīku* et *arku* „long“; *daqīqu* et *daqqu* „petit, mince“; *kanīšu* et *kanšu* „soumis, obséquieux“; *maḫēru* et *meḫru* „opposé“; *mašīšu* et *maššu* „épuré“; *na'īdu* et *na'du* (*nādu*) „célébré, glorifié“; *namēru* et *namru* „clair, luisant“; *nasēqu* et *nasqu* „élu, exquis“; *sagīru* et *sagru* „pur, natif (or)“. Des exemples moins nombreux présentent un sens substantif: *arīru* et *arru* „qui jette l'anathème“; *ra'īmu* et *rāmu* „amant, ami“; *remēku* et *remku* „eau à laver; action de laver, bain; libation“.

On peut considérer comme le stade final de l'évolution les adjectifs qui semblent avoir généralisé la voyelle longue: *alīlu* „fort“; *ḫanīnu* „gracié, pardonné“; *napēḫu* „allumé“; *rabību* „qui rend fort“; *šanīnu* „égal, équivalent“; *talīmu* „attaché, étroitement lié“. Une valeur substantive concomitante se trouve p. ex. dans *maḫēru* „équivalent; rival; valeur, prix“; *narēṭu* „engourdi, raide; cadavre“.

Le caractère substantif de *qatūl* déverbatif est plus solidement attesté en akkadien. On a d'une part *abūbu* (et *abbu*) „inondation“; *abuḫḫu* „action d'enfermer, d'entourer“; *aburru* „le fait d'être ensemble“; *emūqu* „force“; *asurrū* (ancien pluriel) „murs“ (< *esēru* „enfermer“); *ba'ūru* „chasse, prise“; *ba'ūru* „preuve“; *batūqu* „action de couper“; *ḫabūlu, ḫabullu* „endommagement“ et *ḫabūlu, ḫabullu* „intérêts, dette“; *ḫamuṭṭu* „hâte“; *mazūru* „bâton à fouler“; *naṣūru* „protection“; *sarūru* „prière“; *ṣalūlu* „pro-

tection"; *qarūru* „desséchement (?)"; *šarūṭu* „habit de deuil"; *šarūru* (*šerūru*) „éclat, lumière".

La valeur adjective ne se rencontre que dans une minorité d'exemples: *ba'ūlu* „grand, puissant"; *ḫanūnu* „propice, favorable"; *namurru* „luisant, rayonnant"; *palūḫu* „que l'on craint"; (*paṣūnu*), f. *paṣūntu* „voilé"; *rašubbu* „terrible" [8].

Dans *kašūšu* (*kasūsu*) „fort; force" les deux valeurs se trouvent réunies.

On comprend la différence entre le traitement de *qatīl* et celui de *qatūl*. L'ancienne valeur de ce dernier s'est maintenue grâce surtout au fait que l'adjectif déverbatif *qatŭl* a été dans une large mesure évincé par *qatĭl* [9]. La coïncidence sémantique de l'adjectif verbal avec le substantif à vocalisme long (laquelle a lieu aussi en sémitique occidental) atteint d'abord *qatīl*, ensuite seulement, dans une mesure beaucoup plus restreinte, *qatūl*. De là la possibilité d'un autre parallélisme entre les deux branches du sémitique: l'apparition d'un contraste entre *qatīl* adjectif et *qatūl* substantif, p. ex. (*neṣēru*), f. *neṣērtu* „gardé, protégé" mais *naṣūr* „protection" [10].

§ 51. Autrement qu'en arabe, où *qitāl*, *qutāl* ont été dans une large mesure adjectivés, l'akkadien conserve bien l'ancienne valeur substantive de ces formations. Pour ce qui est de *qitāl* on y trouve les dérivés déverbatifs: *igāru* „mur, paroi"; *irāšu* (*irēšu*, *erēšu*) „résine"; *bilaṭu* „délivrance"; *dinānu* „figure, personne"; *pilaqqu* (?) „hache"; *ši'āru* „matin"; *šikānu* (et *šiknu*) „sédiment"; *šikāru* „boisson (enivrante)". Est adjectif *išāru* f. *išārtu* (*išērtu*) „plain, droit, juste, réussi". Mais d'après v. Soden p. 59 cette forme remonte à **i̯ašăru*.

Voici maintenant les formes du type *qutāl* : *ubāru* (*ubarru*), f. *ubārtu* „citoyen"; *ulāpu* „lien, courroie; liaison"; *urāšu* (et *uršu*) „désir"; *urāšu* „robe de dessus"; *buqāmu* „animal dont on a arraché la laine"; *butāqu* „extermination"; *dumāmu* „plainte, lamentation"; *dumāqu* (cf. aussi *dumqu*) „cadeau"; *dunānu* „figure, forme, personne"; *durāru* „liberté, mise en liberté"; *ḫušāḫu* (*ḫušaḫḫu*) „disette, faim"; *kusāpu* „morceau"; *lubāšu* „robe, vêtement"; *mudādu* (et *muddu*) „ration"; *murāru* „laitue

---

[8] D'après v. Soden p. 60 l'emploi comme participe passif (*karūbu* „béni", *ba'ūlu* „sujet", *ra'ūmu*, *rūmu* „aimé") est propre à la langue poétique. Cette circonstance confirme la substantivité primordiale de *qatūl*. C'est surtout dans la langue poétique qu'on attend le remplacement de l'adjectif-épithète par l'abstrait-apposition. Sur le rapport de ces deux catégories v. plus loin chap. VIII § 209 ssq.

[9] Il faut rappeler ici que la coïncidence entre les types *qatĭl* et *qatŭl*, tout comme celle entre les permansifs correspondants (v. chap. VI) a été favorisée en akkadien par la syncope qui a amené l'identification de leurs paradigmes masculins (*qatilu* et *qatulu* > *qatlu*; *qatili* et *qatuli* > *qatli*; *qatila* et *qatula* > *qatla*).

[10] Pour l'arabe cf. la remarque de Barth p. 46 (§ 31b).

amère"; *mušālu* „miroir (en métal)"; *nusāḫu* „déduction; prestation en nature"; *surāru* „prière"; *ṣubātu* „tissu, drap, robe"; *ṣuḫāru* (et *ṣuḫru*) „jeune homme"; *qulālu* (et *qullu*) „injure, outrage"; *qurāru* „feu"; *šukānu* „possession".

Valeur adjective dans *kubāru* „grand", forme probablement augmentative de *kabru*; même chose pour *qurādu* „fort, héroïque; héros" (< *qardu*); *qudādu* „petit, délicat", forme probablement diminutive; *šupālu* „bas, inférieur; partie inférieure". Cette forme aussi est à *šaplu* „inférieur" ce qu'est *duqāqu* „petit, mince" à *daqqu* „petit, mince" (diminutif) [11].

La formation *qutūl* fournit en akkadien presque exclusivement des substantifs (23 exemples), l'unique exception étant *ḫubūlu* (*ḫubullu*) „maltraité" < *ḫabālu* „maltraiter, endommager".

§ 52. On sait que l'adjectivation de substantifs (surtout de substantifs abstraits) est due à leur emploi en fonction d'épithète (apposition), v. chap. VIII. Elle est plus répandue en arabe qu'en akkadien. Mais en arabe la „substantivité" de *qatīl, qatūl, qatāl, qitāl, qutāl* se trahit encore par le manque d'une forme féminine et de formes de pluriel spéciales dans toute une série de cas bien attestés. P. ex. *qaḏūr* „marchant seule", *ʿajūl* „laquelle désire ardemment", *kasūl* „lourde, pesante" (Barth p. 46); *kasīr* „brisée"; *ḏabīḥ* „tuée, abattue"; *rafīḍ* „cassée" (*ibid.* p. 185 sq.); *ṣanāʿ* „appliquée, diligente"; *radāḥ* „forte"; *faḏāʾ* „étendue" (p. 40), etc. etc.

En éthiopien les adjectifs du type *qatīl* n'ont jamais de féminin en *-at* (motion normale *qatīl* : *qatāl*) v. plus loin chap. VIII.

Les exemples de *qatāl, qatīl, qatūl, qutūl, qutāl* cités par v. Soden p. 61 sq. justifient l'hypothèse que c'est l'allongement de la voyelle de R_2 qui confère aux dérivés déverbatifs une valeur substantive, en première ligne celle d'un abstrait (nom d'action). A côté de cette fonction primaire on relève les emplois secondaires suivants: 1) infinitifs, p. ex. *qatālu, qatīlu*; 2) adjectifs (pour le rapport entre abstrait et adjectif en sémitique v. plus loin chap. VIII), p. ex. *qatūlu* (*baʾūlu* „dominé, sujet", *karūbu* „béni", *raʾūmu* „aimé"); 3) substantifs concrets, p. ex. *qatīl* (*zaqīpu* „pieu, poteau"), *qutūl* (*lubūšu* „vêtement", *rukūbu* „véhicule"), *qutāl* (*ṣubātu* „vêtement", *šukānu* „joyau").

Enfin la forme *qattāl* désignant les occupations et les professions repose d'après v. Soden p. 62 sur la substantivation de *qattal* servant à former des adjectifs déverbatifs exprimant l'habitude (*ibid.* p. 61): *šarrāqu* „larron", *gallābu* „barbier", *errēšu* „laboureur", etc.

---

[11] Dans ce petit groupe d'adjectifs et probablement aussi dans quelques exemples du groupe précédent (comme *murāru* < *marru*) il s'agit donc de dérivation *dénominative* (v. chap. X).

En tout cas v. Soden (p. 61) considère la formation *qutāl* comme ayant en akkadien un caractère foncièrement substantif.

§ 53. Une fois devenu un instrument morphologique, l'allongement en tant que marque de substantivation s'installe aussi dans les suffixes productifs. Dans *L'apophonie d. l. indo-eur.* (*passim*) on trouvera de nombreux exemples de procédés apophoniques, propres d'abord aux racines seules, introduits ensuite dans les suffixes productifs. Chez les derniers, la coupe morphologique qui les détache de la racine, est assez nette pour leur permettre de jouir d'une certaine autonomie sémantique.

En sémitique l'allongement morphologique du vocalisme suffixal semble attesté dans les cas suivants:

-atu (adjectif) : *-ātu* (abstrait); la désinence *-ātu* de (collectif puis de) pluriel du genre inanimé ou impersonnel en est un développement ultérieur, v. la fin du chap. XI.

-ā (*-ai̯u* ou *-au̯u*) : *-ā'* (< *-āi̯u* ou *-āu̯u*), suffixes devenus féminins grâce à des oppositions secondaires, v. chap. VIII et X. En fait, *-ā* est à l'origine un suffixe adjectif, *-ā'*, sa substantivation.

-an (Barth p. 343 ssq.) : *-ān* (*ibid.* p. 316)

-am (Barth p. 349 ssq.) : *-ām* (*ibid.* p. 351).

Il est probable que les suffixes à nasale (surtout *an*) servent d'abord à former des abstraits (employés comme épithètes les dérivés respectifs n'ont pas de forme féminine spéciale). Dans ce cas le rôle morphologique de l'allongement est exactement celui de la désinence *-at*: il sert à souligner (renforcer) la valeur substantive de la forme. Cf. (*ibid.* p. 343) ar. *raǰulu*^{n} *zimḥānu*^{n} „un homme mauvais" = *raǰulu*^{n} *zimḥānatu*^{n}, *r. bilaǧnu*^{n} = *r. bilaǧnatu*^{n} „entremetteur".

§ 54. L'allongement vocalique ressemble à l'adjonction du suffixe féminin par les deux fonctions morphologiques qui lui sont propres: 1) il sert à *exprimer* la valeur abstraite; 2) il *renforce* la valeur abstraite déjà inhérente au mot-base. Ainsi p. ex. en akkadien les noms abstraits déverbatifs diffèrent des infinitifs correspondants par le surplus de -(*a*)*tu* (v. Soden p. 60 ssq.):

prétérit	infinitif	nom d'action
ikšud	*kašādu*	*kašattu*
iktašad	*kitšudu*	*kitšuttu*
ukaššid	*kuššudu*	*kuššuttu*
ušakšid	*šukšudu*	*šukšuttu*
uštakšid	*šutakšudu*	*šutakšuttu*
ikkašid	*nakšudu*	*nakšuttu*

Le renforcement de la valeur abstraite au moyen du suffixe -(*a*)*tu* a repoussé les formes anciennes vers une fonction secondaire, celle d'infinitif.

§ 55. Habituellement le degré long apparaît après R_2. L'unique exception importante attribuable au sémitique commun est le participe actif *qātil*, avec une voyelle longue inhérente à R_1. Cette forme aussi peut être réduite à un prototype présentant au féminin une syllabe entravée: masc. *qatil*, fém. *qatlat*, cf. ar. *ḫams* „cinq“, fém. *ḫamsat* remontant à **ḫamis*, *ḫamsat* (hébr. *ḥâmęš*, *ḥ^amiššâ*, akk. *ḫamiltu* pour *ḫamištu*); hébr. *męlęch* „roi“, fem. *malkâ* en face d'ar. *malik*, *malikat* remontant à *malik*, **malkat*; cf. aussi les fluctuations du type ar. *kabid* : *kabd*, ar. *raḥim*, héb. *ręḥęm* < **raḥm*.

Il paraît que le modèle *qatil*, **qatlat*, avec syncope de la voyelle médiane au féminin, est plus ancien que *qatil*, **qatilt* traité plus haut. Référé à *i̯aqtilu*, *i̯aqtulu*, le participe *qatil*, **qatlat*, avec *ă* = /ā/ du féminin, a généralisé la longue d'abord au masculin (*qātil*, **qatlat*), puis au féminin (*qātil*, *qātilt*).

L'hypothèse ci-dessus suppose une différenciation très ancienne entre l'adjectif *qatil*, **qatilt* et le participe *qatil*, **qatlat*. Car une opposition masc. *qatil* : fém. *qatlat* n'est attestée directement dans aucune langue historique, excepté à l'état construit de l'akkadien, où elle est due à la syncope (chap. IX).

§ 56. Il est possible que la disparition de l'alternance phonologique *u i* : *a* (chap. IV) soit en rapport avec la genèse du degré long. Quand il s'agit de trouver comment *i*, *u* sont redevenus possibles au contact des laryngales, viennent à l'idée tout de suite les *ī*, *ū* abrégés. Si cette explication est juste, il y a un lien chronologique étroit entre la décadence de l'alternance *u i* : *a*, et la genèse du degré long.

§ 57. On sait que la gémination consonantique, consistant à redoubler soit R_2 (*qattal*...) soit R_3 (*qatall*...) est un facteur assez important dans la dérivation sémitique. V. Barth pp. 23 ssq., 48 ssq., 139, 143, 146 ssq., 167 ssq., 196 ssq. Des considérations de phonétique générale nous font chercher son origine dans une ancienne alternance *consonne longue* (*géminée*) : *c. brève*, analogue à l'alternance *voyelle longue* : *voyelle brève*. Une géminée ou consonne longue ne saurait apparaître en sémitique commun qu'entre voyelles, et c'est seulement en position intervocalique qu'elle s'oppose à la consonne simple (= brève). Devant consonne ou en fin de mot une consonne brève est la seule admissible.

Il est vrai qu'en arabe l'alternance *consonne double* : *c. simple* n'apparaît plus dans la conjugaison. Devant consonne la géminée n'y est pas simplifiée mais est traitée exactement comme un groupe consonantique consistant de deux consonnes différentes. On a p. ex. perf. *dalla* „il a conduit“, *dalaltu* „j'ai conduit“ comme *qataltu*, imperf. *i̯adullu* „il conduit“, *tadlulna* „vous conduisez“ (fém.) comme *taqtulna*.

Il semble qu'on est ici en présence d'une normalisation, d'une assimilation partielle des verbes à géminée au type régulier, ayant le but de les distinguer des verbes concaves (R_2 = *u̯*, *i̯*). On a, en effet,

formes à désinences vocaliques *i̯aqūlu* *i̯adullu* (*dalla*)
„ „ „ consonantiques **taqūlna* **tadulna* (**daltu*), avec *ll* > *l* devant consonne.

L'abrègement de *u* dans **taqūlna* (> *taqulna*) aboutit à une identification de deux types de racines: $R_1ūR_2$ ($R_1īR_2$) et $R_1uR_2R_2$ ($R_1iR_2R_2$). Pour parer à cette confusion on a recours au modèle du verbe fort:
i̯aqtulu : *taqtulna* = **i̯adlulu* (réalisé comme *i̯adullu*) : *tadlulna*, et aussi *qatala* : *qataltu* = **dalala* (réalisé comme *dalla*) : *dalaltu*.

§ 58. Le procès décrit ici, reposant sur la décomposition („dilatation") d'une géminée en deux consonnes distinctes, est confirmé par ce qui se passe dans les formes arabes IX et XI du verbe fort. Les imperfectifs *i̯aqtallu* et *i̯aqtāllu*, formes intensives de *i̯aqtalu* (< *qatila*) servant à désigner les couleurs et les défauts physiques, contiennent une géminée qui est „dilatée", à l'infinitif aussi bien qu'à l'impératif: *iqtalil*, *iqtālil*; *iqtilāl*, *iqtīlāl*.

La „dilatation" a aussi lieu dans les formations nominales correspondantes. A côté des types anciens *qutull*, *qitill*, *qitall*, *qatall*, appelés par Barth p. 167 formes à *renforcement* („Schärfung") de R_3, on a les formations plus récentes *qutlul*, *qatlul*, *qitlil*, *qitlal*, *qatlal* à *répétition* („Wiederholung") de R_3, *ibid.* p. 214. Les dernières sont obligatoires lorsque le vocalisme de la deuxième syllabe est long (*qutlūl*, *qatlūl*, *qitlīl*, *qitlāl*, *qatlāl*, *qatlīl*).

§ 59. Le manque de conservation d'une alternance *consonne longue*: *c. brève* plaide l'antériorité chronologique de la gémination grammaticale par rapport au degré long. Mais rien n'empêche d'attribuer la genèse de ce moyen morphologique au même facteur qui a declenché l'allongement vocalique: l'échange de morphèmes (désinences) vocaliques et consonantiques p. ex. des désinences *-t* et *-at* du féminin.

Le point de neutralisation des contrastes -*u*TT- : -*u*T- et -*ū*T- : -*u*T- était le même: la position antéconsonantique ou finale. La coexistence fréquente de verbes synonymes de structure R_2 = R_3 et R_2 = *u̯* (ou *i̯*) trouve ainsi une explication naturelle.

Voici quelques exemples d'équivalence de R_1-*u̯*-R_3 et R_1-R_2R_2 tirés de l'ancien Testament:

perf. *dåchū* „ils ont écrasé, broyé" — mais *dakkå* „écrasement", *dach* (< **dakk-*) „écrasé"

perf. *dåmū* „ils se sont tus", *dūmå*, *dūmii̯å* „silence", *dūmåm* „silencieux" — mais perf. *dåmmū*, impérat. *dọm*, *dọmmī*

perf. *hâmâm* „il va les défaire“ — mais perf. *hmâmâm*, *hammopī*, imperf. *yaihummęm*, inf. *lhummęm*

perf. *mâl*, *mâlū*, *ūmaltâ*, *ūmaltęm*, imperf. *yaiiâmâl*, part. pass. *mūl* „circoncire“ — mais impérat. *mọl*

perf. *nâđū*, imperf. *iânūđ*, *yaiiânuđu*, impérat. *nūđū*, inf. *lânūđ*, part. act. *nâđ* „errer“ — mais *nâđđâ*, *nâđđū*, imperf. *iiddọđ*, *iiddọđūn*, inf. *nđọđ*, part. act. *nọđęđ* (même sens)

perf. *ușartâ*, *ușartī*, imperf. *tâșūr*, *nâșūr*, *yaiiâșurū*, impérat. *șūrī*, inf. *lâșūr*, part. act. *șâr* „resserrer“ — mais *șârar*, impérat. *șọr*, infinit. *șrọr* (absolu *șârọr*), part. act. *șọręr*, part. pass. *șârūr* (même sens)

perf. *ușartī*, imperf. (avec suffixe) *tșurẹm*, part. act. (plur.) *șârīm* „poursuivre, persécuter“ — mais *șar*ᵃ*rū*, imperf. *iâșọr*, inf. absolu *șârọr*, part. act. *șorẹr* (même sens)

perf. *śachtâ*, part. act. *śâch* „entourer d'une haie“ — mais *uśakkọpī* „je sauvegarderai“

śọṭ „fouet“ = ar. *sauṭ* — mais *śọṭẹṭ* (même sens) Jos. 23, 13.

Il faut aussi tenir compte de la coïncidence des types *qâm* et *sâbab* (*sab*) dans les classes intensives: *pi*ʿ*ẹl*, *pu*ʿ*al*, *hippa*ʿ*ẹl*.

En hébreu la flexion du perfectif des verbes $R_2 = R_3$ a été régénérée d'après l'imperfectif. Il faut partir de la différence des types **iâșọr* (impérat. *șor*): *iẹșar* à l'imperfectif, neutralisée dans **șar* (= *șarara* et *șarira*) du perfectif. Donc



La restitution d'un paradigme normal (trilitère) n'est possible que pour le verbe transitif *iâșọr*. C'est qu'en hébreu un imperfectif de la forme *iaqtulu* présuppose nécessairement un perfectif *qatala*. Mais un imperfectif *iiqtalu* peut être associé soit avec *qatala* soit avec *qatila* ou *qatula*, c.-à-d. n'implique pas une forme de perfectif déterminée. C'est ainsi que pour *iâșọr* on a pu refaire le perfectif *șârar* tandis que le perfectif hérité *șar* est resté associé à *iẹșar*.

§ 60. La gémination morphologique de R_2, laquelle joue un rôle assez important dans la formation des noms, a en arabe des points de contact avec l'apophonie vocalique. Les formes géminées du type *qattāl* tirées de racines à R_2 = *u̯*, *i̯* (R_1*au̯u̯ă*R_3, R_1*ai̯i̯ă*R_3) sont ambigues au point de vue phonologique. Par rapport aux racines *q-u̯-m* „être (se mettre) debout“, *h-i̯-b* „craindre“, les dérivés respectifs *qau̯u̯ām* ou *hai̯i̯āb* peuvent être appréciés comme comportant soit la gémination de R_2 (fonction primaire) soit le vocalisme *au*, *ai* de la syllabe initiale sans gémination de R_2 (fonction secondaire) — donc soit comme *qattāl* soit comme *qautāl* ou *qaitāl*.

Un scindement formel *qattăl* : *qautăl* (ou *qaităl*) n'est praticable que pour les racines *saines* tandis que celles à R_2 = *u̯*, *i̯* jouent le rôle d'„inducteurs" de la différenciation. Les formes *qautăl* (*qaităl*) ne sont attendues que là où par opposition à *qattăl* il s'agit de mettre en relief certaines nuances secondaires, d'ordre expressif. Elles sont plutôt isolées et moins définissables au point de vue sémantique que les dérivés *qattāl*. Parfois les formes *qattāl* et *qautāl* (*qaitāl*) s'équivalent pour le sens. Cf. Barth p. 55 *haidār* = *haddār* „radoteur" < *hadara*, *haiṣār* = *haṣṣār* „brisant, déchirant" < *haṣara*.

La valeur expressive des types à *au*, *ai* de R_1 est encore un problème ouvert. Mais l'explication de leur structure ne semble guère douteuse. Elle repose sur la double interprétation des groupes *-au̯a-*, *-ai̯a-*, l'une morphologique (*-a*TT*a-*), l'autre phonologique (*-au*T*a-*, *-ai*T*a-*). Mais les deux procédés de renforcement, *-a*TT*a-* et *-ai*T*a-* (ou *-au*T*a-*) sont d'abord d'origine déverbative. Pour le verbe comparez Brockelmann I p. 514 sq.

Rappelons, à titre de parallèle, la double interprétation des géminées akkadiennes (TT = TT ou *n*T) qui a déclenché la création d'un „habitatif" à infixe *-tan-* (chap. VI § 83 sq.

L'équivalence fonctionnelle *qattala*||*qautala*||*qātala* pourrait bien être responsable de la forme des verbes intensifs *mediae geminatae* en hébreu: *sōḇẹḇ* (d'où aussi le type *qōmẹm*) à la place de **sabbẹḇ* (type réprésenté p. ex. par *hillẹl*).

§ 61. Le contact indéniable entre les verbes à R_2 = *u̯*, *i̯* et les verbes $R_2 = R_3$, révélé par la coexistence et l'équivalence des deux types même à l'intérieur d'une seule langue sémitique, fournit l'explication de formes comme ar. *bainūnat*, *daimūmat*, *šaiḫūḫat*, infinitifs de *i̯abīnu* „être distinct", *i̯adūmu* „durer", *i̯ašīḫu* „vieillir" (Barth p. 210). On y a affaire au type **qattūl* bâti sur les verbes $R_2 = R_3$ (d'où $R_1aR_2R_2\bar{u}R_2$, ensuite remplacé par $R_1aiR_2\bar{u}R_2$), empruntés sous la forme $R_1aiR_2\bar{u}R_2$ par les verbes concaves, où il a été conservé pour des raisons de commodité phonétique à la place de *qutūl*.

CHAPITRE VI. LES SYSTÈMES VERBAUX SÉMITIQUE COMMUN ET AKKADIEN

§ 62. Le système verbal du sémitique commun est une construction bâtie sur les états historiques ouestique et akkadien, et permettant de déduire ces états moyennant des hypothèses relativement simples et plausibles. Les éléments de la conjugaison fondamentale [1] héritée par les deux branches sont:

1) L'imperfectif *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*, *i̯aqtalu*) de l'ouestique et les modes qui en dépendaient (impératif, subjonctif, „modus energicus" en *-an/na/*); en akkadien, en rapport avec la création d'un imperfectif nouveau **i̯aqattal* (*ikaššad*) etc., l'ancien imperfectif est tombé au rang d'un „subjonctif", mais l'impératif correspondant y garde son ancienne fonction. Le subjonctif hérité comportait le vocalisme final *-a* (ar. *i̯aqtula*) [2].

2) Le temps narratif *i̯aqtul* (*i̯aqtil*, *i̯aqtal*), d'où aussi valeurs secondaires modales (pour le sémitique occidental v. chap. VII).

3) Le perfectif [3] *qatal*(*a*), *qatil*(*a*), *qatul*(*a*) plus suffixes personnels avec des différences de détail dialectales, surtout entre l'akkadien et la branche occidentale du sémitique; en akkadien, la création d'un parfait (B. Landsberger, v. Soden p. 104) *iqtatal* (*iktašad*) a fait tomber l'ancien perfectif au rang d'un „permansif" ou „statif" (= expression de l'état). En sémitique commun *qatala* = perfectif transitif, *qatila* = perfectif intransitif (*qatula* = état). La répartition de *qatala* et *qatila* diffère donc de leur emploi historique, *qatila* étant le perfectif non seule-

---

[1] On passe provisoirement sous silence les conjugaisons dérivées (*qattala* etc.).

[2] La désinence *-a* de l'akkadien tardif provient de *-am*, élément caractéristique du „ventif" (v. Soden p. 107).

[3] Avec la fonction sémantique secondaire d'*état acquis* (p. ex. ougaritique *yd*ʿ*t* = *i̯ada*ʿ*tu* „je sais" < „j'ai éprouvé" Gordon p. 95), ce qui rapproche le perfectif de l'imperfectif. „Stative verbs appear in the *qatala* more frequently than active verbs" (Gordon p. 94) veut dire que dans un récit, où les verbes d'action apparaissent sous la forme *i̯aqtul*(*u*) on a recours à *qatala* pour rendre la valeur d'état.

ment de *i̯aqtalu* (*i̯iqtalu*) mais aussi des verbes *i̯aqtilu* ou *i̯aqtulu* intransitifs.

4) Le médiopassif *i̯aqtalu*, *qatila* (*qatula*); en akkadien il a été remplacé par le médiopassif à infixe *-t-*, ensuite par le médiopassif à préfixe *n-*. Il y avait en sémitique commun aussi des „déponents“, c.-à-d. des verbes qui ne connaissaient que la flexion médiopassive (*qatila*, *qatula*).

5) Les adjectifs déverbatifs ou participes *qatul*, *qatil* (intransitifs), *qatal* (transitif), v. plus haut chap. IV, et leurs dérivés *qutl*, *qitl*, *qatl*; les substantifs abstraits *qatūl*, *qatīl*, *qatāl*.

6) Le participe du type *qātil*.

§ 63. En ce qui concerne l'imperfectif sémitique, la confrontation des formes ouestique (*i̯aqtulu*) et akkadienne (**i̯aqattal*, *ikaššad* etc.) nous a fait revenir sur notre opinion exprimée dans BSL 44, 1949, p. 52 sq. La circonstance que *i̯aqtulu* (avec *u* final) revêt en akkadien des fonctions secondaires (subordination, modalité) est, en vue des parallèles cités *L'apophonie* p. 27 sq., une preuve du renouvellement de l'imperfectif *i̯aqtulu* par une forme durative plus récente **i̯aqattal* (*ikaššad*) etc.

§ 64. Quant au perfectif, l'identité primitive des paradigmes akkadien et ouestique n'est pas difficile à démontrer. Les différences découlent de l'évolution phonétique de l'akkadien. Le paradigme hérité recèle la forme fondamentale *kašid*, syncopée partout excepté à la 3e p. sing. masc. Donc

sing.	3e	p. f.	*kašdat* < *kašid-at*
„	2e	p. m.	*kašdāt(a)* < *kašid-ā-t(a)*
„	2e	p. f.	*kašdātī* < *kašid-ā-tī*
„	1re	p.	*kašdāk(u)* < *kašid-ā-k(u)*
plur.	3e	p. m.	*kašdū* < *kašid-ū*
„	3e	p. f.	*kašdā* < *kašid-ā*
„	2e	p. m.	*kašdātunu* < *kašid-ā-tunu*
„	2e	p. f.	*kašdātina* < *kašid-ā-tina*
„	1re	p.	*kašdāni* < *kašid-ā-ni*

Les désinences s'accordent en général avec celles du perfectif ouestique: 3e p. sing. f. *-at*, 3e p. plur. m. *-ū*, 3e p. plur. f. *-ā* (comme en araméen et en éthiopien). A la 1re p. plur. *-ni* en face d'aram. et d'éth. *-nā* et de l'hébreu (*-nū*) reflète la différenceent re les pronoms personnels correspondants: akk. *nī-nī*, aram. *'ᵃnaḥna*, éth. *neḥ-na*, hébr. *naḥ-nū* (*'ᵃnaḥ-nū*). Les désinences de la 2e p. sont celles qu'on attend a priori: *-t(a)*, *-tī*, *-tunu*, *-tina*. Enfin, à la 1re p. sing. *-k(u)*, s'accordant avec l'éthiopien *-kū*, est sans doute un archaïsme remplacé par *-tu* en arabe, *-tī* en hébreu.

L'unique difficulté morphologique empêchant d'identifier directement les deux paradigmes, c'est l'élément -*ā*- intercalé entre la racine et les désinences consonantiques en akkadien. A notre avis son apparition est le *contre-coup morphologique du traitement akkadien des laryngales.* Dans le perfectif *kašada* des verbes à R_3 = laryngale ' ou *h* celle-ci se maintenait sous la forme de ' devant les désinences vocaliques, mais allongeait la voyelle précédente *a* devant les désinences consonantiques. Ainsi (H = symbole d'une laryngale ', *h*):

sing.	3e p. f.	R_1*a*R_2'*at* < R_1*a*R_2*a*H-*at* (syncope)
plur.	3e p. m.	R_1*a*R_2'*ū* < R_1*a*R_2*a*H-*ū* (syncope)
„	3e p. f.	R_1*a*R_2'*ā* < R_1*a*R_2*a*H-*ā* (syncope)
mais sing.	2e p. m.	R_1*a*R_2*ā*-*t*(*a*) < R_1*a*R_2*a*H-*t*(*a*)
„	2e p. f.	R_1*a*R_2*ā*-*tī* < R_1*a*R_2*a*H-*tī*
„	1re p.	R_1*a*R_2*ā*-*k*(*u*) < R_1*a*R_2*a*H-*k*(*u*)
plur.	2e p. m.	R_1*a*R_2*ā*-*tunu* < R_1*a*R_2*a*H-*tunu*
„	2e p. f.	R_1*a*R_2*ā*-*tina* < R_1*a*R_2*a*H-*tina*
„	1re p.	R_1*a*R_2*ā*-*ni* < R_1*a*R_2*a*H-*ni*

L'alternance morphologique *zéro devant désinence vocalique*[4] : *ā devant désinence consonantique* a été introduite dans les verbes forts en permettant à la langue de se débarasser de l'alternance radicale *kašid* : *kašd* (*kašid* ne se maintient que devant désinence zéro, c.-à-d. à la 3e p. sing. m.). Dans les formes flexionnelles à désinences consonantiques on obtient donc, à la place du thème *kašid*- (dans **kašid-tunu*, **kašid-ni*, etc.), le thème *kašdā*- suivant le modèle de verbes faibles à R_3 = laryngale:

R_1*a*R_2 (devant voyelle) : R_1*a*R_2*ā* (devant consonne) = *kašd* : *kašdā*.

Cette explication de la voyelle „de liaison" *ā*, *si elle est correcte*, prouve l'existence préhistorique du paradigme perfectif **kašada* (**kašad*), à vocalisme *a* de R_2, remplacé ensuite par le „parfait" *iktašad*.

§ 65. Les adjectifs-participes sous 5), munis d'éléments pronominaux ou de signes de pluriel (duel), constituent donc dans les deux branches le noyau de certaines formes du verbe fini, à savoir *qatala*, *qatila*, *qatula* en ouestique (valeur sémantique : aspect perfectif), et le type *kašid* en akkadien (le permansif). Le parallélisme formel entre le permansif et le type ouestique *qatila* prime les différences de détail qui ne sauraient exclure l'existence, en protosémitique, de formes personnelles toutes faites (bien que dialectalement différenciées). Ce qui est commun, c'est la *valeur* de *qatil*, le noyau des deux formations: comme participe intransitif-passif *qatil* s'oppose à la valeur transitive-causative de l'ancien imperfectif-narratif. On n'a qu'à comparer les formes suivantes de l'akkadien et de l'arabe classique:

[4] Car, en réalité, le coup de glotte n'est ici qu'un fait de syllabation.

inf. akkadien	permansif	type arabe *qatala*	type ar. *qatila* (*qatula*)
akālu (*u*) „manger“	„être consumé, amaigri“	*'akala* (*u*) „manger“	*'akila* „être rongé“
tabāqu (*u*) „empiler“	„être empilé“	*ṭabaqa* (*i*) „couvrir; ajuster“	*ṭabiqa* „être ajusté, collé“
maḫāṣu „briser, attaquer“	„être brisé, saisi“	*maḫaḍa* „secouer“	*maḫiḍa* „enfanter avec douleur“
malū (*i*) „remplir“	„être rempli“	*mala'a* (*a*) remplir“	*mali'a* „être rempli“
naqābu (*e*) „(percer >) dépuceler“	„être dépucelée“	*naqaba* (*u*) „percer“	*naqiba* „être percé“
šapāru (*u*, *a*) „envoyer“	„être envoyé“	*safara* (*i*) „éloigner, chasser“	*safira* „partir“
šaqālu (*u*) „suspendre, peser“	„être lourd, peser	*þaqala* (*u*) „peser“	*þaqula* „être lourd“
šarāṭu „déchirer“[5]	„être déchiré“	*šaraṭa* „faire des incisions“ [5]	*šariṭa* „être en détresse“

§ 66. Tandis qu'en ouestique le médiopassif *i̯aqtalu*, *qatila* (*qatula*) s'est maintenu longtemps comme une catégorie flexionnelle des verbes transitifs (chap. VII), il est remplacé par des formations affixales (*-t-*, *n-*) en akkadien. Mais la langue archaïque présente encore un certain nombre de formes isolées du type *i̯aqtalu* („déponents“), dont le vocalisme caractéristique *a* tend, dans une large mesure, à être remplacé par *i*, *u* (v. Soden p. 112 sq.). P. ex.

akk. *imraṣ* „devenir malade“ : ar. *i̯amraḍu*
„ *ir'am* „avoir de l'affection pour q.“ : ar. *i̯ar'amu*
„ *irkab* „aller en char, à cheval“ : ar. *i̯arkabu*
„ *itkal* „s'appuyer“ : ar. *i̯atkalu* (*itkil* est plus récent)
„ *ilmad* „apprendre“ : héb. *i̯ilmad*.

Cf. aussi les verbes intransitifs *īnaḫ* „se fatiguer“, *ībal* „devenir sec“.
Dans les cas suivants *a* a été remplacé par *i*, *u*:
akk. ancien *iqrab* „s'approcher“ (ar. *i̯aqrabu* „être proche“) : récent *iqrib*
„ „ *islam* „se réconcilier“ : récent *islim*
„ „ *itkal* „s'appuyer“ : récent *itkil*
„ „ *iblaṭ* „se ranimer, guérir“ : récent *ibluṭ*
„ „ *iggag* „entrer en colère“ : récent *īgug*.

[5] L'hébreu réunit les deux acceptions.

On trouve, de même, *ibšal* „être cuit“ à côté de *ibšil*, *ipšaḫ* „se calmer“ à côte de *ipšeḫ*, *ipšuḫ*.

Il est enfin probable que la forme *qatal*, caractéristique d'adjectifs désignant les dimensions (v. Soden p. 59), p. ex. *rapšu* „large“, fém. *rapaštu*, *ma'du* „nombreux“, fém. *ma'attu*, de même *aqru*, fém. *aqartu* „cher“, remonte à *i̯aqtal(u)*, qui a cédé la place à *i̯aqtil* (akk. *irpiš*, *im'id*, *eqir*) dès l'époque prélittéraire. V. aussi Barth p. 167, qui y ajoute *nakar*, *nakartu* „étranger“ (verbe *nakāru*, *ikkir*).

§ 67. Le sémitique commun connaissait en outre plusieurs classes de verbes déverbatifs qui n'appartenaient pas à la conjugaison du verbe primaire proprement dite. L'usage de chaque catégorie était limité par le sens fondamental du verbe primaire. Or les verbes déverbatifs proviennent en général de dénominatifs bâtis eux-mêmes sur des noms verbaux. Le développement *verbe primaire* → *nom déverbatif* → *verbe dénominatif* → → *verbe déverbatif* se trouve discuté et illustré dans *L'apophonie* p. 31.

Les verbes des classes dérivées, bâtis sur des noms déverbatifs (munis de différents élargissements), adoptent le vocalisme *i* de R_2, tout comme les verbes dénominatifs tirés de noms immotivés (cf. chap. III et plus loin chap. X). P. ex. *qattil* (héb. *qaṭṭẹl*), *inqatil* (héb. *hiqqåṭẹl*), *itqatil* (ar. *iqtatil*, héb. *hipqaṭṭẹl*), akk. *kaššid*, *nakšid* (dans la forme réfléchie à *t i* a été dans une large mesure éliminé par *a*, *u*, v. plus loin). On a de même, malgré la différence des préfixes, ar. *i̯uqtilu*, héb. *i̯aqṭīl*, akk. *ušakšid* [6].

§ 68. Nous allons maintenant examiner plus en détail les trois grandes innovations de l'akkadien: le renouvellement de l'imperfectif, celui du perfectif, et celui du médiopassif.

L'innovation la plus importante de l'akkadien consiste à avoir créé un nouvel imperfectif soulignant la durativité, le type **i̯aqattal* (*ikaššad*), **i̯aqattil* (*ikaššid*), **i̯aqattul* (*ikaššud*), ce qui rétrécit l'ancien *ikšudu* (appelé le „subjonctif“) à des fonctions secondaires.

[6] A l'actif des formes V et VI de l'arabe on a bien *a* à la place de *i*: *i̯ataqattalu*, *i̯ataqātalu*. Ce qu'on attend, c'est **i̯atqattilu*, **i̯atqātilu*, cf. héb. *i̯ipqaṭṭẹl*, *i̯ipqọṭẹl* (en hébreu c'est le perfectif qui a été remanié). Les formes du perfectif étant *taqattala*, *taqātala*, l'introduction de *taq-* pour *tq-* à l'imperfectif entraîne *i* > *a*, la répartition des vocalismes *a* et *i* étant subordonnée à la répartition *taq-* : *tq-*. Partant de l'imperfectif, le flottement *taq-* (forme nouvelle) : *tq-* (forme ancienne) pénètre aussi dans le perfectif, déjà dans le Coran (Brockelmann I, p. 530). La proportion *taqattala* : *itqattala* = *i̯ataqattalu* : *x* exerce aussi une pression sur le dernier membre, d'où *i̯atqattalu* à côté de *i̯ataqattalu*. Cf. *i̯addapparu* à côté de *i̯atadapparu* etc. L'ordre chronologique de ces formes de l'imperfectif est donc: **i̯atqattilu* > *i̯ataqattalu* > *i̯atqattalu*.

Notons qu'en hébreu aussi, la vocalisation de *hippaʿẹl* a été d'abord *a*: devant pause on a *hippaʿål* en face de *piʿẹl*. La vocalisation *ẹ* du contexte est due justement à l'influence de *piʿẹl*.

L'emploi de l'élément pronominal *ša* fonctionnant en même temps devant un déterminant au génitif (*bītu ša šarrim*) et comme pronom relatif, nous permet de considérer le verbe d'une phrase relative (et de phrases subordonnées apparentées) comme l'équivalent d'un génitif nominal (v. Soden p. 108). Il s'agit donc d'une fonction secondaire du verbe personnel, la fonction primaire étant son emploi en phrase principale. C'est dans sa fonction primaire que l'imperfectif akkadien est renouvelé (*ikaššad*) tandis que la forme ancienne (*ikšudu*) continue à représenter la fonction secondaire.

Il est probable que la formation dénominative *i̯aqattalu*, *i̯aqattilu* a existé déjà en sémitique commun. Outre le présent parallèle de l'éthiopien (*i̯eqattel*), on pourrait encore rapprocher certaines formes *piʿẹl* de l'hébreu comme *i̯ədabbẹr* „parler" ou **i̯əzammẹr* „faire de la musique" (Beer-Meyer II, p. 32). Quoiqu'il en soit, la position de *i̯aqatta/ilu* à l'intérieur du système verbal du sémitique semble avoir été celle d'une forme *itérative*, soulignant la durativité et concurrençant le présent normal *i̯aqti/ulu*. Elle n'était qu'une forme *dérivée* et non pas *lexionnelle* du verbe primaire. En akkadien et en éthiopien la forme itérative est devenue le successeur normal de l'ancien présent, tout comme p. ex. dans les langues romanes les itératifs en *-tare*, *-sare* etc. ont dans beaucoup de cas évincé les anciens verbes forts ou les anciens présents du latin (cf. fr. *chanter*, *verser*, etc., en face de *canĕre*, *vertĕre*, etc., ou les présents roumains en *-ez*).

§ 69. La gémination tardive de la dernière radicale dans *ikšuddu*, *takšuddu*, *akšuddu*, *nikšuddu* (en face de la consonne simple de *takšudī*, *ikšudū*, *ikšudā*, *takšudā*) reflète l'évolution du subjonctif akkadien. Une fois devenu mode de pure subordination, dépendant directement de la présence de *ša* et de conjonctions, il subit un changement interne de sa structure. L'opposition prét. *takšud* (2e p. sing. masc.) : subj. *takšudu*; prét. *takšudī* (2e p. sing. fém.) : subj. *takšudī* — passe à *takšud* : *ša takšudu*, *takšudī* : *ša takšudī*. Le rapport est analogue au présent et au permansif. C'est *ša* qui devient le morph principal du subjonctif (cf. le subj. *qu'il écrive* du français), tandis que *-u*, limité à certaines formes personnelles, tombe au rang d'un morph syntaxique redondant. C'est justement ce que suggère la représentation graphique *ikšud-u* = *ikšuddu* [7].

[7] La syncope akkadienne de la pénultième de ⏑⏑x produit une syllabe entravée, c.-à-d. longue, p. ex. *kašidu* > *kašdu*, de sorte que les types de structure prosodique se réduisent à trois:

......—⏑x p. ex. *kāšidu*
......⏑—x p. ex. *kašittu*
......——x p. ex. *kāšittu*

tandis que le type ......⏑⏑x disparaît.

La règle de l'accentuation akkadienne est un corollaire de la syncope. Dans les mots à accentuation *initiale* comme ⏑́⏑x, —́⏑x, la syncope ⏑́⏑x > —́x a fait

Notre hypothèse concernant la provenance du subjonctif akkadien est confirmée par l'existence d'un autre élément caractéristique de ce subjonctif: *-ni* en assyrien, *-na* en akkadien archaïque (sporadiquement dans les textes babyloniens dialectaux), v. Soden p. 108. Il faut surtout faire attention au fait qu'en ancien assyrien *-u* et *-ni* se trouvent en distribution complémentaire, leur cumul, courant en moyen assyrien, étant encore relativement rare. Or lorsqu'on regarde le paradigme de l'indicatif en arabe, on y constate justement la répartition complémentaire de *-u* et de *-na/ni* que semble postuler le subjonctif akkadien sous sa forme archaïque:

sing. 3e	p. m.	*i̯aqtul-u*		sing. 2e	p. f.	*taqtulī-na*
3e	p. f.	*taqtul-u*		plur. 3e	p. m.	*i̯aqtulū-na*
2e	p. m.	*taqtul-u*		2e	p. m.	*taqtulū-na*
1re	p.	*'aqtul-u*		duel 3e	p. m.	*i̯aqtulā-ni*
plur. 1re	p.	*naqtul-u*		2e	p.	*taqtulā-ni*

Les trois éléments, *-u*, *-na*, *-ni* manquent dans les formes correspondantes du „jussif" arabe (= prétérit sémitique et akkadien).

La restriction de l'usage de l'ancien indicatif équivaut à un renversement de l'opposition *i̯aqtulu* : *i̯aqtul* (présent : prétérit). C'est le premier

---

percevoir l'accent initial de –́∪x, équivalent à celui de la forme syncopée –́x (<∪́∪x) comme l'accentuation de l'avant-dernière more située devant la syllabe finale x. Ceci rappelle en principe la règle de l'accentuation latine (v. *L'accentuation d. l. indo-eur.*[2] p. 382 sq.). Tous les accents, quel qu'ait été leur système primitif en akkadien, se trouvent désormais fixés *par rapport à la syllabe finale.*

L'accent frappe donc une pénultième longue (......∪–́x, ...––́x), ou l'antépénultième de –́∪x. La différence envers le latin repose dans l'impossibilité d'un type prosodique ∪́∪x. Il y a, de l'autre côté, un trait remarquable commun aux deux langues. L'adjonction d'un monosyllabe enclitique fixe l'accent sur la dernière syllabe du mot, brève ou longue (lat. *vĭrŏquĕ, Mūsắquĕ*). Il est vrai que dans ce cas une voyelle brève étymologique est rendue en akkadien par une longue, p. ex. (v. Soden p. 38 et p. 108 sq.) *mārī-ka* „de ton fils", *imqūt-u* „ils tombèrent" (*u* = suffixe du subjonctif), ou par la gémination consonantique, p. ex. *isbuss-u* „il entra en colère", *ipparšidd-u* „il fuit". L'écriture cunéiforme semble ici se servir des deux expédients possibles pour noter une syllabe longue : voyelle longue ou consonne géminée. En réalité c'est le déplacement de l'accent qu'elle vise. Comme *l'accent implique la longueur de la syllabe* (∪–́x, –́∪x), son déplacement est signalé par un allongement ou une gémination, les deux purement graphiques, du phonème en question.

L'équivalence prosodique de ......–́x et ......–́∪x est confirmée par l'harmonie vocalique de l'assyrien. L'assimilation de la voyelle médiane de ......–́∪x au vocalisme de la syllabe finale ne signifie pas autre chose que la réduction de cette voyelle en *ə* réalisé, phonétiquement ou seulement dans l'écriture, comme *u i a* suivant le timbre du vocalisme final. P. ex. assyr. nom. *qaqqudu*, gén. *qaqqidi*, acc. *qaqqada* „tête" (v. Soden p. 13). — La „métathèse" assyrienne *pitrusu* > *pitarsu* etc. suppose aussi un affaiblissement de la voyelle posttonique (*pitrusu* > *pitrəsu* > *pitr̥su*).

qui est dorénavant senti comme bâti sur l'autre. Par rapport au prétérit *i̯aqtul*, *i̯aqtulū*, *i̯aqtulā*, le subjonctif se trouve être muni des suffixes *-u*, *-na*, *-ni*, dont surtout le premier a été favorisé par la langue.

Il faut relever la position de *-ni*, qui est attaché tout à la fin de la forme verbale, après les suffixes pronominaux. Ce réarrangement de l'ancien ordre de morphèmes trouve son explication dans la fonction purement syntaxique, point sémantique, de ce mode. Cf. plus haut le traitement de *-u*. Au point de vue formel ce déplacement ne présentait aucune difficulté: *ikšudū* : *ikšudū-ni* = *ikšudūšu* : *ikšudūšu-ni*, tandis que la proportion primitive était *ikšudū* : *ikšudūni* = *ikšudūšu* : **ikšudūnišu*.

§ 70. Pour ce qui est de la valeur du nouvel imperfectif, le point essentiel est le maintien de l'ancienne opposition de diathèse entre l'adjectif verbal *qatal*, forme-base de *i̯aqattal*, et l'adjectif verbal *qatil*, forme-base de *i̯aqattil* (*i̯aqattul*).

La forme transitive *qatal* est à la base de présents transitifs *i̯aqattal* (*ikaššad*) [8]. La forme intransitive *qatil* sert à bâtir les présents intransitifs *i̯aqattil* (*ikaššid*) [9]. Par conséquent, on obtient comme point de départ de l'état historique:

	verbes transitifs		verbes intransitifs	
prétérit	*i̯aqtul*	*i̯aqtil*	*i̯aqtul*	*i̯aqtil*
présent (imperfectif)	*i̯aqattal*		*i̯aqattil*	

Cf. *i'aššaš* „il afflige", *iššuš* < **i-aššuš* „il s'afflige" (v. Soden p. 127 n.), *izaqqap* „il plante, érige" : *izaqqup* „il se dresse". Mais les oppositions de

[8] Bien qu'il s'agisse d'une gémination étymologique (v. Soden p. 114), ce fait ne porte aucune atteinte à notre raisonnement, qui vise le vocalisme radical de R_2.

Le nouveau présent est prévisible sur la base du prétérit, mais non pas inversement. Ceci résulte du sens dans lequel se réalisent les nivellements „analogiques", dont voici un exemple.

Un paradigme de présent comme *ibbat*, *tabbat* (< *abātu* „périr", verbe primae ') ne peut s'expliquer que par la proportion

**ta'but* : **i'but* (prétérit) = **ta'abbat* : **i'abbat* (présent).

Par suite de la contraction *a'(a)* > *ā* celle-ci aboutit à

tābut : *ībut* = *tabbat* : x (= *ibbat*).

[9] A noter que les formes *qattal*, *qattil*, les mots-bases de *i̯aqattal*, *i̯aqattil*, ont la valeur de noms d'agent (imperfective) tandis que *qatil* employé comme permansif est un nom d'auteur (perfectif). Cf. v. Soden 61: *qattal* = adjectifs verbaux exprimant l'habitude, p. ex. *allaku* „ayant l'habitude d'aller", *šemmū* „qui entend toujours", *eppešu* „actif"; de même *qattil* : *gammilu* „qui a l'habitude d'épargner", *šaggišu* „qui tue toujours", *ekkimu* „qui enlève toujours". Dans la langue historique le rapport est inverse, ces adjectifs étant perçus comme *déverbatifs*, tout comme *qatal*, *qatil*, *qatul*, jadis formes-bases de *qatala*, *qatila*, *qatula*.

ce genre semblent déjà exceptionnelles, tout comme l'opposition *i̯aqtulu* : *i̯aqtalu* en hébreu, v. le chapitre suivant.

L'état historique de l'akkadien diffère du schéma ci-dessus dans un seul point: les verbes transitifs *i̯aqtil* ont dans une large mesure remplacé leur ancien présent *i̯aqattal* par *i̯aqattil* (v. Soden p. 113). De cette façon l'apophonie flexionnelle n'apparaît que sous la forme *a* : *u* et en même temps elle n'apparaît que pour les verbes transitifs.

§ 71. Voici une liste d'exemples puisés dans E. Lindl *Die babyl.-ass. Präsens- u. Präteritalformen im Grundstamm d. starken Verbums*, 1896, p. 20 ssq.:

1) Type *ikaššad/ikšud* = verbes transitifs

ibaqqam/ibqum „arracher"; *ibattaq/ibtuq* „couper, fendre"; *igammar/igmur* „achever"; *idallal/idlul* „adorer, louer"; *izakkar/izkur* „mentionner"; *izannan/iznun* „soigner, cultiver"; *izaqqap/izqup* „planter, ériger"; *iḫabbat/iḫbut* „saccager, piller"; *iḫassas/iḫsus* „penser (trans.)"; *iḫaššaḫ/iḫšuḫ* „désirer"; *iḫaššal/iḫšul* „broyer"; *iṭarrad/iṭrud* „envoyer, chasser"; *ikarrab/ikrub* „bénir, louer"; *ikaššad/ikšud* „atteindre"; *ikattam/iktum* „couvrir"; *ilappat/ilput* „toucher"; *imaggar/imgur* „obéir (trans.)"; *imaddad/imdud* „mesurer"; *imaḫḫar/imḫur* „rencontrer"; *imattaḫ/imtuḫ* „hausser"; *ina''ad/in'ud* „louer"; *inazzar/izzur* „maudire"; *inaṭṭal/iṭṭul* „regarder"; *inassaḫ/issuḫ* „arracher"; *inassaq/issuq* „choisir"; *inaṣṣar/iṣṣur* „garder"; *inaqqar/iqqur* „détruire"; *inaššar/iššur* „diminuer (trans.)"; *isaḫḫap/isḫup* „jeter à terre"; *isappan/ispun* „massacrer"; *ipaṭṭar/ipṭur* „délier"; *iparras/iprus* „séparer"; *ipaššar/ipšur* „abolir etc."; *iṣarrap/iṣrup* „teindre"; *iqaṣṣaṣ/iqṣuṣ* „déchirer, couper"; *išabbaš/išbuš* „ôter"; *išaddad/išdud* „tirer"; *išaḫḫaṭ/išḫuṭ* „arracher"; *išaṭṭar/išṭur* „écrire"; *išakkan/iškun* „mettre"; *išallal/išlul* „emmener"; *išallap/išlup* „arracher"; *išappak/išpuk* „verser"; *išaqqal/išqul* „suspendre, peser"; *išarrap/išrup* „brûler (trans.)"; *išarraq/išruq* „faire cadeau de qc. (trans.)"; *itabbak/itbuk* „verser, répandre"; *itammaḫ, itmuḫ* „saisir".

Le type *ikaššad/ikšud* présente très rarement un sens intransitif: *iḫammaṭ/iḫmuṭ* „brûler (intrans.)"; *itarrar/itrur* „chanceler, trembler".

2) Type *ikaššud/ikšud* = verbes intransitifs

iballuṭ/ibluṭ „vivre"; *idabbub/idbub* „parler"; *izannun/iznun* „pleuvoir"; *izaqqup/izqup* „se dresser"; *iḫallup/iḫlup* „se glisser"; *iḫappup/iḫpup* „se pencher"; *imaqqut/imqut* „tomber"; *inappuš/ippuš* „s'étendre"; *ipaḫḫur/ipḫur* „se rassembler"; *iraggum/irgum* „crier"; *iraḫḫuṣ/irḫuṣ* „avoir confiance"; *irammuk/irmuk* „se laver, se baigner"; *irammum/irmum* „rugir, tonner"; *irappud/irpud* „courir le pays etc."; *iraqqud/irqud* „sauter, dancer"; *išaggum/išgum* „hurler".

3a) Type *ikaššid/ikšid* = verbes transitifs

izabbil/izbil „porter"; *izarriq/izriq* „répandre"; *ikassir/iksir* „endiguer"; *ila''ib/il'ib* „enfiévrer"; *ilabbin/ilbin* „aplatir"; *inakkim/ikkim* „entasser"; *inakkis/ikkis* „couper"; *isakkip/iskip* „renverser"; *ipaqqid, ipqid* „protéger, prendre soin de qc. (trans.)"; *ipaššiṭ/ipšiṭ* „effacer"; *ipattiq/iptiq* „préparer"; *iraḫḫiṣ/irḫiṣ* „rincer; inonder".

3b) Type *ikaššid/ikšid* = verbes intransitifs

idammiq/idmiq „être bon"; *idannin/idnin* „être fort"; *ikammiṣ/ikmiṣ* „se pencher"; *ima''id/im'id* „être (devenir) nombreux"; *inakkir/ikkir* „être différent"; *isallim/islim* „être propice"; *iqarrib/iqrib* „être proche"; *irappiš/irpiš* „être étendu"; *išallim/išlim* „être intact".

4) Type *ikaššad/ikšad*

ilammad/ilmad „apprendre"; *imaḫḫaṣ/imḫaṣ* „frapper"; *ipallaḫ/iplaḫ* „craindre"; *iṣabbat/iṣbat* „prendre"; *iṣallal/iṣlal* „se coucher"; *irakkab/irkab* „monter à cheval, aller en char"; *iša''al/iš'al* „demander"; *itabbal/itbal* „enlever" [10].

§ 72. Parmi les verbes „mediae geminatae" ($R_2 = R_3$) v. Soden p. 135 distingue les groupes sémantiques et formels suivants:

1) Transitifs du type *ikaššad/ikšud*: *ḫarāru* „labourer à la bêche", *madādu* „mesurer", *marāru* „écroûter", *šadādu* „tirer", *šakāku* „herser", *šalālu* „enlever, piller"......

2) Intransitifs du type *ikaššud/ikšud*: *dabābu* „parler", *damāmu* „gémir", *zanānu* „pleuvoir", *ratātu* „trembler", *(t)arāru* „trembler"......

3) Intransitifs du type *ikaššid/ikšid*: *elēlu* „devenir pur", *danānu* „devenir fort", *qalālu* „diminuer"......

4) Intransitifs du type *ikaššad/ikšad*: *lazāzu* „durer, continuer", *ṣalālu* „se coucher"......

§ 73. Un fait important qui attire notre attention, c'est la disparition du type transitif **ikaššad/ikšid*. Mais son existence prélittéraire est attestée:

a) Par les restes de l'apophonie *a/i* conservés dans quelques verbes primaires irréguliers: *alāku* „aller", *nadānu* „donner" (en a. akkadien et en assyrien), *izuzzu* „être debout", ainsi que dans les verbes R_1 = *u̯* (v. Soden pp. 128, 138, 139, 154). P. ex. prés. *illak* : prét. *illik*; prés. *inaddan* (*iddan*) : prét. *iddin*; prés. *izzaz* : prét. *izziz*; prés. *ubbal* „je porte(rai)" : prét. *ūbil*; etc.

b) Par l'apophonie *a/i* des formes dérivées. Prés. *ukaššad, ušakšad, ikkaššad* : prét. *ukaššid, ušakšid, ikkašid*. Cette opposition suppose l'existence d'un modèle *i* (prét.) : *a* (présent) dans la forme fondamentale.

---

[10] Ce petit groupe comprend les restes des „déponents" (*i̯aqtalu*), non évincés par *i̯aqtilu*, p. ex. *ilmad, irkab*, ainsi que quelques verbes à R_2R_3 = laryngale, p. ex. *imḫaṣ, iš'al*.

L'évincement du type **ikaššad/ikšid* dans la forme fondamentale semble s'éclairer à la lumière de la distribution primitive des vocalismes radicaux:

		Verbes intransitifs		Verbes transitifs	
prétérit	↓	*ikšad, ikšid, ikšud*	→	*ikšid, ikšud*	↓
présent		*ikaššid* (< *kašid*)		*ikaššad* (< *kašad*)	

Le vocalisme radical *a* n'existait que chez les verbes intransitifs. C'était celui de la conjugaison „déponentielle" *qatila* (*qatula*), *i̯aqtal(u)*. Dans les verbes de la conjugaison „active" (transitive ou intransitive) *a* était conditionné par le voisinage d'une laryngale (R_2 ou/et R_3).

Le système ci-dessus consiste en deux rapports de détermination indiqués par les flèches. D'une part, tant chez les verbes intransitifs que chez les transitifs, c'est le vocalisme du présent qui est déterminé: *i* ou *a* en face de n'importe quel vocalisme du prétérit. De l'autre côté, la zone des intransitifs s'étend sur les vocalismes (de prétérit) *a*, *i*, *u*, dont une partie seulement (*i*, *u*) sont exploités par les verbes transitifs.

Ces rapports tirent à conséquence. Lorsque *ikšad* a été supplanté par *ikšid* (§ 66), le changement *ikšad* > *ikšid* a dû être perçu comme une assimilation des formes fondées (*ikaššid* d'une part, *ikšid* transitif de l'autre) à la forme de fondation, et non vice versa. D'où les proportions:

a) *ikšid* (pour **ikšad*) : *ikaššid* = *ikšud* : *ikaššud* pour les verbes intransitifs;

b) *ikšid* (pour **ikšad*) : *ikaššid* = *ikšid* (trans.) : *ikaššid* (au lieu de *ikaššad*) pour les verbes transitifs.

L'état résultant de ces proportions se laisse représenter de la manière suivante:

1) *ikaššid* (*i*) intransitif	3) *ikaššud* (*u*) intransitif
2) *ikaššid* (*i*) transitif	4) *ikaššad* (*u*) transitif

Tandis qu'entre 1) et 2) il n'y a qu'une différence sémantique, et que 1) et 3) ne diffèrent que par le vocalisme, il y a un double trait différenciateur entre 3) et 4) (différence du vocalisme et du sens), et entre 2) et 4) (double différence de vocalisme). C'est pourquoi 4) échappe à tout nivellement.

Si, à titre d'exception, le vocalisme *a* de l'ancien déponent *ikšad* a été conservé, c'était grâce à l'assimilation du vocalisme du présent à celui du prétérit: *ikaššad* d'après *ikšad*. En tout cas un petit nombre de verbes du type *ikaššad* : *ikšad*, p. ex. *iṣabbat* : *iṣbat*, attendent encore l'explication.

§ 74. La disparition presque totale de *i̯aqtal* en akkadien explique donc en même temps le présent *ikaššud* et l'absence de l'apophonie *ikaš-*

šad/ikšid. Les verbes transitifs *ikšud/ikaššad* sont les seuls à garder l'ancienne apophonie.

Le remplacement de *ikšad* par *ikšid*, cause première du réarrangement du système hérité, a été déclenché par le renouvellement du médiopassif. Sous la pression de la forme récente *iktaššad/iktašad* la forme ancienne du médiopassif (et des déponents) *ikaššid/ikšad* a été peu à peu transformée en *ikaššid/ikšid*.

La tendance du développement akkadien est par conséquent la suivante:

prés.	*ikaššad* (trans.)	*ikaššud* (intrans.)	*ikaššid* (trans. ou intrans.)
passé	*ikšud*		*ikšid*

§ 75. Le passage sporadique de verbes intransitifs au camp transitif et *vice versa* a nécessairement effacé la répartition rigoureuse primitive. Mais il y a au moins un groupe de verbes d'action *intransitifs* à présent *i̯aqattal* dont il faut rendre compte.

Parmi les verbes à R_1 = *u̯* il y a deux groupes, l'un représenté par le type *wabālu* „porter" (prét. *ūbil*, prés. *ubbal*); l'autre, le type *wasāmu* „être apte à qc." (prét. *īsim*, prés. *issim*). Or le type *wabālu* comprend non seulement des verbes transitifs mais aussi des verbes d'action intransitifs, désignant surtout le mouvement, p. ex. *warādu* „descendre" (v. Soden p. 139).

Cet état de choses fait penser à une opposition formelle qui aurait contribué à la conservation ou plutôt la généralisation de l'apophonie *i/a* dans les verbes à vocalisme préfixal *u*. Les deux groupes appartiennent à des couches chronologiques différentes, 1) *ūbil* < **i̯aubil* < *wabālu* (avant le passage *w*- > '-) étant plus ancien que 2) *īsim* < *i'sim* < *'asāmu* < *wasāmu* (après le passage *w*- > '-)[11]. Dans les phases plus récentes de l'histoire de l'akkadien, le vocalisme initial *i* envahit aussi le premier groupe (p. ex. *īlida* „elles mirent au monde" pour *ūlida* v. Soden p. 141). Etant subordonné au procédé 2), où la suppression de l'apophonie *i/a* est conforme à la tendance générale, le procédé 1) suit, par opposition, le sens contraire: l'apophonie *i/a*, *associée au vocalisme préfixal u*, s'impose aussi aux verbes intransitifs.

§ 76. Avant d'évincer l'ancien présent, les formes *i̯aqattal* etc. ont fonctionné comme itératifs-duratifs en face de *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) limité de plus en plus aux emplois secondaires. La coexistence préhistorique de *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) et *i̯aqattalu* a dû être semblable à celle d'angl. *I write* :

[11] Les verbes R_1 = *u̯* s'assimilent dans la plupart de leurs formes aux verbes R_1 = *i̯* pour la simple raison qu'il y a concordance entre les deux groupes à la 3[e] p. sing. m., à la 3[e] p. m. et f. plur. et à la 1[re] p. plur. — en même temps dans le préverbe et dans le vocalisme radical (*i*). Ils ne coïncident pas avec les verbes R_1 = ' du type *akālu*, qui ne connaissent pas le vocalisme *i*.

I am writing, tandis que le stade final du développement rappelle le slave. Le remplacement progressif de la forme ancienne par la forme nouvelle a fait la première adopter certaines fonctions secondaires : présent général, capacité (de faire qc.), etc.; cf. le futur en slave et le mode de subordination en akkadien. Mais dans les deux cas les motifs de l'introduction de la forme nouvelle, soulignant la durativité, ainsi que le mécanisme de sa propagation, ont été les mêmes.

Les fonctions secondaires des formes duratives ou imperfectives peuvent être différentes, d'où aussi les divergences résultant du scindement de ces formes dans le cas d'un renouvellement. La valeur de futur en slave n'est qu'une conséquence de l'emploi préalable du présent pour exprimer une action qui aura lieu. Le remplacement du présent **zaberǫ* par la forme nouvelle *zabirajǫ* restreint *zaberǫ* à la valeur de futur, lequel de ce fait s'émancipe au point de vue formel.

En sémitique, une fonction secondaire importante de l'imperfectif c'est la valeur de *simultanéité*, cf. p. ex. ar. *ǰalasa 'n-nāsu i̯ašrabūna 'l-ḫamra* „les gens étaient assis (et) buvaient le vin". Lorsque l'imperfectif en akkadien fut renouvelé, la forme nouvelle s'est chargée aussi de cette fonction secondaire. P. ex. akk. *pī-šu īpušam-ma izakkaram ana X.* „il se mit (à parler) en disant à X."; *iddi rigma Tiāmat ul utāri kišassa* „T. émit un cri sans tourner le cou" (v. Soden p. 211). — Là où la valeur d'*action simultanée* avait changé en celle d'*action passée dépendant d'une autre action* (passée), l'ancien imperfectif s'est conservé comme le mode de subordination („subjonctif"). Comme tel il se propage dans toute sorte de phrases subordonnées.

La voyelle finale (*-u*) de *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) étant devenue le morph du „subjonctif", elle est automatiquement expulsée dans l'indicatif **i̯aqattalu*, remplacé par *i̯aqattal*.

§ 77. Indépendamment de l'akkadien, le renouvellement de l'indicatif (imperfectif) en éthiopien a fait aussi la forme ancienne adopter des fonctions secondaires, celles du subjonctif. Il n'y a aucune différence essentielle entre la genèse d'akk. *ikaššad* (*i̯aqattal*) et celle d'éth. *i̯eqattel*: dans les deux cas les motifs de l'utilisation du type *ikaššad* ont été d'ordre *sémantique*. Il s'agissait de mettre en relief la durativité de l'imperfectif, d'où l'emploi d'une forme verbale nouvelle, d'origine soit déverbative soit dénominative. En éthiopien, le type nouveau *i̯eqattel* servant à renouveler le présent ancien représente un ancien itératif (d'où duratif), de provenance probablement identique à celle de l'imperfectif akkadien (**i̯aqattilu*).

Il y a donc eu différenciation entre *ieqattel* (indicatif récent) et *i̯eqtal* ou *i̯eqtel* (indicatif ancien devenant un subjonctif) dans le type (*qatila, qatula* >) *qatla* aussi bien que chez les verbes du type *qatala*. Il faut du reste ajouter que déjà le guèze confond fréquemment les deux types *qatla* et

qatala, dont ou bien l'un ou bien l'autre est généralisé dans les langues éthiopiennes modernes [12].

L'explication de *i̯eqattel* proposée par Brockelmann I p. 555 (provenance anaptyctique de *a*) mérite à peine d'être discutée. Relevons surtout le détail important qu'on a *i̯eqattel* avec *e* et non **i̯eqattal* pour les verbes à R_2R_3 = laryngale.

Dans les deux cas, akkadien et éthiopien, c'est l'indicatif qui a une forme innovante (cf. M. Cohen Scientia 1959, p. 5).

On a vu qu'il est licite de faire remonter les présents nouveaux de l'akkadien indirectement aux formes nominales *qatal*, *qatil*, héritées du sémitique commun.

§ 78. Le vocalisme caractéristique de la racine est continué en akkadien par la forme du prétérit (*ikšud*).

Le rapport *prétérit* : *présent* est copié dans les formes dérivées. Sur le modèle *ipqid* (prétérit) : **ipaqqad* (présent) la formation du présent des verbes dérivés consiste à remplacer le *i* du prétérit par *a*. Donc *ukaššid* (prétérit) : *ukaššad* (présent), *ikkašid* : *ikkaššad* (redoublement de R_2)......

§ 79. Pour ce qui est du permansif *kašid*/*kašud*, la disparition du contraste sémantique *qatila* : *qatula* semble dater du sémitique commun (v. chap. VII). En akkadien il ne s'agit plus que d'allomorphs dont la distinction est en outre devenue malaisée à cause de la syncope. Celle-ci a fait coïncider les adjectifs verbaux *kašidu* et *kašudu* dans leur paradigme masculin, et identifiait en même temps les paradigmes des permansifs respectifs dans toutes les formes excepté la 3e p. sing. m.[13].

Quant aux classes verbales dérivées, leurs adjectifs verbaux, et par conséquent les permansifs, s'expliquent par l'adjectivation des noms abstraits correspondants (Barth p. 155). Or les abstraits (ou infinitifs) des

---

[12] Ce développement a été en grande mesure favorisé par l'identité des paradigmes de *qatala* et *qatla* devant désinences consonantiques.

[13] Traces de l'ancienne forme *qatul* : *emqu*, fém. *emuqtu* „sage"; *arqu*, fém. *aruqtu* „jaune" < *arāqu* (*e*) „jaunir"; *barmu*, *baruntu*(?) „tordu" < *barāmu* (*u*) „tordre"; *ḫarbu*, *ḫarubtu* „détruit" < *ḫarābu* „être détruit"; *lamnu*, *lemnu*, f. *lemuttu* „mauvais" < *lamānu*, *lemēnu* (*u*) „devenir mauvais"; *maršu*, *maruštu* (*marultu*) „mauvais" < *marāšu* (*u*) „tomber dans un mauvais état"; *šamḫu*, *šamuḫtu* „luxuriant"; *šamru*, *šamurtu* „violent" < *šamēru* (*u*) „se démener"; *pašqu*, *pašuqtu* „onéreux" < *pašāqu* „être onéreux"; *ṣamuttu* „attelée" < *ṣamādu* (*i*); *šarḫu*, *šaruḫtu* < *šarāḫu* „être magnifique".

Il y a en outre des abstraits féminins du type **qatul(a)tu* comme *arurtu* „sécheresse" < *erēru* (*u*) „se dessécher"; *ašuštu* (à côté de *ešeštu*) „mal, douleur" < *ešēšu* (*u*) „avoir mal"; *nakuttu* „anxiété" < *nakādu* (*u*) „s'inquiéter"; *ṣaburtu* „violence" < *ṣabāru* (*u*) „se saisir de qc."; *qaburtu* „enterrement" < (*qabāru*,) *qebēru* (*i*) „enterrer".

formes dérivées suivent le modèle de *q(u)tul*, l'infinitif le plus ancien du verbe primaire:

i̯aqtilu : *qtul* = *i̯uqattilu* : *qattul* = *i̯ušaqtilu* : *šaqtul*... (Barth p. 153).

L'infinitif du verbe primaire *q(u)tul*, survivant en hébreu, a disparu en akkadien, complètement évincé par son concurrent *qatālu*. Mais il a survécu dans les classes verbales dérivées. L'emploi des infinitifs du type *q(u)tul* au sens adjectif se retrouve en arabe, v. Barth p. 155 et p. 163—165 (n. 1).

Les permansifs des différentes formes dérivées sont donc les suivants (tout comme à l'impératif le *u* de la première syllabe des formes babyloniennes est dû au vocalisme des préfixes verbaux du présent-prétérit)[14]:

prétérit *ukaššid* : permansif *kuššud* (pour le premier *u* cf. l'impératif *kuššid* à côté de *kaššid*)

prétérit *ušakšid* : permansif *šukšud* (impérat. *šukšid*)

prétérit *ikkašid* : permansif *nakšud* (impérat. *nakšid*)

prétérit *iktašad* : permansif *kitšud* (impérat. *kitšad*)

L'arabe apporte un témoignage précieux parlant en faveur du vocalisme primitif *a* de la première syllabe. Les infinitifs de *taqattala*, *taqātala* y sont *taqattul*, *taqātul*, respectivement. Pour l'araméen v. Barth p. 153, n. 2. De même l'assyrien, autrement que le babylonien, a la voyelle *a* à la 1re syllabe de l'impératif aussi bien que du permansif.

§ 80. D'après v. Soden p. 101 le permansif ne se forme pas, en général, des verbes qui dénotent des procès non-résultatifs („marcher", „courir", „se plaindre"......). L'analogie entre l'akkadien et certaines langues modernes est assez frappante. En allemand les verbes intransitifs et en même temps résultatifs forment leur parfait à l'aide de *sein*, tandis que les verbes non-résultatifs, *dont le parfait est de date plus récente*, ont recours à *haben* (Sütterlin *Die deutsche Sprache der Gegenwart* [4], 1918, p. 265—266, en suivant H. Paul). D'où aussi l'opposition entre *ich bin auf den Baum geklettert* et *ich habe viel geklettert*. — En ancien français le parfait des verbes intransitifs non-résultatifs, comme *cheminer*, *chevaucher*, *errer*..., était bâti au moyen de l'auxiliaire *avoir*; celui des verbes *aller*, *courir*, *fuir*, *nager*, *venir*...... se construisait avec *être* ou *avoir* suivant qu'ils étaient employés au sens résultatif ou non, p. ex. *il est couru au bois* mais *tant a couru* (Meyer-Lübke *Romanische Syntax*, 1899, p. 315 sq.).

§ 81. La valeur résiduaire du permansif akkadien est due au fait que le système verbal hérité y a subi un renouvellement aussi dans sa partie *perfective*. Il est intéressant de noter que jusqu'il y a peu de temps on

[14] **i̯aqattilu* : *i̯uqattilu* = *qattil* (maintenu en assyrien) : *quttil* etc. Le degré *u* caractéristique des formes à préfixe (*i̯u*-, *tu*-, *'u*-, *nu*-) pénètre aussi dans la forme sans préfixe (= à préfixe zéro) représentée par l'impératif.

n'ait pas tiré de conclusions de la dégradation de l'ancien perfectif *qatal-*, *qatil-*, *qatul-*, tombé au rang d'un verbe d'état. La découverte par M. B. Landsberger d'un „parfait" (perfectif) akkadien à infixe *t* (v. Soden p. 104 n.) jette maintenant une lumière sur le sort de la forme ancienne *qatil-* (*qatul-*). Elle a été refoulée et limitée à l'emploi résultatif par **i̯aqtatal* (*iktašad*, v. Soden *iptaras*).

§ 82. L'infixe *t* a en outre joué un rôle important dans la formation du passif akkadien. Tandis que le passif régulier de la forme fondamentale *ikšud* (*ikšid*) est caractérisé par le préfixe *n* (*ikkašid*), les formes dérivées ont recours à l'infixe *t* (*uktaššid*, *uštakšid*). A notre avis on est ici en présence d'un renouvellement du passif de la forme fondamentale (*n*- à la place de -*t*-), l'ancienne fonction passive de -*t*- ne subsistant que dans les formes dérivées. Cette conjecture est confirmée par la dispersion sémantique des verbes à -*t*- (v. Soden p. 120 sq.), qui rappelle les emplois du moyen grec privé de la fonction passive: emplois réfléchi [15], réciproque, coïncidence avec l'actif... [16].

La stratification chronologique des formations médiopassives semble claire:

1) *ikšad* (< **i̯aqtalu* ou **i̯iqtalu*)
2) *iktašad* (< **i̯aqtatilu*)
3) *ikkašid* (< **i̯anqatilu*)

L'antériorité de 2) par rapport à 3) résulte du fait que 2) seul apparaît dans les formes dérivées *ukaššid*, *ušakšid* (*uktaššid*, *uštakšid*), tandis qu'il apparaît *à côté* de 3) pour la forme fondamentale. L'ancienneté relative de 1) par rapport à 2) et à 3) est prouvée par l'emploi de *kašid* en fonction de permansif de *ikkašid*, et par l'emploi de *kuššud*, *šukšud* (sans infixe dental) comme permansifs de *uktaššid*, *ušakšid*.

§ 83. Il convient d'insérer ici une remarque sur l'infixe -*tan*(*a*)-, dont on ne trouve le pendant dans aucune autre langue sémitique. Il est d'origine akkadienne et provient d'une interprétation morphologique particulière des consonnes géminées. Une géminée comme R_2R_2 peut représenter aussi bien $R_2 + R_2$ que $n + R_2$. Le moyen (ou réfléchi) de *ukaššid* à infixe *t* est *uktaššid* au prétérit, *uktaššad* au présent. La fonction primaire de la géminée -*šš*- est -*š* + *š*-, sa fonction secondaire, -*n* + *š*-. Or l'interprétation de *uktaššid* comme **uktanšid* conduit directement au présent *uktanaššad*, cf. *ikšud*/*ikšid* : *ikaššad*. La possibilité d'une double appréciation de *uktaššid* engendre donc une différenciation entre les présents

---

[15] Mais celui-ci est plutôt accaparé par le passif en assyrien.

[16] Il est souvent difficile d'établir une différence sémantique entre le permansif de la forme fondamentale et celui de la forme à infixe *t*, p. ex. (v. Soden p. 121) *kitnuš* = *kaniš* „soumis", *kitmur* = *kamer* „entassé"; cf. aussi a. assyr. *šitapku* = *šapāku* „élever (une digue etc.)".

uktaššad et *uktanaššad*. La dernière forme, se chargeant de la fonction *secondaire* de *uktaššad*, exprime l'itérativité et l'habitude. Il faut relever l'emploi habitatif de la forme à *t* (v. Soden p. 121), lequel par conséquent représente une fonction secondaire de *uktaššad* etc. Grâce à la création de *uktanaššad* elle obtient un exposant autonome contrastant dorénavant avec le présent *ukaššad*.

Le scindement *uktaššad* : *uktanaššad* se propage en donnant naissance à prés. *iktanaššad* : prét. *iktaššad*[17] (itératif de la forme fondamentale, le réfléchi étant *iktaššad*, *iktašad*). Au causatif on a *uštanakšad* et *uštakšid*, au passif à nasale, *ittanakšad* et *ittakšad*.

Les proportions respectives sont:

ukaššad (présent) : *uktanaššad* (itératif) = *ikaššad* (présent) : *iktanaššad* (itératif) = *ušakšad* (présent) : *uštanakšad* (itératif).

La forme *ittakšad* (prétérit) et le présent *ittanakšad* du passif ne sont pas phonétiques. Elles se justifient par l'identité avec le parfait *ittakšad*, la même identité existant pour le factitif (*uktaššid*) et pour le causatif (*uštakšid*). On s'explique en même temps le vocalisme *a* du prétérit (et de l'impératif) dans *ittakšad* (*itakšad*) remplaçant un **ittakkašid* attendu.

§ 84. Tout ce pullulement de formes est donc un fait endogène de l'akkadien, et repose en fin de compte sur l'ambivalence de ses géminées. La forme primitive de l'infixe n'est pas *-tana-* (v. Soden p. 118 croit à la syncope irrégulière de *a* dans *uptanarriš* > *uptarriš*) mais bien *tan* < *ta*R_2.

Ajoutons qu'un scindement similaire, causé lui aussi par la plurivalence de l'infixe *-ta-*, a eu lieu dans le cas de la forme *uštakšid* (prét.), le passif du causatif *ušakšid* (prét.). En tant que passif, *uštakšid* s'oppose bien à *ušakšid*, mais le sens réfléchi qui ne lui est pas étranger, le rattache à *iktašad* (prét.), le réfléchi de *ikšud* (prét.). La différenciation formelle de ces deux sens s'effectue au présent: on y a d'une part *uštakšad* étant à *uštakšid* ce qu'est *ukaššad* à *ukaššid* etc.; de l'autre part, *uštakaššad* qui est à *uštakšid* ce qu'est *ikaššad* à *ikšid*. D'où *uštakšad* = passif du causatif, *uštakaššad* = causatif du réfléchi. — En vue de ce qui vient d'être dit sur l'itératif à infixe *-tan-*, la forme du prétérit *uštakšid* peut même receler un triple sens: 1) passif du causatif; 2) causatif du réfléchi; 3) itératif du causatif (v. Soden, paradigmes verbaux 13).

§ 85. En retournant à la question générale de l'infixe *-t-*, nous affirmons qu'il y a entre ses deux fonctions, parfait et passif, une association naturelle, la même qu'on trouve dans les langues romanes et germaniques pour l'auxiliaire *être* (types *il meurt* : *il est mort*, et *il bat* : *il est battu* = *il vient d'être battu* ou *il est en train d'être battu*). La formation *iktašad* faisait

---

[17] Le *-šš-* du présent est interprété comme une véritable géminée, tandis qu'au prétérit il est conçu comme provenant de *n* + *š*.

office du médiopassif par rapport à *ikšud* (*ikšid*) transitif, mais fonctionnait comme un perfectif („parfait") en face d'un *ikšud* (*ikšid*) intransitif. L'extension subséquente du perfectif *iktašad* à *tous* les verbes (transitifs aussi bien qu'intransitifs) se comprend aisément. C'est une conséquence du changement *état* (notion inhérente au type *il est mort*) > *aspect perfectif* ou plutôt *parfait*. La généralisation du perfectif *iktašad* a encore été facilitée par la restriction subséquente de l'emploi de *-t-* au médiopassif; son remplacement par le préfixe nasal.

Il faut donc admettre l'existence d'une classe de verbes intransitifs (dérivés), du type sém. *i̯aqtatilu* (*iktašid*), désignant un état. Par rapport au verbe-base *ikšud*/*ikšid* c'est tantôt la notion de l'état (*ikšud* intransitif) tantôt l'intransitivité (*ikšud* transitif), qui était mise en relief.

L'emploi primitif de *i̯aqtatilu* (*iktašid*) à la place du médiopassif et du perfectif hérités, explique un détail essentiel, la voyelle *a* du *prétérit* des verbes en *t* (*iktašad*), qui est en contradiction avec le *i* d'autres prétérits dérivés (akk. *ukaššid*, *ušakšid*) et avec le *i* d'ar. *i̯aqtatilu*.

Elle est en relation étroite avec la bifurcation de la forme héritée *iktašid* en médiopassif et parfait.

§ 86. Le renouvellement du perfectif et du passif est postérieur à celui de l'imperfectif. Il présuppose l'existence du type *ikaššad*(*u*), *ikaššid*(*u*) dans la forme fondamentale. La relation *ikaššid*(*u*) transitif : *iktašid*(*u*) constitue le point de départ du passif, d'où aussi *ikaššad*(*u*) transitif : *iktašad*(*u*) [18]. A la place de passif prés. *iktašadu* : prét. *iktašad* on obtient ensuite prét. *iktašad* : prés. *iktaššad*.

De l'autre côté, le rapport *ikaššid*(*u*) intransitif : *iktašid*(*u*) [19] aboutit à l'opposition présent : parfait, avec possibilité de la création subséquente d'un parfait transitif (*ikaššad* :) *iktašad*.

Ainsi arrive-t-on à l'état attesté directement en akkadien historique: le parfait de la forme fondamentale et le prétérit de la forme à infixe *-t-* y sont souvent homonymes. La même formule vaut pour le factitif (*uktaššid*) et pour le causatif (*uštakšid*).

La différence entre *iktašad* (parfait) et *ikšud* (narratif) se greffe aussi sur le moyen à *-t-*, donc *iktašad* (avec le *t* du médiopassif) = narratif du moyen (à la place de *iktašid*), mais *iktatšad* (avec l'infixe répété) = parfait du moyen, v. Soden paradigmes verbaux 13.

---

[18] Cette forme se scinde en *iktašad*(*u*), *iktašid*(*u*), *iktašud*(*u*), en accord avec le présent *ikaššad*, *ikaššid*, *ikaššud*. — Le successeur de la forme à infixe *-t-*, le passif à préfixe *n-*, est par conséquent, lui aussi, dominé par le présent de l'actif. La preuve en est qu'on a *iparras* : *ipparras* (< **inparras*) = *ipaqqid* : *ippaqqid* (au lieu de **ippaqqad* attendu, cf. les présents *ukaššad*, *ušakšad*).

[19] Dans les formes à *-u* final cette voyelle, réservée à caractériser le subjonctif, est rejetée partout ailleurs.

On voit quel rôle important l'infixe *-ta-* a joué dans la conjugaison du sémitique oriental en servant à former

1) le moyen ou le passif

2) le parfait

3) l'habitatif (sous la forme *-tan-*)

dans la classe fondamentale *ikšud* aussi bien que dans les classes dérivées *ukaššid*, *ušakšid*, *ikkašid* (mais le médiopassif à infixe *-ta-* n'est pas employé pour *ikkašid*).

§ 87. Le parfait akkadien *iktašad*, qui s'opposait au prétérit (temps historique, narratif) *ikšud* comme passé *rapproché* au passé *reculé*, comme forme d'*affirmation* à celle de *constatation* (v. Soden p. 105 sq.), a fini par subir le sort commun de tous les parfaits en se confondant, en assyrien récent, avec le type *ikšud*. Dès lors il combine les deux emplois, du parfait et du temps historique, concurrençant la forme de l'ancien prétérit. C'est ce que nous enseigne l'analyse du type *uktataššad*, *uktataššid* formé sur le thème *kaššid* moyennant l'infixe redoublé *-ta-ta-* (v. Soden p. 122).

La fusion sémantique du prétérit et du parfait a amené une équivalence des formes passives *uktataššid* (parfait) et *uktaššid* (prétérit). Etant donné leur identité sémantique, la forme du parfait, comportant un surplus de caractérisation, était prédestinée à l'emporter sur celle du prétérit. Mais dans la mesure où, contrastant avec l'actif, *uktataššid* était admis comme forme du prétérit, le présent correspondant devenait nécessairement

(*ukaššid* : *ukaššad* = *uktataššid* :) *uktataššad*.

L'identification formelle du parfait et du prétérit s'est effectuée d'une façon définitive à l'intérieur du passif de la classe redoublée (factitive), où *uktataššid* est le seul représentant de ces deux catégories sémantiques. Il faut donc supposer qu'elle a aussi eu lieu partout ailleurs, sans toutefois dépasser, pour ce qui est de la forme phonique, le stade d'*hésitation* entre les deux temps.

CHAPITRE VII. L'ÉVOLUTION DU SYSTÈME VERBAL EN OUESTIQUE

§ 88. Une particularité importante de l'ouestique, c'est la continuation du rôle central joué dans la conjugaison par la forme (jadis) analytique *qatala* (*qatila, qatula*) provenant d'adjectifs déverbatifs munis d'éléments pronominaux. En akkadien son domaine est d'un côté plus large qu'en ouestique : le „permansif" y peut être bâti non seulement sur *kašid* et *kašud* mais aussi sur des noms primaires tels que *šarru* „roi", *šarrāku* „je suis roi". Le dernier type correspond aux verbes dénominatifs de l'ouestique (v. chap. X fin). De l'autre côté, pour ce qui est des adjectifs déverbatifs *qatal, qatil, qatul*, le premier, renforcé par le redoublement de R_2, ne subsiste que comme partie constitutive du présent (imperfectif) *iaqattal* (*ikaššad*). Des deux autres, le type *qatul* n'a laissé que des traces assez maigres (v. plus haut § 79 note), la différence entre la perfectivité et l'état ayant été renouvelée en akkadien grâce au perfectif nouveau *iktašad*. Mais probablement la disparition de la valeur verbale de *qatul* remonte-t-elle au sémitique commun.

En ouestique, par contre, la formation parallèle au permansif akkadien continue à désigner une action perfective: *qatala*, une action perfective transitive; *qatila* (*qatula*), une action perfective intransitive (ou l'état). Pour la valeur des formes nominales *qatal, qatil, qatul* v. plus haut chap. IV.

§ 89. Tout en étant l'exposant de la perfectivité, le type *qatala* (*qatila, qatula*) a empiété en ouestique sur la formation *i̯aqtul*. Mais l'ancienne valeur narrative de *i̯aqtul* y a laissé des traces distinctes.

En hébreu, après la conjonction *u̯a-* (*waw consecutivum*), la forme courte de l'imperfectif (= jussif arabe) remplace le perfectif dans la fonction de temps de narration (temps historique). Des emplois analogues se rencontrent après certaines particules et aussi, sans conditions d'entourage, dans les textes poétiques (M. Cohen *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, 1924, p. 27).

En arabe classique, le jussif est employé avec le même sens après certaines négations et conjonctions, ainsi *lam i̯aqtul* „il ne tua pas, il n'a pas tué". Il se rencontre aussi, avec la même valeur, sans que cet emploi dépende de la jonction avec une particule déterminée (Cohen *l. c.*).

Enfin le jussif est en arabe menacé par le perfectif dans la protase et l'apodose de phrases conditionnelles. Dans une phrase comme *'in đahaba zaidun, đahabtu ma'ahu*, chacun des deux jussifs (ou les deux à la fois) peuvent être remplacés par les perfectifs correspondants (*đahaba* : *i̯ađhab*, *đahabtu* : *'ađhab*).

Tout cela semble prouver qu'en ouestique le perfectif du type *qatala* etc. a peu à peu évincé la formation *i̯aqtul*, dans ses emplois temporels (narratif) aussi bien que modaux, jusqu'à la limiter à quelques entourages syntaxiques déterminés. C'est l'emploi impératif-prohibitif qui devient sa fonction primaire en arabe classique: *i̯aqtul*, *lii̯aqtul*, *fali̯aqtul*; *lā taqtul(ī)*.

L'ancienne opposition fondamentale entre l'imperfectif et le perfectif s'est par contre bien maintenue en ouestique. C'est dans les formes *qatala*, *qatila*, *qatula* à fonction *modale* (souhait, désir......) qu'apparaît, par opposition à l'imperfectif, *l'aspect* perfectif à l'état pur, non infecté de la catégorie du *temps*. Cf. l'état analogue du grec ou du slave: l'opposition d'aspect y apparaît à l'infinitif et à l'impératif, en grec aussi au subjonctif et à l'optatif. V. les articles *Réflexions sur l'imparfait et les aspects en v. slave* (International Journal of Slavic Linguistics and Poetics I/II, 1959, p. 1—8), et *On Certain Analogies and Differences between the Slavonic, Gothic, and O. Irish Conjugations* (Biuletyn P. T. J. XIX, 1960, p. 117 ssq.).

§ 90. Le caractère transitif-causatif de *qatala*, contrastant avec l'intransitivité de *qatila*, *qatula*, est confirmé par l'opposition akkadienne *(i)kaššad* : *kašid*. L'opposition *qatila* : *qatula* reflétait, au moins en sémitique commun, la distinction entre les participes (adjectifs verbaux) *qatil* et *qatul* (chap. III), en correspondant à peu près à celle entre français *il a maigri* et *il est maigri* etc. Le type *qatula* était subordonné à *qatila* et n'a pu à l'origine exister que pour les racines verbales dont le sens se prêtait à cette distinction. En français p. ex. ce contraste apparaît à peine dans quelques douzaines de verbes.

Les trois perfectifs *qatala*, *qatila*, *qatula* ne doivent donc pas être mis sur un seul plan: le perfectif intransitif *qatila*, avec le sous-type subordonné *qatula* (représenté par des déponents résiduaires), contraste avec la forme transitive-causative *qatala*.

§ 91. L'ouestique oppose d'abord les perfectifs *qatala* (transitif-causatif) et *qatila* (intransitif) aux imperfectifs *i̯aqtu/il(u)*, *i̯aqtal(u)*, respectivement. Il maintient donc le type *i̯aqtal(u)*, dont on vient d'indiquer l'origine plus haut (chap. IV § 36), au rang d'une catégorie *flexionnelle*, à savoir du médiopassif. Au point de vue de la diathèse, le rapport des imperfectifs *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* : *i̯aqtalu* est le même que celui entre les perfectifs *qatala* et *qatila* (*qatula*).

Le système ouestique d'un verbe *transitif* se présente par conséquent ainsi:

	actif	médiopassif
imperf.	*i̯aqtulu, i̯aqtilu, i̯afʿalu*	*i̯aqtalu, i̯afʿalu*
temps narrat.	*i̯aqtul, i̯aqtil, i̯afʿal*	*i̯aqtal, i̯afʿai*
perf.	*qatala, faʿala*	*qatila, faʿila*

Il faut y ajouter les infinitifs (*qitil*) *qutul*; les adjectifs verbaux *qatal qatil* (appartenant à *qatala qatila*, respectivement) et les formes allongées correspondantes *qatāl qatīl*, enfin les abstraits *qatl qitl* (appartenant à *qatal qatil* respectivement).

Le participe *qātil* était limité à l'actif (*qatala*). Les données de l'hébreu, dont la conjugaison 2 (*qatila, qatula*) ne connaît que les participes de forme *qatil, qatul*, sont confirmées par l'akkadien, où les verbes d'état correspondant à la conjugaison 2 de l'ouestique (*qatila, qatula*) n'ont pas de participe *qātil* (v. Soden p. 111). Les verbes transitifs de l'akkadien opposent *qatil* passif à *qātil* actif.

Voilà pour ce qui est du verbe *transitif*. La forme perfective des verbes *intransitifs* était nécessairement identique au médiopassif: *qatila*. Cf. d'une part le permansif akk. *kašid* lequel, tout en ayant une valeur passive en cas de verbe transitif, garde la diathèse d'un verbe intransitif correspondant [1], — de l'autre côté, le rôle de l'auxiliaire *être* dans les langues romanes ou germaniques, *servant à former le passif des verbes transitifs et en même temps le parfait* (*actif*) *des verbes intransitifs*. Pour le verbe intransitif on posera donc imperf. *i̯aqtulu* ou *i̯aqtilu, i̯afʿalu*; temps historique *i̯aqtul, i̯aqtil, i̯afʿal*; perf. *qatila, faʿila*; infinitif (*qitil*) *qutul*; adjectif verbal *qatil*, abstrait verbal *qatīl* et *qitl*.

§ 92. Mais à côté de la conjugaison primaire *i̯aqtulu i̯aqtilu* il faut aussi tenir compte de „déponents" *i̯aqtalu*, perfectif *qatila*, tantôt détachés des actifs correspondants, tantôt représentant des verbes dénominatifs. Tout comme les déponents des langues indo-européennes, ils sont identiques, pour la forme, au médiopassif des verbes actifs; en même temps ils s'accordent avec les verbes intransitifs (*i̯aqti/ulu*) au perfectif (*qatila*). La conjugaison *qatila* des langues historiques peut être appelée à juste titre „déponentielle" puisqu'elle correspond à l'ancien médiopassif tout comme les formes latines *sequor* ou *morior*.

Quant au type *qatula*, il constitue, à l'époque du sémitique occidental, un type primaire à part. Mais les formes *qatūl, qutl*....., à l'origine dérivés déverbatifs de *qatula*, ont en partie été associées à *qatila* qui, en tant que déponent, tend à supplanter *qatula*.

[1] Le présent *i̯aqattil* (*i̯aqattul*), transitif ou intransitif, y contraste avec le type transitif *i̯aqattal*.

Par conséquent, il convient de distinguer en ouestique les conjugaisons primaires suivantes (représentant en principe le système de conjugaison du sémitique commun):

1a) conjugaison active-transitive imperf. *i̯aqtu/ilu*: perf. *qatala*; médio-passif = 2)
1b) conjugaison active-intransitive imperf. *i̯aqtu/ilu*: perf. *qatila*
2) conjugaison déponentielle imperf. *i̯aqtalu*: perf. *qatila* (avec le type résiduaire *qatula*).

§ 93. Notons en parenthèse que l'existence du contraste actif *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*, *i̯afʿalu*) : médiopassif *i̯aqtalu* a eu une conséquence importante: le vocalisme *a*, abstraction faite des verbes à R_2R_3 = laryngale, ***a peu à peu cessé d'exister comme vocalisme fondamental (immotivé) de R_2 de racines verbales***, étant désormais affecté à une fonction flexionnelle, le médiopassif. Les verbes primaires de structure *i̯aqtalu*, lorsqu'ils étaient intransitifs, ne faisaient pas de difficulté; accompagnés d'un perfectif de la forme *qatila* (*qatula*), ils se raccordaient comme verbes „déponents" au système *actif* : *médiopassif*. Lorsqu'ils étaient transitifs, leur vocalisme fondamental a peut-être été transformé en *u* (*i*). En tout cas les langues ouestiques ne présentent qu'un nombre infime de verbes du type perf. *qatala* : imperf. *i̯aqtalu* (excepté les verbes *faʿala* à R_2R_3 = laryngale). Et encore la possibilité d'une interférence de la part d'un *i̯aqtalu* médiopassif ne peut pas être exclue à priori (ainsi p. ex. ar. *rakana* „s'appuyer", imperf. *i̯arkanu*; mais *rakina* a le même sens [2]). Le problème de la survivance, en ouestique, d'un vocalisme autonome *a* mérite un examen détaillé, de même que l'existence en arabe etc. de verbes de forme *iaqtulu* (*iaqtilu*) : *qatila* (il en sera question plus loin § 99 sq.).

La décadence de l'autonomie du vocalisme radical, amorcée dès le protosémitique, où les vocalismes *i* (chap. III) et *a* (chap. IV) deviennent les caractéristiques de verbes motivés, continue en sémitique occidental, qui élimine le timbre *a* comme vocalisme fondamental de R_2 de la racine verbale, en le limitant désormais à l'entourage laryngal.

Le vocalisme radical des verbes *transitifs* (perfectif *qatala*) est *u* (*i̯aqtulu*) ou *i* (*i̯aqtilu*); *a* (*i̯afʿalu*) seulement dans le voisinage d'une laryngale.

Le vocalisme radical des verbes *intransitifs*, y inclus les déponents (perfectif *qatila*), est *u* (*i̯aqtulu*), *i* (*i̯aqtilu*), ou *a* (*i̯aqtalu*) indépendant de l'entourage phonétique.

---

[2] Cf. aussi éth. *i̯erkab* „trouver" : *rakaba* (ar. *rakiba*); *i̯eʿqab* „surveiller, garder" : *ʿaqaba*; *i̯eʿtab* „marquer du signe de la croix" : *ʿataba*, Brockelmann I p. 547. Mais dans beaucoup de cas l'état éthiopien est secondaire (confusion de *qatala* et *qatla* < *qatila*, *qatula*).

§ 94. Le tableau de la conjugaison protosémitique et ouestique reconstruit ici contient une nouveauté par rapport à la conception qu'on s'en fait ordinairement. C'est la coexistence des formes *qatala* et *qatila* à l'intérieur d'un seul et même système de conjugaison. Dans les langues historiques, les trois formations *qatala, qatila, qatula* constituent des conjugaisons distinctes. C'est le remplacement de *qatila par le passif nouveau qutila qui fait tomber le type qatila d'abord au rang d'un dérivé intransitif de qatala; puis la dissociation entre qatila et qatala continuant, on parvient à des types flexionnels différents.*

La survivance du type *qatila* en tant qu'ancien médiopassif de *qatala* est patente en arabe. Un dépouillement du dictionnaire arabe-allemand de Wahrmund a révélé l'existence de plus de 300 cas de l'opposition *qatala* (transitif-causatif) : *qatila* (intransitif-passif). Le contraste entre *qatala* et *qatula* est par contre très rare.

Le rapport sémantique entre *qatala* et *qatila* est souvent expliqué dans le Qāmūs par un couple synonymique transitif-causatif : intransitif-passif, les principaux procédés auxquels on a eu recours étant:

a) *qatala* : *qatila* = forme IV : forme I
jaḥana „mal nourrir (l'enfant)" expliqué par *'asā'a ġadā'ahu*; mais
jaḥina „être mal nourri" = *sā'a ġadā'uhu*
ḥamaša „mettre en colère" (*'aġḍaba*) : *ḥamiša* „être en colère" (*ġaḍiba*)
za'aja „inquiéter" (*'aqlaqa*) : *za'ija* „être inquiet" (*qaliqa*)
ṣāra „incliner" (*'amāla*) : *ṣaụira* „s'incliner" (*māla*)
ġaụā „égarer" (*'aḍalla*) : *ġaụiịa* „s'égarer" (*ḍalla*)
kasā „habiller" (*'albasa*) : *kasiịa* „s'habiller" (*labisa*)
hara'a „trop cuire (la viande)" (*'anḍaja*) : *hari'a* „être en charpie" (*naḍija*)
ụaqara „rendre sourd" (*'apqala*) : *ụaqira* „avoir l'oreille dure" (*paqula*)

b) *qatala* : *qatila* = forme II : forme I
bahaja „réjouir" (*farraḥa*) : *bahija* „se réjouir" (*fariḥa*)
ḥaṣara „serrer, comprimer" (*ḍaịịaqa*) : *ḥaṣira* „avoir des serrements de coeur" (*ḍāqa*)
naqaḏa „sauver" (*najjā*) : *naqiḏa* „se sauver, échapper" (*najā*)

c) *qatala* : *qatila* = forme I : forme VII
batara „couper, écourter" (*qaṭa'a*) : *batira* „être écourté (l'âne etc.)" (*inqaṭa'a*)
balata „découper" (*qaṭa'a*) : *balita* „être découpé" (*inqaṭa'a*)
pajama „détourner facilement q. de qc." (*ṣarafa*) : *pajima* „être facilement détourné" (*inṣarafa*)
zarama „interrompre, faire cesser" (*qaṭa'a*) : *zarima* „être interrompu, cesser" (*inqaṭa'a*)

šatara „couper, déchirer" (*qaṭa'a*) : *šatira* „être coupé, déchiré" (*in-qaṭa'a*)
ṣamma (< *ṣamama*) „boucher" (*sadda*) : *ṣamma* (< *ṣamima*) „être bouché" (*insadda*)
naǰaza „remplir, achever" (*qaḍā*) : *naǰiza* „être rempli, achevé" (*in-qaḍā*)

d) *qatala* : *qatila* = forme I : forme VIII
padā „mouiller" (*balla*) : *padiia* „être mouillé" (*ibtalla*)
ǰalaba „convoquer" (*ǰama'a*) : *ǰaliba* „se rassembler" (*iǰtama'a*)
rabaka „brouiller" (*ḫalaṭa*) : *rabika* „être dans une situation compliquée" (*iḫtalaṭa*)
sakara „remplir" (*mala'a*) : *sakira* „être rempli" (*imtala'a*)
maraǰa „mélanger" (*ḫalaṭa*) : *mariǰa* „être en désordre" (*iḫtalaṭa*)

e) *qatala* : *qatila* = forme I : forme V
qapama „souiller" (*laṭaḫa*) : *qapima* „être souillé" (*talaṭṭaḫa*)
naqaba „percer" (*ḫaraqa*) : *naqiba* „être percé" (*taḫarraqa*)

f) *qatala* : *qatila* = *ǰa'ala* + complément direct : *ṣāra* (*kāna*) + attribut
ḥazana „affliger" (*ǰa'alahu ḥazīnan*) : *ḥazina* „s'affliger, être affligé" (*ṣāra ḥazīnan*)
ṣāda „rendre torticolis" (*ǰa'alahu 'aṣiada*) : *ṣa'ida* „devenir ou être torticolis" (*ṣāra 'aṣiada*)
faṭaḥa „élargir" (*ǰa'alahu 'arīḍan*) : *faṭiḥa* „s'élargir, être large" (*ṣāra 'arīḍan*)
raḏala „rendre mauvais, dépraver" (*ǰa'alahu raḏīlan*) : *raḏila* „être mauvais, dépravé" (*kāna raḏīlan*).

Ce qui est encore plus significatif de l'ancienne parenté sémantique entre *qatila* et le (médio)passif nouveau *qutila*, c'est leur complète équivalence notée exprès par le Qāmūs dans un nombre considérable d'exemples: *'aṭima* = *'uṭima* „être constipé"; *ǰadira* = *ǰudira* „avoir la petite vérole"; *ḥariba* = *ḥuriba* „être saccagé"; *ḫaḍiba* = *ḫuḍiba* „verdir"; *'asira* = *'usira* „être difficile"; *'aliqa* = *'uliqa* „s'attacher, se cramponner"; etc. etc.

En hébreu parmi les verbes $R_2 = R_3$ en trouve p. ex. perf. *ṣarar*, impérat. *ṣọr* „lier, envelopper"; perf. *ṣar*, imperf. *iẹṣar* „être serré".

§ 95. Dans le système verbal *ancien* de l'ouestique, les vocalismes de *qatala*, *qatila* (*qatula*) ne sont pas autonomes mais dictés par le sens. La seule forme indépendante y est *iaqtulu* (*iaqtilu*, *iaf'alu*) et les modes qui en dépendent (subjonctif *iaqtula*, impératif *uqtul* ou *qutul*, temps historique = jussif *iaqtul*).

Tout comme en akkadien il n'y a originairement en ouestique qu'une seule *conjugaison primaire*. Les dérivés déverbatifs sont, au point de vue

de leur vocalisme, référés à l'imperfectif, qui présente le vocalisme fondamental. Les noms déverbatifs sont subordonnés à un paradigme spécial du verbe personnel uniquement lorsqu'ils en partagent la fonction sémantique, cf. en grec infinitif ou participe du présent, de l'aoriste etc., de l'actif ou du moyen, et ainsi du suite. De même, en sémitique occidental, les adjectifs verbaux *qatal* (actif), *qatil* (médiopassif), et leurs dérivés *qatl*, *qitl*, présentent le vocalisme des formes perfectives (*qatala*, *qatila*) et non pas l'apophonie *a*, *i*, respectivement, bien que les perfectifs *qatala*, *qatila*, dont chacun s'appuie simultanément sur les types *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* et *i̯af'alu*, soient caractérisés par des degrés vocaliques spéciaux. Ce point de vue est très important lorsqu'il s'agit de définir les fonctions du vocalisme sémitique d'une manière adéquate.

§ 96. L'événement le plus important dans l'histoire de la conjugaison ouestique était le renouvellement du médiopassif *i̯aqtalu* par une forme nouvelle *i̯uqtalu* (le perfectif *qatala* fut en même temps remplacé par *qutila*). Par son origine *i̯uqtalu*/*qutila* représente simplement le médiopassif de la forme dite „causative" (ar. *'aqtala*), imperf. *i̯uqtilu* [3], etc. En arabe les imperfectifs médiopassifs des formes fondamentale et causative sont identiques (*i̯uqtalu*). En hébreu aussi, hǫf'al fait parfois office du passit de qal, p. ex. *nåqam* (qal) „venger", hǫf'al „être vengé". C'est pourquoi des sémitisants compétents ont pu considérer plusieurs imperfectifs du type hǫf'al comme des imperfectifs du passif de qal. En effet, *i̯uttan* „il est donné", *i̯uqqaḥ* „il est pris", d'autres formes encore, n'apparaissent jamais au hif'īl. En réalité il s'agit d'un passif commun aux formes fondamentale et causative. Il faut en outre remarquer que parfois ces formes passives revêtent en hébreu la forme pu'al (sans qu'un pi'ẹl du même verbe soit attesté), p. ex. *t'uk(k)lū* de *åchal* „manger, consumer".

Le vocalisme caractéristique *i* du perf. ar. *qutila* apparaît peut-être dans la forme *hunnīḥå* „elle a été posée" (ar. *'unīḥat*), Zach. V, 11, et en tout cas en araméen biblique: *i̯hību* „ils ont été donnés", *hᵒqīmat* „elle était debout" — cf. Barth p. 75 n. 1.

Un passif *i̯uqtalu* de qal est d'après Beer-Meyer II, pp. 50, 56, 62, 66, 72 attesté aussi p. ex. dans les formes suivantes: *i̯ūṣar* „il est formé", *i̯ū'år* „il est maudit", *ūbuzzåzū* „ils sont pillés", *zọrrū* „ils ont été pressurés", *i̯ūdaš* „il est battu (le blé)", *qọrå* „on a nommé", *'uššẹpī* „j'ai été formé" [4].

[3] Cette forme de l'imperfectif est la seule à continuer une classe dérivée dépourvue d'affixe.

[4] Cf. encore Gordon p. 65 n.: „Actually the passive qal was common in biblical Heb. but wherever the consonantal text allowed it, the Massoretes pointed it as nif'al (or pu'al), under the influence of postbiblical Heb., where

Le passif *i̯uqtalu* est bien attesté dans les textes de Tell el Amarna, p. ex. (*mi-i*)*m-mu ša yu-ul-ku* „tout ce qui a été pris" (*l-k-ḥ*). De même en ougaritique, p. ex. *kyld bn ly*, c.-à.-d. *kī-i̯ūladu binu lii̯a* „un fils sera né à moi" (*u̯-l-d* > *i̯-l-d*).

§ 97. Comment le passif de *i̯uqtilu* a-t-il pénétré dans la forme fondamentale? Nous croyons qu'on a ici affaire à un phénomène bien attesté en indo-européen. Tout comme le causatif-itératif indo-européen en -*ei̯e/o*-, la formation sémitique *i̯uqtilu* exprimait d'abord un mode d'action, la terminativité ou l'itérativité (chap. X). Or il y avait des verbes intransitifs de forme *qatila* que le changement apophonique *i* > *a* (*qatila* > *qatala*) faisait adopter un sens transitif-causatif. De sorte qu'on avait:

	fonction primaire	fonction secondaire
verbe-base	*i̯aqtalu* (intrans.)	*i̯aqtulu* ou *i̯aqtilu* (trans.-caus.)
dérivé (itératif)	*i̯uqtalu* (itérat. intrans.)	*i̯uqtilu* (itérat. trans.-caus.)

Le sens itératif ayant disparu, le schéma se simplifie en verbe-base *i̯aqtalu* (intrans.): dérivé *i̯uqtilu* (trans-caus.). Cf. le parallèle indo-européen cité au chap. I § 9. Le vocalisme préfixal *u* vient renforcer la valeur transitive-causative du vocalisme radical *i*. Si ce parallèle est valable, le sens causatif s'est développé d'abord dans l'opposition *i̯aqtalu* : *i̯uqtilu* pour s'étendre ensuite aux verbes actifs de la conjugaison 1b (intransitifs, *i̯aqti/ulu, qatila*) et enfin, aux verbes transitifs. Les verbes doublement transitifs représenteraient donc la couche la plus récente des causatifs *i̯uqtilu*.

En général, lorsque la valeur de mode d'action (itératif) disparaît, on peut s'attendre à l'une des deux alternatives: 1) lorsque le verbe-base est intransitif, la forme *i̯uqtilu* est causative; 2) lorsque le verbe-base est transitif, la valeur intransitive-passive est rendue par *i̯uqtalu*, le passif de *i̯uqtilu*. Tout comme en indo-européen (*L'apophonie* p. 89), les causatifs sémitiques ont dû d'abord être bâtis sur les verbes „déponents" et intransitifs, tandis que le type doublement transitif (ar. *i̯u'kiluhu ḫubzan* „il lui fait manger du pain") constitue une couche secondaire de causativité.

Pour ce qui est de l'ancienne valeur itérative de *i̯uqtilu* et de la valeur causative des préfixes '*a*-, *ha*-, *ša*- caractérisant certaines formes de la IV classe (arabe), v. la fin du chap. X. En arabe le syncrétisme des deux formations est reflété par imperfectif *i̯uqtilu*: perf. '*aqtala*.

Le remplacement du médiopassif *i̯aqtalu* par *i̯uqtalu* est accompagné du renouvellement simultané du perfectif *qatila* par *qutila*.

Dans les langues du nord-ouest, la constitution du passif nouveau

---

passive qal does not exist. Accordingly, they could change *i̯uqtal* to *i̯iqqåṭel* but not *i̯uttan* to *i̯innåpẹn*".

i̯uqtalu entraîne le remaniement du vocalisme de l'actif dans les formes dérivées. Pour la forme intensive de l'ougaritique on trouve:

i̯uqtalu (passif): *i̯aqtilu* (actif) = *i̯uqattalu* (passif): x, c.-à-d. *i̯aqattilu*

à la place de *i̯u-* de l'akkadien (*ukaššid*) et de l'arabe (*i̯uqattilu*). P. ex. *abqp* = *'abaqqiptu* „je désire", cf. héb. *i̯b̄aqqẹš* „il cherche".

De même, au causatif:

i̯uqtalu : *i̯aqtilu* = *i̯ušaqtalu* : *i̯ašaqtilu* (actif), mais akk. *ušaksid*, ar. *i̯uqtilu*. P. ex. *ašʿrb* = *'ašaʿribu* „je fais entrer" = héb. **'aʿrẹb̄*.

Est moins sûr le remplacement de *i̯a-* par *i̯i-* dans les classes dérivées intransitives *i̯anqatilu*, *i̯aqtatilu*.

§ 98. Le renouvellement du passif *i̯aqtalu* (*qatila*, *qatula*) par la forme *i̯uqtalu* (*qutila*) est responsable de la désagrégation de l'ancien système verbal de l'ouestique. A côté de *qatala* — *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) et de *qatula*, il se constitue une nouvelle conjugaison indépendante primaire *qatila* — *i̯aqtalu*. De cette façon, dans les langues individuelles, les types *qatila* et *qatula* sont complètement dissociés de *qatala* et constituent des conjugaisons indépendantes. Mais en arabe, qui est la langue la plus conservatrice à beaucoup d'égards, il existe à côté de *qatila* (*qatula*) indépendants, des centaines de déponents fonctionnant comme dérivés intransitifs-passifs de *qatala* [5].

§ 99. Une autre innovation (postérieure au renouvellement du médio-passif) a été l'introduction de *qatala* à la place de *qatila* dans tous les verbes *intransitifs actifs i̯aqti/ulu.*

Par rapport à un verbe intransitif, *qatil* désignait en akkadien simplement un état tandis que la même forme comportait un sens passif vis-à-vis du verbe transitif. En sémitique occidental le perfectif *qatila* a été remplacé par *qatala* dans la mesure où il n'y fonctionnait pas comme le médio-passif d'un verbe transitif [6]. C'est ainsi que l'ouestique présente

1) pour les verbes transitifs *i̯aqtul* (*i̯aqtil*) : *qatila* (perfectif passif) correspondant à akk. *i̯aqtul* (*i̯aqtil*) : *qatil* (permansif à valeur passive)

2) pour les verbes intransitifs *i̯aqtul* (*i̯aqtil*) : *qatala* (perfectif) contrastant avec akk. *i̯aqtul* (*i̯aqtil*) : *qatil* (permansif).

[5] En réalité, il faudrait donc distinguer rigoureusement entre les verbes du type *qatila* devenus indépendants *avant* l'époque du renouvellement du passif (*qutila* à la place de *qatila*), et le type *qatila* des langues historiques. Ce sont seulement les premiers qui, étant donné leur identité formelle avec le passif, méritent le nom de déponents. Les types historiques *qatila* et *qatula* constituent des conjugaisons autonomes, formellement distinctes du passif.

[6] Il est du reste probable que la disparition définitive de *qatila* dans la conjugaison 1b = active-intransitive a été précédée d'une hésitation passagère entre *qatala* et *qatila*. Cf. la distinction allemande *ich habe geritten* : *ich bin geritten*, fr. *il a maigri* : *il est maigri.*

§ 100. La première correspondance a été illustrée par des exemples plus haut § 65. Pour la deuxième cf. les rapprochements suivants:

inf. akkadien	permansif	imperfectif ouestique	perfectif ouestique
edēdu (*u*) „devenir aigu“	„être aigu“	ar. *i̯aḥiddu* „être aigu“	ar. *ḥadda* (*ḥadada*)
alālu, *elēlu* (*e*) „s'éclairer“	„être clair, luire“	ar. *i̯ahullu* „luire (le croissant)“	ar. *halla* (< *halala*)
anāḫu (*e*, *a*) „respirer avec difficulté“	„être fatigué, épuisé“	ar. *i̯a'niḥu* „respirer avec difficulté“	ar. *'anaḥa*
(*w*)*aṣū*, *maṣū* (*i*) „sortir“	„être sorti“	héb. *i̯ẹṣẹ'* „sortir“	héb. *i̯åṣå'*
eqēru (*e*) „être précieux, cher“	„tomber en partage“	ar. *i̯aqiru* „être pesant, important“	ar. *u̯aqara*
(*w*)*arādu* (*i*) „descendre“	„être descendu“	ar. *i̯aridu* „arriver“ héb. *i̯ẹrẹḏ* „descendre“	ar. *u̯arada* héb. *i̯åraḏ*
arāqu, *erēqu* (*e*) „jaunir, pâlir“	„être jaunâtre“	ar. *i̯ariqu* „se couvrir de feuilles“	ar. *u̯araqa*
(*w*)*ašābu* (*i*) „s'établir“	„habiter“	héb. *i̯ẹšẹḇ* „s'asseoir, être assis“	héb. *i̯åšåḇ*
		ar. *i̯apibu* „sauter“	ar. *u̯apaba*
mātu „mourir“	„être mort“	ar. *i̯amūtu* „mourir“	ar. *māta* [7]
nāḫu „se calmer“	„être calme“	ar. *i̯anūḫu* „s'agenouiller“ héb. *i̯ånūaḥ* „bivouaquer“	ar. *nāḫa* héb. *nåḥ*
nawāru, *na'āru*, *namāru* (*e*) „s'éclairer“	„luire“	ar. *i̯anūru* „luire“	ar. *nāra*
nesū (*e*) „éloigner“	„être éloigné“	ar. *i̯ansaʿu* „voyager“ héb. *i̯issaʿ* „partir“	ar. *nasaʿa* héb. *nåsaʿ*
tāru „retourner“	„être de retour“	héb. *i̯åpūr* „tourner“	héb. *tår*
šamāḫu (*u*) „pousser, croître“	„être luxuriant“	ar. *i̯asmaḫu* „germer, pousser“	ar. *samaḫa*

[7] En hébreu le verbe „mourir“ conserve l'ancienne flexion de la conjugaison active-intransitive (1b): *i̯åmūp* en face de *mẹp* (*i̯aqtulu* : *qatila*), tandis que l'arabe transforme *i̯amūtu* : *mittu* en *i̯amūtu* : *muttu* ou *i̯amātu* : *mittu*. Traces

§ 101. Mais l'ancien rapport entre l'imperfectif *iaqtulu, iaqtilu* et le perfectif *qatila* s'est maintenu dans un certain nombre de verbes intransitifs en sémitique méridional. Cet archaïsme constitue une preuve précieuse de l'ancienne répartition entre *qatala* (transitif) et *qatila* intransitif. On a (Brockelmann I p. 546—547) ar. *i̯aḥḍuru* „être présent" : *ḥaḍira*; *i̯arkunu* „s'appuyer" : *rakina*; *i̯afḍulu* „être superflu" : *faḍila*; *i̯anʿimu* et *i̯anʿumu* „prospérer" : *naʿima*; *i̯aḥsibu* „considérer" : *ḥasiba*. Il y a en plus toute une série de verbes intransitifs à R_1 = *u̯* à vocalisme *i* à l'imperfectif et au perfectif : *u̯apiqa, i̯apiqu* „se fier à q."; *u̯aripa, i̯aripu* „être héritier"; *u̯arima, i̯arimu* „s'enfler"; *u̯afiqa, i̯afiqu* „convenir à q."; *u̯alii̯a, i̯alī* „prêter assistance à qc."; *u̯amiqa, i̯amiqu* „aimer"; etc.

La répartition, en arabe, des vocalismes radicaux des verbes mediae geminatae est significative à cet égard. Ayant une flexion anormale à cause de l'identité de R_2 et R_3, ces verbes s'appuient sur les types réguliers, et sont par conséquent exposés à des nivellements. Nous partons d'un schéma primitif correspondant exactement à la conjugaison régulière:

conjugaison 1a (active transitive)	conjugaison 1b (active intransitive)	conjugaison 2 („dépo-nentielle")
vocalisme *u* (imperf.) : *a* (perf.)	vocalisme *u* (imperf.) : *i* (perf.)	vocalisme *a* (imperf.) : *i* (perf.)
„ *i* (imperf.) : *a* (perf.)	„ *i* (imperf.) : *i* (perf.)	

Le nivellement conduit à un contraste entre les verbes intransitifs (= conjugaisons 1b et 2), et les verbes transitifs (conjugaison 1a). A l'intérieur du premier groupe c'est le type *i/i* (imperf. *i* : perf. *i*) qui l'emporte en entraînant le passage de *i̯aqtulu* (intrans.) et de *i̯aqtalu* à *i̯aqtilu*. Le schéma des verbes $R_2 = R_3$ tend à se simplifier en

verbes transitifs	verbes intransitifs
vocalisme *u* ou *i* (imperf.) : *a* (perf.)	vocalisme *i* (imperf.) : *i* (perf.)

L'introduction du perfectif *qatala* à la place de *qatila*, c.-à-d. la fixation d'un type intransitif *i̯aqtilu* : *qatala* entraîne, par ricochet, la généralisation de *u* dans les verbes transitifs — donc:

verbes transitifs	verbes intransitifs
vocalisme *u* (imperf.) : *a* (perf.)	vocalisme *i* (imperf.) : *a* (perf.)

P. ex. *i̯aḥullu* „il relâche" : *i̯aḥillu* „il est licite".

Ce qui importe ici, c'est que cette simplification est une preuve indirecte de l'existence préhistorique du type *i̯aqtilu* : *qatila*.

---

indirectes de *i̯aqtulu* : *qatila* dans *i̯anūru* : *naʾir* (supposant un perfectif *naʾira*) „luire", *i̯agūru* : *gaʾir* (supposant *gaʾira*) „s'établir, demeurer". Ar. *nār, ǧār* = héb. *nẹr, gẹr*. Barth p. 17 n. 3 pose **gai̯ara* ce qui est risqué et superflu.

En éthiopien on trouve *i̯engeš* „régner" : *nagša*; *resen* (imp.) „brûler, flamber" : *rasna*; *i̯enṭeb* „tomber goutte à goutte" : *naṭba*; *i̯enfeṣ* „s'écrouler" : *nafṣa*; *i̯eḏres* „être stupéfait" : *ḏarsa*.

En hébreu *i̯åmūþ*, *mēþ* „mourir" remonte à **i̯amūtu*, **mau̯ita* (= *i̯aqtulu*, *qatila*). Cette conservation des deux anciens vocalismes (cf. akk. *imūt*, *mītu*) est tout à fait exceptionnelle. Cf., en outre: héb. *i̯aḥpọṣ* : *ḥåfẹṣ* (à côté de *i̯ẹḥpåṣ* devant pause) „aimer, vouloir"; *i̯ibbọl* : *nåbẹl* „se flétrir"; *i̯aʿᵃmọl* : *ʿåmẹl* „se fatiguer"; *i̯iškọn* : *šåchẹn* „habiter"; *i̯iššọm* : *šåmẹm* „être stupéfait, désolé"; probablement *i̯åʿūr* : *ʿẹr* (< **ʿau̯ira*) „veiller".

§ 102. A plus forte raison, la correspondance akk. *qatil* = ouestique *qatala* apparaîtra dans un certain nombre de verbes qui gardent au permansif akkadien leur valeur transitive [8]:

inf. akkadien	permansif	imperfectif ouestique	perfectif ouestique
aḫāzu (*u*) „prendre"	„avoir"	ar. *i̯aʾḫuḏu*	ar. *ʾaḫaḏa*
		héb. *i̯ọʾḥẹz*	héb. *ʾåḥaz*
amāru (*u*) „prendre soin de qc."	„penser à qc."	ar. *i̯aʾmuru* „ordonner"	ar. *ʾamara*
		héb. *i̯ọʾmar* „dire, penser, commander"	héb. *ʾåmar*
mašālu (*a*, *e*) „devenir semblable, égal"	„être semblable, égal"	ar. *i̯ampulu*	ar. *mapala*
naṣāru, *naṣēru* (*u*) „garder, protéger"	„avoir sous sa protection"	ar. *i̯anẓuru*, *i̯anẓiru* „observer, surveiller"	ar. *naẓara*
		héb. *i̯iṣṣọr*	héb. *nåṣar*
(*našāʾu*) *našā* (*i*) „(sou)lever"	„porter, tenir" [9]	ar. *i̯anšaʾu* „se lever"	ar. *našaʾa*
		héb. *i̯iśśåʾ* „soulever"	héb. *nåśåʾ*

§ 103. Plus rares sont les exemples des verbes intransitifs de l'ouestique lesquels en conservant *qatila* (*qatula*) ont en même temps re-

[8] La transitivité du permansif n'est qu'un phénomène *occasionnel*. Il s'agit d'une fonction *secondaire* conditionnée par le contexte (complément direct), rendue possible grâce au rapport *i̯aqtul* (ou *i̯aqtil*) intransitif : *qatil* (état). P. ex. (v. Soden p. 101) *ikšud* „il atteignit qc." : *kašid* „il a atteint (= il tient) qc.", tout comme *ērub* „il entra": *erib* „il est entré (il est dedans)"; *awēlum ša ḫulqum ina qātišu ṣabtu* „l'homme dans la main duquel la chose perdue est saisie" — mais *adī kirām ṣabtu* „aussi longtemps qu'il possède le jardin".

[9] Cf. le rapport sémantique entre got. *hafjan* et *haban*, all. *heben* : *haben*.

nouvelé leur imperfectif (*i̯aqtalu* à la place d'un ancien *i̯aqtulu* ou *i̯aqtilu*)[10]:

inf. akkadien	permansif	imperfectif ouestique	perfectif ouestique
nakāru (*i*) „se brouiller, révolter"	„être hostile, révolté"	ar. *i̯ankaru* „renier, reprouver, refuser"	ar. *nakira*
qarābu, *qerēbu* (*i*) „s'approcher"	„être proche"	ar. *i̯aqrabu* „être proche"	ar. *qariba* (et *qaruba*)
		héb. *i̯iqraƀ* „s'approcher"	héb. *qåręƀ* (*qåraƀ*)
takālu (*a*, *e*) „se fier"	„avoir confiance"	ar. *i̯atkalu* „se fier"	ar. *takila* (et *takula*)

Il y a parfois des flottements, cf. ar. *u̯aqura* à côté de *u̯aqara* „être pesant", qui entraînent des changements correspondants de la forme de l'imperfectif.

Donc, dans toutes les langues ouestiques on constate la tendance à remplacer le perfectif *qatila* des verbes intransitifs actifs (c.-à-d. ayant l'imperfectif *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*) par la forme transitive-active *qatala*. Ceci nous fait penser à l'évolution de plusieurs langues romanes et germaniques, où *avoir* l'emporte comme verbe auxiliaire, totalement (ibéro-roman, roumain, anglais...) ou presque (français), sur l'auxiliaire *être*. Tandis que l'arabe s'en tient à cette étape atteinte vers la fin de la période ouestique, en hébreu l'expansion de *qatala* va plus loin.

§ 104. L'état historique de l'hébreu suppose des innovations importantes. La suppression partielle de *qatila* et de *i̯aqtilu* en hébreu est une continuation morphologique du passage *ę* > *a* en syllabe entravée (et en même temps accentuée). A comparer:

	perfectif			imperfectif	
	sing. 2e p. m.	*kåƀađtå*		plur. 3e p. f.	*tęšaƀnå*
	„ 2e p. f.	*kåƀađt*		„ 2e p. f.	*tęšaƀnå*
	„ 1re p.	*kåƀađtī*	*mais*	sing. 3e p. m.	*i̯ęšęƀ*
	plur. 2e p. m.	*kƀađtęm*		„ 3e p. f.	*tęšęƀ*
	„ 2e p. f.	*kƀađtęn*		„ 2e p. m.	*tęšęƀ*
	„ 1re p.	*kåƀađnū*		„ 1re p.	*'ęšęƀ*
mais	sing. 3e p. m.	*kåƀęđ*		plur. 1re p.	*nęšęƀ*

Les formes à désinence zéro s'appuyant sur celles à désinence consonantique, le passage *ę* > *a* en syllabe entravée (= devant désinences con-

[10] Mais la possibilité que l'innovation est à chercher du côté de l'akkadien, n'est pas exclue (v. plus haut § 66).

sonantiques), entraîne, dans des conditions déterminées, le remplacement morphologique de *ẹ* par *a* devant désinence *zéro*.

On constate en effet l'évincement de *qatila* par *qatala*. Le premier ne se conserve que dans une position spéciale, à savoir *in pausa*, p. ex. *'åhaƀ* „aimer", *'åšam* „être coupable", *låƀaš* „être revêtu", *šåchan* „demeurer" comme formes normales, mais *'åhẹƀ*, *'åšẹm*, *låƀẹš*, *šåchẹn* maintenus devant la pause. Sont phonétiques les formes comme *dåƀẹqū* „adhérer" (3e p. plur. m. en pause) ou *šchẹḥånī* „il m'a oublié" — avec *ẹ* en syllabe non-entravée. Brockelmann I p. 507.

A l'imperfectif le *ẹ* est conservé surtout dans les types irréguliers comme *i̯ẹšẹƀ* (mais *tẹšaƀnå*) ou dérivés comme *i̯iqqåṭẹl* (*i̯iqqåṭalnå*). Dans les formes *pi'ẹl* et *hippa'ẹl* il y a même eu substitution de *ẹ* pour *a* à la 3e et 2e p. plur. fém.: *tqaṭṭẹlnå*, *tipqaṭṭẹlnå*.

Voilà la raison pourquoi chez les verbes primaires transitifs le vocalisme *a* nous fait conclure à un ancien imperfectif à *i* (Barth p. 103 n. 4).

Est aussi significatif le fait que les verbes *primae n* qui assimilent nR_2 en R_2R_2 à l'impératif et à l'infinitif (construit), connaissent encore l'ancienne vocalisation *i*, tandis que dans les formes plus récentes, où *n* se maintient, le vocalisme est *u* : *nṣọr* „garde ", *linṭọa'* „planter", mais *tẹn* „donne!"; *ś'ẹp* „lever" à côté de *nśọ'*, *tẹp* „donner" à côté de *npọn*. Cf. aussi *i̯ẹlẹch* mais *i̯ahlọchū* (avec restitution de *h*) de *hålach* „aller".

§ 105. L'élimination des formes *qatila* et *i̯aqtilu* a été suivie en hébreu d'un renforcement de l'opposition *transitif* : *intransitif* à l'imperfectif.

La substitution de *qatala* à la place de *qatila* a créé un type de conjugaison sans apophonie *qatala/i̯aqtalu* (intransitif) contrastant avec *qatala/i̯aqtulu* (transitif ou intransitif). Sous la pression de *qatala/i̯aqtalu* les verbes intransitifs *qatalu/i̯aqtulu* passent à *qatala/i̯aqtalu*. Ensuite, le rapport *qatala/i̯aqtulu* devenant caractéristique des verbes transitifs, les verbes transitifs *qatala/i̯aqtalu* (provenant de *qatala/i̯aqtilu*) tendent à passer à *qatala/i̯aqtulu* sans que ce procès se soit achevé à l'époque historique de l'hébreu.

Il ne faut pas cependant perdre de vue le fait important, noté depuis longtemps, du passage de l'imperfectif *i̯aqtilu* à la classe *hif'īl*. D'après P. Joüon *Gramm. de l'héb. biblique*, 1923, p. 124, ce passage est probable pour une vingtaine de verbes.

Comme *tendance générale* du développement du verbe primaire régulier en hébreu on peut donc poser: verbes transitifs *qatala/i̯aqtulu* et *fa'ala/i̯af'alu* (R_2 ou/et R_3 = laryngale); verbes intransitifs *qatala/i̯aqtalu*. Tous les autres types peuvent être considérés comme des survivances.

Mais ce qui importe, c'est l'ordre chronologique: *i* > *a*, puis *a* > *u* (pour les verbes transitifs). P. ex. ar. *i̯aḥbisu* > héb. **i̯ẹḥbaš* (attesté par la forme *i̯ẹḥbåš* de la pause) > héb. *i̯aḥᵃƀọš* „lier".

§ 106. L'extension ouestique de *qatala* n'est devenue possible qu'*après* le renouvellement du médiopassif, c.-à-d. après que l'opposition de voix que présentaient *qatala* : *qatila*, formes flexionnelles d'un seul et même verbe transitif, fut tombée en désuétude. Jusque-là cette opposition avait mis en relief la valeur intransitive de *qatila* au point de rendre impossible une confusion entre cette forme et *qatala*.

C'est que les verbes intransitifs occupaient une position à cheval sur l'actif et le médiopassif des verbes transitifs:

		actif	médiopassif
verbes transitifs	imperf.	*i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*	*i̯aqtalu*
	perf.	*qatala*	*qatila*
verbes intransitifs	imperf.	*i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*	
	perf.	*qatila*	

Les verbes intransitifs partageaient donc, avec l'actif, la forme de l'imperfectif, avec le médiopassif, la forme perfective. Le remplacement, au médiopassif, des formes héritées par *i̯uqtalu*, *qutila*, a préparé la pénétration de *qatala* à la place de *qatila* chez les verbes intransitifs. Voici le mécanisme de la propagation de *qatala*:

Le type *i̯aqtalu/qatila*, jusqu'ici une forme *flexionnelle* de *i̯aqtu(i)lu/qatala* transitif, tombe d'abord au rang d'un *dérivé* intransitif. Or le développement de l'opposition

imperf. *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*)	→	imperf. *i̯aqtalu*
perf. *qatala*		perf. *qatila*

se répercute sur les verbes neutres (intransitifs immotivés) *i̯aqtu(i)lu/qatila* existant en dehors de l'opposition. On sait que le membre neutre est en règle identique au membre non-marqué de l'opposition. Cela veut dire que *i̯aqtu(i)lu/qatila* (type intransitif immotivé) passe à *i̯aqtu(i)lu/qatala*.

§ 107. La chronologie relative de tous ces changements se laisse résumer ainsi:

1) *qatula* évincé par *qatila* au médiopassif, phénomène remontant probablement au sémitique commun; ayant cessé d'être une forme *flexionnelle* du verbe primaire, *qatula* devient une conjugaison primaire autonome;

2) renouvellement du médiopassif *i̯aqtalu/qatila* remplacé par *i̯uqtalu/qutila*; ayant cessé d'être une forme *flexionnelle* de *qatala*, *qatila* devient une conjugaison primaire autonome;

3) remplacement de *qatila* par *qatala* dans la conjugaison 1b (verbes intransitifs du type *i̯aqtu(i)lu*).

Voici un détail important qui nous fait supposer que la première étape date du *sémitique commun*. Il est évident que la pénétration de *i̯uqtalu* à la place de *i̯aqtalu* (médiopassif) a été précédée par la disparition

de toute différence fonctionnelle entre *qatila* et *qatula*. Dans le cas contraire on s'attendrait à des traces de **qutula* à côté de *qutila*. Il faut donc admettre que la distinction entre le perfectif *qatila* et la forme *qatula*, désignant l'état, a disparu de bonne heure en faveur de *qatila* 1) chez les verbes intransitifs de la conjugaison active; 2) au médiopassif et dans les „déponents"; 3) dans toutes les classes dérivées. Le type *qatula* n'a survécu que dans des cas isolés ou grâce aux scindements sémantiques occasionnels de déponents protosémitiques *qatila/qatula* en *qatila* et *qatula*.

§ 108. Quant aux dérivés respectifs, *qatil* et *qatul*, *qitl* et *qutl*, ils semblent avoir adopté des valeurs nouvelles. Ceci est clair dans la conjugaison „déponentielle" (*qatila*, *qatula* : *i̯aqtalu*). Et notamment, en ce qui concerne *qitl*, *qutl*, il paraît bien qu'à partir du moment de la coïncidence *sémantique qatila* = *qatula* c'est *qitl* qui se charge de la fonction d'abstrait déverbatif tandis que *qutl*, refoulé vers les fonctions secondaires, entre en rapport direct avec les autres dérivés nominaux du verbe ou avec le nom-base du verbe dénominatif (v. chap. I § 6) [11]. De même le rapport *qatīl* : *qatūl* change en conséquence de la fusion sémantique de *qatila* et *qatula*, de sorte que les deux formes appartiennent désormais aux déponents *qatila* aussi bien que *qatula* (*qatīl* plutôt adjectif, *qatūl* plutôt substantif, Barth p. 42 et p. 46), v. le chapitre suivant.

§ 109. La nouvelle forme du passif s'impose à toutes les classes verbales dérivées. On a p. ex. en arabe, sur le modèle (*i̯aqtilu* et *qatala*) : (*i̯uqtalu* et *qutila*):

II	actif	*i̯uqattilu*, *qattala* :	passif	*i̯uqattalu*, *quttila*
III	„	*i̯uqātilu*, *qātala* :	„	*i̯uqātalu*, *qūtila*
VII	„	*i̯anqatilu*, *inqatala* :	„	*i̯unqatalu*, *unqutila*
VIII	„	*i̯aqtatilu*, *iqtatala* :	„	*i̯uqtatalu*, *uqtutila*
X	„	*i̯astaqtilu*, *istaqtala* :	„	*i̯ustaqtalu*, *ustuqtila*

héb. *i̯qaṭṭẹl*, *qiṭṭẹl* (vocalisme de l'imperf.): *i̯quṭṭal* (*u* du perf.), *quṭṭal* (*a* de l'imperf.); *i̯aqtīl*, *hiqtīl* (vocalisme de l'imperf.) : *i̯ọqtal*, *họqtal* (*a* de l'imperf.).

Ainsi l'apophonie *i* : *a*, utilisée en akkadien pour distinguer le prétérit et le présent des formes verbales derivées, joue en ouestique un rôle tout à fait différent. Dans *i̯uqattilu*: *i̯uqattalu*, *i̯uqātilu* : *i̯uqātalu*, *i̯uqtilu* : *i̯uqtalu* elle est l'unique marque distinctive opposant le passif à l'actif correspondant.

§ 110. En ce qui concerne le vocalisme fondamental de la racine, lequel est de première importance pour la théorie de l'apophonie, la dissociation

[11] Les formes à vocalisme caractéristique *u* (*qutl*, *qatul*......) se maintiennent comme dérivés de *qatula* lorsqu'il s'agit d'une différenciation sémantique entre *qatila* et *qatula* (assez fréquente en arabe).

de *qatala* (*i̯aqtu/ilu*) d'avec *qati/ula* (*i̯aqtalu*) marque une étape nouvelle de son développement. Au fur et à mesure que s'émancipe le type *qatila* fournissant des verbes autonomes, indépendants de la conjugaison *qatala*, son vocalisme fondamental devient celui du perfectif. C'est que par rapport à *qatila* et *qatula* le vocalisme de l'imperfectif *i̯aqtalu* est déterminé, sans que vaille le contraire, puisque référée à l'imperfectif *i̯aqtalu* la forme du perfectif est indéterminée (*qatila* ou *qatula*). Il s'en suit que dans la conjugaison „déponentielle", autrement que dans le type *i̯aqtu/ilu* : *qatala*, c'est le *perfectif* qui présente le vocalisme fondamental. La situation devient semblable à celle que l'on constate pour l'indien ou le grec, où l'on a p. ex. λείπω : ἔλιπον mais γί-γν-ομαι : ἐγενόμην (vocalisme fondamental tantôt au présent, tantôt à l'aoriste).

§ 111. Aussi longtemps que *qatila* : *i̯aqtalu* fonctionnait comme le passif des verbes transitifs *qatala* : *i̯aqti/ulu*, les verbes autonomes de forme *qatila* : *i̯aqtalu* étaient de véritables „déponents", c.-d.-d. des formes (médio)passives sans actif correspondant. Aussitôt privés de l'identité avec le passif, exprimé désormais par *qutila* : *iuqtalu*, les verbes *qatila*: *i̯aqtalu* perdent leur caractère de déponents pour constituer une conjugaison primaire à part.

Le sort de *qatila* ressemble donc à celui de *qatula*, qui s'est détaché de la conjugaison (médio)passive dès la période sémitique commune. La conjugaison primaire *qatila*, de date plus récente que *qatula*, est par conséquent beaucoup mieux représentée dans les langues historiques que *qatula*. De cette dernière il ne se maintient en hébreu qu'à peine une demi-douzaine d'exemples surs: *i̯âẓọrtī* „j'ai eu peur", 2e p. sing. m. *i̯âẓọrtâ*; *i̯âchọl* „il a été en état, il a pu"; *i̯âqọštī* „j'ai tendu des pièges"; *qâṭọntī* „je suis petit"; *šâchọltī* (*in pausa*: *šâchâltī*) „je suis privé d'enfants". Sont moins certains les verbes *mediae infirmae* *'ọ̄r* „luire", *bọ̄š* „avoir honte", et *ṭọ̄b* „être bon".

La coexistence de deux types „déponentiels", *qatila* et *qatula*, conduit à la différenciation de l'imperfectif *i̯aqtalu*, originairement *commun* aux deux perfectifs déponentiels. Cf. fr. *il maigrit*, présent commun à *il a maigri* et *il est maigri*. En arabe et en syriaque l'imperfectif de *qatula* devient *i̯aqtulu*.

La forme *i̯aqtalu* (de l'éthiopien et de l'hébreu), comme imperfectif de *qatula*, est sans doute plus ancienne que *i̯aqtulu*. Mais les deux formes, *i̯uqtalu* et *i̯aqtulu*, datent probablement de l'ouestique commun. L'évincement de *qatula* par *qatila* a amené, chez les verbes dénominatifs, un scindement entre le verbe d'action *qatila*/*i̯aqtalu* „devenir qc." et *qatula*/*i̯aqtulu* „être qc.", verbe d'état, en entraînant la nécessité d'une distinction dans les imperfectifs correspondants.

Comment s'est effectuée la différenciation entre les imperfectifs de *qatila* et *qatula*?

Le vocalisme du déponent *i̯aqtalu* est identique au vocalisme du médiopassif *i̯aqtalu*, celui-ci s'opposant de son côté au vocalisme fondamental *u/i* de l'imperfectif actif. Mais pour les verbes déponentiels c'est le *i u* du perfectif qui est le vocalisme fondamental [12], par rapport auquel l'imperfectif offre l'apophonie *a* (*i̯aqtalu*):

(perfectif) *qatila* → imperfectif *i̯aqtalu*
(perfectif) *qatula* → imperfectif *i̯aqtalu*

Le contraste pertinent est celui entre les deux perfectifs, tandis que les imperfectifs représentent un syncrétisme morphologique. Le vocalisme de *i̯aqtalu* provient de *qatila* > * *i̯aqtilu* > *i̯aqtalu* aussi bien que de *qatula* > * *i̯aqtulu* > *i̯aqtalu*. L'opposition entre les deux formes *iaqtalu* est semblable aux phénomènes décrits au § 11. L'imperfectif de *qatila* étant interprété comme une réalisation de (*qatila* →) **i̯aqtilu* (→ *iaqtalu*), celui de *qatula* devient, par différenciation, *iaqtulu*.

§ 112. En hébreu, la restitution des formes pleines des verbes $R_2 = R_3$ du type *i̯aqtulu*, p. ex. perf. 3e p. sing. m. *sā̊ḇaḇ* „entourer", *f.* *sā̊ḇ^a^ḇā̊*, 3e p. plur. *sā̊ḇ^a^ḇū*, mais le maintien des formes contractes dans le type *i̯iqtalu*, p. ex. perf. *ḥam* „être chaud", *ḥammā̊*, *ḥammū* — prouve que *i̯aqtulu* y supposait et entraînait *qatala* mais que *i̯iqtalu* ne renvoyait pas d'une manière non-équivoque à une forme déterminée du perfectif (choix entre **ḥā̊mẹm* et **ḥā̊mọm* et même* *ḥā̊mam*). Les perfectifs correspondant à *i̯iqtalu* restent donc sans changement, c.-à-d. gardent leur forme contracte.

§ 113. En arabe, les restes de l'ancien imperfectif à vocalisme *a* sont p. ex. *i̯alabbu* „être intelligent" : *labubtu*; *i̯adammu* „être laid" : *damumtu*; *i̯ašarru* „être mauvais" : *šarurtu* (Brockelmann I p. 546).

Mais l'antériorité chronologique *qatula* : *i̯aqtalu* par rapport à ar. *qatula* : *i̯aqtulu* est en outre démontrée en arabe indirectement par la flexion des verbes concaves *qāla* : *qultu*, *ṣāra* : *ṣirtu*. Il est clair que les voyelles de *qultu*, *ṣirtu* ne sauraient être phonétiques. L'hébreu a *qamtī*, *bantī*, avec l'abrègement régulier de *ā* (< *a*(*u̯*)*a*, *a*(*i̯*)*a*) en *ă* en syllabe entravée. Le changement du timbre vocalique en arabe a été entraîné justement par le remplacement de *i̯aqtalu* (: *qatula*) par *i̯aqtulu*, voici de quelle manière.

Dans les verbes concaves les imperfectifs des types *qatula* (*qatila*) et *qatala* étaient différents du tout au tout, tandis que grâce à la chute de *u̯*, *i̯* intervocaliques et la contraction subséquente les perfectifs correspon-

[12] Du moins, après que la forme *qatila* du perfectif eut cessé d'être commune à *i̯aqtalu* et aux imperfectifs *i̯uqti/ulu* des verbes intransitifs.

dants s'étaient *partiellement* identifiés (à savoir dans les formes *à désinences vocaliques*). Le perfectif était donc déterminé par l'imperfectif:

imperfectif	*i̯aḫāfu*	**i̯aṭālu*	*i̯aqūmu*	*i̯aṣīru*
perf. (dés. consonantiques)	*ḫiftu* (< **ḫaïftu*)	*ṭultu* (< **ṭaültu*)	**qamtu*	**ṣartu*
perf. (dés. vocaliques)	*ḫāfa*	*ṭāla*	*qāma*	*ṣāra*

Or, la substitution de *qatula* : *i̯aqtulu* à la place de *qatula* : **i̯aqtalu* entraîne celle de *i̯aṭūlu* pour **i̯aṭālu*, d'où la coïncidence des vocalismes de *i̯aṭūlu* et *ṭultu* et le déclenchement des proportions:

1) *i̯aṭūlu* : *ṭultu* = *i̯aqūmu* : x (= *qumtu* pour **qamtu*)

2) *i̯aqūmu* : *qumtu* : *i̯aṣīru* : x (= *ṣirtu* pour **ṣartu*)

Ainsi ar. *qatula* : *i̯aqtulu* (à la place de *qatula* : **i̯aqtalu*) et ar. *qumtu*, *ṣirtu* (à la place de **qamtu*, **ṣartu*) ne font qu'un seul problème. Le remaniement des verbes concaves est étroitement lié à la substitution de *i̯aqtulu* pour **i̯aqtalu*, n'en étant qu'une application spéciale.

§ 114. Le stade final de l'évolution ouestique est caractérisé, surtout en hébreu, par la décadence graduelle de *qatula*, devenu allomorph de *qatila* [13], d'une part, de la distinction entre *qatala intransitif* et *qatila* de l'autre: en hébreu *qatala* tend à remplacer *qatila* et, vice versa, l'imperfectif intransitif *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) y est évincé par *i̯aqtalu*.

---

[13] L'opposition *qatila* : *qatula* ayant disparu, les formes comme ar. *kabura* „être (devenir) grand", *šarufa* „être (devenir) noble" ont foncièrement la même valeur que les formes à vocalisme *i*.

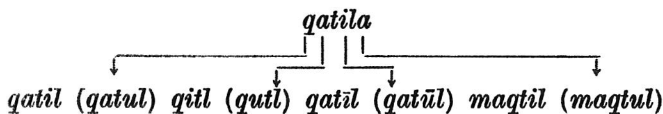
CHAPITRE VIII. LES DÉRIVÉS DÉVERBATIFS

§ 115. La coïncidence, en sémitique commun, de *qatila* et *qatula*, l'évincement de *qatula*, qui ne subsiste plus qu'à l'état d'une conjugaison résiduaire et détachée de *qatila* (organiquement lié avec la conjugaison régulière), a entraîné un décalage fonctionnel de *qatul* et des autres dérivés à vocalisme *u*: *qutl*, *qatūl*, *maqtul*... Au lieu de *qatila* : *qatil* et *qatula* : *qatul* pour le même verbe, on obtient en règle générale *qatila* : *qatil*, *qatul* — avec une différenciation entre *qatil* (valeur plutôt participiale) et *qatul* (valeur adjective).

En outre, le remplacement partiel de *qatul* par *qatil* peut repousser *qatul* vers une valeur ***dénominative***: il peut entrer en relation directe avec un autre nom déverbatif, dérivé de *qatila*; lorsque *qatila* est un verbe dénominatif, *qatul*, évincé par *qatil*, peut devenir le dérivé du mot-base de *qatila* (d'où x = nom immotivé → *qatul* = adjectif dénominatif). Pour les deux possibilités v. chap. I § 6. Même chose pour les autres dérivés à vocalisme *u*: *qutl*, *qatūl*, *maqtul*... Les formes *qatul*, *qutl*, etc., peuvent ainsi devenir des instruments de dérivation ***dénominative*** caractérisés par ***l'apophonie qualitative***.

De cette façon les formes à vocalisme *u* soit entrent en rapport direct avec les autres dérivés ou les mots-bases de *qatila* soit, tout en restant des dérivés déverbatifs (de *qatila*) se chargent de fonctions secondaires des formes à vocalisme *i*.

Le schéma



vaut d'abord aussi bien pour *qatila* autonome (déponent), que pour *qatila* le médiopassif des verbes transitifs, qu'enfin pour *qatila* le perfectif des verbes *intransitifs* *i̯aqti/ulu*.

§ 116. C'est surtout le dernier groupe, les verbes *i̯aqti/ulu* : *qatila*, qui remplacés peu à peu par (*i̯aqti/ulu*): *qatala*, ont été une cause importante de déplacements dans la dérivation déverbative de l'ouestique.

L'évincement de *qatila* par *qatala* a été presque complet en ouestique[1] de sorte qu'un imperfectif *i̯aqti/ulu* y fait prévoir le perfectif *qatala*, que le verbe soit transitif ou intransitif. L'influence de *qatala* s'approfondissant, il y a eu ensuite remplacement de *qitl* par *qatl*, de *qatīl* par *qatāl*, de *maqtil* par *maqtal*, de *qatil* par *qatal*. Enfin l'influence de la conjugaison 1a a fait remplacer les dérivés du deuxième degré *qatul*, *qutl*, *qatūl*, *maqtul*, par les formes correspondantes à vocalisme *a*. Il y avait là des possibilités de différenciation sémantique (*qatl* : *qitl*, *maqtal* : *maqtil*......), dont il sera question plus loin. C'est justement grâce à la différenciation que se sont conservées à côté de *qatl*, les formes *qitl*, *qutl*, etc.

§ 117. En même temps, force nous est de reconnaître qu'habituellement les formes *qitl* (*qutl*) etc. se conservent surtout auprès des verbes à imperfectif *i̯aqtilu* (*i̯aqtulu*) en créant l'illusion d'avoir été bâties sur le vocalisme de *l'imperfectif*. On connaît aussi la règle des grammairiens arabes, qui ont groupé *maqtil* avec *i̯aqtilu*. En réalité il s'agit d'une *restriction* de *qitl*, *qutl*, *maqtil* aux verbes comportant à l'imperfectif un vocalisme identique.

Pour en comprendre le mécanisme, il faut partir d'un double rapport de fondement entre es verbes *intransitifs* de forme *i̯aqti/ulu* et leurs dérivés.

D'une part il y a le rapport formel entre

formes de fondation	: *i̯aqtulu* → *qitl*, *maqtil*......	(dérivés bâtis sur le perfectif)
↓ formes fondées	: *i̯aqtilu* → *qitl*, *maqtil*......	(dérivés bâtis sur le perfectif)

C'est que *i̯aqtulu* : *qitl*, *maqtil* révèle la nature *apophonique* du vocalisme *i* de *qitl*, *maqtil* (*degré i*), celle-ci se trouvant automatiquement supprimée dans la relation *i̯aqtilu* : *qitl*, *maqtil* (relation prévisible en partant de *i̯aqtulu* : *qitl*, *maqtil*).

De l'autre côté, on a le rapport entre les fonctions primaire et secondaire de *qitl*, *maqtil*, la première étant dans l'espèce la valeur abstraite, l'autre, la valeur concrète (noms d'objets, de lieu, de temps......).

Or le remplacement de *qitl*, *maqtil* par *qatl*, *maqtal* s'effectue dans les deux sens: *qatl*, *maqtal* l'emportent dans les formes de fondation (les imperfectifs *i̯aqtulu* ignorent en règle générale les dérivés *qitl*, *maqtil*). Mais *qatl*, *maqtal* évincent aussi *qitl*, *maqtil* dans la fonction sémantique primaire (valeur abstraite). De cette façon *qitl*, *maqtil* se trouvent limités

[1] Pour le fait important du remplacement ouestique de *qatila* de la conjugaison 1 b par la forme *qatala* propre à la conjugaison transitive (1 a) v. chap. VII (§ 99 ssq.).

surtout à la fonction sémantique secondaire (valeur concrète) en même temps qu'aux imperfectifs du type *i̯aqtilu*.

On s'aperçoit que *qitl, maqtil* ont la tendance à devenir (surtout en arabe) des *allomorphs* de *qatl, maqtal,* ces derniers représentant les variantes *principales* des morphèmes *qatl/qitl, maqtal/maqtil.*

§ 118. C'est d'une façon analogue qu'il faut se représenter le remplacement, par *qatl, maqtal,* des dérivés à vocalisme *u* (*qutl, maqtul*):

formes de fondation: *i̯aqtilu* → *qutl, maqtul*......
formes fondées : *i̯aqtulu* → *qutl, maqtul*......

d'où limitation de *qutl, maqtul*......, supplantés par *qatl, maqtal*......, surtout aux imperfectifs du type *i̯aqtulu*. En ce qui concerne l'aspect sémantique de la différenciation *qatl* : *qutl* (*maqtal* : *maqtul*), il est moins transparent et moins „grammatical" que pour *qatl* : *qitl, maqtal* : *maqtil.* *A priori* on s'attend à ce que *qutl* ait une valeur plus nominale que *qitl,* dont l'association avec le verbe est plus étroite. Cette différence s'accorderait avec l'ancienne distinction entre *qatil* (participe) et *qatul* (adjectif).

§ 119. Les différenciations *qatl* : *qitl, maqtal* : *maqtil*....... ont eu lieu à l'intérieur de la conjugaison 1b [2] (verbes intransitifs de forme *i̯aqti/ulu*), lorsque en sémitique occidental leur perfectif (*qatila*) fut concurrencé et évincé par celui de la conjugaison transitive 1a (*qatala*). Une fois établie, la différence sémantique entre *qatl* et *qitl, maqtal* et *maqtil*...... a pu facilement pénétrer dans la conjugaison 1a, en contribuant en même temps à l'unification définitive de 1a et 1b.

Le système de la formation de noms conçu par Barth, qui admet la possibilité d'une dérivation simultanée de *qatila* : *qitl, maqtil*...... et de *i̯aqtilu* : *qitl, maqtil*...... (de *qatula* : *qutl, maqtul*...... et de *i̯aqtulu* : *qutl, maqtul*......), représente un essai de raccorder *deux strates chronologiques, deux oppositions de valeur morphologique et de date différentes.* Tandis que le rapport *qatila* : *qitl, maqtil*...... (*qatula* : *qutl, maqtul*......) remonte au sémitique commun, il faut considérer les oppositions *i̯aqtilu* : *qitl, maqtil* (*i̯aqtulu* : *qutl, maqtul*......) comme plus récentes et conditionnées par le développement spécifique de la conjugaison en sémitique occidental.

La coupe chronologique est représentée par la pénétration de *qatala* à la place de *qatila* dans la conjugaison active intransitive (1b).

§ 120. Installés dans 1b, les dérivés à vocalisme *i* (surtout *qitl, qatīl, maqtil*) et à vocalisme *u* (surtout *qutl, qatūl*) pénètrent aussi dans la conjugaison transitive 1a. C'est tout simplement le contrecoup de la diffé-

[2] Dans la suite de notre exposé on désignera par conjugaison 1a le type actif-transitif *i̯aqti/ulu* : *qatala*; par conjugaison 1b, le type actif-intransitif *i̯aqti/ulu* : *qatila*; par conjugaison 2 ou „déponentielle", le type intransitif *i̯aqtalu* : *qatila* (*qatula*).

renciation *qatl* : *qitl*, *qatl* : *qutl*, etc., qui s'est effectuée dans la conjugaison 1b. La coexistence fréquente des formes *i̯aqtulu* et *i̯aqtilu* pour une seule et même racine verbale (v. la fin du chap. X) a dû favoriser l'emploi de *qitl* à la place de *qatl*, etc., étant donné que les formes à vocalisme *a* (*qatal*, *qatl*, *qatāl*), communes à *i̯aqtulu* et *i̯aqtilu* transitifs, étaient nécessairement moins expressives que celles à vocalisme *i*, *u*. Cette tendance à différencier les dérivés de *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* est confirmée par une observation de Barth (p. 116 sous 2): un double imperfectif, à vocalisme *i* et *u*, offre parfois les deux dérivés *qitl* et *qutl*. P. ex. ar. *i̯abšuru* „apporter une bonne nouvelle“: *bušr* „bonne nouvelle“, mais *i̯abširu* „se réjouir“: *bišr* „joie“; *i̯akfuru* „être mécréant“: *kufr* „mécréance“, mais *i̯akfiru* „couvrir“: *kifr* „obscurité“.

§ 121. Il est vrai que les formes à vocalisme caractéristique *i*, *u* ne sont pas toutes attestées d'une manière égale dans les conjugaisons 1a et 1b. Ainsi les adjectifs déverbatifs *qatil* < *i̯aqtilu*, *qatul* < *i̯aqtulu* y apparaissent presque uniquement en arabe (Barth p. 164—166). Il faut relever le fait important que *qatil* peut revêtir la valeur d'un abstrait déverbatif („infinitif“) aussi bien dans 1b et 1a que dans 2. Ainsi:

i̯aḥlifu „jurer“	: abstrait	*ḥalif*	comme *ḥaniqa* „entrer en colère“	: abstrait	*ḥaniq*
i̯asriqu „voler“	: „	*sariq*	*đ̣aḥika* „rire“	: „	*đ̣aḥik*
i̯ađriṭu „pedere“	: „	*đ̣ariṭ*	*la'iba* „jouer“	: „	*la'ib*
i̯akđibu „mentir“	: „	*kađib*	etc. etc.		
i̯anqimu „se venger“	: „	*naqim(at)*			
etc. etc.					

Le double emploi, comme adjectif et comme abstrait, se répète pour *qatul*, à ceci près qu'au moins en arabe la fonction d'abstrait est exprimée par *qutul* (v. plus loin). Cf. Barth p. 15 et 101.

Il faut ici remarquer que l'ancienne différence entre *qatil* (participe) et *qatul* (adjectif) a été renouvelée d'abord par *qatil* : *qatīl*, ensuite par *qātil* : *qatīl*, ainsi en arabe et partiellement en hébreu (p. ex. héb. *šọchẹn* „habitant“ participe, *šåchẹn* „habitant“ substantif < adjectif). Enfin *qatūl* aussi est devenu un adjectif ou participe passif, d'abord invariable, comme encore en arabe, Barth p. 46, puis fléchi (part. pass. en hébreu).

§ 122. L'ancienne opposition entre *qatil* participe et *qatul* adjectif apparaît en hébreu dans les couples suivants:

**gåđẹl* „être grand“, part. *gåđẹl* : *gåđọl*, *gåđọ̄l* (adjectif) „grand“
ṭåhẹr „être pur“ : *ṭåhọr*, *ṭåhọ̄r* (adjectif) „pur“
qåđẹš „devenir sacré“ : *qåđọš*, *qåđọ̄š* (adjectif) „sacré“
qårẹƀ „s'approcher“, part. *qårẹƀ* : *qårọƀ*, *qårọ̄ƀ* (adjectif) „proche“

råḥaq „s'éloigner", part. *råḥeq* : *råḥọq*, *råḥōq* (adjectif) „éloigné"
gåƀah „être haut" : *gåƀọah* (adjectif) „haut"
šåḥar „devenir noir" : *šåḥọr* (adjectif) „noir".

Ici appartient probablement aussi *i̯åþōm* „orphelin" (< **i̯atum*).

Les formes comme *gåđọl*, *ṭåhọr*, *qåđọš*, *qårọƀ*, dont la graphie hésite entre pleine (avec waw comme *mater lectionis*) et „défective", ont été interprétées par Barth (§ 129[e]) comme des reflets de *qatāl*, contre Lagarde, qui les avait fait remonter à *qatul*. En vue de ce qui a été dit ici sur le rapport chronologique des formes verbales *qatila* et *qatula*, nous inclinons vers la solution de Lagarde, suivi d'ailleurs par d'autres auteurs comme Bauer et Leander (*Hist. Gramm. d. hebr. Spr.* I, 1922, p. 467), P. Joüon (*Gramm. de l'héb. biblique*, 1923, pp. 97 sq. et 195), ou Beer-Meyer (I, p. 99).

§ 123. Les abstraits *qitl* et *qutl* se comportent d'une façon parallèle:

i̯aḥđiqu „être versé en qc."	abstrait *ḥiđq*	comme *'ađina* „écouler"	abstrait *'iđn*
i̯aḥrisu „convoiter"	„ *ḥirṣ*	*šariba* „boire"	„ *širb*
i̯aḥqidu „nourrir de la haine	„ *ḥiqd*	*šani'a* „haïr"	„ *šin'*
i̯afsiqu „s'adonner à la luxure"	„ *fisq*	*'alima* „savoir"	„ *'ilm*
i̯aqsiṭu „rendre justice"	„ *qisṭ*	*la'iba* „jouer"	„ *li'b*
i̯aksibu „mériter, gagner"	„ *kisb*	etc. etc.	
i̯amliku „posséder, être maître de qc." etc. etc.	„ *milk*		
i̯abṭulu „être en vain"	abstrait *buṭl*	comme *ba'uda* „être éloigné"	abstrait *bu'd*
i̯aškuru „remercier"	„ *šukr*	*ǰabuna* „être timide, lâche"	„ *ǰubn*
i̯akfuru „être mécréant"	„ *kufr*	*ḥasuna* „être beau"	„ *ḥusn*
i̯alṭufu „se rapprocher de q., être aimable" etc. etc.	„ *luṭf*	*raḥuba* „être ample" etc. etc.	„ *ruḥb*

En entrant dans la conjugaison 1a (*qatala*) la forme *qutl* se heurte à l'infinitif hérité *qutul* qui lui cède sa place. La forme archaïque continue

à être employée surtout comme épithète ou nom concret ou enfin dans le style soutenu (Barth pp. 101, 111, 163). Dans le Coran et dans la poésie le dissyllabisme d'abstraits comme *ḥulum* „rêve", *ḫuluq* „qualité", *ḏukur* „action de couper", *'uruf* „timidité", *qubul* „avancement", *nuḏur* „avertissement", etc., est perçu comme une marque de style solennel ou comme une licence du mètre.

§ 124. En hébreu, le domaine propre de *qutl* est soit la conjugaison *qatula* soit la conjugaison *i̯aqtulu*. Mais *qatula* ayant reculé devant *qatila*, c'est souvent cette dernière forme qu'on trouve associée à *qutl*:

**'åḏọm* „être rouge" supposé par *'åḏọm* „rouge" et ar. *'aduma* : *'ọḏẹm* „pierre (précieuse) rouge"

**'åmọṣ* „être fort" : *'ọmẹṣ* „force"

**'årọch* „être long" supposé par *'årọch* „long", fem. *'ᵃrukkå* : *'ọrẹch* „longueur"

ar. *ḥadupa* „être neuf" : *ḥọḏẹš* „nouvelle lune"

ḥåmẹṣ et **ḥåmọṣ* supposé par ar. *ḥamuḏa* „être aigre" : *ḥọmẹṣ* „vinaigre"

**ḥåsọn* „être puissant, riche, aisé" supposé par *ḥåsọn* „puissant, aisé" et ar. *ḥaṣuna* : *ḥọsẹn* „propriété, trésor"

ḥåšọch „s'obscurcir", *ḥåšọch* „obscure" : *ḥọšẹch* „obscurité"

ṭåhẹr et **ṭåhọr* „être pur" supposé par *ṭåhọr* „pur" et ar. *ṭahura* : *ṭọhar* „pureté", *ṭọhᵒrå* „purification"

**måpọq* „être doux" supposé par *måpọq* „doux, douceur" : *mọpẹq* „douceur"

**'åmọq* „être profond" supposé par *'åmọq* „profond" et ar. *'amuqa* : *'ọmẹq* „profondeur"

**'ånọẓ* „être délicat, efféminé" supposé par. *'ånọẓ* „délicat, efféminé" : *'ọnẹẓ* „vie agréable"

'åṣẹm et **'åṣọm* „être fort, puissant" supposé par ar. *'aẓuma* : *'ọṣẹm* et *'åṣmå* „force"

qåḏẹš et **qåḏọš* „être sacré" supposé par ar. *qadusa* : *qọḏẹš* „inviolabilité, sainteté"

qåṭọn „être petit" : *qọṭẹn* „doigt auriculaire"

qåṣẹr et **qåṣọr* „être court" supposé par ar. *qaṣura* : *qọṣẹr* „le peu de longeur; impatience"

**råḥọḇ* et **råḥẹḇ* „s'élargir, s'ouvrir" supposé par ar. *raḥuba, raḥiba* : *rọḥaḇ* „largeur"

**'årọm* „être rusé" supposé par ar. *'aruma* : *'årmå* „ruse".

§ 125. Le rapport *qatila* : *qutl* est mieux attesté:

'åhẹḇ „aimer" : *'ọhaḇ* „objet d'amour"

**'åmẹn* „être éprouvé, fidèle" (cf. *'åmẹn* „certes") : *'ọmẹn* „vérité, fidélité"

**'åfẹl* „être obscur" supposé par *'åfẹl* „obscur" : *'ọfẹl* obscurité

gådęl „devenir grand, croître" : *gǫdęl* „grandeur"
zåqęn „vieillir" : *zǫqęn* „vieillesse"
**ḥåzęq* „être fort" supposé par *ḥåzęq* „fort, violent" : *ḥǫzęq* „pouvoir, appui"
ḥånęf „être impie" : *ḥǫnęf* „impiété, perversité"
ḥåsęr „manquer" : *ḥǫsęr* „manque"
**ḥåręb* „se dessécher" supposé par *ḥåręb* „sec" : *ḥǫręb* „sécheresse", *ḥårbå* „désert"
**ḥåręb* „être ravagé" supposé par *ḥåręb* „ravagé" : *ḥǫręb* „dévastation", *ḥårbå* „ruines"
kåbęd „être lourd" : *kǫbęd* „lourdeur"
målę' „être plein, se remplir" : *mlǫ'* „abondance"
**måręr* „être amer" supposé par *mręrå* „bile" et ar. *marira* (> *marra*) : *mǫr* „myrrhe", *mǫrå* et *mårrå* „amertume"
nå'ęm „être agréable" : *nǫ'am* „plaisir"
śåbęa' „être rassasié" : *śǫba'* „satiété, abondance"
šåmęa' „entendre" : *šǫma'* „renommée"
ṭåmę' „être impur" : *ṭåm'å* „impureté".

§ 126. Association de *i̯aqtulu* et *qutl*:
*i̯ę'*sǫf* „cueillir" : *'ǫsęf* „cueillette"
*i̯ę'*rǫb* „guetter" : *'ǫręb* „ruse, dol"
i̯iǥlǫm „envelopper" : *gǫlęm* „chose informe"
i̯ådǫq „broyer" : *dǫq* „ténuité, subtilité"
**i̯åḥǫl* „profaner" supposé par ar. *i̯aḥullu* : *ḥol* „profane"
ar. *i̯aḥḏunu* „porter dans les bras" : *ḥǫsęn* „sein"
ar. *i̯aḫrufu* „cueillir les fruits" : *ḥǫręf* „cueillette"
i̯imlǫch „régner" : *mǫlęch* „Moloch"
i̯imšǫl „citer un proverbe, une parabole" : *mǫšęl* „chose pareille, semblable"
**i̯iqqǫf* „abattre" supposé par ar. *i̯anqufu* : *nǫqęf* „abatture"
i̯isbǫl „porter" : *sǫbęl* „charge"
i̯åsǫch „couvrir" : *sǫch* et *sukkå* „abri"
i̯å'ǭz „être fort" : *'ǫz* „force"
i̯a'amǫd „se présenter" : *'ǫmęd* „place, endroit"
**i̯a'amǫr* „embrasser" supposé par ar. *i̯aġmuru* : *'ǫmęr* „gerbe"
i̯a'anǫš „imposer une amende" : *'ǫnęš* „amende"
i̯a'sǫr „fermer" : *'ǫsęr* „fermeture"
i̯aa'šǫq „opprimer" : *'ǫšęq* et *'åšqå* „oppression"
i̯årǫq „cracher" : *rǫq* „salive"
i̯åšūd „ravager" : *šǫd* „ravage"
i̯ittǫm „être complet, prêt" : *tǫm* „totalité, intégrité", *tummå* „intégrité, innocence"

iaḥmol „avoir pitié“ : *ḥumlå* „pitié“
ia'ᵃqob „tromper“ : *'åqbå* „ruse“
iišmor „garder“ : *šåmrå* „garde“
iišpoch „verser“ : *šåfchå* „urèthre“.

§ 127. A part cela on trouve *qutl(at)* à côté de *iaqtalu* actif:
iibḥan „éprouver“ : *boḥan* „épreuve“
iiz'al „détester“ : *go'al* „détestation“
iīšar „être droit“ : *iošer* „rectitude, droiture“
iiggah „luire“ : *nozah* „éclat“
ie'šar „être riche“ : *'ošer* „richesse“
iif'al „exécuter, faire“ : *po'al* „travail“
iirgaz „être agité“ : *rozez* „agitation“, *råzzå* „anxiété“
iirqaḥ „mélanger, assaisonner (les onguents)“ : *roqaḥ* „condiments“
iišḥad „donner, faire présent“ : *šoḥad* „pot-de-vin“
ieḥkam „être sage“ : *ḥåchmå* „sagesse“.
A noter que dans les exemples précédents *iaqtalu* n'est qu'un allomorph de *iaqtulu* 1) lorsque le verbe est intransitif (*iīšar* [3], *ie'šar*, *iirgaz*, *ieḥkam*); 2) en cas de R_2 ou R_3 = laryngale (dans le reste des exemples).

Dans les verbes *io'chel* „manger“ (d'où' *'ochel* et *'åchlå* „action de manger“) et *io'mer* „dire“ (*'omer* „dit, mot“) l'ancien vocalisme radical semble bien *u*: ar. *ia'kulu*, *ia'muru*.

§ 128. L'association entre la forme *qitl* et le perfectif *qatila* est attestée dans:

**åbel* „être en deuil“ supposé par *'åbel* „qui est en deuil“ : *'ebel* „tristesse, deuil“

**ḥåzeq* „être fort“ supposé par *ḥåzeq* „fort“ : *ḥezeq* „force“, *ḥezqå* „le fait d'être fort, force“

**ḥåte'* „pécher“ supposé par ar. *ḫaṭi'a* : *ḥeṭ'* „péché“

**ḥåleq* „être lisse“ supposé par ar. *ḫaliqa* : *ḥeleq* „flatterie“, *ḥelqå* „la propriété d'être lisse“

ḥåfeṣ „se plaire à qc.“ : *ḥefeṣ* „plaisir“

**iåšea'* „être spacieux, large“ supposé par ar. *uasi'a* : *iešaʿ* „délivrance, salut“

**kå'eb* „éprouver une douleur“ supposé par ar. *ka'iba* : *k'eb* „douleur“

**'åmeq* „être profond“ supposé par *'åmeq* „profond“ : *'emeq* „vallée“

šåmea' „entendre“ : *šema'* „renommée“

šåfel „être bas, s'abaisser“ : *šefel* „basse condition“, *šiflå* humiliation“

zåqen „vieillir“ : *ziqnå* „vieillesse“

ḥåpep „être déprimé, effrayé“ : *ḥittå* „peur“

iåre' „craindre“ : *iir'å* „crainte“

ṣåme' „avoir soif“ : *ṣim'å* „soif“

[3] Mais on a en arabe, à côté de *iasara*, aussi *iasura* „être facile“.

qåreḇ „s'approcher" : *qirbå* „approche"
**rácheḇ* „aller à cheval" supposé par ar. *rakiba* : *richbå* „action d'aller à cheval"
śåmeaḥ „se réjouir" : *śimḥå* „joie"
**śåmel* „couvrir d'un manteau" supposé par ar. *šamila* : *śimlå* „manteau"
**tåfel* „être fade, sans goût" supposé par *tåfel* „fade, sans goût" : *tiflå* „fadeur".

§ 129. Rapport *qitl* : *i̯aqtilu*, faiblement attesté:
i̯o'mer „dire" : *'emer* et *'imrå* „parole, dit"
ar. *i̯ajzilu* „couper" : *gezel* „action de ravir"
ar. *i̯a'fiku* „tourner" > *détruire": *hᵃfechå* „destruction"
i̯elech „aller" : *helech* „voyage; voyageur"
ar. *i̯azniqu* „lier" : *ziqqīm* „liens"
ar. *i̯aḥinnu* „désirer ardemment" : *ḥen* „faveur, grâce"
ar. *i̯aḥmilu* „porter" : *ḥemlå* „indulgence"
ar. *i̯aḥrimu* „frapper d'anathème" : *ḥerem* „anathème"
i̯īṣer „former" : *i̯eṣer* „formation, forme"
ar. *i̯a'ḏiru* „excuser" : *'ezer* „aide"
ar. *i̯arbiḏu* „être couché" : *rebeṣ* „couche".

§ 130. Rapport *qitl* : *i̯aqtulu*, fortement représenté:
i̯ågoz „tondre" : *gez* et *gizzå* „tonte"
i̯izkor „se souvenir" : *zecher* „souvenir"
i̯aḥᵃlof „changer" : *ḥelef* „échange"
i̯aḥᵃloq „partager" : *ḥeleq* et *ḥelqå* „part"
i̯aḥqor „explorer" : *ḥeqer* „exploration"
i̯iṭṭol „imposer" : *neṭel* „charge"
i̯ippol „tomber" : *nefel* „avortement"
i̯isbol „porter" : *seḇel* „charge"
i̯ispor „compter" : *sefer* „livre"
i̯a'ᵃḇor „passer, traverser" : *'eḇer* „rive, rivage"; *'eḇrå* „excès (d'orgueil ou de colère)"
i̯a'roch „équiper" : *'erech* „équipement"
i̯iśpoq „être abondant, suffisant" : *śefeq* „abondance"
i̯išbor „briser" : *šeḇer* „action de briser, fracture"
i̯åzom „réfléchir" : *zimmå* „projet"
i̯a'ᵃzor „aimer" : *'ezrå* „aide"
i̯årom „pourrir" : *rimmå* „pourriture; vers".

§ 131. Il y a enfin un certain nombre d'exemples de *qitl* : *i̯aqtalu*:
i̯iptaḥ „ouvrir" : *petaḥ* „révélation"
i̯itqa' „battre, sonner (du cor)" : *teqa'* „action de sonner"
i̯iḇṭaḥ „avoir confiance" : *biṭḥå* „confiance"

i̯ęḥ'raf „insulter“ : *ḥęfrå* „insulte“

i̯ifṭar „dégager, relâcher“ : *piṭrå* „premier accouchement“ [4].

§ 132. Il s'effectue donc en hébreu un changement des rapports hérités *qatula* : *qutl*, *qatila* : *qitl*, *i̯aqtulu* : *qutl*, *i̯aqtilu* : *qitl*. Il est dû à la pression exercée par le verbe-base. En effet, le remplacement de *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu* intransitifs par *i̯aqtalu* fait naître les rapports *i̯aqtalu* : *qutl* et *i̯aqtalu* : *qitl*. De l'autre côté l'élimination de *i̯aqtilu* transitif par *i̯aqtulu* conduit au rapport *i̯aqtulu* : *qitl*. Enfin le remplacement fréquent de *qatula* par *qatila* crée un contraste nouveau *qatila* : *qutl*. A côté des oppositions héritées on en trouve donc de nouvelles, *i̯aqtulu* : *qitl*, *qatila* : *qutl*, *i̯aqtalu* : *qutl* et *qitl*. La répartition de *qutl* et *qitl* est par conséquent beaucoup moins transparente qu'en arabe.

§ 133. Mais l'arabe, ayant conservé les anciens imperfectifs du type *i̯aqtilu* ainsi que les anciens perfectifs du type *qatula*, nous met à même de juger de la formule de Barth mentionnée plus haut. A en croire les matériaux arabes, on peut tout au plus affirmer qu'il y a *une certaine tendance* à grouper *qitl* avec (*qatila*) *i̯aqtilu*, — et *qutl*, avec (*qatula*), *i̯aqtulu*, tendance due à une élimination partielle de formes comportant l'apophonie *u* : *i*, *i* : *u* (v. haut § 117 sq.).

Une statistique *brute*, établie sur les données du dictionnaire arabe-allemand de Wahrmund, fournit les chiffres suivants:

qatila : *qitl*	156	exemples	(soit 46 %)
qatila : *qutl*	183	„	„ 54 %)
	339	„	
i̯aqtilu : *qitl*	262	exemples	(soit 66,7 %)
i̯aqtilu : *qutl*	131	„	(„ 33,3 %)
	393	„	
qatula : *qutl*	94	exemples	(soit 70 %)
qatula : *qitl*	40	„	(„ 30 %)
	134	„	
i̯aqtulu : *qutl*	260	exemples	(soit 60 %)
i̯aqtulu : *qitl*	170	„	(„ 40 %)
	430	„	
i̯aqtalu : *qitl*	84	„	(„ 47 %)
i̯aqtalu : *qutl*	96	„	(„ 53 %)
	180		

[4] Pour expliquer une partie d'exemples de *i̯aqtulu*, *i̯aqtalu* : *qitl*, Barth (p. 117 sq.) a recours à un ancien imperfectif *i̯aqtilu* dont l'existence préhistorique en hébreu découlerait soit d'un imperfectif à *i* arabe, soit de formes résiduaires à *i* de l'infinitif ou de l'impératif etc.; p. ex. infinitif *nifl-ọ* à côté de *i̯ippọl*, *šibr-ī* à côté de *i̯išbọr*; impératif *'ibrī* en face de *i̯a'ªbọr*, *'ęrchå* en face de *i̯a'ªrọch*; nom propre *i̯a'zęr* à côté de l'imperfectif normal *i̯a'ªzọr*.

On voit, surtout par le type *i̯aqtalu*||*qitl* et *qutl*, que *qitl* et *qutl* jouissent à peu près de droits égaux. La prépondérance d'un de ces types sur l'autre ne dépassant pas 70%, il nous semble exclu de pouvoir parler ici d'une règle et d'exceptions. Est plus significatif encore le fait qu'en face de *qatila* la formation *qutl* est mieux représentée que *qitl*. Dans ces conditions il est à peine permissible d'établir, comme le fait Barth, la loi morphologique: *qatila* et *i̯aqtilu* > *qitl*; *qatula* et *i̯aqtulu* > *qutl*.

Les types *qitl* et *qutl* représentent, par contre, deux couches chronologiques d'abstraits déverbatifs, propres d'abord aux conjugaisons intransitives (2 et 1b), lesquels ont ensuite trouvé leur chemin aussi dans la conjugaison 1a.

L'association des vocalismes *i* : *i*, *u* : *u*, préconisée par Barth, si elle existe dans un certain degré, découle d'une élimination partielle de dérivés à apophonie radicale *u* : *i*, *i* : *u*, v. plus haut § 117 sq.

§ 134. La répartition historique de l'hébreu et de l'arabe recouvre un état plus ancien, signalé plus haut § 118 et confirmé par l'akkadien (v. plus loin): *qitl*, l'abstrait du participe *qatil* de *qatila*, fonctionnait par là-même comme abstrait verbal; *qutl*, l'abstrait de l'adjectif déverbatif *qatul*, avait un caractère nominal.

En arabe l'abstrait dénominatif (dérivé d'adjectifs) *qutl* joue le rôle d'un pluriel d'adjectifs désignant les couleurs et les défauts physiques (*'aḥmar* : *ḥumr*, *'abkam* : *bukm*), tandis qu'en fonction d'abstrait il a été élargi en *qutlat* (p. ex. *ḥumrat* „rougeur"). Le même abstrait *qutl*, élargi de *-ā*, fonctionne comme le féminin de l'élatif *'aqtalu* (p. ex. *kubrā*: plur. *kubar*, comme *ḥumrat* : plur. *ḥumar*). Il fait enfin office de l'abstrait dérivé de noms de nombre ordinaux, p. ex. *ḫums* „la cinquième partie", qui peut être rapporté indifféremment à **ḫamus*, **ḫamīs*, ou *ḫāmis* „cinquième". V. ci-dessous chap. X.

Ainsi l'association entre *i̯aqtilu* et *qitl*, *i̯aqtulu* et *qutl*, ne remonte pas au sémitique commun, étant plutôt un développement propre à l'ouestique.

Dans les listes ci-dessus, arrangées suivant le principe *étymologique*, c-à-d. d'après les verbes (attestés ou *virtuels*), les oppositions sémantiques pertinentes *de date ancienne* (plus anciennes que les oppositions ouestiques ou celles propres à l'hébreu) sont représentées par:

1) *qatil(a)* : *qitl*
2) *qatul(a)* : *qutl*
3) *qatil(a)* : *qutl*

L'obstacle principal qui nous empêche d'arriver à des conclusions définitives et compulsives, est le manque d'une *description adéquate* de l'arabe classique et d'autres langues sémitiques anciennes. Nous ne connaissons que mal les *oppositions pertinentes* dans lesquelles entrent les type *qitl*, *qutl* (ainsi que beaucoup d'autres formations déverbatives discu-

tées plus loin). S'opposent-ils toujours au verbe personnel? Dans quel degré s'agit-il de formes résiduaires que nous rattachons, faute de mieux, directement à la racine verbale en remplaçant l'analyse morphologique par l'étymologie vieux style? Dans quelle mesure a-t-on affaire à des formations devenues ou redevenues dénominatives?

§ 135. Ce sont les formes *qatīl*, *qatūl*[5], qui offrent le tableau le plus compliqué. Originaires des conjugaisons 2 et 1b, elles pénètrent dans la conjugaison 1a, soit avec leur valeur ancienne (celle d'abstraits) soit avec leur valeur plus récente (adjectifs, substantifs concrets). Ici encore, pour des raisons dont il sera question plus loin, *qatūl* au sens d'abstrait est remplacé par *qutūl* (cf. ci-dessus *qutul* pour *qatul*). V. Barth pp. 84 et 127. De l'autre part il y a des formes *qatīl*, *qatūl* à sens *passif* qui jouent le rôle d'adjectifs ou de participes de *qutila* (le passif de *qatala*). Ce sont les dérivés de l'ancien passif *qatila* hérités par le passif nouveau *qutila*, différenciés par le sens.

Ainsi p. ex. en hébreu les formes *qatīl qatūl passives* sont réparties d'une manière nette: *qatīl* sert à bâtir des adjectifs et des substantifs (concrets), *qatūl* est la forme normale du participe.

On obtient *provisoirement*, en suivant Barth, la répartition que voici:

A. Avec différenciation *formelle* entre *qatīl* et *qatūl*:

conjugaison 2: *qatīl* et *qatūl* conformes au vocalisme du perfectif (*qatila* : *qatīl*, *qatula* : *qatūl*)

conjugaison 1b: *qatīl* et *qatūl* conformes au vocalisme de l'imperfectif (*i̯aqtilu* : *qatīl*, *i̯aqtulu* : *qatūl*)

conjugaison 1a: *qatīl* et *qatūl*, de sens *actif* ou noms abstraits, conformes au vocalisme de l'imperfectif (*i̯aqtilu* : *qatīl*, *i̯aqtulu* : *qatūl*).

B. Avec différentiation *sémantique* entre *qatīl* et *qatūl*:

conjugaison 1a: *qatīl substantifs* (et *adjectifs*) de valeur passive
(< *i̯aqtilu et i̯aqtulu*)
qatūl participes passifs (< *i̯aqtilu et i̯aqtulu*)

On voit que les formations sous A sont bâties *sans apophonie radicale* qualitative; les formations B présentent le degré vocalique *i* ou *u*, respectivement.

[5] En sémitique occidental, la forme à allongement *qatīl* (*qatūl*) a remplacé *qatil* (*qatul*) dans l'emploi adjectif. L'hébreu montre une répartition assez nette entre *qatīl* (*qatūl*) servant à former les substantifs et les adjectifs, et la forme résiduaire *qatil* (*qatul*) qui subsiste surtout dans l'emploi *participial*. Dans quelques cas les deux formes, *qatil* et *qatīl*, sont attestées en hébreu: on constate une différence sémantique entre *ḥåmẹṣ* „aigri" et *ḥåmīṣ* „salé", entre *qåṣẹr* „court" et *qåṣīr* „blé coupé, récolté", tandis qu'il est difficile d'en établir une entre *i̯åzẹq̯*ʿ „fatigué", ʿ*åpẹq* „ancien, vénérable", *pålẹṭ* „fugitif", et les formes correspondantes à vocalisme long (*i̯åzīq̯*ʿ, ʿ*åpīq*, *pålīṭ*).

§ 136. Voici les exemples en hébreu:

Forme *qatīl*. Conjugaison 2: *bårī'* „sain“ (ar. *bari'a*); *gbīr* „seigneur“ (*gåber*); *ḥåmīṣ* „salé“ (*ḥåmeṣ*); *i̯åǵīa* „fatigué“ (*i̯åǵeaʿ*); *i̯åḥīd* „unique“ (ar. *u̯aḥida*); *ksīl* „sot“ (ar. *kasila*); *nåʿīm* „agréable“, aimable“ (*nåʿem*); *ṣåʿīr* „jeune, petit“ (ar. *ṣaǵira*). — Dans plusieurs cas on se trouve en face d'un perfectif *qatula* : *ḥᵃsīn* „fort, puissant“ (*ḥåson*); *kabīr* „grand, puissant“ (ar. *kabura*); *ʿåpīd* „prêt“ (ar. *ʿatuda*); *ʿåpīq* „ancien, vénérable“ (ar. *ʿatuqa*).

Conjugaisons 1b, et 1a (actifs-transitifs): *i̯åṣī'* „sorti“ (*i̯eṣe'*); *nḥīraim* „narines“ (ar. *i̯anḥiru*); *ʿårīṣ* „puissant, tyrannique < effrayant“ (ar. *i̯aʿriṣu* „il empêche“); *pålīṭ* „fugitif“ (ar. *i̯afliṭu*, héb. *i̯afleṭ* nom propre); *påqīd* „surveillant“ (ar. *i̯afqidu*, akk. *ipqid*); *pårīṣ* „violent“ (ar. *i̯afriḍu*); *ṣåfīr* „bouc“ (ar. *i̯adfiru*); *tåmīm* „entier“ (ar. *i̯atimmu*). — Abstraits (> concrets): *'abīb* „bourgeon“ (ar. *i̯a'ibbu*); *'ᵃchīlå* „le manger“ (*i̯åchel*); *'åsīf* „cueillette“ (*i̯osef*); *hᵃlīchå* „action de marcher“ (*i̯elech*); *zåmīr* „chant“ (ar. *i̯azmiru*); *ḥålīl* „profanation“ (ar. *i̯aḥillu*); *ḥårīš* „terre à labourer“ (ar. *i̯aḥripu*); *nṭifōp* „boucles d'oreille“ (ar. *i̯anṭifu*); *rfīdå* „appui“ (ar. *i̯arfidu*).

Notons qu'il est souvent difficile de délimiter les substantifs concrets provenant d'anciens abstraits d'avec le groupe suivant (substantifs concrets continuant un *qatīl* passif).

Conjugaison 1a — passifs: *'åsīr* „prisonnier“; *båḥīr* „élu“; *gålīl* „tourné, cylindre“; *ḥålīl* „flûte“; *ḥånīch* „initié“; *ḥårīṣ* „tranche“; *i̯ådīd* „ami, favori; aimé, aimable“; *i̯ålīd* „fils“; *kålīl* „parfait“; *kåpīp* „pilé (en parlant d'olives)“; *måšīaḥ* „oint, prince“; *nåzīr* „consacré, prince“; *nṭiʿīm* „plantes“; *nåsīch* „libation“; *nṣīb* „lieutenant, gouverneur“; *nåṣīr* „gardé, sauvé (substantif); *nåśī'* „prince“; *ʿåmīr* „brassée“; *ʿåsīs* „moût“; *påṭīr* „lâché“ = *påṭūr*; *påsīl* „sculpture en bois“; *påpīl* „fil, corde“; *sånīf* „turban“; *qåṣīr* „récolte“; *qårī'* „appelé, invité“; *råqīʿ* „firmament“; *śåchīr* „loué; journalier, mercenaire“; *śånī'* „odieux, détesté“; *śårīǵ* „sarment de vigne“; *šåpīl* „plant, plançon“; — féminins: *brī'å* „chose créée, neuve, inouie“; *hᵃrīså* „ce qui est démoli“; *ḥᵃlīṣå* „*exuviae*, dépouille“; *mlīlå* „épi broyé“; *nṭīšōp* „sarments de vigne“; *ppiḥōp* „épées tirées“.

Forme *qatūl*. Conjugaison 2: *åmūn* „éprouvé, fidèle“ (ar.*'amuna*); *'ånūš* „persévérant, persistant“ (ar.*'anusa*); *båṭūaḥ* „confiant“; *i̯åqūš* „oiseleur“; *ʿåṣūm* „fort, puissant“ (ar.*ʿaẓuma*); *ʿårūm* „rusé“ (ar.*ʿaruma*); *ʿåpūd* „prêt“ (ar.*ʿatuda*); *šåchūl* „sans enfants“; (*šåchol*, ar.*pakula*). — Parfois c'est le perfectif *qatila* qui est le seul attesté: *låbūš* „revêtant, vêtu“ (*låbeš*, ar. *labisa*); *råḥūm* „charitable“ (ar. *raḥima*); *šåchūr* „ivre“ (ar. *sakira*).

Conjugaison 1b, et 1a (actifs-transitifs): *zåchūr* „se souvenant de“ (ar. *i̯adkuru*); *ḥårūṣ* „coupant“; *ʿåṭūf* „faible“ (*i̯aʿᵃṭof*); *šåmūr* (fém. *šmūrå*) „gardien“ (ar. *i̯asmuru*).

Abstraits (> concrets) élargis, pour la plupart, de *-å* ou *-īm*: ***mlūchå*** „gouvernement“ (*i̯imlọch*); ***ʿaz̄ūb̄å*** „départ“ (*i̯aʿazọb̄*, ar. *i̯aʿzubu*); ***ʿašūqīm*** „oppression“ (*i̯aʿšọq*); ***pqūd̄īm*** „ordres“ (*i̯ifqọd̄*); ***i̯suqqå*** „fonte“ (*i̯iṣṣọq*); ***qb̄ūrå*** „enterrement“ (*i̯iqbọr*, ar. *i̯aqburu*); ***qb̄ūṣå*** „accumulation, entassement“ (*i̯iqbọṣ*); ***šfūṭīm*** „jugement“ (*i̯išpọṭ*).

On se convainc vite que les formes *qatīl*, *qatūl* sont bien installées dans la conjugaison 2 et, par l'intermédiaire de *qatila* (ancien médiopassif de *qatala* transitif), aussi comme formes passives de 1a, que ce soient les substantifs et adjectifs à sens passif *qatīl* ou les participes passifs *qatūl*. Au contraire, le développement du sens actif-transitif (dans 1a) a été très faible en hébreu. Le sens passif de *qatīl qatūl* est dû au médiopassif *qatila*, tandis que leur sens actif-transitif s'explique par l'influence de la conj. 1b sur 1a.

§ 137. En arabe la répartition de *qatīl* et *qatūl* s'est effectuée d'une manière spéciale.

On vient de voir plus haut (§ 115) que le syncrétisme de *qatila* et *qatula* (ou plutôt l'évincement de *qatula* par *qatila*) a entraîné un scindement sémantique entre la famille de formes à vocalisme *i* (*qatil*, *qitl*, *qatīl*,.......), continuant l'ancienne valeur déverbative, et les formes à vocalisme *u* (*qatul*, *qutl*, *qatūl*,......), lesquelles se sont chargées de fonctions secondaires ou sont devenues des dérivés dénominatifs.

Il y a en effet des indices non équivoques de la différence entre les rapports *qatala* : *qatīl* (rapport direct) et *qatala* : *qatūl* (rapport indirect). C'est en première ligne *qatīl*, en deuxième ligne seulement *qatūl*, qui est devenu l'adjectif verbal de la conjugaison déponentielle *qatila* aussi bien que de la conjugaison 1b (*qatala* intransitif). Cf. surtout les remarques de Barth sur *qatīl* (p. 42 sq.) et *qatūl* (p. 46) en tant que dérivés de *qatila* (*qatula*); *qatūl* n'a pas de forme féminine spéciale tandis que *qatīl* est traité presque toujours comme un adjectif. En fait, la conjugaison déponentielle nous atteste l'état suivant:

qatīl: fonction primaire: adjective; fonction secondaire: substantive
qatūl: fonction primaire: substantive; fonction secondaire: adjective

Cette différence entre *qatīl* (valeur surtout adjective) et *qatūl* (valeur surtout substantive) résulte du système de dérivation esquissé plus haut § 115). La valeur fondamentale (substantive) du degré long est ***d'abord*** entamée dans le type *qatīl*, auquel est subordonné le type *qatūl*. Il se crée ainsi une opposition, plus ou moins passagère, entre *qatīl* (surtout adjectif) et *qatūl* (où la valeur substantive prévaut encore sur la valeur adjective).

(Cette répartition s'est développée d'un état plus ancien, celui qui est attesté en akkadien, où la valeur substantive semble dominer dans *qatīl* aussi bien que dans *qatūl*).

Quant aux formes *qatīl, qatūl* à valeur active, elles sont d'abord propres à la conjugaison 1b, et ne pénètrent qu'après coup dans la conjugaison 1a, où elles acquièrent une valeur transitive. La répartition entre *qatīl* et *qatūl* dans la conjugaison 1b, de même que celle entre *qatīl* et *qatūl* actifs dans la conjugaison 1a, correspond exactement à celle de la conjugaison déponentielle: le type *qatūl* y est invariable, le type *qatīl* est traité comme un adjectif (variabilité de genre et de nombre), v. Barth p. 175 et p. 184.

Or dans la conjugaison *qatala* transitive (1a) il y a aussi les formes *qatīl* et *qatūl* à valeur *passive*. Elles continuent les adjectifs déverbatifs appartenant à l'ancien médiopassif *qatila*. Les formes *qatīl, qatūl*, appartenant au (médio)passif *qatila* de 1a, tendent à se polariser par rapport à *qatīl, qatūl*, formes actives propres à toutes les conjugaisons. Au passif c'est donc *qatīl* qui se charge de la fonction d'abstrait (= d'apposition invariable), tandis que *qatūl* devient adjectif.

La facilité avec laquelle *qatīl, qatūl* se prêtent aux deux sens, actif et passif, est due à la valeur abstraite (neutre au point de vue de la voix) des formes invariables.

C'est le type *qatīl* fléchi, c.-à-d. ayant une forme spéciale de féminin, qui constitue le pivot du système. Le substantif *qatūl*, de valeur intransitive-passive, à force de s'opposer à *qatīl, qatīlat*, actif, devient aussi un adjectif: *qatūl, qatūlat*. La flexion adjective de *qatūl, qatūlat* passif n'est donc qu'une conséquence formelle de l'opposition *qatīl* : *qatūl* exprimée par une différence de vocalisme radical et non par une différence de flexion.

Les *qatīl, qatūl* non-fléchis sont en principe des formations résiduaires à valeur *négative*, *qatīl* = *non* actif-transitif (d'où la possibilité de sens *passif*), *qatūl* = *non* intransitif-passif (avec la possibilité de sens actif). Cf. Barth pp. 178 et 185 sq.

Il en résulte l'état linguistique postulé par les grammairiens arabes (en réalité on ne saurait parler que d'une *tendance*: a) *qatūl* invariable: valeur active; b) *qatūl* variable: valeur passive; c) *qatīl* invariable: valeur passive; d) *qatīl* variable: valeur active.

L'état arabe est plus archaïque que celui de l'hébreu, où les épithètes de forme a(*qatūl* actif) et c(*qatīl* passif) sont normalement variables.

§ 138. Entre *qatīl* et *qatūl*, en tant que noms d'action (ou infinitifs) il n'existe pas un parallélisme rigoureux. En réalité c'est presque uniquement *qatīl* qui fonctionne comme nom d'action pour les deux conjugaisons (Barth p. 82 et p. 133). L'abstrait correspondant à vocalisme *u* est en arabe généralement *qutūl* (Barth p. 84 et 127), *qatūl* étant beaucoup plus rare. Une répartition analogue, on a vu, se laisse constater pour les adjectifs substantivés *qatil, qatul* employés comme abstraits: *qatil* de *qatila* (Barth p. 14) et de *i̯aqtilu* (p. 103), mais *qutul* de *qatula* (p. 13) et de *i̯aqtulu* (p. 101).

Il paraît donc que la concurrence des abstraits *qatŭ̄l*, propres aux conjugaisons 2 et 1b et pénétrant dans 1a, et de l'abstrait hérité *qutul* (cf. l'infinitif hébreu *qṭọl*), limité à l'origine à 1a et 1b, a amené la transformation de *qatŭ̄l* en *qutŭ̄l*. C'est que la dernière forme comportait une implication, à savoir l'apophonie accessoire du vocalisme de R_1: *qatala* > *qatŭ̄l* > *qutŭ̄l*. De cette façon *qutŭ̄l* à la place de *qatŭ̄l* a pu aussi pénétrer dans la conjugaison déponentielle *qatula* comme remplaçant de *qatŭ̄l*. A la place de *qatul* on y trouve comme abstrait *qutul* (Barth p. 15 sous c). De même *qatūl* est remplacé par *qutūl* (ibid. p. 84), la forme ancienne ne se maintenant que dans les noms de sens concret. P. ex. *rukūb* inf. < *rakiba* „aller à cheval", *ṣuʿūd* < *ṣaʿida* „monter", *luzūq* < *laziqa* „adhérer"; mais *ṣaʿūd* „pente, escarpe", *labūs* „vêtement" < *labisa*, etc.

Le développement *qatūl* > *qutūl* sous l'influence du nom d'action transitif *qutūl* a eu lieu non seulement en ouestique mais aussi en akkadien (*rukūbu*, *lubūšu*).

§ 139. Les formes anciennes *qatl*, *qatal*, *qatāl* de la conjugaison 1a (*qatala*) ne sont pas limitées par les formes nouvelles *qitl* (*qutl*), *qatil* (*qatul*), *qatīl* (*qatūl*). On a vu (§§ 117, 120) que les formes nouvelles à vocalismes *i*, *u* y sont représentées à l'état de variantes *sémantiques*, ou bien dans la mesure où elles servent à *différencier* les dérivés de *i̯aqtilu* et *i̯aqtulu* tirés d'une seule et même racine verbale. La coexistance des deux strates chronologiques de dérivés déverbatifs est abondamment attestée. Parfois on constate une différenciation entre la forme récente *qitl* (ou *qutl*) et la forme ancienne *qatl*. Suivant Barth (p. 115 sq.) *qitl* penche alors vers la valeur concrète par opposition à *qatl*, qui revêt la fonction d'infinitif, p. ex. *ǰirs* „ton": *ǰars* „action de sonner", *ḥiml* „charge": *ḥaml* „a. de porter", *sitr* „voile": *satr* „a. de voiler", *siqi̯* „eau d'abreuvage": *saqi̯* „a. d'abreuver", *firq* „part": *farq* „a. de séparer", *qism* „part": *qasm* „a. de partager".

Opposés au type *qatl*, lequel s'étend sur les imperfectifs *i̯aqtilu* et *i̯aqtulu* des deux conjugaisons actives, les noms d'action nouveaux *qitl* (*qutl*) ont été de plus en plus restreints à l'emploi concret (ou dénominatif). Au contraire, le type *qatl* est devenu, surtout en arabe, presque une forme flexionnelle (*qatl* = infinitif de la conjugaison 1a).

§ 140. Une évolution en quelque sorte inverse a eu lieu en akkadien. La forme *qatl* y a été refoulée par *qitl*. En posant l'association primitive de *qatl* avec le perfectif transitif *qatala*, et celle de *qitl*, avec le perfectif intransitif *qatila*, on parvient à la distribution primitive:

	verbes transitifs	verbes intransitifs
perfectif	*kašada*	*kašida*
adjectif verbal	*kašadu*	*kašidu*
abstrait déverbatif	*kašdu*	*kišdu*

Or, par suite de la syncope akkadienne, les *adjectifs* masculins *kašadu* et *kašidu* s'identifient dans toutes leurs formes flexionnelles: *kašdu*, *kašdi*, *kašda*, etc. Par conséquent, c'est nécessairement la forme *kišdu* qui est généralisée comme *abstrait* déverbatif des verbes transitifs aussi bien qu'intransitifs (v. Soden p. 58). Au contraire, *kašdu*, si bien représenté en ouestique (surtout en arabe), se trouve plutôt refoulé comme abstrait déverbatif en akkadien (Barth p. 31 et p. 125, v. Soden p. 57).

Un schéma analogue permet de nous rendre compte de la généralisation, en akkadien, du type *maqtal*, et de la disparition totale de *maqtil* (v. plus loin § 195): la coïncidence de *kašadu* et *kašidu* en *kašdu* a eu une répercussion morphologique, la généralisation de *makšadu*.

§ 141. Il faut rappeler ici une observation importante concernant le vocalisme fondamental des conjugaisons 1a, 1b, et 2, en sémitique occidental. Dans les conjugaisons actives (1a et 1b) c'est l'imperfectif qui comporte le vocalisme fondamental *i*, *u*, ou *a* (dans le voisinage d'une laryngale), tandis que le vocalisme du perfectif est déterminé d'avance par celui de l'imperfectif („prévisible"). Au contraire, la forme *qatala* ne permet pas d'inférer toujours le vocalisme radical de l'imperfectif correspondant (ceci n'étant possible qu'en cas de R_2 ou R_3 = laryngale et encore avec des exceptions). De l'autre côté, dans la conjugaison 2 c'est le perfectif *qatila*, *qatula*, qui détermine le vocalisme de l'imperfectif (*i̯aqtalu*). Cet état de choses rappelle la situation analogue de l'indoeuropéen. Là aussi c'est tantôt le présent tantôt l'aoriste qui étant radical, offre le degré fondamental de la racine.

C'est pourquoi une forme comme *qitl* dérivée d'un verbe 1a *i̯aqtilu* (perfectif *qatala*) et une forme *qitl* dérivée d'un verbe 2 *qatila* (imperfectif *i̯aqtalu*) ne se distinguent ni dans leur structure ni dans leur valeur morphologique. Car les deux sont bâties sur le degré normal (ou bien sur le degré *i*) de la racine. Le sens imperfectif ou perfectif n'y est pour rien, et parler, comme le fait Barth, de dérivés d'*imperfectif* et de *perfectif* est méconnaître la nature de la dérivation déverbative. Une fois qu'après l'introduction du passif nouveau s'est constitué le système verbal ouestique

1a et 1b *i̯aqtilu i̯aqtulu* (*i̯afʿalu*)   2 *qatila qatula*
et
qatala (*faʿala*)   *i̯aqtalu*

les dérivés déverbatifs qui, tout en appartenant à des conjugaisons différentes (1 et 2), revêtaient des vocalismes identiques, étaient membres d'une seule série morphologique et ne se distinguaient que par les contenus lexicaux de leurs racines. Ainsi p. ex. *kisb* de *i̯aksibu* et *širb* de *šariba* ne se distinguaient pas par l'aspect imperfectif et perfectif (l'aspect

étant une catégorie verbale) mais par le sens *lexical* résultant de la différence sémantique *i̯aksibu* : *i̯aš̌rabu* ou *kasaba* : *šariba*.

§ 142. Ceci posé, il faut se demander si les formes *qatl*, *qatal*, *qatāl*, propres d'abord à 1a, ont aussi débordé leur ancien domaine en pénétrant d'abord dans la conjugaison 1b (ensemble avec le perfectif *qatala*), ensuite dans la conjugaison 2. La réponse ne saurait être qu'affirmative parce que c'est justement dans la conjugaison 1b qu'a eu lieu la différenciation de *qatl*, *qatal*, *qatāl* d'avec les types *qitl* (*qutl*), *qatil* (*qatul*), *qatīl* (*qatūl*), respectivement. Mais une forme comme *qatāl*, introduite dans la conjugaison 2 à la place de *qatīl* et *qatūl*, *suspendait* la différence apparaissant dans les formes *qatila* et *qatula* du perfectif. De l'autre côté, *qatāl* comportait l'apophonie *i*, *u* > *a* du vocalisme fondamental, c.-à-d. une *implication* par rapport à *qatīl* (*qatūl*), qui ne faisaient que répéter le vocalisme fondamental de la racine, et soulignait grâce à ce trait redondant la valeur abstraite du dérivé. La forme *qatāl* était donc prédestinée à l'emporter sur *qatīl* (*qatūl*) pour peu qu'elle ne compromettait pas une opposition *i̯aqtilu* : *i̯aqtulu* ou *qatila* : *qatula*, qui rendait désirable le maintien de la différence entre *qatīl* et *qatūl*.

Il ne faut pas oublier la forme du participe *qātil*, qui empiète sur la conjugaison déponentielle (Barth p. 202) à cause du surplus de caractérisation (*ă* > *ā*) qu'elle comporte par rapport au participe hérité *qătil*.

§ 143. D'où comme tendances générales: les formes à vocalisme *i*, *u* (avec conservation du degré vocalique fondamental) sont préférées là où il s'agit de préserver ou de créer une différence sémantique entre *qatl* et *qitl* (*qatl* et *qutl*) ou bien de faire une différence entre les dérivés de *i̯aqtilu* et *i̯aqtulu* ou de *qatila* et *qatula*. Les formes à vocalisme *a* (lequel est un trait redondant), plus expressives que les formes à vocalisme *i*, *u* (à cause justement de ce trait redondant), servent surtout à souligner la fonction *primaire*, p. ex. la valeur abstraite, du dérivé.

La pénétration de *qitl*, *qutl* à la place de *qatl*, et vice versa, produit deux espèces d'oppositions:

qitl : *qutl*, noms abstraits appartenant aux verbes (à racine homonyme) *i̯aqtilu* : *i̯aqtulu*

qatl : *qitl* = nom abstrait: nom concret, appartenant à la même racine verbale.

Quant à *qatl* : *qutl*, il faut peut-être compter avec une répartition primitive: valeur verbale et valeur dénominative § 118, à l'intérieur des verbes du type *i̯aqtulu* (*qatula*).

§ 144. L'ordre chronologique de ces changements paraît le suivant:

I) différenciation entre *qitl* et *qutl* dans la conjugaison 1b, sous l'influence de l'opposition *qitl* : *qutl* existant dans la conjugaison 2 (déponentielle);

II) pénétration, dans la conjugaison 1b, du type *qatl* etc., originaire de 1a, et différenciation subséquente entre *qatl* et *qitl* etc.;

III) extension des différences I et II à la conjugaison 1a, de la différence II, à la conjugaison 2 (déponentielle).

Ces procès sont illustrés non seulement par les dérivés du type *qatl*, *qatăl*, *qitl*, etc., mais aussi par les formations préfixales *maqtal*, *maqtil* (v. plus loin), où ils apparaissent même avec plus de netteté.

Mais la pénétration du vocalisme *a* dans la conjugaison déponentielle ne produit pas de résultats *symétriques*, p. ex. *qatl* à côté de *qitl* concret (dans le type *qatila*), et *qatl* à côté de *qutl* (pour *qatula*). D'abord parce que la forme *qatal* y était installée depuis longtemps, comme abstrait aussi bien qu'adjectif déverbatif:

i̯aqtulu : *qutul* = *i̯aqtalu* : *qatal*.

Ensuite à cause de la fusion sémantique préalable de *qatila* et *qatula*, conduisant à la constitution de deux types allomorphiques de la conjugaison déponentielle, la distribution de *qitl* et *qutl* avait changé. Ici l'akkadien et l'ouestique marchent d'une façon parallèle de sorte que la perte de distinction sémantique entre *qatila* et *qatula* semble antérieure à la dislocation des deux groupes dialectaux.

§ 145. La coïncidence sémantique *qatil(a)* = *qatul(a)*, datant du sémitique commun (*indépendamment de l'ouestique*), entraîne un changement du rapport entre *qitl*, l'abstrait de *qatil*, et *qutl*, celui de *qatul*.

On a vu (§ 115) que l'introduction de *qatil(a)* à la place de *qatul(a)* (puisque c'est celui-ci qui vient d'être évincé ou au moins rétréci) a créé un rapport direct entre *qatil(a)* et *qutl*, l'abstrait de *qatul*. C'est désormais *qutl* qui sert d'abstrait à l'adjectif verbal *qatil* et à d'autres adjectifs déverbatifs, tandis que *qitl* est limité à la fonction d'un abstrait verbal de *qatila*. Il est clair que dès avant la coïncidence de *qatila* et *qatula* l'abstrait *qutl*, dont le sens était plus nominal que celui de *qitl* (cf. p. ex. français *la qualité d'être maigre* en face de *la qualité d'avoir maigri*), a dû entrer en relation avec *qatil*, participe-adjectif verbal qui différait justement par sa valeur mi-nominale du verbe personnel *qatila*. Donc:

qutl abstrait de *qatil* et *qatul* (et d'autres adjectifs déverbatifs)

qitl abstrait de *qatila* (verbe personnel)

C'est cet état de choses qui est confirmé par les matériaux de l'akkadien. D'après Soden (p. 58) *qitl* fournit des noms abstraits déverbatifs (nomina actionis), très rarement, des abstraits tirés d'adjectifs. Au contraire, *qutl* est caractéristique d'abstraits bâtis en général sur des adjectifs, parfois sur des verbes.

§ 146. Une ancienne différence sémantique entre *qitl* déverbatif et *qutl* dénominatif semble confirmée par la coexistence des deux formes pour une seule et même racine. Cf. akk. *illu* et *ullu* „lien, chaîne"; *gipšu*

et *gupšu* „masse“; *dibbu* et *dubbu* „mot“; *dillu* et *dullu* (*dūlu*) „glorification, culte“; *ḫimṭu* „flamme, éclat“ et *ḫumṭu* „chaleur, été“; *ḫiṣṣatu* et *ḫuṣṣu* „clôture““; *ṭibqu* „couche, strate“ et *ṭubqu* „l'intérieur“; *kispu* et *kuspu* „émiettement“; *kiptu* et *kuptu* „action de verser“; *kitmu* et *kutmu* „couverture“; *mešḫu* et *mušḫu* „scintillement“; *ṣiršu* et *ṣuršu* „jet, pousse, rejeton“; *šeḫṭu* et *šuḫṭu* (*šuḫuṭ*) „émotion, transport“; *šennatu* et *šunnatu* „égalité“; *tibku* „libation“ et *tubku* „action de répandre, liquide répandu“.

L'adjectif verbal (ou primaire) *qat(i)lu* et l'abstrait *qutlu* sont attestés l'un à côté de l'autre dans les cas suivants:

Akk. *ablu* „desséché“ : *ublu* „dessèchement“; *aggu* „courroucé“ : *uggu* (*uggatu*) „courroux“; *ezzu* (même sens) : *uzzu* (*uzzatu*); *akṣu* (*ekṣu*) „violent“ : *ukṣu* „violence, subjugation“; *alīlu* „fort“ : *ullu* „force“; *emmu* „chaud“ : *ummu* (*ummatu*) „chaleur, fièvre“; *asmu* „propre, convenable“ : *usmu* (*usum*) „ornement“; *erpu* „sombre, nuageux“ : *urpu* „nuages“; *balṭu* „vivant, bien portant“ : *bulṭu* „(durée de la) vie, santé“; *gapšu* „épais; massif“ : *gupšu* „masse“; *dalbu* „affligé, malheureux“ : *dulbu* „peine, détresse“; *damqu* „bon“ : *dumqu* „bonne qualité“; *dannu* „fort“ : *dunnu* „force“ ; *ḫalqu* „perdu“ : *ḫulqu* „perdition“; *ḫamṭu* „brûlant“ : *ḫumṭu* „chaleur“; *ṭaḫdu* „gonflé, abondant“ : *ṭuḫdu* „profusion, abondance“; *kabru* „gros, corpulent“ : *kubru* „grosseur“; *kaṣū* „froid“ : *kūṣu* (*kuṣṣu*) „le froid“; *katmu* „couvert“ : *kutmu* „couverture“; *labnu* „écroulé“ : *lubnu* „écroulement“; *ma'du* „nombreux“ : *mu'dē* (plur.) „quantités“; *marṣu* „douloureux, malade“ : *murṣu* „douleur, maladie“; *šamru* „impétueux, violent“ : *šumru* „impétuosité, violence“; *sarru* (*serru*) „séditieux, mensonger“ : *surratu* (*surtu*) „sédition, trahison, perfidie“; *pazru* „caché, mystérieux“ : *puzru* (*puzurtu*) „obscurité, secret, mystère“; *paḫru* „assemblé“ : *puḫru* „assemblée“; *palḫu* „craignant (Dieu), pieux“ : *pulḫu* „crainte“; *pašqu* „onéreux, fatigant, pressant“ : *pušqu* „peine, difficulté“; *ṣalmu* „noir“ : *ṣulmu* „cheveux noirs“; *qaṭru* „fumant“ : *quṭru* „fumée“; *qallu* „méprisable, mauvais“ : *qullu* (*qūlu*) „dédain, injure“; *qardu* „fort, puissant“ : *qurdu* „force, puissance“; *ra'bu* „en colère“ : *rūbu* et *rubtu* „colère“; *rabbu* „grand“ : *rubbu* „grandeur“; *rabṣu* „habité“ : *rubṣu* „gîte, demeure“; *rapšu* „large, étendu“ : *rupšu* „largeur“ (terme mathématique); *šalmu* „intact, parfait, bien portant“ : *šulmu* „bien-être“; *šamḫu* „luxuriant, exubérant“ : *šumḫu* (*šumuḫ*) „luxuriance, exubérance“; *šaplu* „bas, inférieur“ : *šuplu* „profondeur“; *šarqu* „volé“: *šurqu* „chose volée“; *tabku* „versé, répandu“ : *tubku* „liquide versé, répandu“; *temru* „rôti“ : *tumru* „charbons, cendre“. — Akk. *matqu* „doux“ : *mutqu* „douceur“ trouve un correspondant en hébreu (*mọpẹq*).

§ 147. La coexistence de *qatlu* (< *qatilu*) et *qutlu* est donc très bien attestée. Ce fait à lui seul n'est pas une preuve définitive d'un rapport de dérivation *qatlu* (adjectif) > *qutlu* (abstrait). *A priori* le rapport peut

être indirect, *qutlu* étant motivé par le verbe tout comme l'est *qatlu*. Un argument important en faveur d'une relation *directe* entre *qatlu* et *qutlu* serait acquis si l'on réussissait à démontrer l'extension du procédé aux *adjectifs immotivés*, c.-à-d. aux racines nominales. En attendant il n'est pas possible de délimiter nettement les racines nominales d'avec les racines verbales ou, en d'autres mots, les verbes primaires d'avec les verbes dénominatifs ((v. Soden p. 97 n.). Il ne reste que les alternances syntaxiques qu'offrent les textes pour décider si l'abstrait *qutlu* appartient au verbe ou à l'adjectif verbal *qat(i)lu*. Cette entreprise, qui dépasse notre compétence, exigerait un travail monographique spécial.

§ 148. A en juger par les matériaux cités plus haut §§ 124, 125, 128), l'association entre *qatil* et *qutl* est aussi forte en hébreu et permet de tirer un parallèle entre les développements akkadiens et ouestique: *qitl* = nom abstrait déverbatif < *qatila*, *qutl* = nom abstrait dénominatif de *qatil*, *qatul*, etc.

L'arabe s'accorde avec l'hébreu en limitant *qitl* à *qatil(a)*, tandis que *qutl* y appartient à la fois à *qatul(a)* et à *qatil(a)*, Barth pp. 33, 35, 37. C'est que peu à peu *qutl* aussi redevient déverbatif de sorte que *qitl* et *qutl* finissent par représenter deux couches d'abstraits déverbatifs de *qatila*, l'une ancienne (*qitl*), l'autre plus récente (*qutl*).

Il y a lieu de se demander si le développement n'a pas été le même dans la conjugaison active, c.-à-d. si le réarrangement *i̯aqtilu* : *qitl*, *i̯aqtulu* : *qutl*, propre d'abord à 1b, étendu ensuite à 1a (v. plus haut § 143), n'est pas secondaire en ce sens qu'il s'agit en réalité de deux strates étymologiques: *qitl* abstrait déverbatif ancien, *qutl abstrait déverbatif récent continuant un abstrait dénominatif*. La tendance à associer *qitl* avec *i̯aqtilu*, *qutl* avec *i̯aqtulu* n'aurait donc agi qu'au moment où *qutl* a acquis un caractère déverbatif.

§ 149. Le contre-coup de l'introduction de *qitl*, *qutl* dans la conjugaison active 1a, à savoir la pénétration de *qatl* dans la conjugaison „déponentielle", peut être constaté en hébreu, aussi bien qu'en arabe.

En hébreu le nombre d'exemples de *qatl* appartenant aux verbes de la conjugaison 2 n'est pas élevé bien que la formation soit courante dans l'ancien Testament. Mais la grande masse d'exemples de *qatl* relèvent de la conjugaison active (1a et 1b):

α) *i̯aqtulu* transitif, p. ex. *håraz*, *i̯ah*^{a}*rọz* „tuer" > *hẹrẹz* „tuerie, massacre"; *måchar*, *i̯imkọr* „vendre" > *mẹchẹr* „chose à vendre; prix"; *måšach*, *i̯imšọch* „tirer" > *mẹšẹch* „action de tirer";

β) *i̯aqtulu* intransitif, p. ex. *måradႆ*, *i̯imrọđ* „être récalcitrant, révolter" > *mẹrẹđ* „défection"; *qåṣaf*, *i̯iqṣọf* „être fâché" > *qẹṣẹf* „colère"; *šåƀap*, *i̯išbọp* „cesser, se reposer" > *šẹƀẹp* (nom d'action);

γ) *i̯aqtilu* transitif, p. ex. *i̯åzẹl* „rouler" > *gal* „tas de pierres"; *i̯åzẹn*

„protéger“ > *gan* „jardin (enclos)“; *i̯ęlęd̄* „mettre au monde“ > *i̯ęlęd̄* „fils“;

δ) *i̯af'alu* [6] transitif (que le perfectif *fa'ala* soit attesté ou non), p. ex. *bâla'*, *i̯iḇla'* „dévorer, engloutir“ > *bęla'* „chose engloutie“; *gâzar*, *i̯igzar* „découper, partager“ > *gęzęr* „morceau, part“; *zâḇaḥ*, *i̯izbaḥ* „tuer, abattre“ > *zębaḥ* „action d'abattre, victime“;

ε) *i̯af'alu* intransitif (le parfait *fa'ala* étant attesté), p. ex. *zâraḥ*, *i̯izraḥ* „se lever (soleil)“ > *zęraḥ* „le lever“; *kâ'as*, *i̯ich'as* „être chagrin, se fâcher“ > *ka'as* „chagrin, colère“; *mâ'al*, *i̯im'al* „être perfide, porter la main à qc.“ > *ma'al* „trahison, défection“.

En tant que dérivé de *qatila* la forme *qatl* est attestée pour *'âhęḇ*, *i̯ę'ehaḇ* „aimer“ > *'ahaḇ* „amour“ (dans *'ahâḇîm*); *'âšęm*, *i̯ę'šam* „être coupable“ > *'ašmâ* „faute, péché“; *gęḇęr* < *i̯igbar* „devenir fort, croître“; *ḥâd̄ęl*, *i̯ęḥdal* „cesser“ > *ḥęd̄ęl* (proprement) „action de cesser“; *šâmę'*, *i̯išma'* „entendre“ > *šęma'* „son“. — Il faut y ajouter quelques verbes dont le perfectif, non attesté en hébreu, est de forme *qatila* en arabe: *i̯ęḥeraš* „être sourd, muet“; se taire“ (ar. *ḫarisa*) > *ḥęręš* „silence“; ar. *ġariba* „se coucher (soleil)“ > *'ęręḇ* „soir“; *i̯iṣ'ad̄* „monter“ (ar. *ṣa'ida*) > *ṣa'ad̄* „pas“; *i̯išman* „être gras“ (ar. *samina*) > *šęmęn* „graisse“.

Barth p. 125 est plutôt réservé pour ce qui est du rapport *qatila* : *qatl* en hébreu, probablement à cause de la possibilité du passage *qitl* > *qętęl* (*ibid.* pp. 30, 34, 125). Une forme héb. *qętęl*, généralement interprétée comme la continuation de *qatl*, peut donc parfois refléter *qitl*, l'abstrait régulier de *qatila*.

§ 150. De l'autre côté, Barth (p. 125) fait remarquer que certaines formes *qatl* < *qatila*, comme **mautu* „mort“, **šau'u* „chose vaine, mauvaise“, peut-être *'aul(at)u* „chose injuste, infâme“, semblent héritées du sémitique commun. Il paraît en effet que la structure particulière des verbes concaves (R_2 = *u̯* ou *i̯*) a rendu nécessaire l'introduction de *qatl* à la place de *qitl*. Les abstraits *qitl* de R_1*u̯*R_3 et R_1*i̯*R_3 coïncidant en R_1*ī*R_3, ils ont été remplacés par R_1*au*R_3, R_1*ai*R_3 suivant la proportion *i̯a*R_1*ū*R_3*u* (perf. R_1*au̯a*R_3*a*): R_1*au*R_3 = *i̯a*R_1*ū*R_3*u* (perf. R_1*au̯i*R_3*a*) [7] : R_1*au*R_3, et de même *i̯a*R_1*ī*R_3*u* (perf. R_1*ai̯a*R_3*a*) : R_1*ai*R_3 = *i̯a*R_1*ī*R_3*u* (perf. R_1*ai̯i*R_3a) [7] : R_1*ai*R_3.

§ 151. En arabe la pénétration de *qatl* dans la conjugaison „déponentielle“ *qatila* se laisse aisément établir.

Voici ce que fournit une petite statistique faite sur les deux premières lettres de l'alphabet (Wahrmund):

1) infinitifs de *qatila*: a) 89 exemples de *qatal(at)*; b) 21 exemples de *qatal(at)* à côté d'autres infinitifs; c) 8 infinitifs de forme *qatl(at)*; d) 7 infinitifs formes diverses (total 125 ex.);

[6] R_2 u/cet R_3 = laryngale (ou R_3 = *r*).

[7] De la conjugaison intransitive 1b.

2) infinitifs de *qatula*: a) 14 exemples de *qatal(at)*; b) 4 exemples de *qutūl(at)*; c) 2 exemples de *qutūl(at)* à côté de *qatāl(at)*; d) 3 ex. de *qatāl(at)* à côté d'autres infinitifs; e) 2 ex. de *qutūl(at)* à côté d'autres infinitifs; f) 3 infinitifs de forme *qatl(at)*; g) 4 infinitifs de formes diverses (total 32 ex.).

Dans le groupe 1b) il y a 5 exemples de *qatl(at)* à côté de *qatal(at)*, le membre total de *qatl(at)* dans la conjugaison *qatila* s'élève donc à 13 (c.-à-d. à plus de 10%). Cf. *'azifa*, inf. *'azf* (et *'uzūf*) „s'approcher"; *'aṭima*, inf. *'aṭm* (et *'aṭam*) „être constipé"; *'alifa*, inf. *'alf* (et *'ilf*) „s'habituer"; *'aliqa*, inf. *'alq* (et *'ilāq*) „tromper"; *'aliịa*, inf. *'alị* „avoir les fesses charnues"; *'amira*, inf. *'amr* „être (devenir) chef"; *'amina*, inf. *'amn* (à côté de *'amān* et d'autres formes d'infinitif); *bari'a*, inf. *bar'* „guérir"; *bašša* (pour *bašiša*), inf. *bašš* (à côté de *bašāšat*) „être affable, bienveillant"; *baqira*, inf. *baqr* (et *baqar*) „être fatigué, émoussé"; *baqiịa*, inf. *baqị* (à côté de *baqā* et *baqā'*) „rester (en vie), durer"; *balida*, inf. *baldat* (et *balad*) „avoir les sourcils séparés"; *ba'isa*, inf. *ba's* (à côté d'autres formes) „être indigent".

Dans 2d) on trouve un exemple de *qatl(at)*, à ajouter aux trois du groupe 2f), ce qui fait plus de 12% d'infinitifs du type *qatl(at)* à l'intérieur de la conjugaison *qatula*. Cf. *'aruḍa*, inf. *'arḍ* „être fourrageux"; *baduna*, inf. *badn* (et *badān*) „s'engraisser"; *baḏuụa*, inf. *baḏụ* „dire des choses impudiques"; *ba'usa*, inf. *ba's* „se battre courageusement".

La pénétration de *qatl(at)* dans la conjugaison déponentielle est donc bien attestée en arabe.

§ 152. Quant à l'adjectif déverbatif *qatal*, il résulte du § 116 qu'il a dû aussi s'installer dans la conjugaison 1b à côté des participes *qatil* (et *qatul*). Par rapport au vocalisme fondamental *i*, *u* de *ịaqtilu* (*iaqtulu*) la forme *qatal* comporte le trait redondant de l'apophonie (*i* > *a*; *u* > *a*). La pénétration de *qatal* dans la conjugaison intransitive 1b conduit au schéma déjà familier:

qatal (adjectif verbal de forme nouvelle) : *qatil* (a. v. de forme ancienne). Le type *qatil* se maintient surtout dans la fonction secondaire d'abstrait déverbatif. Et, tout comme pour *qatl* : *qitl* (v. plus haut) ou pour *maqtal* : *maqtil* (v. plus loin), la différence sémantique entre *qatal* et *qatil*, constituée à l'intérieur de la conjugaison 1b, est ensuite utilisée dans la conjugaison transitive.

A son tour, l'emploi de l'adjectif déverbatif *qatal* subit un rétrécissement dans son domaine primitif, c.-à-d. dans la conjugaison 1a. En tant que dérivé de verbes d'action, le type *qatal* y est souvent supplanté par des formations nouvelles, ainsi par *qutal* en arabe (Barth p. 11 et p. 22) ou par *qattāl* en hébreu. Mais il continue à être bâti, en arabe et en hébreu,

sur les verbes *qatal* désignant une qualité (cf. *ibid.* p. 11). Lorsqu'il est conservé auprès les verbes d'action, il se charge de la fonction secondaire de nom abstrait.

Etant donné qu'un abstrait (infinitif) *qatal*, imposé aux verbes „déponentiels" par la proportion

i̯aqtulu : *qutul* = *i̯aqtalu* : *qatal* (cf. héb. *qṭol* : *qṭal*, p. ex. *šchaƀ* „être couché", *šfal* „s'abaisser")

existe lui aussi dans la conjugaison 2, une forme *qatal* peut, suivant la langue donnée et suivant la racine verbale, adopter une des quatre valeurs suivantes:

α) *qatal* = adjectif verbal de *qatala* (surtout lorsqu'il s'agit de verbes désignant une qualité)

β) *qatal* = abstrait déverbatif de *qatala* (pour les verbes d'action)

γ) *qatal* = abstrait verbal de *qatila* (correspondant à *qutul* de la conjugaison active)

δ) *qatal* = adjectif verbal de *qatila* (introduit de la conjugaison active). Mais il n'est pas exclu qu'en partie les adjectifs de forme *qatal* soient identiques au nom abstrait (ou infinitif) *qatal* appartenant à *qatila*, *i̯aqtalu* (*i̯iqtalu*). Il y aurait là un nouvel exemple du passage abstrait > adjectif, bien attesté dans une série de formations, cf. surtout *qatīl*, dérivé de *qatila*, nom abstrait de provenance, devenu adjectif déverbatif (arabe, hébreu) ou participe passif (araméen) dans la suite.

§ 153. Les quatre groupes sont bien représentés en hébreu:

α) *ḥåzaq*[8] „être lié, attaché, ferme" : *ḥåzåq* „ferme, fort, violent"; *ḥåcham* „être sage" : *ḥåchåm* „sage, habile"; *ḥålal* „être percé": *ḥålål* „percé"; *ḥålaq* „être lisse" : *ḥålåq* „lisse"; *i̯åšar* „être droit, juste" : *i̯åšår* „droit, juste"; *såmar* „frémir" : *såmår* „ayant les cheveux hérissés (ὀρθόθριξ)"; *råša'* „être impie" : *råšå'* „impie";

β) *håđar* „orner" : *håđår* „ornement"; *zår* „s'écarter, s'éloigner" : *zårå'* „aversion"; *zå'* „mouvoir; frémir" : *zu̯å'å* „objet de mauvais traitement"; *ḥåmas* „opprimer" : *ḥåmås* „tort, injustice"; *i̯ålađ* „mettre au monde" : *i̯ålåđ* (abstrait > concret); *kåzaƀ* „mentir" : *kåzåƀ* „mensonge"; *låṭ* „voiler" : *låṭ* „secret, mystère"; *måšal* „citer" : *måšål* „sentence, aphorisme"; *nåqam* „venger" : *nåqåm* „vengeance"; *'åmal* „peiner, travailler" : *'åmål* „peine, travail"; *šåchar* „louer" : *šåchår* „salaire"; *šålal* „ôter, saccager" : *šålål* „butin"; *ḥårađ* „trembler" : *ḥ^arådå* „crainte, peur"; *sår* „s'écarter" : *sårå* „action de s'écarter; délit"; *'ånå* „être accablé, souffrir" : *'^anåu̯å* „humilité"; *ṣåƀå'* „aller à la guerre" : *ṣåƀå'* „guerre, expédition; armée";

[8] Si le perfectif primitif a été **håzeq* (ce que suggère l'adjectif verbal *håzeq*), l'exemple appartient à δ).

γ) *'åsẹm* „pécher" : *'åšåm* „péché, faute"; **i̯åẓẹa̯'* „être fatigué; s'efforcer, travailler" : *i̯åẓå'* „acquisition, gain"; *ṣåmẹ'* „avoir soif" : *ṣåmå'* „soif"; *rå'ẹḇ* „avoir faim" : *rå'åḇ* „faim"; *śåḇẹa̯'* „être rassasié" : *śåḇå'* „rassasiement, abondance"; ar. *ṣa'ida* „monter" : *ṣ'åḏå* „action d'avancer"; *šåmẹm* „être effrayé" : *šmåmå* „effroi";

δ) ar. *ḥadupa* „être neuf" : *ḥåḏåš* „neuf"; ar. *ṭarufa* „être neuf, récemment acquis" : *ṭåråf* „frais"; *låḇẹn* „être blanc" : *låḇån* „blanc"; ar. *'aqura* „être stérile" : *'åqår* „stérile"; ar. *'atuqa* „être libre" : *'åpåq* „insolent, effronté"; *qåṭọn* „être petit, mince" : *qåṭån* „petit"; ar. *raḥiba* et *raḥuba* „être large, spacieux" : *råḥåḇ* „large, spacieux"; *šåfẹl* „être bas, s'abaisser" : *šåfål* „bas".

En arabe, les mêmes groupes sont représentés (v. Barth pp. 11, 14, 105, et 166). Les dérivés γ) y ont été grammaticalisés en devenant l'infinitif normal de *qatila.*

§ 154. Il paraît, par contre, risqué de considérer l'abstrait *qatāl* de la conjugaison 2 comme une formation empruntée à la conjugaison active. Tout comme la forme à voyelle brève (*qatăl* de la conjugaison déponentielle) admet une double interprétation, soit comme adjectif emprunté à la conjugaison active soit comme substantif abstrait correspondant à *qutūl* (§ 152), tout ainsi *qatāl* peut *a priori* avoir une double origine: emprunt *direct* à la conjugaison active ou bien une innovation proportionnelle bâtie sur le modèle de la conjugaison active:

i̯aqtulu : *qutūl* = *i̯aqtalu* : *qatāl* [9]

Mais on trouve, au moins en sémitique méridional, l'indice d'une stratification chronologique de *qatāl* et *qatīl*, abstraits de *qatila*, qui nous fait interpréter *qatāl* comme une formation ancienne correspondant à *qutūl* de la conjugaison active, plutôt que comme une innovation empruntée directement à cette conjugaison.

En sémitique méridional *qatīl*, nom abstrait déverbatif de provenance (> adjectif ou participe), s'est répandu dans la conjugaison déponentielle à la place de l'abstrait ancien *qatāl.* Dans la mesure que *qatīl* évinçait *qatāl*, d'abord dans sa fonction primaire (substantif abstrait), ensuite dans sa fonction secondaire (apposition), *qatāl* a été peu à peu restreint à l'emploi d'épithète féminine. Sa position est devenue celle d'un *allomorph* conditionné par l'entourage morphologique. Cet état de choses constitue l'amorce d'un scindement, tantôt passager (comme en arabe), tantôt durable (comme en éthiopien) entre *qatīl*, adjectif masculin, et *qatāl*, adjectif féminin.

[9] Il ne faut donc pas confondre ce type *qatāl* de verbes intransitifs avec le type *qatāl* propre aux verbes transitifs de la conjugaison 1.

§ 155. Dans la *fonction d'épithète* c'est donc la forme *qatāl* qui est limitée par *qatīl*. La nature du rapport *qatīl* : *qatāl* se trahit par le fait qu'en arabe classique la forme *qatāl* de la conjugaison „déponentielle", employée comme apposition, se trouve de plus en plus restreinte aux substantifs de genre féminin, v. Barth p. 194 sq. On y rencontre parfois des couples du type *razīn* (masc.) : *razān* (fém.) „posé, grave", ou *ḥaṣīn* (masc.) „fortifié" : *ḥaṣān* (fém.) „chaste, sage". Ce qui est en arabe encore rare, devient une règle grammaticale en éthiopien, masc. *ṭabīb* : fém. *ṭabāb* „habile", masc. *raḥīb* : fém. *raḥāb* „large", et ainsi de suite. C'est pour cela que l'éthiopien n'a pas conservé d'abstraits verbaux du type *qatīl* appartenant à *qatila* (Barth p. 83). Les abstraits *qatāl* sont remplacés, dans la suite, par *qetāl*, tandis que *qatāl* subsiste dans l'emploi adjectif (*ibid.* p. 141).

L'état de choses éthiopien prouve 1) qu'en sémitique méridional les formes *qatīl*, *qatāl*, abstraits déverbatifs par leur origine, ont été employées comme appositions (invariables quant au genre et au nombre); 2) que l'épithète *qatīl*, en évinçant *qatāl*, y a envahi le masculin en permettent une différenciation de genres, qui dans ces formations ne s'était pas jusque-là manifestée d'une autre façon.

§ 156. En hébreu la formation *qatāl*, soit héritée soit empruntée à la conjugaison 1a, garde sa valeur fondamentale de nom d'action (les acceptions concrètes étant secondaires). Cf. *baṣṣōrẹp* „manque, aridité" (cf. *i̯ibṣọr* „diminuer, humilier"); *kåḇōḏ* „honneur, gloire" < *kåḇẹḏ*, *i̯i̯chbaḏ*; *mårōr* „chose amère" < *i̯ẹmar*; *šålōm* „bien-être, salut" < *i̯išlam* (cf. ar. *salima*). Quant aux adjectifs comme *gåḏōl* „grand, gros" < *gåḏẹl*, *i̯izdal*; *ṭåhōr* „pur" < *ṭåhẹr*, *i̯iṭhar*; *i̯åpōm* „orphelin"; *qåḏōš* „sacré" < *qåḏẹš*, *iiqdaš*; *qårōḇ* „proche" < *qårẹḇ*, *i̯iqraḇ*; *råḥōq* „lointain" < *i̯irḥaq* — que Barth a considéré comme des continuations de *qatāl* — il faut plutôt les ranger avec *qatul* (v. ci-dessus § 122).

§ 157. En akkadien, la généralisation de la forme *qatālu* (*kašādu*), propre à l'origine aux seuls verbes transitifs (*qatala*), en fonction d'infinitif par excellence, a été solidaire de la généralisation de *qatīl* (*qatūl*), propre à l'origine aux verbes intransitifs, en fonction de substantif déverbatif abstrait on concret (pour les exemples v. § 50).

§ 158. Aux adjectifs déverbatifs *qatal*, *qatil*, *qatul* correspondent les noms abstraits de forme *qatl*, *qitl*, *qutl* (chap. IV) ou bien les forme *qatāl*, *qatīl*, *qatūl* (chap. V). L'équivalence *qatl* = *qatāl* fait considérer l'insertion de *ā* entre R_2 et R_3 comme un trait redondant, soulignant la fonction secondaire du nom abstrait. A ce point de vue le rapport *qatl* : *qatāl* ressemble à celui de *qatīl* à *taqtīl* etc. (cf. § 197 sq.). En effet, le sort de *qatāl* est jusqu'à un certain degré analogue à l'emploi des formes à préfixe *ta-*. Le type *qatāl* se rapporte souvent à un verbe dérivé, cf. (Barth p. 58) ar. *'adā*,

„payement“: *'addā*; *kalām* „dit, parole“: *kallama*; *pauāb* „récompense“: *pauuaba* et *'apāba*; *ǰauāb* „réponse“: *'aǰāba* et *ǰāuaba*; *'aṭā'* „don, cadeau“: *'a'ṭā* et *'āṭā*; *falāḥ* „chance, prospérité“: *'aflaḥa*; *uaṣāt* „disposition testamentaire“: *uaṣṣā* et *'auṣā*; etc. L'association entre *qatāl* et pi'ẹl n'est pas rare en hébreu (*ibid.*).

§ 159. La forme *qitāl* semble s'être différenciée, dès l'époque de l'ouestique commun, comme nom d'instrument, nom de réceptacle, etc. De l'autre côté, le type *qutāl* désigne en général le *produit* de l'action. Barth p. 62 sq. et p. 140:

qitāl: ar. *'azara* „entourer, protéger“, *'azzara* „couvrir, voiler“, *'izār* „voile“; ar. *'asara, ia'siru* „lier“, inf. *'asr*, mais *'isār* „courroie“; ar. *ḥaǰaba* „voiler“, inf. *ḥaǰb*, mais *ḥiǰāb* „voile“; ar. *ḫanaqa, ianḫuqu* „étrangler“, inf. *ḫanq*, mais *ḫināq* "corde“; ar. *sanna, iasunnu* „aiguiser“, inf. *sann*, mais *sinān* „pierre à aiguiser, queux“; ar. *satara, iasturu* „couvrir, voiler“, inf. *satr*, mais *sitār* „voile“; ar. *'ariia* „être nu, dénudé“, *'irā* „région dénudée, désert“; ar. *kasā, iaksū* „vêtir“, inf. *kasu*, mais *kisā'* „vêtement“; ar. *labisa, ialbasu* „mettre un vêtement“, *libās* „vêtement“; ar. *lapama, ialpimu* „se couvrir le visage“, inf. *lapm*, mais *lipām* „cache-nez“; ar. *ua'ā, ia'ī* „cueillir, mettre dans un contenant“, inf. *ua'i*, mais *ui'ā'* „réceptacle, vase“; et ainsi de suite.

L'hébreu a *'åzar, ie'ezọr* „ceindre“: *'ẹzōr* „ceinture“; *ḥåg̊ar, iaḥgọr* „ceindre“: *ḥ^ag̊ōr* „ceinture“; *iåsad* „fonder“: *isọd* „fondement“; *ṣårar* „lier“: *ṣrọr* „bourse, sachet“.

Signalons, en outre, le type *qitālat* désignant les postes et les occupations professionnelles (ar. *ḫalīfat, uakīlat*, etc.).

§ 160. *qutāl*: ar. *ḥaṭama, iaḥṭimu* „casser“, inf. *ḥaṭm*, mais *ḥuṭāmat* „morceau“; ar. *rafata* „casser en petits morceaux“, inf. *raft*, mais *rufāt* „chose cassée en petits morceaux“; ar. *fatta, iafuttu* „émietter“, inf. *fatt*, mais *futāt* „miette“; ar. *qalama, iaqlimu* „rogner“, inf. *qalm*, mais *qulāmat* „rognure“; ar. *qaraḏa, iaqriḏu* „ronger“, inf. *qarḏ*, mais *qurāḏat* „chose rongée“; ar. *qāra, iaqūru* „(dé)couper“, inf. *qaur*, mais *quuārat* „coupure trou“; ar. *nasafa, iansifu* „vanner“, inf. *nasf*, mais *nusāfat* „vannure“; *našara, ianšuru* „scier“, inf. *našr*, mais *nušārat* „sciure“; etc.

La spécialisation de *qutāl* en arabe peut aussi revêtir un aspect différent: tout en conservant sa valeur abstraite, cette forme s'associe à des catégories sémantiques définies. Barth p. 141 mentionne:

a) verbes de sens „crier, appeler“, etc., p. ex. *bakā, iabkī* „pleurer“: inf. *bukā'*; *ǰa'ara, iaǰ'aru* „mugir“: inf. *ǰu'ār*; *da'ā, iad'ū* „appeler“: inf. *du'ā'*; *sa'ala, ias'alu* „demander“: inf. *su'āl*; *nabaḥa* „aboyer“: inf. *nubāḥ*; etc. — ici *qutāl* est concurrencé par *qatīl*, cf. Barth p. 134, p. ex. *'anīn* = *'unān* „gémir“, *šaḥīǰ* = *šuḥāǰ* „crier, croasser“, *nahīq* = *nuhāq* „braire“;

b) certains verbes de mouvement comme *šarada, i̯ašrudu* „s'échapper, fuir": inf. *šurād*; *nazā, i̯anzū* „assailir": inf. *nuzā'*; *qamaṣa* „galopper": inf. *qumāṣ*......;

c) verbes désignant un état anormal, maladif, ainsi *ḥabila* „être remplie, enceinte": *ḥubāl* „grossesse"; *sahida, i̯ashadu* „souffrir d'insomnie": *suhād* „insomnie"; *'aṭiša, i̯a'ṭašu* „avoir soif": *'uṭāš* „envie de boire"; *ǵuḏāb* „petite vérole volante" (< *ǵaḏiba* et *ǵuḏiba*); *lahiba, i̯alhabu* „avoir une soif violente": *luhāb* „soif violente", etc.

Il va sans dire qu'il ne s'agit là que de *tendances*. En dehors des cas cités il y a bien des exemples de *qitāl, qutāl* dont l'ancienne valeur abstraite est indépendante du sens lexical de la racine. Mais ce ne sont plus les représentants de groupes productifs.

§ 161. Les dérivés déverbatifs à degré *i, u* de R_1 comme *qitāl* et *qutāl* constituent une catégorie à part. On sait que par ailleurs le vocalisme de la première radicale n'est jamais autonome, il est, suivant le cas, *a* (*qatala*......), zéro (après préfixe), ou anaptyctique (*qutul, qitil*). A l'avis de Barth (pp. VII, IX sq., et passim), la première voyelle, n'étant pas essentielle, est apte à subir des changements *non-significatifs*. C'est un point de vue qui ne saurait être accepté par la linguistique contemporaine. Il s'agit à l'origine surtout d'une répétition du vocalisme préfixal du verbe-base, comme p. ex. dans *muqattil* correspondant à *i̯uqattilu*, ou dans *muqtilu* d'après *i̯uqtilu* (v. chap. IV). Une forme comme *qitāl* serait donc redevable de son vocalisme à *i̯iqtalu* (pour le préfixe v. chap. IV § 41 ssq.), une forme comme *qutāl*, à *i̯uqtilu* ou *i̯uqtalu*. Dans quelle mesure les matériaux s'accordent-ils avec cette hypothèse?

§ 162. Le vocalisme de la forme *qitāl*, existant à côté de *qatāl*, peut être expliqué par la voyelle préfixale d'héb. *i̯iqṭal* (ar. *i̯aqtalu*). Eliminée en tant que forme *flexionnelle* (passive), *i̯iqtalu* s'est maintenu d'abord comme un *dérivé* intransitif des verbes transitifs du type *i̯aqti/ulu*:

verbe-base transitif	*i̯aqti/ulu*	abstrait *qutūl*
intransitif dérivé	*i̯iqtalu*	abstrait *qatāl*

Le rapport *i̯aqti/ulu* : *i̯iqtalu* égale degré *a* du vocalisme radical impliquant le degré (*a* >) *i* de la syllabe préradicale. D'où aussi *qatāl* > *qitāl* comme nom abstrait du déponent *i̯iqtalu*. Par conséquent, la formation *qitāl* est plus récente que *qatāl*.

Quant à *qutāl*, on en rend compte par

imperf. *i̯aqti/ulu* : *i̯uqtilu* = *qatāl* : *qutāl*, ou bien *i̯aqti/ulu* : *i̯uqtalu* = *qatāl* : *qutāl*.

En outre, il y a la possibilité d'expliquer le *u* de *qutāl* par la première voyelle de *qutūl*:

imperf. *i̯aqti/ulu* : *i̯aqtalu* = *qutŭl* : *qutăl* ou bien *i̯aqti/ulu* : *i̯uqtalu* = *qutŭl* : *qutăl*.

Le type *qităl* remonte donc à *i̯iqtalu*, le type *qutăl*, soit à *i̯uqtilu* (*i̯uqtalu*), soit à *i̯aqtalu*. Ils représentent une transformation de *qatăl* (pour *i̯iqtalu*, *i̯uqtilu*) ou de *qutŭl* (pour *i̯aqtalu*).

La disparition de *i̯iqtalu*, remplacé par *i̯aqtalu* en arabe, et la généralisation de *qatăl* a dû refouler *qităl*, lequel en effet y est moins bien représenté que *qatăl* comme dérivé des verbes déponentiels. Cf. pour *qatāl* : *qitāl* Barth p. 140 sq. Une fois la raison de la différence *a* : *i* disparue, il serait permis de considérer avec Barth le vocalisme de R_1 comme non pertinent. Mais il faut tout de suite ajouter qu'il y a eu en même temps cristallisation d'un contraste nouveau, entre l'abstrait *qatāl* et les sens plutôt concrets de *qitāl* (*ibid.* p. 62 sq.).

§ 163. Le type *qutāl* est plus vague parce que la forme-base sous-jacente peut être soit *i̯uqtilu* soit *i̯aqtalu*. On a vu que l'arabe se sert de *qutāl* (< *i̯aqtalu*) pour désigner les états anormaux ou maladifs, p. ex. *ʿutās* „soif violente, ébriété", *suhād* „insomnie", *ḥubāl* „grossesse" (*ibid.* p. 141). Ici Barth admet la possibilité de l'influence du passif (p. 75 sq.). Notons en parenthèse que les proportions proposées plus haut sont irréprochables tandis que *qatala* : *qatāl* = *qutila* : *qutăl*, supposée par Barth, est plutôt douteuse. Mais en arabe le passif du verbe primaire (classe I) est souvent employé pour désigner les états maladifs, p. ex. *huzila* „être maigre": abstrait *huzāl*, *ṣudiʿa* „avoir mal à la tête": *ṣudāʿ* ...... De l'autre côté des exemples comme *rukām* „ce qui est accumulé; nuage", *ǰufāl* „ce qui a été emporté par l'eau", etc., et les formes analogues de l'hébreu (*ibid.* p. 63 sq.) parlent en faveur d'une valeur passive (verbes transitifs *rakama* „tasser, accumuler", *ǰafala* „emporter" ......).

L'absence d'un infinitif passif en arabe, laquelle d'après Barth (*l. c.* n. 2) serait une objection sérieuse contre l'origine passive de *qutāl*, n'est pas valable puisqu'il ne s'agit pas d'un infinitif mais d'un nom abstrait (avec des développements concrets secondaires), c.-à-d. d'un dérivé et non d'une forme flexionnelle. Or la classe verbale I (fondamentale) forme la base de beaucoup de catégories de dérivés que les autres classes (*qattala*, *inqatala*......) ne connaissent pas. Somme toute nous inclinons vers la solution que les types *ʿutāš* et *rukām* remontent le premier à *i̯aqtalu* (en tant que **qutūl*), le dernier à *i̯uqtalu* (en tant qu'un ancien **qutūl* ou **qatāl*). Le type *rukām* s'est associé directement à l'actif (transitif) tout en conservant son ancienne valeur passive.

§ 164. Il y a ensuite les deux „participes actifs", comme les appelle Barth (p. 22 et p. 40), *qutal* et *qutāl* : *rusab* „pénétrant", *huṣar* et *huṣam* „le déchireur (lion)", *ʿuqar* „lésant le dos (de la monture)", *kufat* „sautant";

butār „coupant", *ǧurāf*[10] „enlevant", etc. Brockelmann I p. 336 définit *qutal* comme une forme servant à désigner une action violente ou une qualité méprisable, p. ex. *fusaq* „dépravé", *luka'* „bas, sordide".

Dans les exemples précités de la formation *qutal* le sens de la racine verbale se trouve intensifié. Tout porte à croire que *qutal* a remplacé *qatal* en tant qu'adjectif verbal de la forme itérative (intensive) *i̯uqtilu*:

i̯aqtilu : *i̯uqtilu* = *qatal* : *qutal*.

Le fait que *qutal* est souvent concurrencé par la forme à gémination de R_2 (*quttal*) prouve que *qutal* lui-même est une forme intensive par rapport à *qatal* (celui-ci ne connaît pas la gémination, Barth p. 40 n. 2).

§ 165. Un rapport semblable existe entre *qutāl* et *quttāl* bâtis sur les verbes *qatila*. La forme *quttāl*, le remplaçant de *qutāl*, a privé celui-ci de sa valeur intensive originaire. Il faut rigoureusement distinguer ce *qutāl* intensif du type *qutāl* passif traité plus haut. Les verbes déponents forment leurs dérivés intensifs d'après le modèle des verbes actifs.

C'est que *'aqtala* fonctionne non seulement comme itératif de *qatala* mais s'identifie parfois à *qatila*, cf. Brockelmann I p. 527 sous ε (p. ex. héb. *hę''dīm* „devenir rouge", *hišmīn* „devenir gras"......, et ainsi dans toutes les langues sémitiques).

L'abstrait (d'où adjectif) *qutāl* < *qatila* fonctionne donc comme un renforcement de *qatīl*, nom abstrait et adjectif de *i̯iqtalu* (*i̯aqtalu*). C'est ainsi qu'on trouve en arabe *ṣagīr* et *ṣugār* „petit", *'aǧīb* et *'uǧāb* „admirable", *kabīr* et *kubār* „grand", *kaþīr* et *kuþār* „nombreux", *malīḥ* et *mulāḥ* „joli, gracieux". Bien que l'intensivité de *qutāl* paraisse à première vue douteuse (Barth p. 193 n. 1), elle fait sa réapparition dans la forme renforcée *quttāl* (*ibid.* p. 198 sq.), ar. *kubbār* etc.

Cf. aussi les adjectifs araméens désignant les couleurs p. ex. *'ukkām* „noir", *i̯urrāq* „vert". Le double renforcement qu'ils comportent (vocalisme *u* de R_1 et redoublement de R_2), correspond, au point de vue fonctionnel, à un autre renforcement que cette catégorie sémantique reçoit en arabe: *'aḥmaru* „rouge", *'azraqu* „bleu", *'asmaru* „brun", etc., le type *'aqtalu* étant identique à la forme de l'élatif (v. plus loin chap. X).

§ 166. Il y a aussi des dérivés de *i̯iqtalu* (*i̯uqtalu*) du type *qutal* désignant

[10] Le type *qutāl* est par son origine l'abstrait de l'adjectif déverbatif *qutal*, mais il peut évoluer vers un sens concret tout comme la forme „compensative" *qutalat* laquelle, elle aussi, fournit des noms concrets (personnels) comme ar. *subabat*, *lumazat*, *humazat* „médisant, diffamateur", *huḏarat* „bavard". De l'autre côté, il peut, tout comme *qatīl* ou *qatūl*, adopter une valeur adjective (Barth p. 63, p. 40 sq.).

Les types intensifs *qutal* et *qutāl* apparaissent en arabe aussi bien dans la conjugaison active que dans la conjugaison déponentielle, v. ci-contre.

une chose méprisable, p. ex. *zumal* „poltron", *ḥulaʿ* „impatient", héb. *šōʿår* „abominable". En réalité il s'agit d'une formation intensive *restreinte à des racines verbales de sens spécial.* Cf. les dérivés actifs comme *fusaq* „dépravé", etc.

§ 167. Les abstraits déverbatifs *qital* et *qutal* à vocalisme bref ont été conservés surtout dans les racines ultimae infirmae (R_3 = *i̯, u̯*). Ils y revêtent la forme (ar.) *fidā*^{n} (< **fidai̯*^{n}), *bukā*^{n} (< **bukau̯*^{n}). L'explication de Barth (*fidā*^{n} < **fadai̯u*^{n}, *buukā*^{n} < **bakau̯u*^{n} par umlaut p. 21 sq.) n'est pas acceptable. Dans les verbes sains *qital* et *qutal* ont cédé la place à *qitāl, qutāl,* qui l'ont emporté grâce au surplus de caractérisation (allongement). A cet égard les formes *fidā*^{n}, *bukā*^{n}, qui comportaient le vocalisme long de R_2, n'étaient pas moins bien caractérisées que les formes en *-ā'u*^{n} correspondant phonétiquement à *qitāl, qutāl.* Cf. (Barth p. 21 sq. et p. 106):

bilā^n à côté de *balā'* < *balii̯a* < **baliu̯a* „être usé (vêtements)"
riḍā^n (et *ruḍā*^{n}) < *raḍii̯a* < **raḍiu̯a* „être content"
ġinā^n à côté de *ġanā'* < *ġanii̯a* „être riche"
qilā^n à côté de *qalā'* < *qalii̯a* „détester, haïr"
širā^n à côté de *širā'* < *šarā* „acheter"
fidā^n à côté de *fadā*^{n} et *fidā'* < *fadā* „racheter"
qirā^n à côté de *qarā'* < *qarā* „accueillir"
bukā^n à côté de *bukā'* < *bakā* „pleurer"
ǰubā^n à côté de *ǰabā*^{n} et *ǰibā*^{n} „recueillir, recevoir"
surā^n à côté de *sirā'at* < *sarā* „voyager (surtout pendant la nuit)"
hudā^n à côté de *hidā'at* < *hadā* „conduire"

Pour les faits de différenciation entre *qatal* et *qutal* v. Barth p. 106.

Quant aux verbes forts, la forme *qital* s'y maintient encore chez les déponents *qatila* pour désigner les dimensions. Mais elle y joue le rôle d'un abstrait dénominatif plutôt que déverbatif en s'opposant aux adjectifs du type *qatīl,* p. ex. *kabīr* „grand", *ṣaġīr* „petit": *kibar* „grandeur", *ṣiġar* „petitesse"; *siman* „graisse, obésité"; *siraʿ* „vitesse"...... (Barth p. 106) [11]. — Le pluriel du type *kibār* ne représente qu'un renforcement de *kibar.* Entre *kabīr* (adjectif) : *kibar* (abstrait), et *kabīr* (singulier): *kibār* (pluriel) il y a une différence chronologique.

En éthiopien la forme *qetal,* dont la première voyelle continue soit *i* soit *u,* est un abstrait très fréquent des verbes intransitifs. Elle correspond à l'infinitif intransitif *qṭal* de l'hébreu. En face de l'arabe, la conservation

[11] Il y a en outre la forme renforcée *qittal* (et *qittāl*), fonctionnant comme adjectif en arabe, p. ex. *ḫinnāb* „au gros nez", *dinnāb* „exigu; nain" (Barth p. 198).

de _*qital_ dans ces deux langues est sans doute en rapport avec le maintien du préfixe _i̯i-_ de _*i̯iqtalu_ (héb. _i̯iqṭal_, _i̯ẹ-_ devant laryngale, éth. _i̯eqtal_), remplacé par _i̯a-_ en arabe (_i̯aqtalu_).

Cf. la conservation de _i_ (> _ẹ_) dans héb. _nẹchâr_ „l'étranger (= pays étranger)" de _nakira_ (ar.) „méconnaître".

C'est par l'intermédiaire des formes passives _i̯iqtalu_ (_i̯aqtalu_, _i̯uqtalu_) que les abstraits _qital_, _qutal_ se sont raccordés aux verbes actifs comme ar. _šarā_ „acheter" ou _bakā_ „pleurer", pour rivaliser avec _qutul_ ou _qatāl_. Dans les exemples du § 165 c'était _l'itératif_ (_i̯uqtilu_) qui était responsable du vocalisme _u_ de R_1 dans _ṣuġār_ ou _kubār_.

Somme toute les vocalismes _i u_ de R_1 doivent être expliqués comme remontant soit à la voyelle préfixale des formes personnelles soit à l'_u_ de _qutŭl_ (transformé en _qutăl_). Barth ne s'est pas rendu compte de ces possibilités lorsqu'il affirmait l'équivalence des formations _qatāl_ et _qitāl_, _qatāl_ et _qutāl_, _qitāl_ et _qutāl_, laquelle à son avis prouvait _l'absence de fonction diacritique_ du vocalisme de R_1 (_o. c._ p. 40).

§ 168. Les infinitifs _inqitāl_, _iqtitāl_, _iqtilāl_, _istiqtāl_ de l'arabe n'ont rien de commun avec le type _qitāl_ analysé ici. Barth les a à juste titre rattachés à la formation _qatāl_ de la conjugaison primaire. Mais le vocalisme _i_ de R_1 s'explique mal par une _dissimilation phonétique a — ā_ en _i — ā_, laquelle aurait ménagé la forme fondamentale _qatāl_.

Il faut à notre avis partir d'une relation du type _i̯anqatilu_ → _*nqatāl_ etc. Le développement de la voyelle prothétique _i_ le change en _i̯anqatilu_ → _*inqatāl_, d'où le rapport:

(vocalisme radical _i_ plus vocalisme préfixal _a_) + vocalisme morphogiquement non pertinent _a_ de R_1 — dans _i̯anqatilu_

à (vocalisme radical _ā_ plus vocalisme préfixal _i_) + vocalisme morphologiquement non pertinent _a_ de R_1 — dans _*inqatāl_.

C'est l'identité du vocalisme de R_1 avec la voyelle préfixale dans _i̯anqatilu_, qui entraîne la transformation de _*inqatāl_ à _inqitāl_. Cette assimilation est donc d'ordre _morphologique_ (structural).

Les maṣdar des formes III (_qitāl_) et IV (_'iqtāl_) paraissent suivre, pour ce qui est du vocalisme _i_, le modèle de VII—X.

§ 169. L'évolution du verbe ouestique aboutit à un parallélisme presque complet des conjugaisons 1 et 2 consistant en l'identité de leurs dérivés nominaux. Il découle de l'identité du vocalisme fondamental dans les deux conjugaisons. L'imperfectif de la conjugaison active présente _i_, _u_ (_a_ au contact d'une laryngale) impliquant le vocalisme _a_ du perfectif. Dans la conjugaison „déponentielle" le perfectif, avec son _i_ ou _u_, présuppose un imperfectif à vocalisme _a_ (ar. _i̯aqtulu_ pour _i̯aqtalu_ < _qatula_ provient d'une différenciation § 111).

Ainsi le degré fondamental, celui qui fait prévoir les autres, apparaît à l'imperfectif de la conjugaison active, au perfectif de la conjugaison „déponentielle“:

conjugaison active		conjugaison „déponentielle“	
imperfectif	*i̯aqtilu, i̯aqtulu*	perfectif	*qatila qatula*
perfectif	*qatala*	imperfectif	*i̯aqtalu*

dérivés sans apophonie (*i*, *u*) *qitl*, *qatī̆l*; *qutl*, *qatū̆l* etc. [12]
dérivés à apophonie (*i u* > *a*) *qatl*, *qatā̆l* etc.

On atteint donc en gros un état semblable à celui de l'indo-européen historique, où une catégorie déverbative donnée présente toujours un degré déterminé, normal ou autre, que le vocalisme fondamental du verbe-base apparaisse au présent, à l'aoriste, au futur, etc. (κλέπος „larcin“, cf. κλέπτω; γένος, cf. ἐγενόμην; πένθος „souffrance, deuil“, cf. πείσομαι; βέλος „trait“...).

Une formation déverbative comme *qitl* n'est pas tantôt un dérivé du perfectif *qatila*, tantôt celui d'un imperfectif *i̯aqtilu*, elle est en principe bâtie sur la racine verbale *q(a)til* que celle-ci apparaisse au perfectif ou à l'imperfectif. L'aspect n'y est pour rien. L'erreur de Barth a été de substituer une forme concrète de la conjugaison à la place de la racine verbale. Celle-ci contient, en dehors du squelette consonantique, un vocalisme fondamental déterminé.

§ 170. Jusqu'ici nous avons parlé de l'apophonie en tant qu'outil morphologique *autonome*. Dans les paragraphes qui suivent, on soumettra à l'analyse les dérivés déverbatifs dans lesquels l'apophonie, accompagnant la gémination consonantique, la suffixation, ou la préfixation, ne joue que le rôle d'un morph *complémentaire*.

§ 171. On a remarqué plus haut (§ 152) qu'en hébreu les dérivés du type *qattal* tendaient à remplacer les adjectifs déverbatifs *qatal* dérivés de verbes d'action. En réalité le type héb. *qaṭṭâl* (de quelle façon qu'on explique la voyelle de la 2e syllabe) correspond à ar. *qattāl*, fém. *qattālat* à valeur tantôt mi-participiale tantôt substantive (ceci probablement sous l'influence de l'araméen, Barth p. 49). Or *qattāl*, f. *qattālat* n'est qu'un *qattal*(*at*) remanié suivant la formule:

qatal, fém. **qatalt* (remplacé ensuite par *qatalat*)
↓
qattal, fém. **qattalt*
d'où *qatal*(*at*) → *qattāl*(*at*), v. chap. V § 48.

[12] L'apophonie *u* : *i* (*i* : *u*), jouant *à l'intérieur des vocalismes radicaux*, est pour ainsi dire subordonnée à l'apophonie *i u* : *a* représentant un *syncrétisme des vocalismes radicaux en a*, phonème neutre qui ne caractérise pas les racines verbales (les racines à R_2R_3 = laryngale mises à part).

Ainsi *qattāl(at)* représente la forme renforcée de *qatal(at)*. C'est la gémination de R_2 qui est l'exposant principal du renforcement, tandis que l'allongement n'est qu'une conséquence du rapport hiérarchique existant entre *qatal* et **qattal*. En général, les types ar. *quttal* (Barth p. 23) et héb. *qittīl* (*ibid.* p. 25) mis à part, les formations à R_2 géminé comportent normalement un vocalisme long de la 2ᵉ syllabe (entre R_2 et R_3): *qattāl* (pp. 48, 143), *qattīl* (51, 139, 197), *qattūl* (53, 132, 196), *qittāl* (143, 198), *quttāl* (65, 143, 198), *qittīl* (51, 139, 197), *quttūl* (53)[13]. Suivant leur valeur, les formes $qa_1tt\bar{a}_2l$ (où a_1 et a_2 notent les qualités vocaliques de R_1 et R_2, respectivement) doivent être considérées comme les dérivés soit de qa_1ta_2l soit de qa_1tta_2l. L'allongement à lui seul suffit pour changer un adjectif qa_1tta_2l en un substantif abstrait $qa_1tt\bar{a}_2l$, tandis que la transformation $qa_1ta_2l > qa_1tt\bar{a}_2l$ fournit des adjectifs (intensifs), des participes, ou des noms d'agent. Une superposition de la gémination sur une forme à allongement $qa_1t\bar{a}_2l$ n'est pas exclue non plus.

§ 172. La gémination est un procédé d'origine déverbative. C'est ce que prouve son emploi, qui s'inscrit à l'intérieur de noms *déverbatifs*. Le type verbal *qattala* : *i̯uqattilu* a beau être lui-même, comme tout verbe dérivé, d'origine dénominative, il a été le véhicule de l'extension de la gémination dans le domaine des formations nominales attestées dans les langues historiques. Les types plus rares à gémination de R_3 s'appuient aussi sur une formation verbale du sémitique, celle qui est continuée par ar. *iqtalla* (classe IX) et *iqtālla* (classe XI). Cf. plus loin n. 14.

Notons que tout comme le préfixe *ta-*, servant lui aussi d'élément de renforcement (v. § 198), la gémination de R_2 peut perdre sa valeur expressive pour devenir un simple outil „euphonique" (p. ex. en empêchant la syncope de la voyelle).

§ 173. A première vue le type héb. *qaṭṭål* paraît bien fournir surtout des substantifs concrets, des noms d'agent: *gannåƀ* „voleur" (< *i̯iʒnọƀ*), *dai̯i̯åʒ* „pêcheur", *dai̯i̯ån* „juge" (< *i̯åđīn*), *ḥåråš* „tailleur de pierres" (< *i̯aḥᵃrọš*), *ṭabbåḥ* „boucher, cuisinier", *kaššåf* „sorcier", *sabbål* „portefaix" (< *i̯isbọl*), *'au̯u̯ål* „homme injuste, infâme", *ṣai̯i̯åđ* „chasseur", *qallå'* „frondeur", *rakkåƀ* „cavalier, conducteur de char" (< *i̯irkaƀ*), *raqqåḥ* „*pigmentarius*" (< *i̯irqaḥ*). Autres: *ḥabbår* „compagnon, camarade", *ḥallåš* „homme débile" (< *i̯ẹḥᵉlaš*).

Mais à part cela il y a un nombre d'adjectifs et surtout de formes féminines *qaṭṭålå*, *qaṭṭẹlẹp* dont le sens abstrait se justifie par l'élément *-(a)t* ajouté à un mot-base *adjectif*.

[13] Il semble que les types *quttal*, *qittil* s'expliquent comme déverbatifs, les formations correspondantes à vocalisme allongé étant dénominatives. Dans la chaîne verbe (primaire) → *qutal* → *quttal* le remplacement de *quttal* par *quttāl* peut créer un rapport direct entre le verbe et *quttal*.

Adjectifs: *ḥaṭṭå'* (fém. *ḥaṭṭå'å*) „pécheur" (< *i̯ẹḥeṭå'*), *kẹḥåš* „menteur", *naggåḥ* „dangereux de corne" (< *i̯iggaḥ*), *sallåḥ* „clément" (< *i̯islaḥ* „pardonner"), *ṣårẹƀẹp* fém. „brûlante", *qannå'* et *qannǭ'* „jaloux", *qaššẹƀẹp* fém. „attentive" (< *i̯iqšaƀ*), *raggåz* „tremblant" (< *i̯irgaz*), *šallẹṭẹp* fém. „insolente, impudente" (< *i̯išlaṭ*); *dau̯u̯åi* „très malade", *dakkå'* „broyé; découragé, abattu".

Abstraits en -*(a)t*: *ballåhå* = *bẹhålå* „terreur", *baqqårå* „soin", *baqqåšå* „envie, désir", *hau̯u̯å* „chute", *ḥaṭṭå'å* et *ḥaṭṭå'p* „péché" (< *i̯ẹḥeṭå'*), *ḥåråƀå* „le sec" (< *i̯ẹḥeraƀ*), *i̯abbåšå* „le sec" (< *i̯iƀaš*), *påråšå* „détermination, indication", *ṣåra'ap* „lèpre", *qallåså* „raillerie", *'addẹrẹp* „splendeur", *gabbāḥap* „(proprement) qualité d'être chauve", *dallẹqẹp* „fièvre" (< *i̯iđlaq*), *'au̯u̯ẹrẹp* „cécité", *'aṣṣẹƀẹp* „douleur, souffrance", *qaddaḥap* „fièvre", *qåraḥap* „calvitie", *šallẹchẹp* „action d'abattre (un arbre)".

Le nombre de noms concrets en -*(a)t* est par contre assez limité: *lẹhåƀå* „flamme", *ṭabbå'ap* „sceau, bague" (< *i̯iṭba'*), *i̯abbẹšẹp* = *i̯abbåšå* „terre ferme" (< *i̯iƀaš*).

En hébreu et indépendamment en arabe (qui a eu recours à *qutal*) le domaine du type *qatal* (< *qatala*) a été restreint, la forme n'étant presque plus employée que pour exprimer des qualités. Le rôle important de *qattal* semble confirmé par l'akkadien où *qattal, qattil* (*qattul*) ont été le point de départ du renouvellement du présent. Selon Barth (p. 25) **qattil* est à la base des adjectifs hébreux désignant les défauts physiques.

§ 174. Tout comme dans *qattāl*, l'allongement de la voyelle dans *qattīl* fonctionne comme un morph accessoire [14]. Ce sont les qualités de *personnes* (Gesenius-Kautzsch [28] p. 243) qui sont en première ligne désignées par *qattīl*.

Exemples: *'abbīr* „fort, courageux", *'addīr* „grand, puissant", *'ammīṣ* „vigoureux, fort", *'assīr* „prisonnier", *i̯aqqīr* „cher", *kabbīr* „grand, puis-

---

[14] L'alternance *géminée* : *consonne simple* étant hypothétique et en tout cas plus ancienne que l'alternance *voyelle longue* : *v. brève*, la gémination doit être considérée comme un moyen morphologique plus archaïque que le degré long. Mais il ne s'en suit pas qu'il faille interpréter les formes du type *qattāl* par la superposition de l'allongement sur la gémination (et non *vice versa*), p. ex. *qattāl* < *qattal* < *qatal* (non pas *qattāl* < *qatāl* < *qatal*). La valeur sémantique indécise de l'allongement a très bien pu être renforcée par la gémination, caractéristique d'*adjectifs*.

D'après Barth (p. X—XII) la gémination de R_2 ou R_3 est un procédé de dérivation dénominative, indépendant de la gémination verbale dans *qattala* ou *(i)qtalla*. C'est vrai au point de vue de l'état historique, bien que la gémination soit *restreinte aux noms déverbatifs*. Mais au point de vue génétique la nuance intensive qui leur est propre s'explique d'une façon naturelle par *qatala* → *qattala* (ou *iqtalla*) → nom à géminée R_2R_2 (ou R_3R_3), avec rattachement secondaire du dérivé à *qatala*. Une fois référés à *qatala*, les dérivés gardent la nuance intensive propre à la gémination.

sant", *sårīs* (< **sarrīs*) „châtré", *ʿallīz* „joyeux, triomphant", *ʿårīṣ* „puissant, violent", *pårīṣ* „violent", *ṣaddīq* „juste, honnête, loyal", *śaggīʾ* „grand", *šallīṭ* „souverain", *taqqīf* „fort". — Comme ces adjectifs se rapportent presque exclusivement aux personnes, ils peuvent facilement subir la substantivation.

§ 175. L'emploi simultané de la géminée et de l'allongement a été encore plus étendu pour *qattūl*. On trouve non seulement des adjectifs „personnels" comme *ḥannūn* „miséricordieux", *ḥårūṣ* (< **ḥarrūṣ*) „diligent, appliqué", *ṣårūaʿ* (< **ṣarrūaʿ*) „lépreux", *raḥūm* (< **raḥḥūm*) „miséricordieux", *šakkūl* „privé d'enfants" (femme, animal), ou *ʾallūf* „confident" — mais aussi *bakkurōp* „primeurs, premiers fruits", *ḥallūq* „lisse", *qaššuƀ* „attentif" (oreille), des substantifs abstraits comme *baṭṭuḥōp* „sécurité" (supposant un *baṭṭūaḥ* „confiant"), *ʿaṣṣumōp* „arguments, excuses", *ḥammūq* „action de tourner, courbement", et enfin des substantifs concrets, p. ex. *ʿammūđ* „colonne", *ʿattūđ* „bouc" (forme héritée ar. *ʿatūd*, akk. *atūdu*). De cette façon la valeur précise de la gémination, au moins en ce qui concerne la formation *qat(t)ūl*, devient peu à peu diffuse [15].

§ 176. Quant au type **quttūl* (héb. *qiṭṭūl*), il offre la gémination de la forme intensive *piʿel*, dont il est dérivé (Barth p. 156: Piʿel-Abstracta):

i̯aqtilu (*i̯aqtulu*) : *qutūl* = *i̯uqattilu* : *quttūl*.

P. ex. *i̯ƀaʿep* „effrayer" : *biʿūpīm* „terreur"; *i̯gaddef* „railler, blasphémer" : *giddūf* „raillerie"; *i̯hallel* „louer" : *hillūlīm* „louanges, actions de grâce"; *i̯ḥaššeq* „lier" : *ḥiššuqīm* „liaisons > rayons (de la roue)"; *i̯chapper* „expier" : *kippurīm* „expiation"; *i̯naʾef* „commettre un adultère" : *niʾufīm* „adultère"; *i̯naḥem* „consoler" : *niḥumīm* „consolation"; *i̯fattaḥ* „graver" : *pittūaḥ* „gravure"; *i̯ṣappe* „couvrir, garnir" : *ṣippūi* „dépôt adhérent de métal"; *i̯qabbeṣ* „assembler" : *qibbūṣ* „assemblée"; *i̯qaššer* „attacher" : *qiššurīm* „bande, écharpe"; *i̯raqqaʿ* „marteler, aplatir" : *riqquʿīm* „lame de métal"; *i̯šakkel* „priver d'enfants" : *šikkulīm* „état d'être sans enfants"; *i̯šallaḥ* „renvoyer, congédier" : *šillūḥīm* „cadeau de séparation"; *i̯šallem* „accomplir, récompenser" : *šillūm(å)* „récompense"; *i̯šaqqeṣ* „détester" : *šiqqūṣ* „chose détestée"; *i̯malleʾ* „remplir, enchatonner, sertir (les joyaux)" : *milluʾå* „chatonnement, sertissure".

§ 177. Sans nous engager sur la gémination dans les autres langues sémitiques, relevons ici une particularité (en première ligne de l'arabe) consistant à remplacer la première ou la deuxième moitié de la géminée par des diphtongues descendantes ou montantes. Au lieu de *-aRRa-*

---

[15] Barth p. 133: „Da diese Schärfungen... in Parallelformen fehlen, so scheinen sie nicht wesentlich zu sein" (*ʾaššurenū* et *ᵃšurenū*„ notre pas"; *ḥabburōp* „blessures" : *ḥᵃƀuråpō* „sa blessure").

(R = n'importe quelle consonne) on trouve aussi *-aiRa-*, *-auRa-*, ou *-aRi̯a-*, *-aRu̯a-*. Ce fait, à première vue déconcertant, s'explique par la forme géminée des racines „défectives" (R_3) ou „concaves" (R_2): 1) racines défectives R_1aR_2*ai̯i̯u*, R_1aR_2*au̯u̯u*; 2) racines concaves R_1*ai̯i̯a*R_3*u*, R_1*au̯u̯a*R_3*u*. — La formule 1) rend compte du type diminutif ar. *qutail* (v. chap. X), *qittaul* (Barth p. 315 sq.). La formule 2) explique en même temps les types morphologiques *qaital*, *qautal* etc. (Barth p. 54 sq. et p. 169), et les types *qiti̯al*, *qatu̯al* (p. 315). Cf. § 60 sq.

§ 178. Les suffixes *-ān*, *-(a)t*, *-ā*, *-ā'* sont ajoutés tantôt aux thèmes d'adjectifs déverbatifs pour former des abstraits, tantôt aux substantifs déverbatifs pour renforcer leur valeur abstraite. C'est cette distinction et non pas celle entre les „dérivés du perfectif" et les „dérivés de l'imperfectif" qui est essentielle lorsqu'il s'agit d'établir la chronologie des dérivés déverbatifs à suffixe. Nous nous contentons ici d'illustrer cette différence par quelques exemples des dérivés en *-ān*.

§ 179. Le type *qatalān* (héb. *qiṭṭålọn*) représente l'abstrait bâti sur l'adjectif déverbatif *qatal* dont on vient de parler. Dans ce cas le suffixe *-ān* est à peu près équivalent à l'adjonction de *-(a)t*. On a héb. *zikkårọn* „souvenir, mémoire" < *i̯izkọr*; *ḥippåzọn* „fuite" < *i̯aḥpọz*; *ḥiššåƀọn* < *i̯aḥšọƀ*; *kiššålọn* „chute" < *i̯iškọl*; *'iśśårọn* < *i̯a'śọr*; *piqqåđọn* „consignation, dépôt" < *i̯ifqọđ*; *pittårọn* „interprétation" < *i̯iftọr*; *šibbårọn* „action de briser" < *i̯išbọr*; etc. — Mais *-ān* n'est qu'un simple renforcement des abstraits *qitl*, *qutl* ou *qatal* dans *ḥẹšbọn* „calcul" (< **ḥišb*), *kišrọn* „avantage, réussite" < *kåšẹr*, *ḥ*ᵃ*råƀọn* „sécheresse" (< **ḥåråƀ*) < *ḥårẹƀ* „sécher".

La parenté des formes en *-ọn* et d'abstraits en *-at* ou zéro ressort d'exemples comme *d'åƀọn* „angoisse" à côté de *d'åƀå*; *i̯i̯ṗrọn* „avantage" : *i̯ẹṗẹr* „surplus"; *'i̯u̯u̯årọn* „cécité" : *'au̯u̯ẹrẹṗ*; *'iṣṣåƀọn* „chagrin" : ar. *ġađab*; *ṣimmå'ọn* „terrain aride" : *ṣåm'å* „soif"; *r'åƀọn* „faim" : *rå'åƀ*; *riqqåƀọn* „pourriture" : *råqåƀ*; *šabbåṗọn* „observance du sabbat" : *šabbåṗ* „sabbat"; *šimmåmọn* „horreur" : *šmåmå* „désolation"; peut-être *ḥẹsrọn* „manque" : *ḥẹṣẹr* (< **ḥisr*).

§ 180. Ce rôle de *-ān* comme suffixe renforçant la valeur abstraite du dérivé est différent de celui qu'il revêt au pluriel *-ānū*, *-ānī* [16] de l'akkadien. A notre avis le pluriel *-ānū* est un corollaire de la disparition de la valeur de *-ān-* comme suffixe de dérivation.

La valeur particulière de *-ān* en akkadien primitif rappelle dans une certaine mesure celle de *-at* féminin. Le singulier ordinaire réunissant deux acceptions, individuelle et générique, le suffixe a servi à mettre en

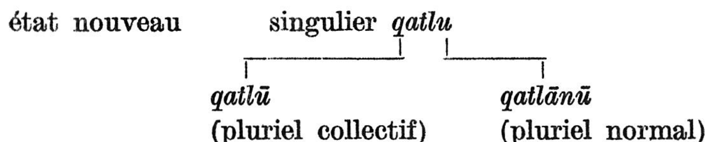
---

[16] A cause de l'orthographe v. babylonienne („altbabylonisch oft mit gelängter Endsilbe", v. Soden p. 77) nous admettons contre v. Soden que la voyelle finale de *-ānu* continue l'ancienne longue du pluriel.

relief la première (v. Soden p. 70)[17]. Mais dans la langue historique l'opposition semble déjà avoir tombé en désuétude. Des dérivés isolés comme *(w)aṭmānu* „(édifice du) temple", ou des différenciations du type *šulmu* „salut" : *šulmānu* „cadeau", en font foi. Le revers de la désagrégation des dérivés en *-ān* c'est justement l'apparition du nouveau pluriel en *-ānū*, et la limitation de l'ancien pluriel en *-ū* à une fonction secondaire (collectif):

état ancien:	singulier	*qatlu*	singulatif	*qatl-ānu*
	pluriel	*qatlū*	pluriel	*qatl-ānū*

La disparition de la différence sémantique entre *qatlu* et *qatl-ānu* entraînant celle entre les deux formes du pluriel, c'est *qatl-ān-ū*, forme comportant une implication, qui tendra à évincer *qatl-ū*, rétréci peu à peu à l'acception collective. La catégorie du nombre s'achemine vers un



A partir d'un certain moment l'akkadien disposait par conséquent de deux morphèmes de pluriel, *-ānū* et *-ū*. C'est le premier qui était prédestiné à l'emporter sur l'autre, d'une part à cause du trait *redondant -ān-*, de l'autre part parce que l'opposition *-ŭ* (sing.) : *-ū* (plur.), d'ordre purement quantitative, était en akkadien d'une stabilité incertaine. On a donc tiré parti d'un trait redondant pour la renforcer.

Le pluriel ancien (*-ū*, *-ī*) se trouve de ce fait restreint à l'emploi secondaire de *collectif*. L'opposition sémantique entre *šarrū* et *šarrānū*, entre *ilū* et *ilānū* a été mise en lumière par M. Goetze (Language 22, 1946, p. 121—130). Nous ne partageons pas, par contre, son opinion attribuant au pluriel en *-ān-ū*, *-ān-ī* une origine ancienne. C'est justement la disparition de la valeur de *ān* qui a rendu possible le renouvellement du pluriel en akkadien. Cela ne veut pas dire que le phénomène ne se soit pas répété, p. ex. en araméen (pluriels en *-ān-īn*, *-ān-ē*, *ibid.* p. 126).

En partant du sens individualisant ou singulatif de *-ān-* on arrive aussi à expliquer d'une manière plausible l'article défini (= la „nouna-

[17] Dans les noms d'unité en *-at* il s'agit plutôt de l'opposition *individuel* : *collectif* (cf. plus loin § 218). La fonction individualisante ainsiq ue la fonction hypocoristique-diminutive de *-ān* (p. ex. akk. *mīrānu* „bestiole; petit chien", cf. aussi les diminutifs en *-ān* du sémitique septentrional), laquelle est du reste très rare, remontent à un ancien adjectif en *-an* et en représentent des substantivations différentes. Pour le suffixe *-ăn* v. Barth p. 344, et ici-même § 53. Evincé par la forme à degré long *-ān*, il est devenu plutôt rare en arabe classique.

tion“ de l'état déterminé) du sudarabique. La „nounation“ sudarabique n'a rien en commun avec celle de l'arabique du Nord, traitée plus loin (v. chap. IX § 242 ssq.), dont elle est plutôt le successeur fonctionnel. Sa forme phonétique est un *-ān-* attaché d'abord à la racine, devant les désinences du duel et du pluriel. Ensuite, renforçant et puis remplaçant la nounation héritée, qui disparaît à la fin de mot, *-ān* se charge de la fonction d'article défini et s'ajoute comme tel aux désinences du duel et du pluriel. Voici le schéma de ce développement:

état indéterminé *kalbu*	individualisé *kalb-ān-u*
état déterminé *kalbu-n*	individualisé *kalb-ān-un*

d'où, après la chute des finales:

singulier	état indéterminé	*kalb*
	état déterminé	*kalb-ān*
duel	état indéterminé	*kalbān* (*kalbain*)
	état déterminé	*kalbān-ān* (*kalbain-ān*)
pluriel	état indéterminé	*-āt*
	état déterminé	*-āt-ān*

Pour la forme des désinences dans les différents dialectes sudarabiques v. M. Höfner *Altsüdarab. Gramm.*, 1943, p. 123.

Suffixe de dérivation à l'origine, l'élément *-ān* avance donc au rang d'un outil grammatical (article). Le changement de fonction entraîne celui de la place: au lieu de précéder les désinences *-ān*, *-ain*, *-āt* (pas d'exemple pour *-ūn*, *-īn*), il s'installe à la fin du substantif fléchi.

§ 181. Pour ce qui est de l'origine sémitique des formations en *-ān*, il est probable que les adjectifs verbaux *qatal*, *qatil*, *qatul*, munis du suffixe *-ān*, syncopaient la voyelle de la deuxième syllabe (cf. *ḫamsatu* < **ḫamisatu*, *i̯aqtulu* < **i̯aqa*^{x}*tulu*, *maqtalu* < **maqa*^{x}*talu*, etc.). Suivant le chapitre IV les formes *qata*^{x}*lān* ont passé à *qatlān*, *qitlān*, *qutlān* (*qatlān* est limité à la fonction secondaire, c.-à-d. à l'emploi comme apposition, cf. le type ar. *sakrān*, *sakrā*). La forme *qatalān* a été refaite sur l'infinitif intransitif *qatal*, à une époque où *qitlān*, *qutlān* n'étaient plus référés à *qatil*, *qatul*, mais plutôt à *qitl*, *qutl*. Or dans *qitlān*, *qutlān*, confrontés avec les abstraits *qitl*, *qutl*, le suffixe ne servait qu'à *renforcer* la valeur abstraite, inhérente aux mots-bases. Donc *qitl* : *qitlān*, *qutl* : *qutlān* = *qatal* : *qatalān*.

§ 182. En passant aux dérivés à préfixe soulignons le caractère *déverbatif* des formes à *ma-* (*mi-*) relevé par les grammairiens arabes aussi bien que par les linguistes européens. Le lien avec le verbe s'était établi par l'intermédiaire de noms déverbatifs dont la prépondérance en sémitique a effacé les *commencements dénominatifs* de la formation: *x* (verbe) → *y*

(nom déverbatif caractérisé par l'apophonie) → *z* (= *y* muni du préfixe *ma-*). Il paraît donc que c'est le dépérissement de la préfixation dans la dérivation dénominative qui a conduit au rapport direct entre *x* et *z*.

Les dérivés en apparence dénominatifs à préfixe *ma-* sont trop sporadiques pour étayer l'hypothèse d'un ancien procédé dénominatif. En effet, au lieu de considérer les exemples comme héb. *maʿi̯ån* „source“ < *ʿai̯i̯n*, ar. *maḏ'abat* „lieu où il y a des loups“ < *ḏi'b*, *maqpa'at* „lieu où il y a des concombres“ < *quppā'*, *qippā'* (cf. héb. *miqšå* < *qiššū'å*) comme des archaïsmes confirmant l'origine dénominative du procédé, il est plus naturel d'admettre l'intermédiaire d'un verbe dénominatif, existant ou virtuel. L'apophonie caractéristique de la formation trahit sa provenance déverbative.

Pour expliquer le type ar. *maqpa'at* = héb. *miqšå*, il faut partir d'une chaîne primitive *x* (nom primaire) → *y* (verbe dénominatif du type *qatala*) → *z* (abstrait déverbatif *maqtal*). En outre, les verbes dénominatifs *y* ont été „résultatifs“, c.-à-d. transitifs et régissant un complément „interne“ (comme p. ex. en français *écrire une lettre*, *bâtir une maison*, etc.). La décadence du procédé archaïque consistant à former les dénominatifs du type *qatala*, a mis *maqtal* en relation directe avec le nom-base. Une opposition comme ar. *'asad* „lion“ : *ma'sad* est par conséquent comparable à *'asad* : *'usūd* (pluriel interne provenant de l'abstrait d'un verbe dénominatif, v. chap. XI). Seulement, c'est la fonction sémantique *secondaire* de *maqtal* (nom de lieu) qui entre en rapport direct avec le nom primaire (d'où „lieu abondant en lions“).

§ 183. En ouestique la forme à préfixe *ma-* était propre aussi bien à la conjugaison 1a qu'aux conjugaisons 1b et 2, à une époque où la conjugaison 1b ne connaissait que le perfectif *qatila*:

qatala : *maqtal* = *qatila* (*qatula*) : *maqtil* (*maqtul*)

Puis, après la pénétration de *qatala* dans la conjugaison 1b, on s'attend (tout comme pour *qatl*, *qitl*, *qutl*) aux deux tendances: d'un côté à différencier les dérivés de *i̯aqtilu*/*i̯aqtulu* (tirées de la même racine consonantique) en remplaçant *maqtal* par *maqtil* et *maqtul*, et, de l'autre côté, à renouveler *maqtil* et *maqtul*, formes sans apophonie, par *maqtal*, forme à apophonie (*i u* > *a*) soulignant la valeur primaire (abstraite) de la formation. Il en résulte un tableau qui rappelle la distribution de *qatl*, *qitl*, *qutl*. On observe une tendance à opposer l'abstrait *maqtal* au nom concret *maqtil*, parallèle à la tendance à contraster l'abstrait (l'infinitif) *qatl* et le concret *qitl*. Dans les deux cas les formes à vocalisme *u* (*maqtul*, *qutl*, respectivement) sont représentées dans un degré moins fort que les formes à *i* (*maqtil*, *qitl*), ce qui s'explique par la décadence du type *qatula* et le caractère secondaire de *qutl*, *maqtul* à l'intérieur des conjugaisons 1a, 1b.

Il est juste possible que *maqtul* comportait un sens plus nominal que *maqtal/maqtil*, cf. *qutl* en face de *qatl/qitl*, ou bien était dénominatif.

Cf. la règle bien connue grammdes airiens arabes suivant laquelle les imperfectifs du type *i̯aqtilu* imposent leur vocalisme aux noms de lieu et de temps (*maqtil*), tandis que les dérivés concrets des imperfectifs *i̯aqtulu* et *i̯aqtalu* présentent le vocalisme *a* (Barth pp. 259 et 240 sq.). Dans certains cas, pour différencier les dérivés de *i̯aqtulu* on a eu recours au modèle *maqtal* : *maqtil* offert par le type *i̯aqtilu* (Barth p. 260 sous 2).

§ 184. La cause principale du manque de parallélisme entre *maqtil* et *maqtul*, c'est l'association secondaire du dernier avec les *noms déverbatifs*. C'est ainsi que *maqtul(at)* entre en rapport avec *qutul*, dont il est perçu comme un renforcement, et que sur le modèle *qutul* : *maqtul(at)* on forme aussi *maqtūl(at)* comme un renforcement de *qutūl* ou *qatūl*. Or, le vocalisme *u* de *qutŭl* étant devenu indépendant de celui de l'imperfectif (*u*, *i*, *a*), les formations *maqtul(at)*, *maqtūl(at)* ne présupposent pas nécessairement *i̯aqtulu* (Barth p. 253 sq., p. 256 sq.).

§ 185. En général la forme primitive *maqta*^{a}*l* est exposée de deux côtés à des scindements motivés d'une part par la différence entre les perfectifs *qatala* et *qatila*, de l'autre part, par le flottement *i/u* de certains imperfectifs [18].

Il existe en ouestique deux possibilités de former un dérivé déverbatif à préfixe *ma-*, soit avec apophonie (*u i* > *a*), soit sans apophonie. Le dernier est subordonné au premier; c'est que *maqtal* peut se rapporter à *i̯aqtilu* aussi bien qu'à *i̯aqtulu*, mais *maqtilu* et *maqtulu* (dans la mesure qu'il est déverbatif) sont limités aux formes-bases *i̯aqtilu* et *i̯aqtulu*, respectivement. C'est cette différence de zones d'emploi qui crée un rapport de subordination entre *maqtal* et *maqtil* (*maqtul*). Tout comme *qitl* (*qutl*) par rapport à *qatl* (v. § 117), *maqtil* (*maqtul*) est un sous-type de *maqtal*.

§ 186. Le manque de parallélisme entre *maqtil* et *maqtul* en arabe ressort de la règle valable pour la formation des noms de lieu et de temps: *maqtil* < *i̯aqtilu*, mais *maqtal* < *maqtulu* et de *maqtalu*.

---

[18] *A priori*, le vocalisme préfixal *i* d'ar. *miqtăl* peut être relativement récent. Nous renvoyons ici à l'opinion de Barth (pp. 236, 238), qui croit à un rapport entre le *i* de *miqtăl* et celui du type *qitāl* fonctionnant aussi comme nom d'instrument. Une proportion *qatāl* : *maqtal* = *qitāl* : *miqtāl* expliquerait bien l'équivalence de l'allongement et de la préfixation (de *mi*) dans les noms d'instruments. Cf. l'identité de sens entre *sinān* et *misann* „queux", entre *ʿiṭāf* et *miʿṭaf* „manteau", etc. (Barth p. 62 n. 1).

De plus, *miqtal* (*et miqtāl*) remplacent *qitāl* dans sa fonction d'épithète, cf. Barth p. 244 et p. 251 („Steigerungspartizipia"), p. ex. *miʿṭār* „parfumé".

Mais une fois qu'on explique le *i* d'ar. *qitāl* par **i̯iqtalu* (§ 162), il semble préférable de s'en tenir à la même explication pour *miqtăl*.

Or, de l'autre côté, il y a les noms abstraits *maqtal* dont le vocalisme *a* est indépendant du vocalisme verbal. La voyelle de R_2 est par conséquent conditionnée en même temps par des facteurs sémantiques et phonétiques:

imperfectif	*i̯aqtilu*	*i̯aqtalu*	*i̯aqtulu*
nom d'action	*maqtal*	*maqtal*	*maqtal*
nom de lieu	*maqtil*	*maqtal*	*maqtal*

L'état historique marque la fin d'une évolution dont le départ a été:

conjugaison 1a *maqtal* (fonction primaire : nom abstrait, fonction secondaire : noms concrets, p. ex. noms de lieu)
conjugaison 1b et 2 *maqtil* „ „

La pénétration de *maqtal* dans la conjugaison 1b s'est faite dans deux sens: *maqtil* a été limité à la fonction secondaire (sens concrets), et il a été limité en même temps aux imperfectifs *i̯aqtilu*. Cela veut dire que même dans les acceptions secondaires *maqtal* a remplacé *maqtil* lorsque celui-ci appartenait à un imperfectif à vocalisme *u*, *a*. Cf. § 117.

Installée dans la conjugaison 1b, la différence sémantique *maqtal*: *maqtil* a pu ensuite s'étendre à la conjugaison 1a.

Les fameuses douze exceptions du type *majzir* „lieu où un chameau est abattu" (< *i̯ajzuru*) ou *maskin* „demeure, habitation" (< *i̯askunu*), qui à côté de *i* admettent aussi le vocalisme *a* (Caspari-Müller *Arab. Gramm.*[4], p. 98 sq.), peuvent s'expliquer soit comme des archaïsmes (*i* conservé à côté de *a*) soit comme des innovations (scindement sémantique *a* : *i* introduit dans quelques verbes du type *i̯aqtulu*).

§ 187. En hébreu le tableau s'est simplifié. La forme fondamentale *maqtal* y est la seule vivante, tandis que *maqtil* (et *maqtul*) ne subsistent qu'à l'état de résidus. Le changement *a* > *i* qui a lieu dans les préfixes personnels du verbe (*i̯i-*, *ti-*, *'ẹ-*, *ni-*), trouve son pendant exact dans le type *maqtal* (d'où *miqtal*) mais laisse intact *maqtil*. On a beau vouloir expliquer la conservation de *a* de *maqtil* par une espèce de „dissimilation préventive", les formes comme *qattil* > *qittẹl* (verbes intensifs), *qittil* (adjectifs désignant les défauts physiques), le type *i̯ẹšẹḇ*, etc., ne favorisent guère cette explication. On va voir plus loin qu'il s'agit d'un fait morphologique.

La forme *miqtal* n'est pas caractérisée par le vocalisme préfixal *i* mais plutôt par l'accord de la voyelle du préfixe avec celle des préfixes personnels du verbe-base. Lorsque ceux-ci ont le vocalisme *a* (*å*), le préfixe de *maqtal* l'offre aussi. Qu'on compare:

i̯aḥmọđ „convoiter" : *maḥmåđ* „objet de convoitise ou de plaisir"
i̯aʿᵃḇọr „passer" : *maʿᵃḇår* „passage"

ia'ᵃmoḏ „se présenter" : *ma'ᵃmåḏ* „poste"
ia'sor „arrêter, empêcher" : *ma'sår* „arrêt"
ia'ᵃroch „arranger" : *ma'ᵃråch* „projet"
ia'ᵃlos „ôter" : *maḥᵃlåsōp* „vêtements précieux"
iaḥᵃšoḇ „compter, considérer" : *maḥᵃšåḇå* „projet"
ia'ᵃḇor „passer" : *ma'bårå* „gué, pont"
ia'ᵃṭof „couvrir" : *ma'ᵃṭåfå* „tunique"
ia'ᵃmos „lever, charger" : *ma'ᵃmåså* „charge"
ia'ᵃroch „arranger" : *ma'ᵃråchå* „arrangement, ordre"
iåsoch „couvrir, garder" : *måsåch* „couverture, garde".

De l'autre côté, on trouve *iiḏroch* „marcher, fouler" : *miḏråch* „lieu où l'on marche"; *iiḏroš* „chercher, étudier" : *miḏråš* „explication, commentaire"; *iizroq* „arroser" : *mizråq* „vase d'arrosage"; *iichtoḇ* „écrire" : *michtåḇ* „écrit, lettre"; *iimkor* „vendre" : *mimkår* „vente"; *iispor* „compter" : *mispår* „nombre"; *iifqoḏ* „inspecter, passer en revue" : *mifqåḏ* „recensement"; *iifroś* „étendre" : *mifråś* „action d'étendre"; *iiqsom* „prédire" : *miqsåm* „divination"; *iirmos* „fouler aux pieds" : *mirmås* „ce qui est foulé aux pieds"; *iirpoś* „troubler l'eau" : *mirpåś* „eau troublée"; *iišbor* „briser" : *mišbår* „action de se briser" (vagues); *iiškon* „être couché, loger, habiter" : *mišchån* „repaire, logement"; *iišmor* „garder" : *mišmår* „(la) garde"; *iišpoṭ* „juger" : *mišpåṭ* „jugement"; *iišqol* „peser" : *mišqål* „action de peser; poids"; *iiśrof* „brûler" : *miśråfōp* „action de brûler"; *iiḇḥar* „choisir": *miḇḥår* „chose exquise"; *iiḇraḥ* „échapper" : *miḇråḥ* „fuite > fuyard"; *iizraḥ* „se lever (soleil) : *mizråḥ* „lever du soleil, orient"; *iizra'* „semer" : *mizra'* „semences"; *iichlå'* „empêcher" : *michlå* „clôture, clayon"; *iiqqaḥ* „prendre" : *miqqåḥ* „acceptation" et *mẹlqåḥaiim* „tenailles"; *iinhaẓ* „conduire" : *minhåẓ* „conduite"; *iin'al* „fermer" : *min'ål* „verrou"; *iisḥar* „voyager à pied (marchand)" : *misḥår* „commerce"; *iis'aḏ* „étayer, aider" : *mis'åḏ* „appui"; *iifga'* „assaillir" : *mifgå'* „assaut"; *iif'al* „faire, exécuter" : *mif'ål* „oeuvre"; *iiftaḥ* „ouvrir" : *miftåḥ* „action d'ouvrir"; *iiqrå'* „appeler, convoquer" : *miqrå'* „convocation" ; *iirḥaq* „être éloigné, s'éloigner" : *mẹrḥåq* „région lointaine"; *iirqaḥ* „mélanger, assaisonner" : *mẹrqåḥ* „épice"; *iiškaḇ* „être couché, se coucher" : *miškåḇ* „couche"; *iišlaḥ* „envoyer" : *mišlåḥ* „lieu de destination"; *iišma'* „entendre" : *mišmå'* „chose ouïe"; *iisḥal* „hennir" : *misḥålå* „hennissement"; *iirqaḥ* „mélanger, assaisonner" : *mẹrqåḥå* „onguent"; *iiš'al* „demander" : *miš'ålå* „prière".

§ 188. Mais le type *maqtil* conserve le vocalisme *a* du préfixe non seulement dans les cas où il est maintenu dans les préfixes personnels du verbe-base [19]:

[19] Comme *iaḥṣoḇ* „tailler" : *maḥṣẹḇ* „action de tailler"; *ia 'śor* „lever la dîme" : *ma'ᵃśẹr* „dîme"; *iahᵃfoch* „renverser" : *mahfẹchå* „renversement, destruction"; *iåẓẹn* „couvrir, protéger" : *måẓẹn* „bouclier".

i̯ichtọš „piler" : *machtẹš* „mortier"; *i̯iṣrọf* „raffiner (les métaux)" : *maṣrẹf* „creuset"; *i̯išbọr* „briser" : *mašbẹr* „matrice (= lieu de la percée)"; *i̯id̄qọr* „percer" : *mad̄qẹrōp* „percements"; *i̯izmọr* „couper" : *mazmẹrå* „serpette"; *i̯ichšọl* „trébucher" : *machšẹlå* „chute, malheur"; *i̯iggọf* „battre" : *maggẹfå* „coup, plaie"; *i̯ippọl* „tomber" : *mappẹlå* „bâtiments écroulés, décombres"; *i̯iftaḥ* „ouvrir" : *maftẹaḥ* „clé"; *i̯irbaṣ* „être couché": *marbẹṣ* „couche"; *i̯irfå'* „guérir" : *marpẹ'* „guérison, remède"; *i̯iẓzar* „couper" : *maẓzẹrå* „hache"; *i̯ẹḥ^e raš* „labourer" : *maḥ^a rẹšå* „soc de charrue"; *i̯iššå'* „lever" : *maś'ẹp* (< **manśi'at*) „action de lever".

Mais comme à l'état construit la voyelle *ẹ* devient *a*, ce qui identifie les vocalismes de (*ma*)*qtil* et (*ma*)*qtal*, le préfixe de *maqtil* s'assimile aussi à celui de *miqtal*, d'où les formes *mirbaṣ*, *mirzaḥ*, *mišbar* comme états construits de *marbẹṣ* „étable", *marzẹaḥ* „cris (de lamentation ou de joie)", *mašbẹr* „matrice".

§ 189. Comment expliquer la conservation de *a* dans le dérivé *maqtil*? Il paraît que l'accord du vocalisme de la première syllabe de *maqtal* avec la voyelle préfixale du verbe-base se vérifie encore dans le cas de *maqtil*. On sait que les imperfectifs *i̯aqtilu* ont été dans un certain degré résorbés par hif'īl (§ 105), dont l'imperfectif était *i̯aqtilu* (> *i̯aqtẹl* > *i̯aqtīl*). C'est donc le modèle de *i̯aqtīl* et non de *i̯iqtil* (> *i̯iqtẹl*) qui est à la base de *maqtil* (*maqtẹl*).

Il y a une série d'exemples du rapport *i̯aqtẹl* : *maqtẹl* que le manque de la forme fondamentale **i̯iqtọl* nous fait considérer comme probants, à savoir *mastẹr* „action de voiler" : *i̯astīr*, *i̯astẹr* „voiler"; *maṣṣẹb̄å'* „statue" : *i̯aṣṣīb̄*, *i̯aṣṣẹb̄* „ériger"; *maqhẹlīm*, *maqhẹlōp* „assemblée" : *i̯aqhīl*, *i̯aqhẹl* „assembler"; *margẹ'å* „(lieu de) repos" : *i̯argīa'* „vivre en paix". Le fait que *maqtil*, qui s'était fait une place respectable au dépens de *miqtil* (conservé uniquement dans *mispẹd̄* et *mizbẹaḥ*), ait pu résister à l'expansion de *miqtal* (allomorph principal de *maqtal*), s'explique par la double différence entre leurs vocalismes.

§ 190. Les verbes irréguliers (R_1 = ', *u̯*, *i̯*, *n*; $R_2 = R_3$) mis de côté, les exceptions à la répartition illustrée ci-dessus sont très peu nombreuses. Elles consistent en ce que le dérivé du type *maqtal* garde la forme héritée *ma-* du préfixe[20] (malgré le *i* attesté au verbe), ainsi *i̯ẹ'^e rọb̄* : *ma'^a råb̄* „guet-apens"; *i̯imlọch* „régner" : *mamlåchå* „royauté"; *i̯ilmad̄* „apprendre (être stimulé)" : *malmåd̄* „aiguillon"; *i̯iš'ab̄* „boire" : *maš'åb̄* „abreuvoir". — Dans un *seul* cas on a *mi-* en face de *a* des préfixes personnels,

[20] C'est aussi le cas pour les verbes irréguliers comme *i̯ọ'chẹl* „manger" : *ma'^a chal* „nourriture" (mais *i̯ẹ'sọr* „lier" : *mōsẹr* „liens"); *i̯ẹrẹd̄* „descendre" : *mōråd̄* „pente"; *i̯išar* „être droit" : *mẹšår* (plur.) „droiture"; *i̯ippọl* „tomber" : *mappålå* „bâtiments écroulés, décombres"; *i̯åsọb̄* „tourner" : *mẹsab̄* „(alen)tour"; *i̯ẹlẹch* „aller" : *mah^a låch* „marche, chemin, voyage".

iahaqor „étudier, approfondir" : *mẹḥqår* „objet d'étude, o. d'approfondissement". Et dans deux exemples on a la forme *miqtil* au lieu de *maqtil* (ou *miqtal*) attendu, *iispoḏ* „plaindre" : *mispẹḏ* „plainte"; *iizbaḥ* „tuer, sacrifier" : *mizbẹaḥ* „autel".

§ 191. Quant au type *maqtul*, il a été résorbé par la formation à allongement *maqtāl*, les deux aboutissant à *maqtōl* en hébreu (Barth p. 254), mais le féminin du type **maqtult* y est assez bien attesté:

io'chẹl „manger" : *ma'achọlẹp* „nourriture", *makkọlẹp* „genre de mets"
iahlọm „battre": *mahalummōp* „coups"
iaḥgọr „ceindre" : *maḥagọrẹp* „ceinture"
iaḥaloq „distribuer" : *maḥaloqẹp* „détachement, classe"
iilkọḏ „attraper" : *malkọḏẹp* „rets, lacet"
iiśkọr „louer" : *maśkọrẹp* „salaire".

§ 192. La valeur fondamentale de la formation à préfixe *ma-* étant celle d'un substantif abstrait, elle est apte à mettre en relief les deux moyens équivalents, 1) l'adjonction de *-t* ou *-at* [21], 2) l'allongement vocalique. Mais les formes *maqtāl*, *maqtīl* et *maqtūl* ne sont pas représentées de façon égale. La forme *maqtīl*, coïncidant avec le participe de *hif'īl*, est évitée. L'exemple unique semble *mangīnå* „chanson satirique" < *nåẓan* „jouer (d'un instrument)", Barth p. 265. On ne rencontre donc que *maqtōl* (< *maqtāl*) et *maqtūl*. Exemples de *maqtọl*:

iaḥsọm „couper (le chemin); museler": *maḥsōm* „muselière"
iiṭmọn „cacher" : *maṭmōn* „magasin, trésor"
iiqqaḥ „prendre" : *malqōaḥ* „prise, butin"
iẹmar „être amer": *mammrōrīm* „amertumes, sort amer"
ia'sọr „arrêter, empêcher" : *ma'sōr* „arrêt, obstacle"
Dans les exemples suivants le dérivé répète le *i* préfixal du verbe-base:
iibḥar „choisir" : *mibḥōr* „choix, chose exquise"
iīšar „être droit" : *mīšōr* „plaine"
iichšọl „trébucher" : *michšōl* „pierre d'achoppement"

[21] Les exemples de *-at*, lequel est plus récent, ont été cités ensemble avec les formes masculines. Quant à *-t*, qui confirme la valeur substantive de la formation (v. § 48), on trouve des exemples nombreux de **maqtalt* et **miqtalt* (à côté de **maqtult*, déjà cités). Cf. *io'chẹl* „manger" : *ma'achẹlẹp* „couteau"; *iaḥtọr* „entrer de force" : *maḥtẹrẹp* „larcin"; *iẹḏa'* „connaître" : *mọḏa'ap* „connaissance"; *iẹlẹḏ* „mettre au monde" : *mōlẹḏẹp* „naissance"; *iippọl* „tomber" : *mappẹlẹp* „chute"; *iiqqọb* „percer" : *maqqẹbẹp* „marteau"; *iittẹn* „donner" : *mattap* (pour **mantant*) „don"; *ia'aroch* „arranger" : *ma'arẹchẹp* „rang". — Avec vocalisme *i* on a *iiẓ'ar* „réprimander, rudoyer" : *miẓ'ẹrẹp* „réprimande, malédiction"; *iisgọr* „fermer" : *misgẹrẹp* „château"; *iisnọf* „enrouler" : *misnẹfẹp* „turban"; *iirqaḥ* „mélanger, assaisonner (les onguents)" : *mirqaḥap* „assaisonnement; onguent"; *iirša'* „être impie" : *mirša'ap* „impiété"; *iišlaḥ* „envoyer" : *mišlaḥap* „envoi"; *iišma'* „entendre" : *mišma'ap* „les sujets"; *iišmọr* „garder" : *mišmẹrẹp* „garde"; *iišqọl* „peser" : *mišqẹlẹp* „plomb".

i̯išṭaḥ „étendre“ : *mišṭǫaḥ* „lieu où qc. est étendue“
i̯išlaḥ „envoyer“: *mišlǫaḥ* „envoi“
i̯išqǫl „peser“ : *mišqǭl* „poids“.
Dans les dérivés *maqtūl* la voyelle *a* est toujours conservée:
i̯iddaḥ „(re)pousser“ : *maddūḥīm* „séduction, fourvoiement“
i̯in'al „fermer“ : *man'ūl* „verrou“
i̯ippaḥ „souffler“ : *mappuaḥ* „soufflet“
i̯åsǫl „construire un chemin“ : *maslūl* „chemin, chaussée“
i̯iṣpǫn „cacher“ : *maṣpūnīm* „choses cachées“.

§ 193. Jusqu'ici on n'a parlé que de dérivés de la conjugaison active (*qatala*). Vu la décadence de la conjugaison déponentielle en hébreu, on trouve relativement peu de dérivés de *qatila* (*qatula*):
i̯ib̄ṭaḥ „se fier“ : *mib̄ṭåḥ* „confiance“
i̯iĝdal „devenir grand“ : *miĝdål* „(la) tour“
i̯iṣ'ar „être petit“ : *miṣ'år* „petitesse“
i̯iqdaš „être sacré“ : *miqdåš* „lieu sacré“
i̯ę'ᵉmaṣ „être fort“ : *ma'ᵃmåṣ* (plur.) „efforts“
i̯ęḥšach „s'obscurcir“ : *maḥšåch* „endroit obscur“
i̯ęḥsar „manquer“ : *maḥsǫr* „manque“
i̯ilbaš „mettre un vêtement“ : *malbūš* „vêtement“.

L'arabe suggère un ancien déponent dans les cas comme *i̯iṣ'ad̄* „monter, marcher“ : *miṣ'åd̄* „marche, pas“ (ar. *ṣa'ida*); *i̯irkab̄* „aller en voiture“: *męrkåb̄*(*å*) „voiture“ (ar. *rakiba*); *i̯iśḥaq* „rire“ : *miśḥåq* „(éclat de) rire“ (ar. *i̯ad̄ḥaku*); *i̯išman* „être gras“ : *mišmån* „graisse“ (ar. *i̯asmanu*) [22]; *i̯išqa'* „s'abaisser“ : *mišqå'* „endroit où l'eau s'est abaissée“ (ar. *i̯asqa'u*); *i̯ich'ab̄* „éprouver une douleur“ : *mach'ǫb̄* „douleur“ (ar. *i̯ak'abu*) [22].

§ 194. La répartition de *ma-* et *mi-* dans héb. *maqtal* s'éclaire en dernière ligne par le vocalisme préfixal du verbe personnel. Elle semble s'être développée en accord avec le schéma suivant, qui ne tient compte que du vocalisme *préfixal*:

1)	conjugaison active	conjugaison déponentielle
	verbe personnel *i̯aqtulu*	*i̯iqtalu*
	dérivé *maqtal*	*maqtal*

Le scindement des vocalismes *a*, *i* en fonction de la consonne suivante (*a* devant laryngale mais *i* devant autre consonne tautosyllabique; *ę* devant laryngale mais *i* devant autre consonne tautosyllabique) prépare l'étape 2):

2)	verbe personnel *i̯iqtulu*,	*i̯aqtulu*	*i̯iqtalu*, *i̯ęqtalu*
		(R_1 = laryngale)	(R_1 = laryngale)
	dérivé *miqtal*,	*maqtal*	*miqtal*, *maqtal*

[22] Héb. *šåmęn* „gras“ ; *k'ęb̄* „douleur“ < *ki'b*.

En arabe, la différenciation entre *maqtal* (abstrait) et *miqtăl* (nom d'instrument) correspond à *qatāl* : *qitāl*.

§ 195. En ce qui concerne l'akkadien, le renouvellement de son système verbal a pour conséquence un réarrangement du rapport entre les verbes-bases et leurs dérivés dénominatifs. Ceux qui jusqu'ici ont adopté le degré du perfectif (*qatala*, *qatila*), s'accordent désormais dans leur vocalisme avec l'imperfectif (présent: *i̯aqattal*, *i̯aqattil*).

A la place de:		on obtient:	
perf.	dérivés déverb.	prés.	dérivés déverb.
qatala →	*qatl*, *qatāl*, *maqtal*	*i̯aqattal*	*qatl*, *qatāl*, *maqtal*
qatila →	*qitl*, *qatīl*, *maqtil*	*i̯aqattil*	*qitl*, *qatīl*, *maqtil*
		(+ *i̯aqattul*)	

Or on a vu que *i̯aqattal* en tant que présent de verbes transitifs de la forme *i̯aqtil* a été complètement évincé par *i̯aqattil*, l'ancienne apophonie *i̯aqtil* : *i̯aqattal* ne se maintenant plus que chez certains verbes irréguliers. L'apparition du présent transitif *i̯aqattil* crée des rapports nouveaux:

		dérivés déverb.	apophonie:
prés. trans.	*i̯aqattal* (+ *i̯aqattil*) :	*qatāl*, *maqtal*	*i* : *a*
en face de prés. intrans.	*i̯aqattil* (+ *i̯aqattul*) :	*qatīl*, *maqtil*	*u* : *i*

Ce sont les formes à apophonie *i* : *a* (ainsi *qatāl*, *maqtal*) qui l'emportent. L'apophonie *i* > *a* représente une caractéristique supplémentaire pour les formes à vocalisme *i* (< *u*). On constate, en effet, la généralisation de *qatāl* (aux dépens de *qatīl* v. Soden p. 60 sous i II β), et celle de *maqtal* (avec disparition complète de *maqtil* v. Soden p. 64). Quant *à qatl* dont l'emploi se restreint de plus en plus (v. Soden p. 57), il a été évité à cause de son ambiguïté (= *qatl* ou **qatil*), v. plus haut § 140.

§ 196. Etant donné la valeur substantive des formations à préfixe *ma-*, il faut supposer que les participes passifs du type ar. *maqtūl*, eux aussi, l'ont jadis connue. Le changement en adjectif verbal ou participe n'est pas pour nous surprendre, pas plus que le développement sémantique de la forme dépourvue de préfixe *qatūl*, laquelle est à l'origine un substantif.

La forme *maqtūl* a adopté le préfixe *ma-* à titre d'exposant de la valeur *substantive*, valeur qui avait commencé à s'effacer dans *qatūl*. Les deux formes, *qatūl* et *maqtŭl* (*ŭ*), étaient d'abord des substantifs s'opposant à l'adjectif *qatŭl*, mais l'emploi toujours croissant de *qatūl* à la place de *qatŭl* a fait créer *maqtūl* comme le substantif correspondant à *qatūl*:

qatul : *maqtul* = *qatūl* : *maqtūl*

L'ancienne valeur de *maqtūl* est transparente en araméen, qui s'en sert pour former des substantifs, abstraits et concrets (*maqtŭl* avec *u* bref s'est

figé dans la langue araméenne du talmud de Jérusalem comme infinitif de la forme fondamentale), et en hébreu, où *maqtūl* s'oppose comme substantif (concret) à *qatūl* (adjectif-) participe. En arabe *maqtūl* a suivi le sort de son prédécesseur *qatūl* en passant au camp adjectif:

qatŭl adjectif : *qatūl* abstrait > adjectif
qatūl adjectif : *maqtūl* substantif > adjectif

Mais en arabe aussi on trouve des représentants de *maqtūl* au sens abstrait, *maʿqūl* „intellect" etc. (Brockelmann I p. 382; Barth pp. 253, 257).

Enfin la valeur primitive de *maqtūl* est attestée par son compensatif *maqtulat*, p. ex. ar. *maʿḏurat* „excuse", *maʿrukat* „lieu de combat", *maʾkulat* „mets". La formation non-élargie *maqtŭl*, moins bien représentée, n'est plus productive (*maʾluk* „envoi", *maqbur* „tombe", etc.). Cf. Brockelmann I p. 381.

La forme *maqtūl*, à l'origine un renforcement de *qatūl*, a été associée à la fonction secondaire de *qatūl*, c.-à-d. à la fonction substantive. Ce décalage fonctionnel nous fait penser au développement de *taqtīl*, renforcement de *qatīl*, devenu le nom d'action de *qattala* (§ 198).

C'est la carrière de *maqtūl* en tant que renforcement de *qatūl*, qui en même temps élucide le rétrécissement de *maqtŭl*, catégorie résiduaire, représentée par des exemples peu nombreux en arabe ou en hébreu. Une fois devenu productif comme renforcement de *qatūl*, le type *maqtūl* est perçu comme ayant la structure suivante: préfixation de *ma-* impliquant l'allongement de la voyelle radicale *u*. Cette implication s'impose à *maqtŭl*, qui à son tour devient *maqtūl*. De cette sorte la formation *maqtūl* continue aussi bien *qatūl* renforcé par *ma-* (morph à valeur sémantique) que *maqtŭl* renforcé par l'allongement (morph à valeur sémantique zéro = trait redondant).

Pour la forme *mu-* apparaissant dans les participes des verbes dérivés (ar. *muqattil*, *muqātil*......) v. § 44 ssq.

La valeur substantive primitive des dérivés à préfixe *ma-*, *mu-* découle aussi des exemples d'équivalence entre *ta-* et *ma-* (Barth p. 280), et entre *i̯a-* et *ma-* (p. 228). Les suffixes *ta-*, *i̯a-* ne forment que des substantifs.

§ 197. D'après Barth (p. 233) le préfixe *ma-* (*mi-*) désigne l'action verbale ainsi que ses circonstances concrètes, comme *l'agent*, *l'instrument*, *le lieu* (en arabe aussi *le temps*, ce qui est plutôt rare dans les autres langues). Le préfixe *ta-* par contre (p. 282) sert à renforcer les noms abstraits verbaux et les infinitifs, beaucoup plus rarement à exprimer un sens concret [23]. Il est probable que *ta-* a dans une certaine mesure concurrencé *ma-* dans sa fonction d'abstrait verbal. Il peut se constituer des différen-

[23] Mais le fait qu'il ne s'emploie qu'avec les noms *verbaux* nous oblige de le considérer comme un instrument d'origine *déverbative*.

ces sémantiques secondaires comme celle entre *tiqtāl* (abstraits): *miqtāl* (noms d'instrument à côté de valeur abstraite); *taqtil(at)* : *maqtil* (noms de lieu et de temps); *taqtīl* : *maqtīl* (participes; sens concrets); *taqtul*: *maqtul* (noms de lieu, d'instrument). Mais la différence fondamentale entre *ma-* et *ta-* consiste en ce que *ta-* ne s'emploie presque pas sans l'addition de *-at* ou de l'allongement, dont il renforce la valeur abstraite.

§ 198. Dans les formes comme *taqtīl* ou *taqtilat* le cumul de deux morphs à fonction identique (*ta-* et allongement, ou *ta-* et *-at*) correspond à ce que dans la grammaire comparée de l'indo-européen on appelle un „conglutinat", une coalescence de deux suffixes, l'un servant à renforcer l'autre: p. ex. all. *-lein* < *-il* (suffixe diminutif) + *īn* (suffixe diminutif).

Le rôle expressif de *ta-* consistant à renforcer un nom déverbatif est, contrairement à l'avis de Barth (p. 280) *secondaire*. Ce rôle repose sur la concurrence sémantique d'un nom déverbatif caractérisé par *-at* ou le degré long, avec une forme à préfixe *ta-*, v. chap. I § 7.

Le préfixe *ta-* semble parfois faire office d'un simple appui phonétique, p. ex. en hébreu dans les racines verbales à R_2 = *u̯*, *i̯*: *tqūmå* „l'action de subsister". D'une façon analogue on a créé en assyrien, à côté de *littu* „enfant" (ar. *lidat*, héb. *lẹḏå*), la forme renforcée *talittu* „descendance, postérité".

De l'accord du vocalisme entre les deux formes *qatīl* : *taqtīl* etc. on ne saurait tirer la conclusion que le préfixe *ta-* (et les préfixes en géneral) ont à l'origine servi à former des dérivés dénominatifs sans apophonie. Car, même lorsqu'il s'agit de dérivation à première vue dénominative, elle ne joue qu'à l'intérieur de noms *verbaux*. Considérer comme opposition primordiale un rapport comme *qatīl* : *taqtīl* (ce que fait Barth) est une erreur comparable au rapprochement *direct* de grec τόμος „coupure" et τομός „coupant", ou v. ind. *sádman-* „siège" et *sadmán-* „qui est assis". Chaque membre d'un couple est un dérivé *direct* d'un verbe (τέμνω, *sī́dati*). L'opposition de l'accent résulte d'un rapprochement *secondaire* des deux noms déverbatifs.

§ 199. En somme l'évolution du préfixe déverbatif *ta-* comprend les phases suivantes:

1) *ta-* préfixe déverbatif servant à former des noms abstraits;

2) *ta-* accompagné du suffixe -(*a*)*t* ou de l'allongement dont il souligne la valeur (de nom abstrait); d'où le rôle de -(*a*)*t* ou de l'allongement comme sous-morphs accompagnant la préfixation de *ta-*;

3) *ta-* comme simple appui phonique (sans valeur sémantique propre), soit comme élargissement soit comme élément „euphonique".

De l'étape 1) il ne reste presque plus de traces. En hébreu *taqtal* (*taqtil*) est exceptionnel, ainsi *tašbẹṣ* „tissu" (*šibbẹṣ* „tisser"), tandis que p. ex. *taḥmås* „espèce d'oiseau (impur)" et *taḥrå'* „θώραξ, *lorica*" ne remontent

pas à des verbes attestés. Barth p. 274: „Wirkliche *t*- Nomina (d. h. Appellative) haben so gut wie niemals die Form eines Imperfects" (*taqtilu, taqtulu, taqtalu*).

La phase 2) est bien représentée. Avec -(*a*)*t* p. ex. *tilbọšẹp* „vêtement" (< *i̯ilbaš*), *tọṣå'ōp* „sortie" (< *i̯ẹṣẹ'*). Avec voyelle longue *talmīḏ* „élève, disciple" (< *i̯ilmaḏ*), *taẓmīl* (à côté de *gmūl*; < *i̯iẓmọl*), *taḥᵃlu'īm* „maladies" (*u̯ai̯i̯åḥal*), *tamrūqīm* „onction", *tamrūrīm* „amertumes" (< *i̯ẹmar*). Avec -(*a*)*t et* allongement *tahᵃluchōp* „cortèges, procession" (< *i̯ẹlẹch*), *ta'ᵃlumå* „chose cachée", *tahᵃppuchōp* „perfidie, fausseté" (< *i̯ahᵃfọch*), *ta'ᵃṣumōp* „plénitude de force, vigueur", *ta'ᵃrubbōp* „garantie".

Il faut relever ici le rôle de la désinence -*īm*, la valeur abstraite de laquelle est aussi souvent soulignée par le préfixe *ta*-.

En ce qui concerne *ta*- à valeur zéro, cf., à côté du type héb. *tqūmå* ou akk. *takittu*, les formes à *i̯*, *u̯* initial comme *tẹmån* „le sud" (Barth p. 278) ou *tōšåb* „métèque" (*ibid.* p. 294). Dans la phase 3) les formes sans *ta*- et celles à préfixe *ta*- deviennent équivalentes, le préfixe *ta*- se vidant de tout contenu sémantique. Son emploi n'est déterminé que par des facteurs phonétiques. S'il y a expressivité, elle repose sur l'augmentation du volume phonique de la forme.

Barth relève entre autres (p. 276 sq.) le type *turāp* „héritage" < *u̯-r-p* etc., où la formation *tuqtāl* remplaçant *qutāl* permet d'éviter le groupe initial *u̯u*-. Il est évident que la forme phonétique **tūrāp* à fait place à *turāp* sous l'influence de l'imperfectif. On a *i̯aqtilu* : *tuqtāl* = *i̯aripu* : *turāp*.

§ 200. On vient de constater que la fonction de *ta*- était d'abord former des abstraits déverbatifs et que son emploi comme préfixe *dénominatif* représentait un décalage de cette fonction primitive. Mais il y avait aussi la possibilité d'une association entre la formation à préfixe *ta*- et les verbes déverbatifs, surtout l'intensif *qattala*, association qui s'imposait à l'étape 2) lorsque *ta*- est devenu un renforcement de -(*a*)*t* ou de l'allongement vocalique. C'est ce fait qui nous explique l'association fréquente entre les noms abstraits à préfixe *ta*- et les classes verbales *dérivées* — association qui fait défaut dans la classe fondamentale (*qatala, qatila, qatula*).

Le nivellement en faveur de la forme à préfixe s'explique par le caractère motivé de la classe *qattala* (la forme à préfixe ayant une valeur intensive tout comme le type *qattala*).

On est ici on présence d'une situation illustrant la formule du § 6 sq. La forme *qatīl* est référée soit à *qatala* (fonction primaire) soit à *qattala* (fonction secondaire). Tandis que dans sa fonction primaire, par rapport à *qatala*, la formation *qatīl* est de plus en plus privée d'un contenu sémantique précis (elle peut être substantif abstrait, adjectif, substantif concret),

elle conserve dans sa fonction secondaire, par rapport à *qattala*, son ancienne valeur précise, celle d'un abstrait. Grâce à la proportion *qatil*: *taqtil* = *qatīl* : *taqtīl* celle-ci obtient un exposant spécial. Car en tant que préfixe formant des substantifs abstraits *ta-* est non-équivoque.

C'est de la même façon que s'effectue la différenciation de *qutl* (cf. § 145 ssq.), référé soit aux adjectifs déverbatifs soit au groupe spécial d'adjectifs de forme *'aqtalu* désignant les couleurs et les défauts physiques. Le type *qutl* perd son caractère précis de l'abstrait d'adjectifs primaires, mais conserve la valeur abstraite par rapport au groupe spécial *'aqtalu*. Cette valeur est renforcée et rendue autonome moyennant la proportion:

$$-u^{n} : -atu^{n} \text{ (abstrait)} = qutlu^{n} : qutlatu^{n}$$

La forme *qutl* se maintient comme pluriel brisé de *'aqtalu*, *qatlā'u*.

On constate, en hébreu, une association entre les formes à préfixe *ta-* et *hif'īl* pour *tḥillå* „commencement", *tōḥęlęp* „attente, espoir", *tōçhaḥap* „remontrance", *tōlęḏōp* „générations, descendance"; entre les formes à préfixe et *hippa'ęl* il y a rapport pour *tḥinnå* „grâce, pitié" et *taḥanūnīm* „prières", *ta'anūẓ* „plaisir", *tfillå* „prière", *tiflęsęp* „peur, crainte"; appartiennent à *pi'ęl*: *thillå* „louange" et *tanḥumīm* (*tanḥumōp*) „consolations"; *nif'al*: *tardęmå* „sommeil"; *pō'ęl* : *ta'alulīm* „témérité, excès"; malchance". Ce qui n'est que sporadique en hébreu, est règle en araméen (infinitif à *t-* pour *pa'el* et *eppa'al*).

En arabe on a la différentiation entre *taqtīl* (*taqtilat*), infinitif régulier de *qattala*, et *qatīl*, un des infinitifs possibles de la forme fondamentale.

Un développement analogue semble avoir eu lieu en éthiopien, où *taqtāl* est devenu l'abstrait (> infinitif) de l'intensif.

En akkadien enfin, *taqtālu* est devenu le nom d'action de la classe verbale à infixe *t* (*iktašad*) en face de *qatālu* réservé à la forme fondamentale. De même, tandis que *qatīlu* fonctionne comme remplaçant occasionnel de *qatālu* dans la forme fondamentale, *taqtīlu* est le nom d'action de la forme à redoublement (*ukaššid*). v. Soden pp. 60, 67, 68.

L'indépendance de ces développements est démontrée par les valeurs différentes qu'une même forme revêt dans les langues individuelles. Ainsi *taqtāl* appartient à l'intensif en éthiopien, au réfléchi, en akkadien.

§ 201. Passons à la question du vocalisme radical.

La coïncidence sémantique de **taqtal* avec les formes *qatāl* (*qatalat*) ensemble avec l'élargissement de celles-ci en *taqtāl* ou *taqtalat*, nous fait poser un mot-base commun pour les deux formes. Or, étant donné que *qatāl*(*at*) partage le degré vocalique avec le perfectif *qatala* [24], nous sommes

---

[24] Le même raisonnement vaut naturellement aussi pour **taqtil*, **taqtul* en face de *qatīl* (*qatilat*), *qatūl* (*qatulat*).

enclin à attribuer le même vocalisme à la couche ancienne des formations à préfixe *ta-*. Cela revient à dire que leur structure primitive a été parallèle à celle des formes en *ma-* bâties, elles aussi, sur les formes radicales *qatal-*, *qatil-*, *qatul-* apparaissant au perfectif. L'association des formes à *ta-* avec les imperfectifs à vocalisme correspondant s'est effectué de la même façon et pour les mêmes raisons que dans le cas des dérivés à préfixe *ma-*, v. plus haut. Mais il s'y ajoute un facteur supplémentaire qui complique les choses. La fonction expressive de *ta-*, son emploi facultatif consistant à remplacer *qatīl*, *qatūl*, etc., par *taqtīl*, *taqtūl*, etc., ont contribué à la création d'un nombre de formes du type *taqtīl*, *taqtūl* qui, étant donné la différenciation sémantique entre *qatīl* et *qatūl* (cf. p. ex. § 137 sq.), n'ont aucun rapport avec le vocalisme du perfectif ou de l'imperfectif.

§ 202. La circonstance qu'à un certain stade de son histoire le préfixe *ta-* est devenu un élément de renforcement (expressif), nous explique d'une part sa propagation, dont on vient de parler, de l'autre part, ses vocalisations: *ti-* et *tu-* à côté de *ta-*. En effet, lorsque *taqtāl*, *taqtīl*, *taqtūl* deviennent des renforcements de *qatāl*, *qatīl*, *qatūl*, respectivement, on peut renforcer, d'une façon analogue, *qitāl* en *tiqtāl*, et *qutūl* en *tuqtūl*, p. ex ar. *timpāl* „image" à côté de *mipāl*, *tuhlūk* à côté de *hulūk*, infinitif de *halaka* „périr", etc. [25]. L'expressivité consiste à souligner ou plutôt à *sélectionner* le sens substantif concurrencé, dans le mot-base, par le sens adjectif [26].

Or c'est la même chose qui s'est passée en akkadien. Les dérivés à préfixe *ta-* y servent à sélectionner la valeur substantive, tandis que les formes *qatīl* (*qatūl*) ont déjà en partie développé un emploi adjectif (v. § 50). P. ex.

taqtīl (et *taqtilt*) : *talbīšu* „vêtement < *labāšu*; *taḫliptu* „équipement" < *ḫalāpu*; *taḫsistu* „souvenir, mémoire < *ḫasāsu*; *takbittu* „masse" < *kabātu*; *taklimtu* „instruction" < *kalāmu*; *takpittu* „intention" < *kapādu*; *tappilātu* „supplément, surplus" < *napālu*; *taṣliltu* „repos" < *ṣalālu*; *taṣriḫtu* „cris" < *ṣarāḫu*; *targigu* „scélérat" < *ragāgu*;

taqtūl (et *taqtult*) : *taḫbūbu* „beuglement, cris" < *ḫabābu*; *tamḫūṣu* „combat" < *maḫāṣu*, *meḫēṣu*; *tapḫūru* „assemblée" < *paḫāru*; *taḫluptu*

[25] Pour le préfixe *ma-* il y a un changement analogue dans le type ar. *miqtal*, dont le rapport à *maqtal* paraît parallèle à *qitāl* : *qatāl*. La restriction sémantique de *miqtal* par rapport à *maqtal* est semblable à celle de *qitāl* par rapport à *qatāl*. Rappelons ici la valeur de *qitāl* spécialisé, dès le sémitique commun, comme nom d'instrument (Barth p. 62). Donc *qatāl* : *qitāl* = *maqtal* : *miqtal* (d'où aussi *miqtāl*).

[26] C'est d'une manière pareille qu'en germanique ou en celtique le redoublement de consonnes, dû à l'assimilation ($l + n > ll$, $n + u̯ > nn$, etc.), est devenu un morph *renforçant* la suffixation (cf. Studies Presented à J. Whatmough, 1957, p. 131 ssq.). L'opposition entre les formes à géminée et les formes sans géminée paraît secondaire, les deux étant d'abord d'origine déverbative.

„couverture“ < *ḫalāpu*; *tamgurtu* „accord“ < *magāru*; *taduntu* „cadeau“ < *nadānu*, *natānu*; *tassuḫtu* „mise-bas“ < *nasāḫu*; *tapšuḫtu* „lieu de repos“ < *pašāḫu*; *taqrubtu* „combat“ < *qarābu*, *qerēbu*.

A propos de *ta-* comme élément de renforcement on peut répéter ce qui a été dit plus haut (§ 196) sur le préfixe *ma-* de *maqtūl*. A force de souligner la valeur substantive de l'allongement ou de *-at*, il est devenu le morph principal *impliquant* l'allongement ou l'addition de *-at* (= morphs redondants). Cette structure a déclenché le remplacement successif du type à vocalisme bref et sans suffixe *taqtă*^{x}*l* par *taqtā*^{x}*l* ou *taqta*^{x}*lat*. Et en effet, en comparaison avec ces derniers, le type *taqtă*^{x}*l* n'est représenté que dans un degré très faible dans les langues historiques.

§ 203. Tout comme pour les formations à *ta-*, les formes non allongées sont aussi exceptionnelles dans les dérivés à préfixe *i̯a-*. Cf. ar. *i̯almaʿ* „foudre“ < *i̯almaʿ* „luire“, *i̯armaʿ* „jouet, toupie“ < *i̯armaʿ* „vibrer etc.“; héb. *i̯iṣhār* „huile“ (*haṣhīr* „faire luire, f. briller“), *i̯aʿan* „à cause de, parce que“ < *i̯aʿ*^{a}*nẹ* „répondre, témoigner, déclarer“. La vocalisation normale est *i̯aqtūl*, tandis que *i̯aqtīl* est beaucoup plus rare. L'évolution du type *i̯aqtūl* a fini par changer *i̯a-* en un élément renforçant la forme simple *qatūl*. Celle-ci étant souvent devenue un adjectif, le préfixe de *i̯aqtūl* acquiert de nouveau un contenu sémantique en servant à substantiver l'adjectif *qatūl*. P. ex. ar. *ʿasūb* = *i̯aʿsūb* „mère abeille; chef“; *barūđ* „froid“ : *i̯abrūđ* (nom de lieu); *ḫaṭūṭ* „situé en bas“ : *i̯aḫṭūṭ* (nom d'une vallée); *ʿaqīđ* „épaissi“ : *i̯aʿqīđ* „miel épaissi“. Barth p. 230—232.

§ 204. Pour les formes à préfixe *'a-* (élatif, pluriels brisés), lesquelles aussi nous font conclure à un changement de l'ancienne valeur du préfixe, v. plus loin chap. X et XI.

§ 205. Dans les formes nominales à préfixes (surtout à préfixes *ma-*, *ta-*) plus allongement du vocalisme de R_2, p. ex. *maqtāl*, *taqtāl*, le préfixe joue un rôle semblable à l'adjonction de la désinence féminine *-at*: il souligne la valeur abstraite (de nom d'action) du dérivé à vocalisme long. Parfois il y a cumul des deux procédés (préfixe *et* suffixe féminin), p. ex. ar. *makđūb-at* „mensonge“, *mašʿūr-ā'* „savoir“ (Barth p. 257). De l'autre côté, l'équivalence de l'allongement et de la suffixation „compensative“ de *-at* est bien connue en grammaire arabe (cf. *taqtīl* = *taqtilat*) [27].

§ 206. La préfixation (*ma-*, *ta-*, *'a-*), ainsi que les différentes espèces de la gémination consonantique, doivent être considérées, au point de vue des langues historiques, comme des procédés en première ligne *déverbatifs*. Leur attribuer une origine *dénominative*, c'est méconnaître le *rap-*

[27] C'est en tant que suffixe de *dérivation*, non pas comme désinence flexionnelle, que *-at* soit remplace soit renforce l'allongement vocalique. Les deux procédés, allongement et adjonction de *-at*, sont de leur côté renforcés par la préfixation de *ta-* (v. plus haut § 198).

port existant entre la préfixation (gémination) déverbative et la préfixation (gémination) dénominative dans les langues *historiques*. Celle-ci n'existe qu'à l'intérieur et en vertu de celle-là puisque p. ex. une opposition comme *qatūl* : *maqtūl* n'apparaît en principe que pour les *noms déverbatifs*. Les matériaux historiques prouvent que l'emploi de la préfixation et de la gémination comme procédés déverbatifs précède leur utilisation dans la dérivation dénominative. Un rapport comme *qatūl* : *maqtūl* est plus récent que *i̯aqtulu* : *maqtūl*. Chercher à la préfixation et à la gémination une origine plus ancienne, dénominative, c'est remonter au-delà du contrôle des données historiques. Quoique l'origine dénominative des deux procédés soit probable (cf. leur emploi dans les classes verbales dérivées § 67), elle ne saurait être prouvée de façon rigoureuse.

§ 207. Résumons. Le remplacement sémitique de *qatula* par *qatila*, le remplacement ouestique de *qatila* par *qatala* dans la conjugaison active intransitive (1b), ont eu des répercussions dans la dérivation déverbative qu'on peut résumer dans le tableau synoptique que voici (on a fait abstraction des élargissements *-at*, *-ān*......):

A. a. Formations primaires de la conjugaison transitive (= conjugaison 1a): *qatl*, *qatăl*, *qattăl*, *maqtăl*, *taqtăl*

b. Formations secondaires de la conjugaison transitive: *qitl*, *qatĭl*, *qattĭl*, *maqtĭl*, *taqtĭl*

B. a. Formations primaires de la conjugaison active intransitive (= conjugaison 1b) et de la conjugaison déponentielle (= conjugaison 2): *qitl*, *qatĭl*, *qattĭl*, *maqtĭl*, *taqtĭl*

b. Formations secondaires des conjugaisons intransitive et déponentielle: *qatl*, *qatăl*, *qattăl*, *maqtăl*, *taqtăl*

C. Formations (appartenant à l'origine à *qatula*) devenues *dénominatives* en sémitique commun (cf. surtout chap. X), parfois recréées comme *f. déverbatives* à l'époque historique: *qutl*, *qatŭl*, *qattŭl*, *maqtŭl*, *taqtŭl*.

La dichotomie établie par Barth: dérivés du perfectif (groupes Aa, Ba, C) et dérivés de l'imperfectif (Ab, Bb, C), a le mérite d'avoir systématisé les matériaux, mais l'idée sous-jacente a été fausse. D'abord les formations nominales en question, loin d'être dérivées des formes personnelles du perfectif ou de l'imperfectif, ont été bâties sur la *racine* verbale. En deuxième lieu, le vocalisme de ces dérivés est par rapport à la voyelle radicale, un *degré*, soit normal (absence de toute apophonie) soit apophonique. Cf. p. ex. *qatīl* et *qatūl* appartenant à la même racine verbale. Or le degré normal apparaît tantôt à l'imperfectif (conjugaisons actives) tantôt au perfectif (conjugaisons déponentielles), v. plus haut § 110. Enfin, ce qui importe le plus, la dichotomie de Barth se réfère à deux *étapes chronologiques différentes*. Ce qu'il appelle „dérivés du perfectif" remontent au sémitique commun, tandis que les „dérivés de l'imperfectif" se sont

constitués en ouestique [28]. Il aurait été plus utile et pratique de grouper les matériaux d'après les conjugaisons primaires (1a, 1b, 2).

§ 208. Il est impossible d'entrer ici dans tous les détails de la dérivation déverbative, laquelle attend encore une description conforme aux exigences de la linguistique moderne. C'est un vaste champ à labourer qui promet une récolte abondante.

Nous nous contentons de relever ici une difficulté fondamentale, l'absence d'une délimitation nette entre valeurs substantive et adjective, caractéristique du sémitique.

Les noms déverbatifs caractérisés uniquement par le degré vocalique constituent sans doute le fondement de toutes les formes élargies (par des préfixes, par les infixes *u̯* ou *i̯*, par des suffixes ou le -(*a*)*t*, -*ā*, -*ā*' féminin, par le redoublement de R_2 ou R_3). Il est donc utile d'en présenter un tableau synoptique indiquant en même temps la forme de leurs verbes-bases et leurs fonctions secondaires. Les chiffres accompagnant la lettre B. indiquent les pages de l'ouvrage de Barth, où l'on trouve les exemples *arabes* illustrant les différentes catégories (on n'a tenu compte que de dérivés bâtis sur la forme I des verbes *forts trilitères*). On y voit à quel degré les différentes formations sont chargées de fonctions secondaires. A cause de la particularité précitée du sémitique, la détermination de la valeur primitive, substantive ou adjective, d'une formation donnée, est plus difficile qu'en indo-européen. On y voit en outre que la grande majorité de formations sont communes aux deux conjugaisons primaires. Pour l'ouestique ce fait s'explique par l'existence préhistorique d'une conjugaison intransitive 1b représentée par un imperfectif *i̯aqtulu*/*i̯aqtilu* et un perfectif *qatila*, et en même temps par la coexistence protosémitique de *qatala*, *qatila*, *qatula* à l'intérieur d'un seul système de conjugaison.

I Adjectifs (et participes) déverbatifs

dérivés de *qatila* (*qatula*) *i̯aqtalu*	fonctions secondaires (subst. concrets, abstr., infinitifs)	dérivés de *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) *qatala*	fonctions secondaires (subst. concrets, abstr., infinitifs)
qatal B. 166	B. 105	B. 11, 14	B. 11
qatil B. 12	B. 12, 14	B. 165	B. 103
qatul B. 13	B. 13	B. 164	B. 164
qital —	B. 106	—	B. 21
qutal B 167	—	B. 22	B. 22

[28] Il faudrait toutefois mettre à part l'abstrait (ou plutôt l'abstrait ou l'infinitif) archaïque *qutŭl*, propre à la conjugaison active, lequel de son côté a engendré la forme *qatăl* de la conjugaison déponentielle.

II Substantifs (et infinitifs) déverbatifs

dérivés de *qatila* (*qatula*) *i̯aqtalu*		fonctions secondaires (adjectifs)	dérivés de *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) *qatala*	fonctions secondaires (adjectifs)
qatl	B. 125	B. 171 [30]	B. 29	B. 29 [31]
qitl	B. 33	B. 33 [31]	B. 114	B. 170 [30]
qutl	B. 35	B. 35 [31]	B. 108	B. 170 [31]
qitil	—	—	B. 103	—
qutul	—	—	B. 101	B. 163 [30]
qitīl	B. 43 [29]	—	—	—
qutūl	B. 84	B. 46 [32]	B. 126	—
qitāl	B. 141	B. 41	B. 61	B. 41 [31]
qutāl	B. 141	B. 192 [30]	B. 63	B. 40 [31]
qatāl	B. 140	B. 192, 194	B. 57	B. 40, 43 [30]
qatīl	B. 82	B. 42	B. 133	B. 182, 185
qatūl	B. 84	B. 46 [30]	B. 126	B. 174, 177

§ 209. D'où vient cette confusion apparente entre les valeurs adjective et substantive?

Les deux catégories, adjectifs et substantifs abstraits, sont employées dans des fonctions secondaires. L'adjectif, sous sa forme soit masculine soit féminine, peut être substantivé et employé comme un nom abstrait ou concret. De son côté un substantif abstrait peut faire office d'apposition et être interprété comme un adjectif-épithète (procédé qui n'est pas du tout courant en indo-européen). Ainsi p. ex. l'ancien infinitif *qutul* est employé en arabe comme épithète dans une large mesure (Barth p. 163 sq. et p. 101). L'unique indice formel pour délimiter les adjectifs et les abstraits-épithètes est le manque d'une forme féminine et d'un pluriel chez les derniers.

L'échange entre les valeurs substantive et adjective se réalise en indo-européen dans la direction *adjectif* → *substantif*, le sens inverse (*substantif* → *adjectif*) étant très rare, presque exceptionnel. C'est que le paradigme de l'adjectif y consiste en trois paradigmes partiels, correspondant chacun au plein paradigme de substantif. N'importe quel de ces trois paradigmes, masculin, féminin, ou neutre, est au point de vue formel qualifié à fonctionner comme substantif et peut par conséquent subir la substantivation. Mais l'emploi du substantif en fonction d'épithète (apposition) ne lui confère pas le caractère d'un adjectif, dont il manquera encore la qualité

[29] Incertain.
[30] Exceptionnel ou rare en hébreu.
[31] Ne se rencontre pas en hébreu.
[32] En éthiopien.

essentielle: la variabilité de genre. Pour parer à cette lacune il faut avoir recours à la dérivation, ce qui montre clairement l'insuffisance (formelle) du nom chargé de la fonction adjective.

§ 210. En sémitique, le rapport entre ces emplois (substantif et adjectif) est différent, grâce surtout à l'usage *habituel*, non pas simplement *occasionnel*, de certaines catégories de substantifs en fonction d'épithètes. Cf. Reckendorff *Arabische Syntax* pp. 68 et 141 ssq. Font souvent office d'appositions les substantifs désignant la matière: *al-ǧafnatu-ššīzā* „la coupe (en bois de) šīzā", *ǧubbatun lī ṣūfun* „un manteau (de) laine appartenant à moi", à côté de *buịūtu -rruḫāmi* „les maisons de marbre", *misụāku -l'arāki* „la brosse à dents en (bois de) *'arāk*". Substantifs désignant ce qui est mesuré: *raṭlun zaitun* „une mesure (d')huile", *ṣurratun mi'ata dīnārin* „une bourse (avec) cent dīnār", en face de *ziqqu ḫamrin* „une outre de vin", *ḥaịịu ḥilālin* „une tribu de gens sédentaires". Sont surtout fréquents les substantifs désignant une qualité ou fonction: *bizuǧāǧatin mil'i -lịadaini* „avec un verre remplissant les mains" (mot à mot „remplissement des mains"), *al-kaukabu -nnaḥsu* „l'étoile (de) malheur", *al-'umniịịata -ssaqama* „les désirs malsains" (mot à mot „les désirs maladie"), à côté de *kilābu -llu'mi* „les chiens de vulgarité", *'alqamatu -nnadā* „le généreux 'Alqam", *ịamīna ṣidqin* „un serment d'honnêteté".

Pour l'hébreu cf. Gesenius-Kautzsch [28] p. 443 ssq. (matière, mesure, qualité, etc., en apposition) et p. 436 (construction avec le génitif). P. ex. *bimṣiltaịim nḥōšęp* „avec des cymbales (en) airain", mais *klē kęsęf* „vases d'argent"; *kikraịim kęsęf* „2 talents (d')argent"; *'ᵃmårīm 'ᵉmęp* „mots (de) la vérité" en face de *'ᵃḥuzzap 'ōlåm* „possession d'éternité (= éternelle)".

Pour l'akkadien cf. *kilīlum kaspum* „couronne (en) argent" à côté de *ṣalam ṭīṭim* „statue d'argile", *eqlam ṣibūtam* „le champ désiré" (mot à mot „le champ désir"), mais *šibūt šarratim* „témoignage faux (de fausseté)" (v. Soden pp. 189 et 191) [33].

§ 211. Il y a donc en somme trois possibilités d'expression de la matière ou de la qualité: substantif + adjectif, substantif + génitif, substantif + substantif abstrait en apposition. La construction appositive est pour ainsi dire intermédiaire entre les deux autres. Avec l'épithète elle partage l'accord, bien qu'il s'agisse uniquement de l'accord de cas, point de nombre ou de genre. Avec le groupe substantif + génitif elle a en commun le caractère substantif du déterminant. Etant en outre limitée à certaines catégories sémantiques du substantif (noms de matière, abstraits), elle est marquée par rapport aux deux autres constructions. Schéma structural:

[33] Pour l'ougaritique cf. Gordon p. 93: „The genitive of an abstract noun can replace an adj.: *att.ṣdqh* „the wife of his righteousness" = „his lawful wife", *mtrḫt.yšrh* „the bride of his right" = „his rightful bride".

subst. + *abstrait au gén.* (B): subst. + *adj. - épithète* (β)

↓ ↓

subst. + *abstrait - apposition* (γ)

Cette particularité du sémitique est causée par l'absence d'une forme spéciale pour le neutre. La substantivation de l'adjectif dans les langues indo-européennes à trois genres fournit d'une part un nom abstrait (de genre neutre), d'autre part un nom de sens concret (type *ille bonus*), de genre et de nombre variables suivant le substantif auquel il se rapporte. En sémitique, la substantivation de l'adjectif fournit une seule forme à deux fonctions: 1) fonction primaire = nom abstrait; 2) fonction secondaire = nom concret *invariable* (au genre et au nombre) puisque la fonction primaire n'admet pas ces variations. Le sens concret est en première ligne lié à l'emploi appositif ou attributif [34]. Au point de vue fonctionnel la différence entre *aṭ-ṭarbūšu -l-'asu̯adu* et *aṭ-ṭarbūšu -s-sau̯ādu* correspond donc à fr. „le fez noir" et „le fez le noir".

Si malgré l'absence d'un genre neutre le développement du français et d'autres langues indo-européennes à deux genres a été différent du celui du sémitique, c'est que le type *ille bonus*, *illa bona* y était installé dès avant la disparition du neutre.

Le modèle primordial des constructions sémitiques citées plus haut a donc été constitué à notre avis par les noms abstraits. Il a été suivi par certains autres noms désignant la qualité, la matière, etc.

§ 212. Cet état de choses est apte à entraîner certaines conséquences pour les catégories sémantiques en question, surtout pour le substantif abstrait. Un renouvellement de celui-ci peut en effet rendre pertinente sa fonction secondaire, la fonction d'épithète. N'étant employée que dans la fonction d'épithète, la forme ancienne de l'abstrait revêt du coup le caractère d'un adjectif et peut adopter les désinences des deux genres. Mais aussi longtemps que la fonction primaire reste intacte, c.-à-d. que l'abstrait ne subit pas un renouvellement formel, la nature appositive d'une construction comme ar. *imra'atun ʿadlun* „une femme justice" (= „une femme juste") est perçue et empêche l'accord de genre, c.-à-d. la création d'une forme féminine spéciale. Dans le cas du renouvellement de B (v. le schéma du paragraphe précédent) il y a deux possibilités. 1) La distinction entre β et γ (forme plus expressive de l'épithète) se

[34] Il paraît qu'il faut ranger ici la construction *qatālu* + pronom personnel employé en hébreu et en ougaritique (Gordon pp. 64 sq., 99 sq.) pour le temps historique. C'est la valeur de *nom d'auteur* que revêt *qatālu* dans cette construction. En hébreu il continue un récit introduit par une ou plusieurs formes personnelles. P. ex. (Gen. 41, 43) *u̯ai̯i̯arkeḇ 'ọpọ̄*...... *u̯nåpọ̄n 'ọpọ̄ ʿal kål-'ẹrẹṣ misṛåi̯im* „il le fit aller en char...... et le préposa à toute la terre d'Egypte".

maintient. 2) Il y a coïncidence sémantique entre la construction à épithète et la construction appositive. C'est la dernière qui est évincée, excepté lorsque la structure de l'abstrait présente un morph accessoire par rapport à l'adjectif: alors c'est la forme de l'abstrait qui l'emporte tout en adoptant les désinences adjectives. Le cas concret le plus important dont il s'agit ici, c'est le rapport entre les constructions *substantif + adjectif du type qatil, qatul,* et *substantif + abstrait du type qatīl, qatūl.* Leur coïncidence sémantique a pour effet l'élimination de la construction appositive (marquée), il ne reste que la construction normale à épithète, mais au point de vue formel ce sont *qatīl, qatūl* qui l'emportent en devenant des adjectifs. C'est que *qatīl, qatūl* égalent à *qatil, qatul* + allongement de la deuxième voyelle. Et le renouvellement de *qatil, qatul* par *qatīl, qatūl* équivaut au remplacement simultané de *qatilat, qatulat* par *qatīlat, qatūlat* [35].

§ 213. L'emploi appositif peut enfin entraîner un changement *substantif abstrait > substantif concret,* de sorte que dans leur totalité les emplois substantifs de l'abstrait se présentent de la manière suivante:

1) comme substantif abstrait autonome;

2) comme apposition ou attribut (nom prédicatif) invariable au genre et au nombre;

3) comme substantif concret variable au genre et au nombre; cet emploi est secondaire par rapport à 2), tout comme 2) est secondaire par rapport à 1). Grâce à l'emploi appositif, le substantif (abstrait de provenance) est pénétré de sens concret jusqu'à désigner des êtres vivants et à distinguer les genres. Le genre n'est réalisé que dans l'emploi tertiaire, lorsque dégagée du substantif déterminé l'apposition redevient un substantif autonome [36]. On a *rağulu*^{n} *ṣabūru*^{n} „un homme patient" et *imra'atu*^{n} *ṣabūru*^{n} „une femme patiente", mais *rakūbu*^{n} m., *rakūbatu*^{n} f. „monture, animal (chameau) de selle".

Le changement direct *abstrait > concret* (à l'étape 1) est par contre un phénomène banal qui est attesté dans toutes les langues et à toutes les époques.

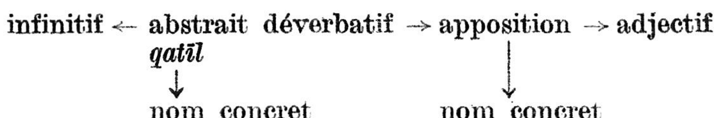
---

[35] L'adjectif déverbatif *qatil* peut aussi être supplanté par *qitl,* l'ancien abstrait dénominatif (chap. IV) parallèle à *qatīl.* En effet, le type *qitl* est bien attesté en arabe avec une valeur adjective à côté de *qatil* ou comme le remplaçant de celui-ci. P. ex. ar. *nağis* et *niğs* „impur", *ṣafir* et *ṣifr* „vide"; *ğils* „assis", *ṣirf* „pur", *nikḥ* „marié" (Brockelmann I, p. 340).

[36] La nécessité de distinguer entre masculin et féminin dans l'emploi autonome déclenche la proportion

-atu^{n} (de l'adjectif-épithète féminin) avec valeur syntaxique > zéro > *-atu*^{n} (de l'adjectif substantivé féminin) avec valeur sémantique, équivaut à zéro > *-atu*^{n} avec valeur sémantique.

Schéma typique du développement de l'abstrait en sémitique, p. ex. de *qatīl*:



Les flèches servent à désigner les fonctions secondaires et tertiaires et, en même temps, le développement sémantique de l'abstrait.

§ 214. Les noms abstraits déverbatifs ou noms d'action se sont sans cesse renouvelés au cours de l'histoire des langues sémitiques. La source la plus fréquente de formations nouvelles sont les abstraits dénominatifs, la formule étant *x* (verbe immotivé) → *y* (nom déverbatif) → *z* (abstrait dénominatif tiré de *y*). Le renouvellement formel de *z* entraîne une association directe entre *x* et *z*. Une autre possibilité est celle-ci: *x* (verbe immotivé) → *y* (adjectif déverbatif): le renouvellement de *y* crée un rapport entre *x* et la fonction secondaire (emploi comme substantif abstrait) de *y*.

Etablir une chronologie relative des nombreuses formations du sémitique n'est pas chose facile mais on peut au moins s'en tenir au critère de la vocalisation qui permet de délimiter les types anciens à vocalisation *qatl, qitl, qutl, qatil, qatul*, d'avec les dérivés dont la provenance dénominative se trahit surtout par un suffixe nominal.

En arabe la couche ancienne de noms abstraits déverbatifs est représentée par *qatl, qitl, qutl, qatil* (avec suffixes féminins *qatlat, qitlat, qutlat, qatīlat, qatūlat*; *qatlā, qitlā, qutlā*). On a ensuite les élargissements à suffixe *qatlān, qitlān, qutlān*. A la rigueur, même les formes à vocalisme allongé (*qatīl, qatūl*) peuvent être considérées comme des élargissements, pourvu qu'elles s'opposent aux formes nominales à vocalisme bref.

§ 215. La variété d'abstraits déverbatifs et la cristallisation tardive de l'infinitif proprement dit, voilà deux phénomènes qui sont en rapport étroit et rappellent les faits indo-européens analogues. L'infinitif se distingue des noms d'actions par sa fonction ou/et par sa forme. D'une part il connaît la rection verbale (complément à l'accusatif), d'autre part il n'est pas une forme *dérivée* comme le nom d'action, mais *flexionnelle*, donc régulière et obligatoire; enfin, ce qui n'est pas nécessaire (tout en étant fréquent), il peut être indéclinable. En arabe il y a une différence nette entre la forme I (*qatala*) et les autres (*qattala, qātala...*). Tandis que pour les formes dérivées le nom d'action, fonctionnant en même temps comme infinitif, est déterminé d'avance (prévisible), p. ex. *taqtīl* < *qattala, qitāl* < *qātala*[37], le verbe primaire (= la forme I) offre un nombre

[37] Une seule forme pour l'infinitif et le nom d'action; de même une forme unique pour le participe et le nom d'agent.

considérable de formations abstraites et tend en outre à se créer un infinitif régulier, ainsi *qatl* < *qatala* transitif, *qutūl* < *qatala* intransitif, *qatal* < *qatila*, *qutūlat* et *qatālat* < *qatula*. Cet état rappelle celui du français qui à côté de l'infinitif connaît une demi-douzaine de formations abstraites:

-*(ai)son*: *carguer*, *combiner*, *conjuguer*, *décliner*, *incliner*, *lier*, *livrer*; *tondre*; *garnir*, *guérir*, *trahir*......

-*ance*: *complaire*, *confier*, *connaître*, *croire*, *croître*, *défaillir*, *échoir*, *espérer*, *ignorer*, *naître*, *prévoir*......

-*aille*: *battre*, *semer*......

-*age*: *arpenter*, *atteler*, *blanchir*, *cirer*, *éclairer*, *engrener*, *espionner*, *ferrer*, *jardiner*, *laver*, *paver*, *piller*......

-*ade*: (*bâtonner*), *braver*, *embusquer*, *glisser*, *reculer*, *ruer*......

On voit ici clairement une stratification chronologique. Les suffixes -*(ai)son* < lat. -*(ā)tiō*; -*ance* < lat. -*antia* ont été hérités de l'indo-européen; le type -*(ā)tiō* est un élargissement du suffixe indo-eur. -*ti*-, -*(a)ntia* < -*n̥tī*, un élargissement d'indo-eur. -*ī*-. Les formes en -*aille* ne deviennent des abstraits déverbatifs qu'en roman, celles en -*age* seulement en français ou tout au plus en roman occidental. Enfin -*ade* a été emprunté aux autres langues romanes.

§ 216. On peut entreprendre, rien qu'en s'appuyant sur des critères internes, d'établir une chronologie relative de noms d'action arabes qui tendent à se cristalliser en véritables infinitifs:

1) *qutul*, supposé par l'infinitif hébreu, et *qutūl* (pour les verbes à imperfectif *i̯aqtulu*, *i̯aqtilu*)

2) *i̯aqtulu* : *qutŭ̄l* = *i̯aqtalu* : *qată̄l*[38] (verbes à imperfectif *i̯aqtalu*)

3) différenciation *i̯aqtalu* : *qatālat* = *i̯aqtulu* (imperfectif arabe de *qatula*) : *qutūlat* (avec *qatālat* survivant encore à côté de *qutūlat*)

4) les formes à vocalisme bref (*qutul*, *qatal*) acquièrent peu à peu, par opposition aux formes à voyelle longue, le caractère de formes flexionnelles, c.-à-d. d'infinitifs.

Les formes à vocalisme long continuent d'abord à fonctionner comme formes *dérivées*, c.-à-d. comme noms d'action à côté d'infinitifs (formes flexionnelles). Elles deviennent par la suite les infinitifs des verbes *qatala* intransitifs et des verbes *qatula*, respectivement.

A l'intérieur de la conjugaison *active*, *qutūl* revêt le caractère d'un infinitif de verbes *intransitifs*. Dans la conjugaison „déponentielle", *qatāl*(*at*) et *qutūlat* viennent être limités au type *qatula*, allomorph de la variante principale *qatila*.

[38] Les infinitifs *qatal*, *qatāl*(*at*) de la conjugaison déponentielle doivent être rigoureusement distingués des dérivés *qatala* > *qată̄l* de la conjugaison active. Les premiers n'apparaissent qu'après l'émancipation flexionnelle de *qatila* et *qatula*.

On voit que les verbes intransitifs *i̯aqtilu/i̯aqtulu* ont dû être perçus comme un groupe autonome de la conjugaison active. L'exposant formel de cette indépendance était jadis le perfectif *qatila* (contrastant avec *qatala* transitif).

5) Remplacement de l'ancien infinitif *qutul* par le nom d'action *qatl* chez les verbes transitifs du type *i̯aqtulu/i̯aqtilu*.

§ 217. L'identité fréquente entre les noms abstraits (ou les infinitifs) et les collectifs (ou pluriels brisés) en sémitique devient claire lorsqu'on examine l'évolution des noms dérivés, déverbatifs d'une part, dénominatifs de l'autre. Les procédés obsolètes de la dérivation dénominative se retrouvent dans la dérivation déverbative et vice versa. Que ce soit le schéma x (verbe immotivé) $\rightarrow y$ (nom dérivé) $\rightarrow z$ (abstrait dénominatif), ou bien le schéma x (nom immotivé) $\rightarrow y$ (verbe dérivé) $\rightarrow z$ (abstrait déverbatif), dans chaque cas le renouvellement formel de l'abstrait (z) peut entraîner un rapport direct entre x et l'ancien z. Cela veut dire qu'à deux moments successifs de l'évolution de la langue la même forme de l'abstrait (z) peut s'opposer à des formes-bases différentes. Elle est d'abord dénominative, puis déverbative, ou vice versa.

§ 218. Or ce n'est pas tout. Etant donné un rapport comme x (substantif immotivé) $\rightarrow y$ (adjectif dérivé) $\rightarrow z$ (substantif dérivé de y), le renouvellement formel de z en z' peut mettre z en contact immédiat avec x. A côté de la forme nouvelle z' la forme ancienne z revêtira des fonctions substantives différentes en face du mot-base x: en première ligne la valeur abstraite (par rapport à tous les substantifs-bases), ensuite suivant le contenu particulier du substantif, des valeurs secondaires. Le renouvellement de z rendra pertinentes une ou plusieurs de ces valeurs particulières.

Ainsi en cas de valeur personnelle (ou animée) de x, z peut adopter le sens féminin. Lorsque x désigne des objets nombrables (animés ou inanimés), z se prêtera à la fonction collective. Inversement, lorsqu'il s'agit de x = noms de matière ou noms collectifs, z pourra adopter un sens singulatif. Car toutes ces catégories, le féminin, le collectif, le singulatif, se constituent ou se renouvellent par l'intermédiaire d'adjectifs. Lorsque la base x est un verbe (immotivé), z devient un nom abstrait (d'action), un nom d'agent, etc.

Les choses se passent d'une manière analogue dans le cas d'un rapport x (adjectif immotivé) $\rightarrow y$ (substantif dérivé), lorsque x développe un sens substantif[39].

Dès lors, on comprend pourquoi des catégories aussi diverses que les noms d'action, les noms féminins, et les collectifs, parviennent à être ca-

[39] La situation est enfin identique dans le cas d'un rapport x (substantif immotivé) $\rightarrow y$ (adjectif dérivé), lorsque celui-ci se charge d'une valeur substantive.

ractérisées par un seul et même suffixe. Le phénomène se répète en indo-européen. Si le morphème *-ā-* y réunit toutes ces fonctions (et d'autres encore), cet état de choses nous fait postuler un suffixe substantif *-ā-*, non pas un suffixe désignant spécialement le sexe féminin, mais un suffixe substantif abstrait. La motion ne pénètre dans l'adjectif que par l'intermédiaire du substantif et de l'adjectif substantivé, après qu'une dérivation *masculin* > *féminin* s'est établie dans le substantif.

Regardé de ce point de vue, le suffixe féminin *-at* du sémitique est un suffixe substantif de provenance comme le démontre clairement sa polysémie: abstraits d'adjectifs (Brockelmann p. 418), féminins de substantifs (puis d'adjectifs), collectifs (p. 427), singulatifs (p. 419 sq.), diminutifs [40] et détérioratifs (p. 420 sq.).

Voici quelques remarques sur *-at* et les autres suffixes féminins (*-ā*, *-ā'*).

§ 219. En principe, les abstraits *verbaux* en *-at* (et de même, en *-ān*, *-ā*, *-ā'*, etc., enfin les formes à allongement du vocalisme de R_2) doivent être interprétés comme dérivés d'anciens noms déverbatifs sans élargissement.

Il existe en tout cas une différence préhistorique entre le morphème *flexionnel* *-at* (désinence de l'adjectif féminin) et le morphème *de dérivation* *-at* servant surtout à former des noms abstraits à base adjective. Ce sont les dérivés en *-at* qui concurrencent les autres formations dénominatives à valeur abstraite, d'abord les noms à degré long du vocalisme de R_2. Le suffixe *-at* remplace, en tant que *-at* „compensatif" (Barth p. XIII, p. 86, etc.), l'allongement de la voyelle de R_2, d'où l'équivalence des deux procédés dans *qatalat* et *qatāl*, *qatilat* et *qatīl*, et ainsi de suite.

Dans une formation comme *qatālat* il y a cumul des deux procédés: suffixation *et* allongement. Il faut considérer *-at* comme un suffixe ajouté pour *renforcer* la valeur abstraite (ou en général substantive) que comporte l'allongement: *qatal* > *qatāl* > *qatālat*. Or un tel cumul conduit à l'affaiblissement de l'allongement comme moyen de dérivation. Une forme comme *qatālat* est interprétée comme tirée de *qatal* moyennant la suffixation, tandis que l'allongement devient un morph *redondant* (surimposé au suffixe *-at*), apte à empiéter comme tel sur les dérivés du type *qatalat* (passant à *qatālat*).

§ 220. Un rapport analogue existe dans ar. *ṭilbat* „ce qu'on cherche" ou *niqmat* „vengeance" confronté avec *ṭalibat*, *naqimat* (Barth p. 145). Le type *qitlat* est un renforcement de *qitl*, abstrait de *qatil*, *qitl* lui-même étant concurrencé par *qatilat*, un autre abstrait de *qatil*. On a ainsi *qatil* avec les trois abstraits dérivés *qitl*, *qatīl* et *qatilat*. Mais la suffixation de *-at* joue le rôle secondaire d'un renforcement auprès les types *qitl*, *qatīl*, d'où *qitlat*, *qatīlat*.

[40] Hypocoristiques en akk. cf. v. Soden p. 74.

L'allongement, de provenance déverbative, et la suffixation, de provenance dénominative, semblent avoir été concurrencés par l'emploi du préfixe *ta-*. On a fait remarquer plus haut (§ 202) que la préfixation de *ta-*, étant accompagnée soit d'allongement soit de l'adjonction de *-at*, joue dans certains cas le rôle d'un renforcement qui réduit ces morphs à l'état de morphs supplémentaires. C'est un rôle analogue à celui de la gémination de R_2 (§ 171).

§ 221. L'origine des féminins en *-ā* (ar. *kūbrā*, *sakrā*) et en *-ā'* (ar. *ḥamrā'*, *bakmā'*) est plus récente. Ils ne datent que de l'époque de la chute de *i̯*, *u̯* intervocaliques.

On sait, grâce surtout à Barth, qu'un nombre considérable de suffixes vocaliques sont de provenance des éléments radicaux détachés de racines „défectives" (R_3 = *u̯*, *i̯*). Dans l'évolution des langues sémitiques ces racines ont joué un rôle de premier ordre, on n'a qu'à se souvenir des origines de l'apophonie *u*, *i* (chap. III). Pour l'histoire de l'apophonie l'importance des éléments suffixaux *u̯ i̯* consiste en ce qu'ils servent à remplacer ou à renforcer les formations héritées, caractérisées uniquement par les différents degrés vocaliques de R_2.

§ 222. Les suffixes vocaliques les plus répandus qui entrent en ligne de compte, sont:

ar. *-ā* < **-ai̯u* (et *-*au̯u*); éth. *-ē*, *-ō*
ar. *-ā'u* < *-*āi̯u*, **-āu̯u*; éth. *-ā*, etc.
éth. *-ēt* < **-aitu* et **-i̯atu*; éth. *-ōt* < **-autu* et **-u̯atu*
héb. *-īp* < **-ii̯tu*; *-ūp* < **-uu̯tu*; éth. *-īt*, *-ūt*, etc.

Barth (p. 379 ssq. et p. 391 ssq.) a eu raison d'expliquer les types *kubrā*, *ḥamrā'u*, etc., par $R_1a^xR_2aR_3u$ et $R_1a^xR_2\bar{a}R_3u$ avec R_3 = *i̯*, *u̯*, mais il a manqué d'indiquer le mécanisme en vertu duquel *-ā*, *-ā'*, ayant cessé d'être perçus comme une partie intégrante de la racine, ont été dégagés comme suffixes pour être attachés aux racines trilitères saines.

Les types déverbatifs du type *qa^x^tal*, *qa^x^tāl* revêtent dans les racines défectives la forme ar. $R_1a^xR_2\bar{a}$, $R_1a^xR_2\bar{a}'$. On obtient donc les correspondances:

racines saines	racines défectives
qatal	ar. $R_1aR_2\bar{a}$
qatāl	„ $R_1aR_2\bar{a}'$
qital	„ $R_1iR_2\bar{a}$
qitāl	„ $R_1iR_2\bar{a}'$
qutal	„ $R_1uR_2\bar{a}$
qutāl	„ $R_1uR_2\bar{a}'$

Ce sont les formes comme *da'at*, *ramat* (3e p. sing. fém.), *tad'īna*, *tarmīna* (2e p. sing. f.), *i̯ad'ūna*, *i̯armūna* (3e p. plur. masc.), *tad'ūna*, *tar-*

mūna (2ᵉ p. plur. masc.), lesquelles confrontées avec $R_1a^xR_2$*ā*, $R_1a^xR_2$*ā'*, permettent de concevoir ces dérivés comme munis des *suffixes -ā, -ā'* (par rapport à R_1aR_2 *-at*, *ta*R_1R_2 *-īna*, *i̯a*R_1R_2 *-ūna*, *ta*R_1R_2 *-ūna*). L'addition *-ā, -ā'* aux racines trilitères saines devient désormais possible.

§ 223. Le rapport primitif de *-ā* à *-ā'* correspond à celui entre *qa*^{x}*tal* et *qa*^{x}*tāl*, c.-à-d. entre l'adjectif déverbatif et le nom abstrait correspondant (v. chap. V): *-*ai̯u* > *-ā*, *-*āi̯u* > *-ā'u*. Mais en même temps *qatal* peut représenter l'abstrait déverbatif de *qatila/i̯aqtalu*, et c'est cette valeur d'abstrait qui paraît inhérente au suffixe *-ā* tel qu'il apparaît dans les langues historiques. L'emploi comme suffixe de motion, servant à caractériser les substantifs ou les adjectifs féminins, repose sur un développement secondaire (cf. chap. X.)

§ 224. L'addition de *-ā, -ā'* à *qatl, qitl, qutl* (> *qatlā, qatlā', qitlā* ......) a l'avantage de remplacer la caractéristique *interne* de *qatal, qatāl, qital*...... par un morph *externe* (*qatl*)*-ā*, (*qatl*)*-ā'*, (*qitl*)*-ā*, et ainsi de suite.

Les formes *qatl-ā, qatl-ā', qitl-ā*, etc., *caractérisées* comme noms déverbatifs (surtout comme noms d'action), représentent la couche ancienne des dérivés en *-ā, -ā'*. Il y a, de l'autre côté, une couche plus récente, produite par l'opposition secondaire entre les abstraits (infinitifs) *qatl, qitl, qutl*, et les formes en *-ā, -ā'*. Les morphs *-ā, -ā'* deviennent de simples *renforcements*. Tandis que p. ex. pour les types *qatlā, qitlā, qutlā*, les deux fonctions de *-ā* sont possibles, la deuxième seulement (renforcement) peut être admise pour les formes élargies comme *qittīlā* etc. (Barth p. 383). Une autre fonction secondaire c'est l'emploi *compensatif* de *-ā* à la place de l'allongement ou de *-at* dans *qatāl* : *qatalā*, *qutāl* : *qutalā*, *qatalat* : *qatalā*, *qitillat* : *qitillā*, *qutullat* : *qutullā*. Cf. *o. c.* p. 381 sq.; pour les faits analogues de l'éthiopien et de l'araméen *ibid.* p. 386—388.

CHAPITRE IX. LA FLEXION NOMINALE EN SÉMITIQUE

§ 225. Entre l'arabe classique et l'akkadien, les seules langues à continuer le système casuel du sémitique, il existe malgré l'accord général des désinences casuelles et de l'emploi des cas, une différence qui mérite l'attention. Il y a en akkadien la possibilité d'employer la forme nominale à désinence zéro, c.-à-d. non munie de désinence, 1) à l'état construit, 2) en tant qu'attribut (nom prédicatif), p. ex. *bīt šarrim* „la maison du roi"; *šar* „... est roi"; 3) les noms propres sont en général dépourvus de désinence. Ces formes non fléchies sont-elles héritées ou représentent-elles au contraire un développement particulier de l'akkadien?

La réponse à cette question a une grande importance pour le problème du degré long. Si, dans la flexion du nom sémitique, il y a eu des formes du type *qatal* à syllabe finale entravée (c.-à-d. sans désinence *vocalique*), le problème du degré long pourrait se présenter d'une façon tout à fait nouvelle, sans aucun lien avec la désinence féminine *-tu* (chap. V).

§ 226. Ce qui paraît tout d'abord plaider l'ancienneté des faits akkadiens, c'est le manque de parallélisme entre les états absolu et construit. En effet, si l'état construit avait connu une flexion telle qu'elle est attestée en arabe, la syncope aurait dû aboutir au même résultat qu'à l'état absolu, p. ex. **enbu šadī* „fruit de montagne" comme *enbu* „fruit", avec syncope de la voyelle médiane (sém. *'inabu*). Or c'est la finale et parfois en même temps la 2ᵉ voyelle des tétrasyllabes (p. ex. *eṣertu*, état construit *eṣrat*) qui subissent la syncope à l'état construit. La raison pourquoi on s'attend au parallélisme entre les deux états c'est que p. ex. dans un groupe comme *accusatif* + *génitif*, où l'acc. est à l'état construit, l'accusatif fait office du représentant du groupe tout comme dans la construction accusatif + épithète. Par rapport à l'entourage syntaxique, c.-à-d. au verbe personnel, le degré de la „jointure" („juncture") entre les deux membres du groupe est a peu près le même dans les deux emplois. On attendrait plutôt la syncope de la désinence du génitif laquelle, étant impliquée par la fonction syntaxique du deuxième membre, devient superflue au point de vue fonctionnel.

§ 227. Un autre fait, apparemment en faveur de l'indéclinabilité de l'ancien état construit, c'est la structure et la construction des noms de nombre cardinaux. Les noms cardinaux 3—10 régissent en arabe classique le gén. plur.; 11—19 et les dizaines régissent l'acc. sing.; après 100 et 1000 le substantif est au gén. sing. A cause de la perte de l'ancienne déclinaison, l'hébreu montre des variations considérables dans la construction des cardinaux mais on trouve, entre autres: 2—10 à l'état construit + pluriel (gén.); 11—99 à l'état absolu + singulier (acc.); 100 à l'état construit + singulier (gén.). On peut considérer ces constructions, qui s'accordent avec les faits arabes, comme continuant au moins l'état ouestique commun. En akkadien, les noms de nombre cardinaux à partir de 3 apparaissent à l'état „absolu" (= sans désinences) ou avec désinences, non pas à l'état construit; mais il y a des exceptions. On ne dispose encore que de données insuffisantes (v. Soden p. 194)[1].

Il y a donc, entre le nom de nombre et le substantif, un double rapport qui contribue à donner aux faits un aspect assez compliqué:

1) rection de la part du substantif, dont le genre conditionne la forme du nom de nombre;

2) rection de la part du nom de nombre imposant au substantif une forme casuelle déterminée.

Cet état de choses rappelle la construction du nom de nombre *dva/dve* en russe: *dva rublja* mais *dve kopejki*. Ici encore la répartition de *dva/dve* est en fonction du genre grammatical du substantif, tandis que celui-ci est subordonné au nom de nombre en ce qui concerne le cas (génitif).

§ 228. Les anciens cardinaux, de forme masculine, ont été partiellement remplacés en sémitique par des substantifs dérivés, comparables à fr. *dizaine*, *douzaine*, de forme féminine (en *-at*). Il s'agit d'un fait bien attesté, cf. slave *pętь*, *desętь*, et ainsi de suite (< **penkti-*, **dek̑m̥ti-*......) à la place des noms de nombre indo-européens **pénqᵘe*, **dék̑m̥*...... Ces substantifs numéraux régissaient en sémitique le gén. plur. Les anciens noms cardinaux se sont conservés auprès des substantifs dérivés, à savoir chez les féminins, d'où le contraste entre ar. *palāpatu* + masculin et *palāpu* + féminin dérivé (accord „polaire"). Ce rapport entraîne la généralisation de la forme *palāpu* chez tous les féminins. Quelle qu'ait été la construction primitive de *palāpu* (gén. sing. à en juger par 100 et 1000), il est clair que l'opposition *palāpatu* : *palāpu*, commandée par le genre grammatical, a dû imposer le gén. plur. (accompagnant *palāpatu*) à *palāpu*.

Les anciens noms d'unités (non élargis de *-t-*) se sont aussi maintenus dans les formes de 13—19, dans lesquelles la dizaine apparaissait au cas

[1] Il serait donc peut-être prématuré de considérer comme un archaïsme les constructions assyriennes *nom de nombre* (*à l'état construit*) + *substantif au génitif* (plur. ou sing.), *ibid.* p. 195 sous *i*.

oblique, p. ex. **palāpatu 'ašari malikin* [2]. Le groupe *'ašari malikin*, perçu comme composé de substantif plus épithète en accord casuel (*malikin* → *'ašari*), conditionne l'accord simultané de genre dans le tour féminin **palāpu 'ašrati malikatin*.

Sous l'influence du gén. plur. dépendant des noms de nombre 3—10, les noms cardinaux 11—19 et les dizaines 20—90, *qui ne sont que des dérivés des noms de nombre* 1—10, modifient l'ancienne forme casuelle du substantif déterminé (gén. sing.) en la remplaçant par l'acc. sing. Le pluriel sain du sémitique étant diptotique, une forme comme **malikīna* (dans *palāpatu *malikīna* etc.) réunit les deux sens: génitif et accusatif de relation. Par suite de l'ambivalence de la forme du gén.-acc. du pluriel et *par opposition à celui-ci* [3], le singulier employé avec les noms de nombre au-dessus de 10 adopte la forme d'accusatif (de relation), tous ces noms de nombre étant fondés sur 1—10. Pour l'acc. de relation employé avec les noms de mesures et de poids v. p. ex. Brockelmann II p. 267.

En ce qui concerne la forme historique (arabe) des cardinaux 13—19, ils s'expliquent de la façon suivante: Le remplacement de *malikin*, *malikatin* par *malikan*, *malikatan* entraîne le remplacement simultané de *'ašari* et *'ašrati* par *'ašara* et *'ašrata*, respectivement (à cause de l'accord, déjà existant, entre le nom et la dizaine). C'est seulement plus tard que les unités semblent avoir perdu leur flexibilité tout en conservant leur „genre“: *palāp-ata 'ašar-a malikan*, *palāp-a 'ašr-ata malikatan* [4].

Voici donc les transformations successives des noms de nombre cardinaux 11—19 supposées par notre explication: **palāpatu 'ašari malikin* > **palāpatu 'ašara malikan* > *palāpata 'ašara malikan* (**palāpu 'ašrati malikatin* > **palāpu 'ašrata malikatan* > *palāpa 'ašrata malikatan* [5].

Or les formes masc. **palāpatu 'ašara* et fém. **palāpu 'ašrata*, que nous considérons comme les précurseurs des formes historiques attestées *palāpata 'ašara* et *palāpa 'ašrata*, donnent à penser. Il paraît à première vue

[2] En hébreu les unités précédant la dizaine offrent l'état construit, toujours lorsqu'il s'agit de cardinaux féminins, très rarement dans le cas de cardinaux masculins.

[3] La valeur de *génitif* s'y étaye sur la construction des noms de nombre immotivés *mi'atu*^{n} et *'alfu*^{n} (*mi'atu malikin*, *'alfu malikin*).

[4] L'assimilation de la forme du nom de nombre à celle du nom déterminé (*malikan*, *malikatan*) est naturelle dans les constructions fondées, la coïncidence à l'accusatif (*palāpata 'ašara malikan* „τρεῖς βασιλέας“) entraînant celle au nominatif et au génitif (**palāpatu 'ašara malikan* > *palāpata 'ašara malikan.....*). Dans les noms de dizaines (*palāpūna*, *'arba'ūna.....*) la possibilité d'un nivellement était enrayée par la différence de nombre (*-ūna* : *-an*).

[5] En akkadien, les noms de nombre cardinaux à partir de „3“ perdent leur flexibilité lorsqu'ils sont préposés, tandis que le substantif déterminé apparaissant au pluriel garde son autonomie casuelle (v. Soden p. 194 sq.). Il s'agit là évidemment d'une simplification d'un état ancien beaucoup plus compliqué.

que la dizaine dont dépendait directement le substantif, revêtait la forme de l'état construit. On est frappé par les formes curieuses *ʿašara* (< **ʿašru*) et *ʿašrata* (< **ʿašaratu* ou **ʿašartu*), qui rappellent l'état construit de l'akkadien (on y a *qatal* < *qatlu*, *qatlat* < *qataltu*). Mais en vue de l'explication des noms de nombre proposée ci-dessus, ce rapprochement semble caduc.

La différence entre les formes masculine et féminine de l'arabe (*ʿašaratuⁿ*, *ʿašara* : *ʿašruⁿ*, *ʿašrata*) est un archaïsme qui se réduit à un ancien rapport *ʿašaruⁿ* : *ʿašratuⁿ* (syncope comme dans les formes tétrasyllabiques *i̯aqtulu*, *maqtiluⁿ*, etc.). Or le renouvellement de *ʿašratuⁿ* donne *ʿašaratuⁿ* (cf. *malikatuⁿ* pour **malkatuⁿ* sous l'influence de *malikuⁿ*, § 55), d'où la répartition suivante:

masc. *ʿašaratuⁿ* „10"	fém. **ʿašaruⁿ* „10"
þalāþata ʿašara „13"	*þalāþa ʿašrata* „13"

L'opposition *masculin* : *féminin* se réduit donc à masc. *ʿašar-*: fém. *ʿašar-/ʿašr-* > masc. *ʿašar-* (dissyllabique): fém. *ʿašr-* (*une* syllabe).

Il s'ensuit de là que de quatre formes attestées (*ʿašaratuⁿ*, *ʿašara*, *ʿašruⁿ*, *ʿašrata*) la 2ᵉ et la 4ᵉ sont anciennes, tandis que la troisième, bien que pansémitique, est la plus jeune.

Il n'y a par conséquent aucun lien historique entre ar. *ʿašru* : *ašara*, *ʿašaratu*: *ʿašrata*, et akk. *qatlu* (état absolu) : *qatal* (état construit), *qataltu* (état absolu) : *qatlat* (état construit). Si dans le manque de toute désinence à l'état construit il fallait voir un archaïsme de l'akkadien, ce trait hérité du sémitique commun n'y serait pas resté tel quel, sans subir des modifications morphologiques entraînées par la syncope akkadienne.

§ 229. L'emploi *attributif* de la forme non-fléchie de l'adjectif et, jusqu'à un certain degré, de celle du substantif, semble avoir laissé une trace en arabe. Si le perfectif ouestique du type *qatala, qatila, qatula* est d'origine nominale, comme nous le soutenons, on s'explique le rapport ar. masc. *qatala* (mais **qatal-* inhérent aux autres formes): fém. *qatalat* comme celui de l'adjectif masculin à l'adjectif féminin. L'emploi attributif, c.-à-d. verbal, de la forme s'accorderait donc avec le manque de désinence dans *qatalat* (cf. akk. *kašid* : *kašdat*). Mais le *-a* du masculin n'est pas clair. Il faut s'arrêter ici jusqu'à ce qu'on dispose de données nouvelles.

§ 230. Or les formes nominales de l'akkadien dépourvues de désinences, caractéristiques de l'état construit [6] ainsi que de l'emploi attributif

[6] La disparition de la flexion du nom déterminé (par un génitif ou un pronom possessif) s'y est réalisée en plusieurs étapes: élimination de la désinence de l'acc. *-a*, puis de la désinence *-u* du nom. (employée aussi pour l'acc.), enfin de la désinence du gén. *-i* (v. Soden p. 82).

(prédicatif), ne sont qu'un *corollaire morphologique* de la syncope propre à cette langue. A l'état construit l'apocope est en réalité une syncope qui prive les types *qatalu*, *qatilu*, *qitalu*, etc., de leurs désinences. C'est que le groupe *état construit* + *gén.*, formant un tout indissoluble, représente un seul mot phonétique. A l'état absolu, où la désinence est maintenue („status rectus" de v. Soden), c'est la voyelle interne qui subit la syncope. On a *qatal*, *qatil*, *qital*...... à l'état construit et comme attribut, tandis qu'à l'état absolu c'est *qatlu*, *qitlu*...... qui est de règle. La perte des désinences chez l'attribut se comprend aisément: le nominatif ne s'y oppose pas aux autres cas, par conséquent sa désinence est privée de valeur distinctive [7]. Les adjectifs et parfois même certains substantifs, lorsqu'ils sont employés comme attributs, subissent donc en akkadien le même traitement que les formes mi-verbales, mi-nominales, dites le permansif (le „statif" chez v. Soden). Cf. la généralisation en v.-h.-a. de la forme non-fléchie de l'adjectif-attribut, p. ex. *swarz* „noire", *smal* „petite" comme attribut en face de *swarzu*, *smalu* comme épithète. Les formes phonétiques seraient *swarz*, *smalu* dans les deux emplois.

La raison de la généralisation de la forme apocopée à l'état construit n'est pas aussi transparente. En réalité l'état construit a cessé de jouer en akkadien le rôle qui lui revient en sémitique occidental. Tandis que p. ex. en arabe l'état construit est la caractéristique normale d'un nom déterminé par un génitif, en akkadien le correspondant d'ar. *baitu-l-maliki* est non seulement *bīt šarrim* mais aussi le tour renouvelé *bītu ša šarrim*. Par rapport à ce dernier l'ancienne construction à état construit tend à se figer en devenant peu à peu une sorte de composé qui s'oppose au groupe-base *bītu ša šarrim* [8]. De cette manière il s'établit entre l'état absolu *qat(a)lu* (*ša*...), avec syncope de la voyelle médiane, et l'état construit *qatal(u)* (+ gén.), où l'expulsion de la finale est phonétique, une relation *qatlu* : *qatal* laquelle s'impose aussi aux formes *qatlu* primitives (*qatlu* : *qatal*), p. ex. *pagru* „cadavre": *pagar*, *šipru* „écriture": *šipir*. De même au féminin: *qatalatu* > *qataltu* à l'état absolu, mais *qatlat* à l'état construit [9]

[7] On invoquera aussi la position isolée du vocatif pour justifier le manque de la désinence *-u* dans *šar* „ô roi", *šamaš* „ô soleil ", etc., et dans les noms propres.

[8] Développement en quelque sorte analogue en ougaritique, où l'on a p. ex. *lṭpn.il.dpid* (**laṭpānu 'ilu du pa'di*) „L., le dieu de la charité" etc. (Gordon p. 104).

En akkadien la construction ancienne (état construit) et la construction avec *ša* trouvent un pendant exact dans la syntaxe des clauses relatives (v. Soden p. 219): le nom dont dépend la phrase relative se trouve à l'état construit lorsqu'il n'est pas accompagné de *ša*.

[9] Les suffixes féminins *-tu* et *-atu* de l'état absolu sont sujets à la répartition suivante (v. Soden p. 75):

(l'apocope de la désinence fournit une forme trisyllabique, sujette à la syncope de la voyelle médiane, cf. **kašidat* > *kašdat* au permansif).

§ 231. Deux facteurs ont donc collaboré à produire le système historique de l'akkadien consistant à opposer l'état construit *qatal, qatlat,* à l'état absolu *qatlu*, *qataltu*: l'un phonétique, la syncope de voyelles, l'autre morphologique, le renouvellement de la construction héritée du type *bīt(u) šarrim* par le tour *bītu ša šarrim.* Les deux facteurs ont agi de façon solidaire. L'apocope des désinences à l'état construit ne peut pas être un simple phénomène phonétique. Le renouvellement du tour *nom* + *gén.* conduit au changement de la position linguistique de la construction héritée en lui conférant le caractère d'un composé. Il a vidé les désinences du premier terme de leur contenu fonctionnel puisque désormais ce n'était pas *bītu* mais *bīt(u) šarrim* qui fonctionnait comme terme syntaxique unitaire par rapport au verbe. La construction héritée *bītu šarrim* a donc fini par devenir monoptotique. Il n'y avait là aucune difficulté puisque la catégorie de substantifs non-fléchis était déjà représentée dans la langue par certains noms composés, p. ex. le type *Sīn-erībam* et les noms propres d'origine étrangère (v. Soden p. 81).

§ 232. L'indice le plus sûr de l'intégration sémantique, de l'„univerbation" de la construction génitive, est fourni par la dérivation. Dans la langue de la période tardive, le suffixe d'abstraits *-ūtu* peut être attaché au second membre pour désigner la profession etc., ainsi *aradšarrūtu* „le service du roi" bâti sur *arad šarri(m)* „serviteur du roi" (*ardu* „serf, esclave", *šarru* „roi"). S'il s'agissait encore de deux mots autonomes, et non pas d'un composé, le sens serait „le serviteur de la royauté".

§ 233. Le caractère de composé que le type *bīt(u) šarrim* de l'akkadien historique est en train d'acquérir, semble avoir jusqu'ici échappé à l'attention des linguistes. C'est qu'au point de vue typologique il diffère

---

		-tu		*-atu*	
type	*qatlu*	*qataltu*	(rare)	*qatlatu*	(normal)
,,	*qitlu*	*qitiltu*	(normal)	*qitlatu*	(rare)
,,	*qutlu*	*qutultu*		*qutlatu*	

C'est que le rapport hérité *qitlu* : *qitlatu* (*qutlu* : *qutlatu*) subit un changement sous l'influence de **qatilu* : **qatilatu* (**qatulu* : **qatulatu*) transformé par la syncope en *qatlu* : *qatiltu* (*qatlu* : *qatultu*). Mais *qatlu* : *qatlatu* est en général maintenu, parce que **qatalu* : **qatalatu* est exceptionnel en comparaison avec la formation productive, représentée par les adjectifs déverbatifs, **qatilu* : **qatilatu* (**qatulu* : **qatulatu*). En face des formes féminines syncopées *qatiltu* (*qatultu*) la formation *qatlatu,* qui en diffère en même temps par la métathèse et par la qualité vocalique, a pu garder son indépendance.

A l'*état construit* la répartition de *-t* et *-at* est en partie d'ordre stylistique (v. Soden p. 83), p. ex. *napšat* „vie", *alkat* „marche" de la poésie en face de *napišt(i)*, *alakt(i)* de la prose. Mais les adjectifs déverbatifs ont toujours *-at.*

du type courant en indo-européen, où le premier membre est le *determinans*, le deuxième étant le *determinatum*. La fonction syntaxique spéciale du premier membre par rapport au deuxième (génitif, instrumental, etc.) y découle du contexte, à savoir de la valeur grammaticale et lexicale des deux membres, p. ex. véd. *indra-patnī-* „épouse d'Indra", *indra-jūta-* „incité par I.", etc. La distinction entre le singulier et le pluriel, supprimée au premier membre, est parfois révélée par un contexte plus large (Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 48): *átha pátnībhyaḥ patnīyūpám úc chrayanti* „ensuite ils érigent pour les femmes un „poteau de femmes", *narām nṛ-pātṛ́-* „le gardien d'hommes". — Pour ce qui est du rapport syntaxique entre le composé et le reste de la phrase, c'est le deuxième membre qui s'en charge en indo-européen.

La différence entre les „composés" de l'akkadien et ceux de l'indo-européen tient justement à ce qu'en akkadien c'est le premier membre lequel, étant déterminé, entre en relations syntaxiques externes. C'est le contexte de la phrase qui décide de la valeur „casuelle" du premier membre, invariable dans sa forme, tandis que le rapport des deux membres du composé est donné d'avance (génitif).

Une certaine indifférence envers la distinction des nombres, voilà l'unique trait du premier membre des „composés" akkadiens que celui-ci partage avec l'indo-européen: *durug šadāni* „les chemins de montagnes", *pagar muqtablīšunu* „les cadavres de leurs guerriers" (à côté de *pagrī qurādēšunu* „les cadavres de leurs héros"), et ainsi de suite (Brockelmann II, p. 234).

§ 234. Si malgré leur construction très archaïque les noms de nombre cardinaux ne fournissent pas un indice de l'existence d'un cas sémitique à désinence zéro, ils nous renseignent en revanche sur le diptotisme qui a dû exister à chaque étape de l'évolution du sémitique, aussi longtemps que se maintenait la flexion nominale et le manque de symétrie casuelle entre le singulier d'une part, et le pluriel et le duel, de l'autre. Chez les noms réguliers, c.-à-d. chez les noms triptotiques, le pluriel et le duel sont toujours diptotiques et ce fait tire à conséquence.

§ 235. Quand on aborde le problème du singulier diptotique, on s'aperçoit que l'opposition principale entre les triptotes et les diptotes est constituée par *nom commun* : *nom propre*. Le dernier a en arabe un pluriel „sain" (= diptotique), le nom commun offre un pluriel brisé, triptotique. Le contraste *triptotique* : *diptotique* s'étendant sur le singulier des noms propres, celui-ci fait coïncider le gén. et l'acc., ou plutôt introduit au génitif la désinence de l'accusatif [10]. On connaît des syncrétismes analogues

[10] Cette explication du diptotisme est valable uniquement si celui-ci est une innovation du sémitique méridional. Dans son manuel de l'ougaritique (p. 45) C. Gordon compte avec la possibilité d'un diptotisme du nom propre,

dans les langues slaves, surtout celles du Nord. Ainsi p. ex. en polonais l'acc. plur. des noms de personnes masculins s'identifie au gén. sous la dominance du singulier. En russe la coïncidence de ces deux cas (au pluriel du genre animé) a été déclenchée par le même facteur. Ar. *ʿaqrabu*^{n} „scorpion", *-i*^{n}, *-u*^{n}, plur. *ʿaqāribu* en face du nom propre *ʿaqrabu*, *-a*, plur. *ʿaqrabūna*; *zufaru*^{n} *-i*^{n}, *-u*^{n} „héros, prince, lion": *zufaru*, *-a* (nom propre); etc.

Sont traités comme noms propres les noms de formes paradigmatiques, ainsi *qatlu* ou *faʿlu* = la forme de l'infinitif de *qatala* ou *faʿala*.

§ 236. En outre, la diptose apparaît dans les noms munis de suffixes féminins ar. *-ā* et *-āʾu* et dans les types (masculins) *ʾaqtalu* et *qatlānu*. Nous ne savons pas, à vrai dire, si elle y est aussi ancienne qu'au pluriel et au duel. Dans *-ā* < *-ai̯u*, *-ai̯i*, *-ai̯a* le manque de toute flexion pourrait même être purement phonétique. Car *-ai̯un*, *-ai̯in*, *-ai̯an* aboutissent tous les trois à *-an*, p. ex. *huda*^{n} < **hudai̯un*, **hudai̯in*, **hudai̯an*. Et pourtant un nom comme *huda*^{n} est considéré, en grammaire arabe, comme un triptote. La cause de cette distinction entre les types *huda*^{n}, *bukāʾu*^{n}, et *kubrā*, *ḥamrāʾu* est le manque de nounation dans les féminins à *suffixes -ā*, *-āʾ* [11]. C'est qu'en arabe la triptose et la nounation, la diptose et le manque de nounation, marchent toujours ensemble. Autrement que les formes en *-a*^{n}, *-āʾu*^{n}, celles en *-ā*, *-āʾu* sont traitées comme diptotiques parce qu'elles sont dépourvues de nounation.

§ 237. L'association entre le manque de la nounation et la diptose s'est établie dans les noms propres. Au moment de la généralisation de *-n* (v. *infra*), les noms propres sont restés à l'écart: puisqu'ils ne connaissaient pas l'emploi de l'article „défini" (ar. *al-*), ils n'adoptaient pas non plus la nounation, le pendant „indéfini" de *al-*. Il en résulte une loi de structure morphologique: *le manque de nounation implique le diptotisme*. C'est la présence et l'absence de *-n* qui constitue la différence fondamentale entre les deux types de déclinaison, la distinction entre les formes casuelles de l'accusatif et du génitif n'étant qu'un trait différenciateur accessoire. Cela découle du schéma:

|	*-un*	*-in*	*-an*	|
↓	*-u*	*-a*	*-a*	↓

On voit que le *-n* est seul à distinguer les deux flexions au nominatif et à l'accusatif. Au génitif, le manque de *-n* se complique d'une différence de désinence casuelle (*-a* à la place de *-i*).

---

hérité du sémitique commun: „some names may be diptotic (with gen.-acc. sg. in *-a*)". En tout cas l'*extension* ultérieure du diptotisme, liée au sort de la nounation, est propre au sémitique méridional, sinon au seul arabe.

[11] Même chose pour les types *ʾaqtalu*^{n} : *ʾaqtalu* et *qatlānu*^{n} : *qatlānu*.

§ 238. On se demandera donc pourquoi les féminins en *-a*, *-ā'* et les types masculins *'aqtalu, qatlānu* n'ont pas adopté la nounation.

On peut se représenter la généralisation de *-n* comme ayant lieu d'abord dans les noms concrets, et ensuite seulement empiétant sur les abstraits, qui ont dû être les derniers à adopter l'article *al* et par conséquent aussi la nounation. Si par l'intermédiaire de noms concrets primaires la nounation pénètre dans les abstraits comportant la même structure trilitère, elle s'arrête devant les abstraits dérivés, munis d'un affixe. Car les types *qatlā, qatlā'u, 'aqtalu, qatlānu* sont de provenance tous des substantifs abstraits (v. le chapitre suivant).

A l'appui de cette explication de l'absence de *-n* dans les types ar. *kubrā, ḥamrā'u, 'akbaru, sakrānu,* on peut alléguer le mécanisme parallèlle de certains changements indo-européens. Ainsi l'extension, en indo-iranien, de *ā* à la place de *ă* (dans les catégories qui offrent le degré *o* en indo-européen) s'arrête devant le type v. ind. *bhára-* = grec φόρος (noms d'actions simples) tandis qu'elle a lieu dans les types *bhará-* = φορός (adjectifs ou noms d'agent simples) et dans les noms d'action et les noms d'agent composés, tous les deux oxytons. Soit:

1) nom d'agent composé *-bhará-*	3) nom d'agent simple *bhará-*
2) nom d'action composé *-bhará-*	4) nom d'action simple *bhára-*

On voit tout de suite que bien que *ā* à la place de *ă* s'établisse dans les types oxytons 1) 2) 3), il ne peut pas pénétrer dans *bhára-* parce que ni la proportion 1) : 2) = 3) : 4) ni la proportion 1) : 3) = 2) : 4) ne sont admissibles. Le type *bhára-* se distingue de 3) à la fois par son accent et par sa valeur, il se distingue de 2) par l'accent et par le fait d'être un simple, tandis que 1) et 2) ne diffèrent que par leur valeur, et qu'entre 1) et 3) il n'y a que la simple différence d'emploi (composé: simple). C'est donc la *cumulation de marques différenciatrices* qui soustrait le type *bhára-* à l'action de la loi morphologique de Brugmann (v. *L'apophonie* p. 325 sq.).

C'est de la même façon que la valeur abstraite du mot, combinée avec le genre féminin, est responsable du maintien de la forme ancienne, dépourvue de nounation, dans *qutlā, qatlā'u.* Ainsi:

1) concrets trilitères masc.	3) abstraits trilitères masc.
2) concrets élargis [12] masc.	4) abstraits élargis *féminins* [12]

On se convainc facilement que les rapports 1) : 2) ou 1) : 3) comportent chacun un seul trait différenciateur, tandis que 3) : 4) ou 2) : 4) en présentent deux.

[12] Lorsque la forme *qatlā'* est masculine, elle prend la nounation, p. ex. (Barth p. 393) *ḥirbā'u*ⁿ „le mâle du caméléon", *ḥizbā'u*ⁿ „région pierreuse", *siḥuā'u*ⁿ „part (de la nuit)"; *ḥuuā'u*ⁿ „une espèce de plante", *qūbā'u*ⁿ „lichen", *muzzā'u*ⁿ „vin d'une certaine qualité".

§ 239. Dans les adjectifs motivés à féminin diptotique du type *qutlā, qatlā'u* le masculin est aussi diptotique: l'élatif *'akbaru*, fém. *kubrā*; les adjectifs désignant les couleurs et les défauts physiques comme *'aḥmaru, ḥamrā'u* „rouge", *'abkamu, bakmā'u* „muet"; les adjectifs motivés en *-ān* comme *sakrānu*, fém. *sakrā* „ivre". Une fois que le masculin est triptotique, le féminin adopte *-at*, p. ex. *'armalu*^{n}, *'armalatu*^{n} „veuf, veuve", *nadmānu*^{n}, *nadmānatu*^{n} „convive".

§ 240. Etant donné la diptose du féminin en *-ā, -ā'u*, il n'est pas étonnant que les pluriels en *-ā* (types ar. *qatlā, qatālā*) et *-ā'u* (*qutalā', 'aqtilā'*) le soient aussi.

Les types quadrilitères de pluriels brisés sont aussi diptotiques: *qatālilu, qawātilu, qatā'ilu*. Ici encore c'est la position isolée du type qui l'a empêché d'adopter la nounation et l'a rendu par la suite diptotique:

1) racines du type *q-t-l* 3) racines du type *q-t-l-l*
2) pluriels brisés de *q-t-l* 4) *qatālilu* (*qawātilu, qatā'ilu*).

Quel type de pluriel brisé qu'on choisisse, on ne saurait établir une proportion valable 1) : 2) = 3) : 4). C.-à-d.: une fois installée au singulier, la nounation peut bien se propager au pluriel brisé du type normal (trilitère), mais elle ne trouve aucun modèle valable dans le type normal pour pouvoir pénétrer dans le pluriel brisé des quadrilitères.

§ 241. Sous la dominance soit de l'article (ar. *al-*) soit de l'état construit la nounation disparaît, ce qui entraîne la neutralisation du contraste *triptotes* : *diptotes*: ar. nom. *al-'akbaru*, gén. *al-'akbari*, acc. *al-'akbara*, comme *al-maliku, al-maliki, al-malika*. La coïncidence des nominatifs et des accusatifs est suivie de l'identification des génitifs; la désinence *-a* du génitif est remplacée par le *-i* des triptotes puisque ceux-ci servent de fondement aux diptotes.

§ 242. Les observations faites sur la diptose nous font supposer une extension préhistorique de la nounation. On est en général d'accord pour établir une identité entre la nounation arabe et la mimation de l'akkadien. Ce qui fait difficulté, c'est l'ancienne fonction de la nasale surajoutée aux désinences casuelles. Brockelmann (I p. 472 ssq.) lui attribue la valeur d'un article *indéfini*. Or nous avons cru pouvoir relever en arabe des traces d'un ancien emploi de la nounation comme article défini (*Symbolae Hrozný*, Archiv Orientální vol. 18, p. 325 ssq.).

Les noms propres du type *ḥasanu*^{n}, *muḥammadu*^{n} représentent une couche plus ancienne que le type *al-ḥasanu, al-ḥaripu*...... Ce dernier offre l'article défini vivant *al-* remplaçant l'article obsolète *-n*, cf. français *Legrand, Leblanc, Leroux* (d'autre part les types *Legrand* et *Boulanger* sont comparables à *ḥasanu*^{n} et *zufaru*, respectivement). Employée avec

les noms d'objets déterminés par leur sens, la nounation équivaut souvent à l'article défini *al-*, v. les exemples *infra*.

§ 243. A notre avis un argument important en défaveur de l'hypothèse de Brockelmann c'est le caractère *mécanique* de la nounation laquelle, excepté à l'état construit, est obligatoire en cas de manque de l'article défini *al-*. Car en réalité ce que fournit une analyse structurale de l'arabe ce n'est pas un système de trois termes: *zéro article*, *article défini*, *article indéfini*, mais un système de deux termes: article défini (variante: état construit) et manque de l'article défini (nounation; variante: diptotes). Si la nounation avait fait à l'origine office d'article indéfini ou individualisant, on ne comprendrait pas la perte de sa valeur au moment de l'introduction de l'article défini *al-*. On s'attendrait plutôt à la construction d'un schéma ternaire, avec la possibilité d'une hésitation entre *qatlu* et *al-qatlu* pour les noms de matière, les abstraits, les notions générales, etc. Cf. p. ex. fr. *l'or* (*est un métal*) en face d'angl. *gold* (*is a metal*). Au contraire, la perte de valeur caractéristique en arabe devient compréhensible si l'on voit dans *al-* un *renouvellement* de l'article *défini* représenté jusque-là par la nasale. Par suite de l'introduction du type *al-maliku*, la nounation a été refoulée vers le sens „manque d'article défini" et a pénétré d'une façon mécanique dans le type *maliku* (d'où *malikun*). Le sens „article indéfini" n'est qu'une fonction secondaire de la nounation. Jamais un article *indéfini* n'aurait pu évincer le manque d'article dans les catégories ci-dessus mentionnées (noms abstraits etc.).

§ 244. Si tel est le cas, si la nounation ne représente que *le manque d'article défini* (d'où la fonction *secondaire* d'article indéfini), on n'est pas étonné de la voir concurrencer l'article défini dans les noms déterminés par le seul contenu sémantique („ciel", „terre", „soleil", noms génériques, etc.). On peut citer ici utilement le parallèle du français, avec son extension de l'usage de l'article défini: plusieurs catégories de noms communs peuvent s'en passer dans l'époque ancienne (comme encore aujourd'hui en anglais).

Dans les limites ainsi circonscrites, la nounation, correspondant au manque de l'article défini, caractérise par conséquent un usage archaïque, l'article *al*, un usage plus récent. P. ex.

construction de type ancien	construction de type récent
ġadun lakum rahnun „le lendemain vous le garantit"	*lammā kāna mina-lġadi* „quand vint le lendemain"
dūna ʿāmin muqbilin „avant l'année suivante"	*lammā kāna-lʿāmu-lmuqbilu* „quand vint l'année suivante"

Cf. encore: *buʿaida samāʾin* „pas loin du ciel"; *ʿarḍu ʾarḍin* „la largeur de la terre"; *man raʾā mina- nnāsi šamsan bilʿišāʾi ṭaṭūfu* „qui parmi les

hommes a vu le soleil tourner au soir"? (H. Reckendorff *Arabische Syntax*, 1921, p. 194 ssq.).

A propos de *kullu rajulin* „l'ensemble de l'espèce homme", *'afḍaluhum rajulan* „le plus excellent parmi eux en ce qui concerne l'espèce homme", etc., Reckendorff émet l'opinion caractéristique suivante (*o. c.* p. 195): „Der unb. Art. ist hier vielfach schon ziemlich bedeutungslos; es könnte ebenso der generelle best. Art. stehen".

§ 245. Mais voici l'argument le plus important. Si c'était la valeur „article indéfini" qui avait envahi le domaine réservé jusque-là au manque de l'article, il n'y aurait pas de diptotes. La conservation de zéro dans les diptotes démontre clairement le sens zéro de la nounation, laquelle pour des raisons déjà alléguées plus haut n'a pas pu s'installer dans les types de structure isolée. Dans Festschrift für A. Debrunner, 1954, p. 251 sq., on a eu l'occasion de parler de morphs à *valeur zéro*, la contre-partie de morphs zéro (à valeur positive). Tels sont p. ex. les différents suffixes d'adverbes dérivés d'adjectifs lesquels n'indiquent que le manque de flexion et d'accord.

C'est d'une manière analogue que la valeur de l'article défini *-ā* s'est perdue en araméen oriental.

Tout comme en arabe la constitution d'un article défini nouveau *al-* a refoulé la nounation vers la valeur zéro, tout ainsi en akkadien le même décalage de la *mimation* a été provoqué par l'emploi croissant (et la perte de la valeur proprement démonstrative) du pronom *šū* (masc.), *šī* (fém.). D'après v. Soden p. 40 le pronom anaphorique *šū* employé comme substantif correspond au pronom personnel de la 3e p. Employé comme adjectif, il a le sens „celui dont on vient de parler, le mentionné", tandis que la traduction par *ce(t)... ci* serait exagérée puisqu'il ne s'agit plus d'un pronom démonstratif. P. ex. *wardum šū* „cet esclave = l'esclave mentionné". Or comme *šū* peut accompagner un substantif à mimation, il faut peut-être le considérer comme un renforcement de l'article défini plutôt que comme une forme concurrençant la mimation, ce qui constituerait une différence envers le développement arabe.

CHAPITRE X. LES DÉRIVÉS DÉNOMINATIFS (NOMS ET VERBES)

§ 246. Suivant les remarques du § 20 ssq., la relation nominale *q(a)tal* (adjectif) : *qatl* (nom), *q(i)til* (adjectif) : *qitl* (nom), *q(u)tul* (adjectif) : *qutl* (nom), est le plus ancien rapport que nous permette d'atteindre la reconstruction linguistique fondée sur l'examen de l'apophonie héritée. La première modification importante de ce rapport est le remplacement de *qitil*, *qutul* par *qatil*, *qatul*, à cause du degré zéro de R_1 dans *i̯aqtilu* (*i̯aqtulu*), cf. chap. IV. Tout comme dans la dérivation déverbative, les formes anciennes n'ont pas entièrement disparu, mais se sont maintenues pendant un certain temps dans des fonctions secondaires. On peut donc, au moins théoriquement, envisager la possibilité d'une dérivation dénominative *qatal* : *qatl*, *qitil* : *qitl*, *qutul* : *qutl*; *qatil* : *qitl*, *qatul* : *qutl*. A quoi on peut ajouter les rapports *qatal* : *qatāl*, *qatil* : *qatīl*, etc., dus à une association secondaire entre deux dérivés déverbatifs indépendants, l'un à vocalisme bref, l'autre à vocalisme long. Par conséquent, l'apophonie n'apparaît dans la dérivation dénominative de *noms* (pour les *verbes* dénominatifs v. plus loin § 264 ssq.) qu'après la radicale R_2:

Syncope de la voyelle de R_2: *qatal* > *qatl*; *qitil* > *qitl*; *qutul* > *qutl*. Allongement de la voyelle de R_2: *qatāl*, *qitīl*, *qutūl*, *qatīl*, *qatūl*, *qitāl*, *qutāl*. Nulle part on ne constate une apophonie *qualitative* proprement dite.

Le rapport *qatil* : *qitl*, *qatul* : *qutl* n'est pas une apophonie qualitative non plus. Il consiste en une assimilation de l'*a* de R_1 à la voyelle de R_2 avec expulsion subséquente de cette dernière (*qatil* > **qitil* > *qitl*; *qatul* > **qutul* > *qutl*).

Les autres procédés (y inclus le degré long, déjà mentionné), en même temps que toute apophonie du vocalisme de R_1, ont toujours une origine déverbative [1]. De l'autre côté, les formations *qatal*, *qitil*, *qutul*, *qatil*, *qatul*, *qatl*, *qitl*, *qutl*, sont devenues dans les langues historiques, en tant que types productifs, des dérivés *déverbatifs*. Le déplacement de dérivation du type *x*

[1] Jusqu'à un certain moment de la préhistoire du sémitique les formations préfixales (*ma-*, *ta-*, *i̯a-*), probablement d'origine nominale, ont aussi connu l'apophonie qualitative (*u* > *i*; *u i* > *a*) de R_2. Mais du point de vue des langues historiques ces formations doivent être considérées comme déverbatives.

(verbe immotivé) → *y* (p. ex. *qatil*) → *z* (p. ex. *qitl*, *qatīl*) > *x* (verbe) → *z* (*qitl*, *qatīl*), nous est déjà familier. Pour les exemples du développement inverse (procédé de dérivation *déverbatif* devenant *dénominatif*) v. la suite de ce chapitre.

Or étant donné que les nouveaux procédés de dérivation se cristallisent en général dans de petits groupes de mots définis *au point de vue formel ainsi que sémantique*, nous admettons que les procédés dénominatifs à apophonie se sont installés d'abord chez les noms *déverbatifs* pour s'étendre ensuite aux noms primaires (= noms-bases de verbes dénominatifs). Cf. le schéma.



du Chap. I, où A = verbe, *a* = nom-base d'un verbe dénominatif, B et C = noms déverbatifs.

Le développement de B en dérivé dénominatif a lieu pour C : B, aussi bien que pour *a* : B.

Les rapports sémantiques généraux, théoriquement possibles, sont les suivants:

C = substantif : B = adjectif
C = adjectif : B = substantif
C = substantif : B = substantif
C = adjectif : B = adjectif

Enfin, si B représente un verbe dérivé, le rapport C ou *a* (nom) : B (verbe dérivé) devient aussi possible. Ce cas est plutôt banal. On sait que les verbes *dénominatifs* appartenant aux classes II, V, IV, etc., de l'arabe, aux classes *pi῾ẹl*,*hippa῾ẹl*, *hif῾īl*, etc., de l'hébreu, sont amplement attestées (pour les verbes dénominatifs de la classe I = *kal* v. la fin de ce chapitre).

Entre le dénominatif *i̯aqattalu* (*i̯aqattilu*) et le déverbatif hérité *i̯uqattilu* il y a la même différence qui apparaît dans *i̯aqtalu* et *iaqtilu* (dénominatifs) en face de *i̯uqtilu* (à l'origine déverbatif). V. la fin de ce chapitre.

Les autres rapports sont illustrés par des exemples tantôt de C : B *et a* : B (ainsi les diminutifs du type *qutāl*), tantôt par C : B (p. ex. ar. *'aqtalu* : *qatlā'u*), tantôt par *a* : B (p. ex. noms de nombre cardinaux: ordinaux).

§ 247. Il y a une différence importante entre le nom et le verbe. Grâce aux conjugaisons *qatala*, *qatila*, *qatula* on entrevoit assez bien les anciennes valeurs de *qatal* (trans.-caus.), *qatil* (intrans.-pass., action achevée), *qatul*

(intrans-pass., état); *qutul* est un nom abstrait (ou infinitif). Or pour déterminer les valeurs originaires des anciens dérivés *dénominatifs* à apophonie, il nous manque de repères historiques solides. En général il faut se contenter d'une formule générale, comme p. ex. adjectif (*qatil*) : substantif (*qitl*, *qatīl*).

Il est vrai que les pluriels internes *qatal*, *qital*, *qutal*, attestés directement dans toutes les langues occidentales (v. § 271), plaident le caractère dénominatif de ces anciens collectifs. Le manque d'apophonie qualitative de la voyelle de R_1 en semble la meilleure preuve. Mais il y a aussi des formes *qital*, *qutal* qui sont nettement d'origine déverbative (v. plus haut § 161 ssq.).

§ 248. Pour ce qui est du type à voyelle allongée *qutāl*, exprimant partout en sémitique les nuances diminutives (et péjoratives), il est en vue de l'apophonie de la voyelle de R_1 probable qu'il s'agit d'un procédé en dernière ligne déverbatif, introduit après coup dans la dérivation dénominative.

Le sens diminutif est bien attesté en akkadien, ainsi *ṣurru* „coeur": *ṣurarū* „bourse" (héb. *ṣrōr*); *azlu* „espèce de gazelle": *uzalu* „jeune gazelle"; *baqqu* „moucheron": *buqāqu* „petit moucheron"; *puḫādu* „agneau"; *daqqu* = *duqāqu* „petit". Quelques traces en araméen Barth p. 315. Pour l'arabe cf. aussi *ibid.* p. 193 n. 1: „(à en croire Fleischer) *qutāl* exprime une gradation par rapport à *qatīl*".

§ 249. La formation ar. *qutailu*^{n}, p. ex. *kulaibu*^{n} „petit chien" < *kalbu*^{n} „chien" est une variante morphologique plus récente de *qutāl* ou plutôt de **qutall*, dont le R_3 redoublé est un équivalent de l'allongement vocalique de *qutāl*. La répétition de R_3 dans les dérivés de sens diminutif et détérioratif est du reste confirmée par les types *qutlŭl* etc. attestés en arabe et dans les autres langues sémitiques, v. Brockelmann I p. 366 sq. Pour les noms à R_3 = *i̯* la formation **qutallu* revêt l'aspect **qutai̯i̯u* admettant une double interprétation, -*a*R_3R_3*u* ou -*ai*R_3*u* (= forme à diphtongue *ai* plus R_3 simple). P. ex. ar. *fatā* (**fatai̯u*) „jeune homme" : *futai̯i̯u*, *qāḍī* (**qāḍii̯u*) „juge" : *quḍai̯i̯u*. La généralisation de *qutail* en dehors des racines à R_3 = *i̯* est une particularité surtout de l'arabe. Mais le type se retrouve en akkadien (v. Soden p. 61), p. ex. *kusīpu* „petit morceau de pain" à côté de *kusāpu*; *ṣuḫēru* „bout d'homme, mioche", cf. *ṣuḫāru* „jeune homme".

Théoriquement, *u̯* peut être exploité de la même façon. Il y a en effet des traces d'un diminutif *qittaul*, cf. ar. *ḫinnauṣ* „cochon de lait", *ʿiǧǧaul* „petit veau", *sinnaur* (< araméen) „chat", Barth p. 316. A noter la combinaison *i-au* en face de *u-ai* de *kulaib*.

§ 250. Comment faut-il se représenter la genèse déverbative du diminutif *qutāl*?

Les verbes dénominatifs du type *i̯uqtilu*, remontant au sémitique commun, formaient l'adjectif verbal *qutal* en vertu de la proportion *i̯aqtilu* : *qatal* = *i̯uqtilu* : *qutal*. La formation *qutal* s'étant rattachée directement au nom-base du verbe, le type *qutal* est devenu un adjectif dénominatif. Or le rapport *substantif immotivé* → adjectif du type *qutal* offre 1) la possibilité de l'explication du sens diminutif, celui-ci remontant en règle au sens adjectif (type v.-h.-a. *sû* : *suîn*, cf. lat. *sūs* : *suīnum*); 2) juste la forme nécessaire *qutal*, dont *qutāl* est une substantivation.

C'est en se rattachant directement aux substantifs-bases de verbes dénominatifs que *qutăl* acquiert la valeur d'un adjectif *dénominatif*, ensuite celle d'un *diminutif*.

§ 251. Ce déplacement de rapport sémantique nous rappelle une opposition plus ancienne, remontant à l'époque reculée de la coïncidence de *qatila* et *qatula*. Tandis que *qatil* et *qitl* continuent à être associés au verbe, *qatul* et *qutl* entrent en relation avec les substantifs-bases de verbes dénominatifs ou avec des noms déverbatifs. Les abstraits *qutl* de *qatil* (cf. chap. VIII § 145 ssq.), le fém. ar. *kubrā* (< *'akbaru*), le pluriel *ḥumr* (< *'aḥmar*), l'abstrait du type ar. *ḥumrat*, les nombres ordinaux *qatul*, etc., tous ces dérivés ont, mais seulement en dernière ligne, une source déverbative. En réalité, aussi bien dans les langues historiques qu'à l'époque du sémitique commun, postérieure au syncrétisme sémantique de *qatila* et *qatula*, les types *qatul*, *qutl*, représentaient, par opposition à *qatil*, *qitl*, des formations dénominatives à valeurs diverses, caractérisées par l'apophonie vocalique et dérivées souvent de noms-bases de verbes dénominatifs [2]. Mais suivant la formule du § 6 les formes à degré radical *u*, refoulées par les formes à vocalisme *i*, ont aussi la tendance à entrer en relation avec d'autres dérivés du verbe-base. On a déjà vu que *qutl* fonctionne comme abstrait de *qatil* aussi bien en ouestique qu'en akkadien. Le rapport inverse, *qatul* comme adjectif de *qitl*, est aussi possible, au moins théoriquement. En tout cas on trouve *qatul* en fonction de dérivé dénominatif pour former les noms de nombre ordinaux, v. ci-contre.

Les formes à vocalisme *u* sont donc chargées de deux sortes de fonctions:

1) celle de dérivés de noms déverbatifs (le verbe peut être primaire ou dénominatif);

2) celle de dérivés de noms immotivés (lorsque le verbe est dénominatif).

---

[2] Le rapport des dérivés à vocalisme *u* aux dérivés à vocalisme *i* est bien illustré par un couple comme akk. *šittu* (*šettu*) : *šuttu*. La fonction sémantique primaire du dérivé déverbatif (*(*u̯*)*ašānu* „dormir“) est représentée par *šittu* „sommeil“, la forme au vocalisme *u* étant chargée de la fonction secondaire „songe, rêve“. Cf. lat. *somnium*, v. ind. *svapnya-* „rêve“. Ce sont des substantifs *dénominatifs*, provenant d'adjectifs en *-i̯o-*.

§ 252. Dans les formes nominales à suffixe (*-at, -ā, -ā', -ān, -ii̯i̯......*) l'apophonie radicale est secondaire. Dans une série comme x (mot-base) → y (dérivé à apophonie) → z (y + suffixe), un déplacement morphologique (surtout le renouvellement de z) peut mettre en opposition directe x et z. De cette façon le dérivé z diffèrera du mot de fondation x en même temps par l'affixe, lequel au point de vue synchronique sera le morph principal, *et* l'apophonie (morph accessoire). La hiérarchie génétique est différente, l'affixation s'étant superposée à l'apophonie vocalique. La preuve de ce qu'on ne saurait compter avec l'ordre inverse, découle du fait bien connu qu'en sémitique les formations suffixales, lorsqu'elles sont soumises à des opérations *apophoniques*, rejettent leur suffixe, quittes à en adopter un autre, suivant la catégorie dérivée. Ainsi p. ex. ar. *madīnat* „ville", plur. *mudun*, mais ar. *ḥakīm* „savant, médecin", plur. *ḥukamā'*. Une exception importante à cette règle générale semble la conservation du suffixe du mot-base dans le *diminutif* correspondant, ainsi *qal'at* „forteresse" : dim. *qulai'at*; *ḥublā* „enceinte" : *ḥubailā*; *ḥamrā'* „rouge" (fém.) : *ḥumairā'*; *sakrān* „ivre" : *sukairān*; et même *'ajmāl* „chameaux" (plur.) : *'ujaimāl*, etc. Il nous vient à l'esprit la conservation du suffixe flexionnel dans les adjectifs diminutifs du lituanien, p. ex. *saldókus* < *saldùs*, *gerókas* < *gẽras* (Z. Rysiewicz *Studia językoznawcze*, p. 99 sq.). Dans les diminutifs slaves comme *dom-ъk-ъ* < *dom-ъ*, *syn-ъk-ъ* < *syn-ъ*, *rǫč-ьk-a* < *rǫk-a*, *kost-ьk-a* < *kost-ь* on constate uniquement la conservation du genre grammatical.

Quand il s'agit d'expliquer une formation affixale à apophonie, la méthode correcte sera donc de la faire remonter d'abord à une forme-base dépourvue de suffixe, et ensuite seulement de rattacher celle-ci au mot-base. Dans beaucoup de cas les affixes ont été ajouteés à des formes qui étaient déjà des dérivés déverbatifs ou dénominatifs.

§ 253. Des deux procédés de formation de noms, l'un direct x (nom) → y (nom dénominatif), l'autre indirect x (nom) → z (verbe dénominatif) → u (nom déverbatif), la dérivation $x > y$ est au moins aussi ancienne que $x > u$. Le rapport $x > u$ ne s'établit que lorsque u, en tant que dérivé direct de z, est remplacé par une forme nouvelle. La circonstance qu'en sémitique les verbes dénominatifs peuvent être formés sans aucun affixe (classe I = fondamentale), a été pour beaucoup dans la tendance des grammairiens à ramener tous les cas de l'apophonie vocalique au verbe *primaire*. Cette tendance était apte à vicier la perspective chronologique.

L'apophonie dénominative *originaire* a été pour ainsi dire prise entre deux feux: elle a été concurrencée et évincée en même temps par l'affixation et par l'apophonie déverbative (devenant dénominative). Il est chose certaine que les dérivés dénominatifs *indirects* $x > (z) > u$ l'ont dans beaucoup de cas emporté sur la dérivation dénominative directe $x > y$. L'apophonie de la plupart des catégories dénominatives se révèle à l'exa-

men comme étant d'origine déverbative et supposant l'intermédiaire d'un verbe secondaire (dérivé), existant ou *virtuel*.

§ 254. Parfois l'aspect d'une forme donnée permet d'établir sans difficulté sa provenance déverbative. En akkadien les formes *kaššudu* (bab. *kuššudu*) et *šakšudu* (bab. *šukšudu*) tendent à prendre le sens intensif par rapport à l'adjectif simple, sans toutefois parvenir à l'état d'un élatif ou superlatif. P. ex. (v. Soden pp. 62, 67, 90): *kurû* „court" : *kurrû* „très court"; *nasqu*, *nesqu* „choisi" : *nussuqu* „exquis"; *šebru* „brisé, cassé" : *šubburu* „complètement brisé"; *ablu* „sec" : *šābulu* „complètement sec"; (*w*)*atru* „abondant" : *šūturu* „énorme"; *rabû* „grand" : *rubbû* „d'une grandeur excessive". Les formes „intensives" ne sont donc que des adjectifs verbaux de *ukaššid* ou *ušakšid*.

Autre exemple. Il y a en hébreu des adjectifs désignant les défauts physiques, p. ex. *gibbeaḥ* „chauve de front" et *qereaḥ* „chauve", *ʿiuuer* „aveugle" — et des substantifs désignant les mêmes défauts, *gabbaḥap*, *qåraḥap* „calvitie", *ʿauuerep* „cécité". Il se constitue donc un rapport entre l'adjectif déverbatif et l'abstrait de *qatila*, à savoir *qatil* et *qatalt*, renforcés par la gémination de R_2.

Tout comme dans l'exemple précédant, le procédé, limité aux adjectifs déverbatifs, n'empiète pas sur les adjectifs immotivés.

§ 255. De l'autre côté, lorsque l'on trouve, en hébreu, les adjectifs *ʾårūz* „fort, durable" (proprement „en bois de cèdre") < *ʾerez* „cèdre", et *nåḥūš* „d'airain" < *nḥošep* „airain", leur forme *qatūl*, identique à celle d'un adjectif verbal ou participe, prouve qu'il s'agit aussi d'un procédé à l'origine déverbatif: *x* (nom immotivé) → *y* (verbe dénominatif) → *z* (type *qatūl*). Mais on se trouve déjà en présence d'un rapport secondaire *x* → *z*. La forme *qatīl* apparaît p. ex. dans ar. *šaʿīr* „orge" (proprement „chevelu") < *šiʿr*, *šaʿar* „cheveu", cf. aussi héb. *śåʿīr* „bouc" < *śaʿᵃrå* „cheveu"; héb. *śʿorå* „orge" représente un autre type d'adjectif déverbatif, *qatul*(*at*). Noter la proportion *šaʿīr* : *śʿorå* = *iatīm* : *iåpom*.

On expliquera d'une façon analogue les formes dénominatives comme héb. *šoʿer* „portier" < *šaʿar* „porte", *boqer* „bouvier" < *båqår* „boeufs", *korem* „vigneron" < *kerem* „vigne", — ou bien *qaššåp* „archer" < *qešep* „arc", ar. *kallāb* „éleveur de chiens", *taiiās* „éleveur de boucs" (*kalb*, *tais*).

Cf. aussi les abstraits (déverbatifs > dénominatifs) comme héb. *zchūr* „virilité" ou *ʿᵃbuddå* „ensemble de domestiques, esclaves" (< *zåchår* „mâle", *ʿebed* „esclave"); *šåbūaʿ* „*ensemble de sept" > „semaine" (*šebaʿ*).

Une différence comme celle entre akk. *ṣēlu* „côte" (< **ḏalʿu*) et la forme **ḏilaʿu* de l'ouestique (ar. *ḏilaʿu*, héb. *ṣelåʿ*) recèle probablement aussi un fait de dérivation dénominative de provenance déverbative, cf. le rapport héb. *śaʿᵃrå* „cheveu" : *śeʿår* „chevelure".

§ 256. Mais il y a des exemples encore plus frappants. Plus haut (§ 248 ssq.) on a fait remonter le type diminutif *quṭāl* (*quṭail*) à (la forme allongée d')un adjectif déverbatif. Or une série d'autres catégories dénominatives, comme l'élatif, les adjectifs désignant les couleurs et les défauts physiques, les noms de nombre ordinaux, et les noms de fractions, se servent aussi de procédés apophoniques ressortissant à l'origine à la dérivation déverbative.

L'élatif arabe ainsi que les adjectifs arabes désignant les couleurs et les défauts physiques sont munis du préfixe *'a-*. Il est probable qu'il s'agit du même préfixe qui inhère aux pluriels brisés *'aqtal*, *'aqtilat*, *'aqtilā'*, *'aqtul*. Ce qui est frappant lorsqu'on rapproche les faits indo-européens, c'est le caractère *motivé* des adjectifs comme *'aḥmar* „rouge", *'abkam* „muet" qui constituent une catégorie définie au point non seulement du sens mais aussi de la forme. En hébreu aussi les adjectifs désignant les défauts physiques ont une forme constante *qiṭṭil* < **qaṭṭil* (Barth p. 25), tandis que pour les couleurs la langue recourt souvent au type *qaṭul* : *'ådọm* „rouge", *bårọd* „pie", *i̯årōq* „vert", *nåqọd* „moucheté", *'åqọd* „rayé", *ṣåhọb* „doré", *ṣåḥor* „blanc", *śårọq* „alezan", *šåḥọr* „noir". De même en akkadien, les noms de couleurs revêtent la forme *qatul* (v. Soden p. 59): (*w*)*arqum*, *aruq* „jaune, vert", *šurum* (**šaurum*) „noir, foncé".

De l'autre côté, pour désigner les maladies ou les défauts physiques, l'akkadien emploie la forme *quttul* (babylonien) = *qattul* (assyrien), p. ex. *sukkuk*, *ṭummum* „sourd", *kuṣṣud* „estropié", *kubbur* „trop corpulent" (cf. p. 168 § 254)[3]. Ce type représente l'adjectif verbal et le permansif de la forme itérative (*qattala*). Il jette une lumière sur héb. (*qattil*) > *qittil*. Les deux formes, *qattil* et *qattul*, s'expliquent comme des renforcements réalisés par l'intermédiaire du verbe (dénominatif) *qattala*, dans lequel la catégorie de l'intensivité est justement bien installée. Quant au type *qatul* (couleurs), on a eu recours à l'adjectif déverbatif de *qatila* (§ 122) pour souligner un état durable. Mais en araméen c'est *quttāl*, forme sans doute déverbative et intensive, qui est utilisé pour les noms de couleurs (v. § 165). Cf. aussi les formes sans doute intensives héb. *'ᵃdamdåm* „rougeâtre", *i̯raqråq* „verdâtre". En face de *qataltal* de l'hébreu, l'éthiopien connaît *qataltīl* pour les adjectifs désignant les couleurs (Barth p. 218).

On peut réconcilier toutes ces données en supposant qu'il s'agit d'abord de dérivés déverbatifs tirés de verbes dénominatifs (bâtis eux-mêmes sur les adjectifs *immotivés*). On a x (adjectif immotivé) → y (verbe dénominatif) → z (adj. déverbatif), d'où $x : z$. Peu à peu, la forme caractérisée z (*qatul*, *qattul*, *qattil*, etc.) a remplacé la forme primaire x à l'intérieur de certains groupes sémantiques (couleurs, défauts physiques).

[3] On voit que tout comme en arabe (*'aqtalu*), une seule forme sert en akkadien pour désigner l'intensité et en même temps les défauts physiques (*quttul*).

Dans une certaine mesure le phénomène trouve son pendant en slave, où p. ex. *čьrvenъ* „rouge" et *zelenъ* „vert" sont pourvus du même suffixe, identique au suffixe du participe passif du passé. Cf. aussi le suffixe primaire *-u̯o-* servant à former une série d'adjectifs désignant les couleurs, surtout en italique, germanique, et balto-slave (Brugmann *Kurze vgl. Gramm.*, p. 329). En v. indien toute une série d'adjectifs désignant les couleurs comporte le suffixe *-(i)ta-* : *aś-ita-* „noir", *e-ta-* „pie", *pal-ita-* „gris", *roh-ita-* (*loh-ita-*) „rouge", *śye-ta-* „blanc", *har-ita-* „vert". Dans les langues classiques les adjectifs désignant les défauts physiques tendent à adopter le vocalisme radical *a* (de Saussure *Recueil*, p. 595 ssq.).

Mais il faut bien distinguer entre les formes comme akk. *qattul* (noms de couleurs etc.), qui sont *encore* des adjectifs *déverbatifs* de provenance — et les formes comme le diminutif, l'élatif arabe ou les noms de nombre ordinaux, *sémantiquement subordonnées* aux noms primaires ou aux noms de nombre cardinaux, et représentant par conséquent *déjà* des dérivés *dénominatifs*. En parlant de l'application des procédés apophoniques à la dérivation *dénominative*, il faut envisager le second groupe.

§ 257. L'élatif arabe *'aqtal* [4] est dans sa structure sans doute identique au type *'aḥmar*. Voici comment nous nous représentons sa genèse.

Son usage suppose suivant Barth une valeur substantive de la forme. L'ancienne valeur substantive et *abstraite* découle du fait que le type *'aqtal*, lorsqu'il se trouve employé au sens du comparatif, ne connaît pas de distinctions de genre et de nombre. Il s'agit de l'élargissement de l'abstrait *qatal* [5] appartenant à la conjugaison „intransitive": ar. *i̯aṣġaru* „être petit" etc., aussi (pour *'aqtal* désignant les couleurs et les défauts physiques) *i̯asu̯adu* et l'intensif *i̯asu̯addu* (forme IX) „être (devenir) noir", *i̯a'u̯aǰu* et l'intensif *i̯a'u̯aǰǰu* (forme IX) „être courbé", etc.

En hébreu aussi c'est *qatila* qui est à la base des adjectifs *qittil* (défauts physiques) < **qattil*, renforcement de *qatil* (Barth p. 25), p. ex. *'iu̯u̯ęr* „aveugle", *'illęm* „muet", *gibbęn* „bossu". Même chose en araméen, où on a *qatīl* (> *qtīl*). Pour ce qui des est couleurs, *ḥęmår* „bitume" est aussi un dérivé de *qatila*, *i̯iqtalu* : **ḥamira* „être rouge" (imperf. *i̯iḥmaru*) > **ḥimar* „le rouge".

§ 258. La forme élargie *'aqtal* est employée au sens d'un abstrait dénominatif. Elle est donc d'abord un abstrait tout comme *qatlān* ou les formes *qutlā*, *qatlā'u*, *qatlā*.

[4] Les traces de cette formation en hébreu (*'achzåb* „mensonger", *'achzår* „cruel") ne présentent pas le sens élatif qu'a développé l'arabe grâce à l'opposition secondaire entre *'aqtal* et l'adjectif-base.

[5] Qu'on compare ar. *ḫāl* (< *ḫai̯al*) : *'aḫi̯al* „présomption, orgueil". Il faut remarquer que *qatal*, lui aussi, peut évoluer vers le sens adjectif, cf. Barth p. 166 (type ar. *karam*).

Quant à sa genèse, le type représente l'abstrait du verbe dénominatif *'aqtala*, forme dérivée de *qatila*:

qatila : *qatal* (abstrait) = *'aqtala* : *'aqtal*.

Cf. ar. *'asmana* à côté de *samina* „être gras", *'aškala* à côté de *šakila* „être équivoque", etc. (Brockelmann I p. 527). On a déjà vu au chap. VIII (§ 162) que (*'aqtala*) *i̯uqtilu* était responsable des formes intensives du type *qutāl* appartenant à la conjugation non seulement active mais aussi déponentielle.

Le type *qatal*[6], en tant que substantif ou abstrait (< *qatila*), peut à lui seul fonctionner comme la forme intensive d'un adjectif. Les noms de couleurs héb. *i̯åråq* „vert" ou *låbån* „blanc" sont donc aussi des formes renforcées par la substantivation bien que dans un degré inférieur au procédé arabe.

§ 259. L'abstrait *'aqtal*, s'opposant à l'adjectif-base de *qatila* (*qatula*), s'établit tantôt comme une forme intensive („élatif"), tantôt comme une forme synonyme de l'adjectif-base dont elle devient ensuite le successeur — ce qui arrive pour les adjectifs désignant les couleurs et les défauts physiques.

Le type *'aqtal*, en tant qu'élatif, a concurrencé et en grande partie (dans l'emploi indéterminé) évincé l'abstrait *qutlā*, un élargissement de l'abstrait intransitif *qutl*[7] (tout comme *'aqtal* en est un de l'abstrait intransitif *qatal*). La forme ancienne *qutlā* s'est conservée comme forme féminine de l'élatif grâce surtout au fait qu'entre un substantif déterminé de genre féminin et *qutlā* il s'était formé un rapport d'accord grammatical. Si *qutlā* est devenu le féminin régulier de l'élatif *'aqtal*, ce n'est pas, comme croit Barth (p. 385), par une évolution sémantique interne du type (ar. *ḥusnā* „beauté" > „la belle" = „la plus belle"), mais parce que *qutlā* avait été restreint par *'aqtal* dans l'emploi appositionnel, tout comme en éthiopien *qatīl* a en partie évincé *qatāl* en produisant une distinction de genre secondaire entre *qatīl* (forme nouvelle = genre commun ou masc.) et *qatāl* (forme ancienne = fém.). Cf. chap. VIII § 154 sq. Dans les deux cas, le mécanisme étant à la base du développement a été le même.

Le pluriel fém. *qutal* (*kubar* < *kubrā*) est parallèle à *qutal* < *qutlat* (v. chap. XI).

---

[6] Cf. l'infinitif araméisant *haqtålå* de *hif'īl*.

[7] Cf. les abstraits du type ar. *nu'mā* „bien-être, plaisir".

On a vu (chap. VIII § 145) que le rapport *qatil* : *qutl* découlait du remplacement de *qatula* par *qatila*, et s'expliquait en dernière ligne par la répartition *qatila* : *qitl* (déverbatif) d'une part, *qatil* : *qutl* (dénominatif) de l'autre. Tout analogue est le scindement *qatila* : *qitl* (déverbatif) d'une part, et le nom-base de *qatila* : *qutl* (dénominatif) de l'autre. La formation *qutl* (élargie en *qutlā*) a donc pu faire office d'un abstrait dérivé d'adjectifs primaires.

§ 260. La différenciation des genres s'effectue d'une manière analogue pour les adjectifs du type *'aḥmar*, *'abkam*. Mais ici c'est l'abstrait *qatlā'* [8] lequel, concurrencé par le type *'aqtal*, c'est établi, pour la même raison que *qutlā*, comme forme féminine spéciale. L'ancien abstrait *qutl* s'est conservé en fonction d'un collectif (pluriel brisé).

Dans les deux cas, *'aqtalu/qutlā* et *'aqtalu/qatlā'u*, le type *'aqtalu*, spécialisé dans l'emploi dénominatif, a évincé les formes *qutlā* et *qatlā'u*, dans lesquelles la fonction dénominative n'est que secondaire: elles survivent encore en arabe dans leur emploi primitif, comme abstraits déverbatifs.

Il est enfin clair que le rapport *qatlān* : *qatlā* (p. ex. *sakrān*, *sakrā* „ivre"; *'aṭšān*, *'aṭšā* „ayant soif"; *ġaḏbān*, *ġaḏbā* „en colère"; *kaslān*, *kaslā* „paresseux") a dû se constituer d'une façon identique.

Dans tous les trois cas (*'aqtal* : *qutlā*, *'aqtal* : *qatlā'*, et *qatlān* : *qatlā*) la victoire des formes *'aqtal*, *qatlān*, en tant que *substantifs abstraits* et comme appositions employées avec les noms masculins, a rétréci les formes *qatlā'*, *qatlā*, *qatlā* à l'emploi comme épithètes de genre féminin. C'est ce que nous enseigne le parallèle éthiopien *ṭabīb* : *ṭabāb* etc.

§ 261. D'une façon générale, c'est la *limitation* de l'emploi appositionnel des abstraits en *-ā*, *-ā'* par des abstraits nouveaux *x* qui a créé une relation:

entre l'épithète: masc. zéro — fém. -(*a*)*t*
et l'apposition: masc. *x* — fém. *-ā*, *-ā'*

d'où le genre féminin de *-ā*, *-ā'* aussi en dehors de l'emploi appositionnel (attributif).

Le genre féminin des dérivés en *-ā'* et *-ā* dépasse parfois le domaine de l'arabe. En araméen le fém. de *'ọḥ°rån* „(un) autre" est *'ọḥrē* „(une) autre". Tout comme en arabe (m. *sakrān*, fém. *sakrā*), les adjectifs en *-ān-* de l'araméen semblent avoir formé le féminin en *-ē* < -**aịu* (Brockelmann p. 412 sq.). Il s'agit donc probablement d'une particularité ouestique. Dans d'autres cas, l'ancienne valeur substantive, abstraite ou concrète, de *-ā'*, *-ā* est la seule attestée en dehors de l'arabe. Répétons que le genre féminin de *'uḫrā* s'explique par le même mécanisme que le genre fém. d'éth. *qatāl* en face de *qatīl* (masc.) et le genre féminin des noms de nombres dépourvus de *-at*: la formation nouvelle s'empare de la zone sémantique fondamentale, neutre-masculine, tandis que la forme ancienne est peu à peu limitée aux épithètes (ou plutôt appositions) se rapportant aux substantifs de genre

---

[8] Cf. *ba'sā'* „malheur, souffrance" < *ba'isa*, *baġḍā'* „haine" < *baġiḍa*, etc. (Barth p. 394).

féminin. De cette façon le genre féminin s'émancipe au point de vue formel.

On a cru pouvoir rendre compte de la forme héb. *ʿęśrę* „dix" (des noms de nombre cardinaux 11—19 du genre féminin) par la désinence **-ai* (= *-ā* de l'arabe), ce qui à en croire Barth (p. 388) plaiderait l'antiquité du genre féminin de **-ai*. Or il n'en est rien. Il y a un rapport hérité entre

(ar.) *ʿašar* (masc. dans 11—19): *ʿašarat* („dix" masc.)
et *ʿašr* („dix" fém) : *ʿašrat* (fém. dans 11—19)

Le changement phonétique du sémitique septentrional est responsable de la transformation de ce rapport en (héb.) *ʿåśår* : *ʿᵃśårå* = *ʿęśęr* (=**ęśr*) : *x*

x = (*ʿęśrę* >) *ʿęśrę* à la place de la forme phonétique **ʿęśrå* (accord des voyelles).

§ 262. Les noms de nombre ordinaux étaient en sémitique des dérivés déverbatifs du type *qatul*. Du nom de nombre cardinal *x* on forme un verbe avec le sens „compléter le nombre jusqu'à *x*, être le *x*-ième" (Benveniste *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, 1948, p. 145 ssq.; Wackernagel- Debrunner *Altind. Gramm.* III, 1930, p. 400). Cf. les verbes dénominatifs ar. *i̯aplipu* „compléter le nombre à 3", *i̯arbiʿu* „compléter à 4", *i̯aḫmisu* „compléter à 5", *i̯asdisu* „compléter à 6", *i̯asbiʿu* „compléter à 7"...... Le nom de nombre déverbatif *qatul* survit encore comme nom de nombre ordinal en akkadien qui, tout comme pour les adjectifs de couleur, continue ici l'état du sémitique commun. En hébreu on trouve *ʿåśǫr* „le dixième jour du mois" (< *qatul*). Un autre procédé, déverbatif lui aussi par son origine, consiste à former les noms ordinaux d'après le modèle du part. prés. *qātil*. Tandis que *qatul* est de règle en babylonien, l'assyrien, s'accordant ici avec le sémitique méridional, se sert de *qātil* : *šānium* „2e"; *šālišum*, f. *šālištum* „3e"; f. *šādištum* ou *šēdištum* „6e". Il y a ensuite, en assyrien moyen, le type *qatāli̯i̯u* : *šanāʾi(j)u* „2e", *šalāšiu* „3e", *rabāʾi(j)u* „4e", *samānū* < **samāniu* „8e" (sont moins sûrs *ḫamāšiu* „5e", *šadāšiu* „6e", *tišāʾiu* „9e") — v. Soden p. 93. Contrastant avec *šanāʾi(j)u* „2e", le nom de nombre ordinal de formation ancienne *šaniu* (**pāni̯i̯u*) y a adopté le sens „autre", cf. pol. *drugi* „2e" en face de russe *drugoj* „autre".

Ajoutons que pour former les adjectifs ordinaux l'ougaritique aussi a recours à *qātil*.

Dans toutes les langues on trouve en outre le type *qutl*, dérivé abstrait de *qatul*, pour désigner les fractions, p. ex. ar. *pulp* „un tiers", bab. *šulšu* „un troisième", *šuššum* „un sixième". Cette formation est un témoignage indirect de l'existence préhistorique de noms ordinaux du type *qatul*. Une formation plus récente semble *qatīl*, lui aussi adjectif de provenance ver-

bale, employé encore en arabe pour désigner les fractions, p. ex. *palīp* „tiers". La même forme munie du suffixe *-ī* sert en hébreu et en araméen à exprimer les noms de nombre ordinaux.

Le type *qitl* est, par contre, resté déverbatif, p. ex. ar. *pilp* „arrosement au 3e jour, 3e remplissage"; *rib'* „abreuvage au 4e jour; fièvre quarte"; *ḫims*, *sids*, *pimn* „abreuvage au 5e, 6e, 8e jour"...... Cf. *raba'a* „arriver (à l'eau) au 4e jour"......

Les formes successives *qatul*, *qatil*, *qātil* sont peut-être en rapport avec l'évolution du système verbal: l'évincement de *qatula* par *qatila*, le remplacement des participes *qatil*, *qatul* (subsistant en hébreu) par la forme *qātil*.

En ougaritique les fractions sont désignées par **maqtilt*. Ainsi *mplpt* (**mapliptu*) „un tiers", *mrb't* (**marbi'tu*) „un quart", *mḫmšt* (**maḫmištu*) „un cinquième", *mpdpt* (**mapdiptu*) „un sixième"...... La vocalisation *i* de R_2 est recommandeé par héb. *ma'ᵃśẹr* „un dixième" (Gordon p. 40). Ici encore c'est un abstrait déverbatif (*maqtil* < *qatila*) qui fournit les noms de fractions.

§ 263. Un dépouillement systématique du vocabulaire sémitique en vue d'établir les formations *dénominatives* caractérisées par l'apophonie radicale, est une tâche importante. Les matériaux respectifs jetteraient une lumière sur les anciens procédés de dérivation dénominative, tombés en désuétude dans les langues historiques.

§ 264. Il faut aussi mentionner les *verbes dénominatifs*. Nous nous bornons ici aux types *qatala* (*qatila*, *qatula*), qui en tant que *dérivés* représentent un archaïsme même dans les textes anciens. On sait, en effet, que les récipients normaux de verbes dénominatifs sont les classes II, IV, V, etc., de l'arabe, et *pi'ẹl*, *hif'īl*, *hịppa'ẹl*, etc., en hébreu. La structure du verbe sémitique nous fait supposer qu'un verbe dénominatif était bâti sur la forme II de la racine (*qtul*, *qtil*, *qtal*) du nom correspondant (c. chap. III § 29). Cf. les verbes dénominatifs de l'indo-européen, dérivés des substantifs par l'intermédiaire du suffixe *adjectif* *-i̯o/e-*, p. ex. v. ind. *devá-* : *deva-yá-*, *-i-*: *-ī-yá-*, *-u-*: *-ū-yá-*, *-an-* : *-an-yá-*, etc. Sémitique: nom $R_1a^xR_2(a^v)R_3$: adjectif $R_1R_2a^vR_3$: verbe $i̯aR_1R_2a^vR_3$.

Le changement

qutl   *qutl*
↓   >   ↓
i̯aqtulu   *i̯aqtilu*

(v. § 29) entraîne une différenciation correspondante dans le verbe dénominatif. La forme *i̯aqtilu* tendra à supplanter *i̯aqtulu*, limité de plus en plus à des acceptions secondaires. La différence de valeur entre les vocalismes *i* et *u* des *verbes dénominatifs* reste à établir (mais peut-être

ne s'agit-il que d'une différence chronologique)[9]. On a ainsi en arabe, sans que la raison du choix de la voyelle soit claire, des exemples comme:

baṭn „ventre"	: *i̯abṭunu*	mais	*'anf* „nez"	: *i̯a'nifu* et *i̯a'nufu*
ḏaqan „menton"	: *i̯aḏqunu*		*kabid* „rein"	: *i̯akbidu, i̯akbudu*
ḏakar „pénis"	: *i̯aḏkuru*		*katif* „épaule"	: *i̯aktifu*
rijl „pied"	: *i̯arjulu*		*u̯arik* „fesse"	: *i̯ariku*
sinn „dent"	: *i̯asunnu*			
lisān „langue"	: *i̯alsunu*			

De *ẓahr* „dos" on a *i̯aẓharu*, de *ra's* „tête" : *i̯ar'asu*, probablement à cause de R_2 = laryngale. Voici quelques exemples de verbes dénominatifs de l'hébreu, avec l'indication du vocalisme de l'imperfectif: *'ẹzōr* „ceinture" > *iẹ'ᵉzọr*; *'ẹfōḏ* „éphod" > *iẹ'pọḏ*; *ḥẹch* „palais" > impérat. *ḥᵃnọch*; *họtẹm* „museau" > *i̯ẹḥṭọm*; *ḥᵃlōm* „songe, rêve" > *i̯aḥlọm*; *ḥōpåm* „sceau" > *i̯aḥtọm*; *sẹfẹr* „livre" > *i̯ispọr*; *'åqẹb* „talon" > *i̯a'ᵃqọb*; *'ọrẹf* „nuque" > *i̯a'ᵃrọf*; *šẹbẹr* „blé" > *i̯išbọr*. La langue donne la préférence au vocalisme *u*, tout comme pour les verbes primaires. Dans le voisinage des laryngales on a, ici encore, le vocalisme *a*: *krå'ai̯im* „jambes" > *i̯ichra'*; *m'aṭ* „peu" > *i̯im'aṭ*; *pẹra'* „chevelure" > *i̯ifrå'* (in pausa). L'imperfectif *i̯ẹ'ᵉnaf* < *'*anp* „nez" suppose un perf. **ånẹf*.

§ 265. Le caractère *déradical* du verbe dénominatif, la réduction du nom primaire au pur squelette consonantique, se comprend aisément à la lumière des remarques des chap. III et IV. Quel qu'ait été à l'origine le vocalisme, la voyelle de R_2 est désormais commandée par la *valeur* de la forme verbale dérivée (v. chap. III, IV pour l'opposition *i̯aqtulu i̯aqtilu* : *i̯aqtalu*). Celle de R_1, supprimée dans l'imperfectif, n'est pas non plus reflétée dans le verbe dérivé.

§ 266. Lorsque le nom-base est lui-même un dérivé, à savoir un nom déverbatif, on obtient:

x (verbe primaire) → *y* (nom déverbatif) → *z* (verbe dénominatif), avec la possibilité d'un rattachement direct de *z* à *x* (en cas du renouvellement de *z*), p. ex. *i̯aqtulu* → *qaˣtaʸl* → *i̯aqtilu* devenant *i̯aqtulu* → *i̯aqtilu*.

Il est donc probable *a priori* que la 1re forme *qatala* recèle non seulement des verbes primaires et des verbes dénominatifs ,mais aussi des verbes déverbatifs. C'est de cette façon qu'en indo-européen le rapport **leuketai* (verbe primaire) → **louko-* (nom déverbatif) → **loukei̯eti* (verbe dénominatif) a engendré l'opposition entre **leuketai* „il brille" et l'itératif-causatif **loukei̯eti*.

[9] Nous passons ici sous silence le type dénominatif *i̯aqtalu* (v. chap. IV), dont l'ancienne valeur d'état ou au moins l'ancienne valeur intransitive est ransparente dans les langues ouestiques.

Si le rapport *i̯aqtulu* (verbe primaire) : *i̯aqtilu* (verbe déverbatif p. ex. itératif) existait déjà à la période de l'apophonie *u i* : *a*, sa transformation en *i̯aqtulu* : *i̯uqtilu* (vocalisme préfixal *u* des verbes dérivés, v. § 41 ssq.) expliquerait directement l'imperfectif de la forme IV de l'arabe. Les préfixes *'a* (surtout au Sud et en araméen), *ha-* (surtout en hébreu), *ša-* (à l'Est et ailleurs), auraient été d'abord propres, comme encore en arabe, aux formes verbales en dehors de l'imperfectif et de ses modes. L'arabe atteste l'association entre une ancienne formation itérative dépourvue d'affixe et une formation causative à préfixe: *'aqtala* mais *i̯uqtilu*.

§ 267. Les verbes dénominatifs de forme I sont souvent identiques aux verbes primaires [10], surtout en hébreu, qui a généralisé le vocalisme *u* à l'imperfectif. C'est uniquement la polysémie d'un verbe un apparence primaire qui nous fait conclure à la coïncidence formelle d'un verbe primaire et un verbe secondaire bâti sur un dérivé nominal de celui-ci. En indo-européen une telle confusion ne serait guère concevable. Même en cas de coïncidence sémantique, p. ex. entre lat. *canere* et *cantare*, la structure seule de la deuxième forme (**kan-t-ā-i̯e/o-*) la dénonce comme secondaire (par rapport à **kan-e/o-*).

En sémitique il faut avoir recours d'abord au critère sémantique. Voici quelques spécimens empruntés à l'hébreu (d'après W. J. Gerber *Die hebr. Verba denom.*, 1896):

zå'am „se mettre en colère contre q." → *za'am* „colère, jugement de Dieu" → *zå'am* „maudire"

ḥåbar „être lié" → *ḥẹbẹr* „formule d'ensorcellement, charme" → *ḥåbar* „ensorceler, fasciner"

'åbad „travailler" → *'ẹbẹd* „serf, esclave" → *'åbad* „servir, adorer (Dieu)"

dålå „pendre, être relâché" → *dlī* „seau" → *dålå* „puiser".

Il serait désirable d'avoir pour chaque langue sémitique, et surtout pour l'arabe, une liste de verbes à deux imperfectifs, à vocalismes *i* et *u*. De ces doublets, l'un au moins est un verbe secondaire.

---

[10] Pour l'akkadien cf. v. Soden p. 97: „Sofern denominierte Verben einen *Grundstamm* bilden, ist es heute noch nicht immer möglich, sie mit Sicherkeit zu erkennen. Es bleibt z. B. noch festzustellen, ob *maḫārum* „gegenübertreten, empfangen" von *maḫrum* „Vorderseite", *šapālum* „niedrig sein" von *šaplum* „Unterseite" oder *biātum* „übernachten" von *bītum* „Haus" denominiert ist oder nicht".

Le verbe akk. *išliš* „faire pour la 3e fois" est un bon exemple d'un verbe dénominatif du type *iaqtilu* (< *palāpu*).

Dans d'autres cas, plus récents, on s'est servi d'une classe verbale dérivée, surtout lorsque le nom lui-même était déjà déverbatif. Cf. p. ex. akk. *aḫāzu* „prendre" > *iḫzu* „bordure" > *uḫḫuzu* „border"; *karāṣu* „ronger" > *karṣu* „calomnie" > *kurruṣu* „calomnier".

De même, en rapprochant deux langues, p. ex. l'arabe et l'akkadien, on constate assez souvent des différences de vocalisme fondamental. Ainsi akk. *u* mais ar. *i* dans akk. *ṭabāqu* (*u*) „empiler", ar. *i̯aṭbiqu* „couvrir"; akk. *lapātu* (*u*) „toucher", ar. *i̯alfitu* „tourner"; akk. *parāsu* (*u*) „séparer, partager", ar. *i̯afrisu* „déchirer"; akk. *šapāku* (*u*) „verser", ar. *i̯asfiku* „verser"; akk. *šarāmu* (*u*) „couper, tailler", ar. *i̯ašrimu* „effleurer, blesser". Et, vice versa, akk. *i* mais ar. *u* dans akk. *baṭālu* (*i*) „cesser", ar. *i̯abṭulu* „être en vain"; akk. *ḫakāmu* (*i*) „comprendre, approfondir", ar. *i̯aḥkumu* „être sage, savant"; akk. *raṣāpu* (*i*) „bâtir", ar. *i̯arṣufu* „poser des pierres" — etc. Il incombera aux recherches futures d'élucider la question, si ou dans quel degré ces différences correspondent à des nuances sémantiques déterminées, comparables à celles qui existent p. ex. entre *vertere* et *versare*, *quaerere* et *quaesitare*, etc., en latin et puis en roman.

§ 268. On conclura de ce qui précède que le scindement entre les verbes dénominatifs (de forme ar. I) et les verbes déverbatifs (de forme ar. IV), reflété par le contraste *i̯aqtilu* : *i̯uqtilu*, est très ancien puisqu'il remonte à l'époque de l'apophonie *u i* : *a*. L'opposition nous fait penser à la différence indo-eur. entre les verbes dénominatifs, formés à l'aide du suffixe -*i̯e*/*i̯o*- sans apophonie radicale, et les verbes itératifs (-causatifs) en -*ei̯e*/*o*- pourvus du degré *o* de la racine. En sémitique c'est la présence ou l'absence de l'apophonie *préfixale* qui constitue le critère distinctif tandis que l'apophonie *radicale* est obligatoire dans les deux catégories.

Le fait que les préfixes personnels des verbes quadrilitères comportent le degré vocalique *u*, rend plausible l'opinion qu'ils sont en principe des verbes *déverbatifs*, à racine trilitère élargie d'un quatrième élément consonantique (ou racine bilitère redoublée etc.).

§ 269. L'apophonie comme moyen de formation de verbes dénominatifs a été en partie écartée en akkadien. Il s'agit du rôle particulier qu'y revêt le permansif (dit aussi „statif") correspondant au perfectif des langues sémitiques occidentales. En face des vocalismes variables du nombase l'ancien perfectif dénominatif *qatila* était caractérisé par le vocalisme *i* de R_2 plus degré *a* de R_1 soit

nom-base immotivé
de forme *qatilu*, *qatulu*, *qatalu*, *qitalu*, *qutalu*...
perfectif
(dénominatif) *qatil* + (*ā*)[11] + éléments suffixés
Après la syncope des voyelles brèves ce rapport change en
nom-base *qatlu*, *qatlu*, *qatlu*, *qitlu*, *qutlu*......
perfectif *qatl* (*ā*) + éléments suffixés

[11] V. chap. VI § 64.

Il se constitue ainsi une nouvelle règle de dérivation du perfectif dénominatif ou plutôt du permansif dénominatif, comme dans *qatl(u)* → *qatl(ā)*, consistant en une simple adjonction de *ā* + éléments suffixés, au thème du nom-base *qatlu*, donc *qatlāku* etc., par conséquent aussi *qitlu* : *qitlāku*, *qutlu* : *qutlāku*, etc. [12].

Cf. (v. Soden p. 100) *zikar-āku* „je suis homme" < *zikaru* (en arabe *đakir-tu* < *đakar*, avec apophonie), *lū awīlāt* „sois un homme" < *awīlu*, *šar* „il est roi" < *šarru*, *sinnišā* „elles sont femmes" < *sinnišu*.

Il est possible que la syncope a exercé une influence indirecte aussi sur les autres formes personnelles du verbe dénominatif (prétérit et présent). Pour la déterminer, on aurait besoin d'une liste de verbes dénominatifs de forme *ikšud*, *ikšid*, *ikšad* en akkadien. Son manque, tout comme le défaut d'une liste analogue pour l'arabe, est une lacune sérieuse au point de vue tant de la grammaire que de la lexicographie.

---

[12] A la 3e p. sing. *qatlu* : *qatal*, *qitlu* : *qitil*, *qutlu* : *qutul*.

CHAPITRE XI. LES PLURIELS BRISÉS DU SÉMITIQUE MÉRIDIONAL

§ 270. Déjà au chapitre précédent on a vu des exemples de l'emploi de l'apophonie dans la *flexion nominale*. En sémitique méridional, le féminin de certains types d'adjectif se distingue du masculin correspondant soit par le vocalisme radical seul (éth. *qatīl* : *qatāl*), soit par l'affixe *et* le vocalisme (ar. *'aqtalu* : *qutlā*, *'aqtalu* : *qatlā'u*, *qatlānu* : *qatlā*). Mais le domaine de la déclinaison dans lequel l'apophonie a gagné le plus de terrain, c'est le pluriel des substantifs en sémitique méridional.

Le problème des pluriels dits internes ou brisés (ar. *mukassar*), qui jouent un rôle si important en sémitique méridional, est correctement référé à l'apophonie dénominative, bien qu'il soit plus facile de rattacher ces pluriels au verbe qu'au nom. Car l'identité formelle de la plupart des pluriels brisés avec les noms abstraits déverbatifs a été de tout temps évidente.

Les détails de la genèse nous échappent. Mais on voit au moins qu'il existe plusieurs couches hétérogènes de ces pluriels.

§ 271. Il faut d'abord mettre de côté les pluriels *qatal*, *qital*, *qutal* bâtis sur *qatl(at)*, *qitl(at)*, *qutl(at)*, respectivement. La marque formelle distinguant ces pluriels de tous les autres, c'est l'identité du vocalisme de R_1 au singulier et au pluriel. Cf. ar. *qiṭ'at* „pièce" : plur. *qiṭa'*; *'ummat* „peuple" : plur. *'umam*; *ḥalqat* „anneau" : *ḥalaq*, et les exemples éthiopiens correspondants (Brockelmann p. 429). Elargi de la désinence normale, ce type de pluriel se retrouve à la base d'ar. *'araḍāt* „terres" (sing. *'arḍ*), héb. *lẹḇ* „coeur": plur. *lẹḇāḇ* (à côté de *libbọp*), et du type héb. *kẹlẹḇ* „chien": plur. *klāḇīm* < *kalb* : **kalabīm* (nomina segolata); *'īš* „homme" < *'inš*, plur. *'ᵃnāšīm*. En ougaritique C. Gordon distingue (p. 44) entre le sing. **ra'šu* (écrit *riš*) „tête" et le pluriel **ra'ašūma* (écrit *rašm*), (p. 38) entre le sing. **ribbatu* „10.000" (écrit *rbt*) et le pluriel **ribabātu* (écrit *rbbt*).

La circonstance qu'en arabe les pluriels en question correspondent presque exclusivement aux singuliers en *-at* (*qitlat*, *qutlat*), suggère une explication acceptable. Le rapport de *qitl(at)* à *qital*, de *qutl(at)* à *qutal* représente en réalité le *renversement* d'une relation *qatal* : *qatlat* (< **qa-*

talat, cf. plus haut § 55), *qital* : *qitlat*, *qutal* : *qutlat*, entre le singulier d'un nom de matière (ou collectif) et le nom d'unité (ou singulatif), cf. ar. *đahab* „or": *đahabat* „pièce d'or"; *ḥamām* „volée de pigeons" : *ḥamāmat* „(un) pigeon"; héb. *śẹʿår* „chevelure": *śaʿᵃrå* „(un) cheveu" etc. (Brockelmann I p. 419).

Le renversement du rapport *qital* : *qitlat* > *qitlat* (nom d'unité): *qital* (collectif) offre en même temps la possibilité d'une extension de ce nouveau procédé pour former les collectifs (devenant ensuite des formes de pluriels):

qitl : *qital*; *qutl* : *qutal*; *qatl* : *qatal* (cf. ar. *'arađ-āt*, héb. *klåb-īm* < *'*arađ*, **kalab*).

Mais en général les pluriels *qital*, *qutal* ne sont attestés que pour les féminins en *-at* du type *qitlat*, *qutlat*. En éthiopien ils peuvent aussi être tirés d'autres féminins, ainsi (Brockelmann I p. 429) *'ezn* „oreille" : plur. *'ezan*; *ṣefr* „ongle" : *ṣefar*; *ḥegg* „loi" : *ḥegag*. En tigré on trouve aussi *qatlat* : *qatal*, p. ex. *safrat* „table" : plur. *sefár*.

Le maintien du pluriel archaïque *qital*, *qutal* au féminin, son absence presque totale au masculin (*qitl*, *qutl*), offre un parallèle instructif avec la construction de noms de nombre ordinaux: renouvellement du nom de nombre (*palāpat* pour *palāp*, *'arbaʿat* pour *'arbaʿ*, etc.) pour le masculin, conservation de la forme ancienne (*palāp*, *'arbaʿ*, ...) pour le féminin.

§ 272. En ce qui concerne le groupe de pluriels brisés remontant aux noms déverbatifs, nous avons sous les yeux les exemples de langues modernes, du français même, qui nous font entrevoir le rôle du verbe dans la genèse de collectifs.

En a. français une série de suffixes d'abstraits déverbatifs deviennent dénominatifs et servent à exprimer une valeur collective (sans toutefois parvenir à évincer l'ancienne désinence du pluriel):

1) *-ment* (lat. *-a-mentum*), p. ex. *fer* : *ferrement*(*s*), *os* : *ossement*(*s*); a. fr. *outillement*, *tablement*, *vaissellement*. La valeur collective y est souvent soulignée par l'ancienne désinence du pluriel neutre en *-a* (*-mente*, p. ex. a. fr. *ferremente*);

2) *-ure* (lat. *-a-tura*), p. ex. *arme* : *armure*, *cheveu* : *chevelure*, *dent* : *denture*, *nerf* : *nervure*, *toit* : *toiture*; a. fr. *chausse* : *chaussure*, *feuille* : *feuillure*, *raim* (*rameau*) : *ramure*, *tresse* : *tressure*;

3) *-is* (lat. *-a-ticium*), p. ex. *châsse* : *châssis*, *feuillet* : *feuilletis*, *gaule* : *gaulis*, *lacs* : *lacis*, *treille* : *treillis*.

Or il est évident qu'un rapport comme *fer* : *ferrement*(*s*) s'est établi par l'intermédiaire du verbe dénominatif: *ferrum* „fer" > *ferrare* „ferrer" > *ferramentum* „ferrement". Le nom fournissant le verbe peut représenter le sujet de l'action, son complément ou résultat, son instrument, le lieu de l'action, etc. De son côté, le nom déverbatif (p. ex. *ferramentum*),

abstrait à l'origine („action de ferrer"), s'imprègne de différentes acceptions concrètes qui peuvent le faire coïncider avec le sens fondamental du nom-base (*ferrum*). En principe, la constellation sémantique suivante est la plus favorable à la constitution du rapport x (substantif) $\rightarrow z$ (abstrait > collectif): x (substantif) $\rightarrow y$ (verbe dénominatif = „produire x") $\rightarrow z$ (abstrait de y: „l'action de produire x"), d'où x (substantif) $\rightarrow z$ („l'action de produire x" > collectif de x). Il s'agirait donc en première ligne de verbes dits *résultatifs*, du type *menacer* („émettre des menaces"), *peiner* „causer de la peine", *fleurir*, *vêler*, etc.

D'après Meyer-Lübke *Hist. Gramm. d. franz. Spr.* II, 1921, p. 57, *-ment* a servi à former surtout des abstraits verbaux de sens *résultatif*, ce qui rend le passage sémantique *abstrait* > *collectif* facilement intelligible.

Le sens collectivif ne peut se développer qu'à condition que x représente ou devienne un nom concret [1].

§ 273. Il paraît que certains collectifs (pluriels brisés) se soient constitués de la même façon en sémitique méridional. Ce sont surtout les verbes dénominatifs appartenant aux conjugaisons primaires (*qatala*, *qatila*, *qatula*), dont les noms abstraits sont devenus des collectifs de leurs noms-bases. Parmi les verbes du type *qatala*, *qatila*, *qatula* il a dû y avoir pas mal de verbes dénominatifs non seulement en arabe mais aussi en hébreu (v. chap. X fin).

Les facteurs principaux favorisant la genèse de pluriels brisés sont d'une part le renouvellement des verbes dénominatifs (originairement de forme *qatala*, *qatila*, *qatula*), de l'autre part l'élargissement de l'emploi des abstraits déverbatifs (z). Ils ont mis en rapport direct le nom primaire et l'abstrait déverbatif. On peut supposer que ces principes d'explication valent aussi pour certaines catégories de dérivés dénominatifs à apophonie qualitative traités au chap. X.

§ 274. Mais il y a, inversement, des exemples sûrs du passage *suffixe abstrait nominal* à *suffixe abstrait verbal*. Ainsi le suffixe franc. *-aille* (lat. *-alia*) est nominal de provenance, cf. *fer* : *ferraille*, *grain* : *grenaille*, *pierre* : *pierraille*, *brousse* : *broussaille* (adjectifs comme *gris* : *grisaille*), etc., d'où avec une nuance péjorative *prêtre* : *prêtraille*, *valet* : *valetaille*... Or, dès l'ancien français son emploi a été étendu au verbe, dont il sert à former des abstraits, p. ex. *battre* : *bataille*, *semer* : *semaille*(*s*).

Est donc indispensable un triage préalable des formations du pluriel interne pour faire un départ entre les formations devenues dénominatives et les formations déverbatives. C'est qu'il y a un nombre considérable

[1] Le rapport entre abstrait et collectif correspond à la distinction connue, fondamentale en logique, entre le contenu d'une notion et la classe d'objets qui lui correspondent.

de formes servant en même temps de pluriels brisés et d'abstraits déverbatifs.

Les types des abstraits verbaux identiques aux pluriels brisés sont en arabe les suivants: *qatl*, *qatlā*, *qatal*, *qatalat*, *qatīl*, *qitāl*, *qitālat*, *qitlat*, *qitlān*, *qutl*, *qutlān*, *qutul*, *qutūl*, *qutūlat*. A part cela, on a les pluriels *'aqtal*, *'aqtilat*, *'aqtilā'*, *'aqtul*, *qatālā*, *qitalat*, *quttal*, *quttāl*, *qutalat*, *qutalā'*.

Dans la majorité de ces types on constate la présence de morphèmes de dérivation [2] qui à eux seuls suffisent pour former (des adjectifs ou) des abstraits: *-at*, *-ā*, *-ā'*, *-ān*, le préfixe *'a-*, le redoublement de R_2: *qatalat*, *qitlat*, *qitalat*, *qitālat*, *qutalat*, *qutūlat*; *qatlā*, *qatālā*; *qutalā'*; *qitlān*, *qutlān*; *'aqtul*, *'aqtāl*, *'aqtilat*, *'aqtilā'*; *quttal*, *quttāl*. De l'autre côté, les affixes en question auraient pu simplement jouer le rôle d'éléments renforçant ou soulignant la valeur abstraite. C'est le rapport *apophonique* entre le singulier et le pluriel qui constitue notre critère principal. Car la considération suprême est celle-ci: les formes à apophonie (de R_1 ou/et R_2), c.-à-d. en pratique toutes, excepté *qital*, *qutal*, sont devenues des collectifs après avoir passé par le filtre du *verbe dénominatif* puisque le substantif dénominatif ne connaît pas à l'origine l'apophonie *qualitative*. Les formes munies d'un formatif nominal (*-at*, *-ān*, *-ā*, *-ā'*) sont donc de provenance des formations dénominatives (adjectifs, abstraits), devenues déverbatives dès le sémitique commun et redevenues dénominatives en sémitique méridional.

§ 275. D'après une statistique dressée par M. Alsamirrai (BSL 50 fasc. 1, 1954, p. XXVIII—XXIX), les pluriels brisés à racine trilitère se rangent dans le Coran de façon que voici: 1) d'après le *nombre d'exemples total* les quatre premières places sont représentées par *'aqtāl*, *qutūl*, *qitāl*, et *'aqtul*; 2) d'après le *nombre d'exemples différents* on obtient *'aqtāl*, *qutūl*, *qitāl*, et *qutul*. D'après Barth 220 *'aqtul* n'est qu'un élargissement de *qutul*.

Parmi les formes partagées par l'éthiopien il faut relever *qatalat*, *qitāl*, *qutūl*, et les formes à préfixe *'a*: *'aqtāl*, *'aqtul*, *'aqtul(a)t*, *'aqtil(a)t*, Brockelmann p. 431—433. Le dernier groupe constitue une couche ancienne de collectifs qui ont donné naissance à la catégorie de pluriels brisés.

C'est que la genèse de ces collectifs est en rapport avec le dépérissement de la valeur déverbative des formations à préfixe *'a-*. Remplacés par des types plus récents d'abstraits déverbatifs, les formes *'aqtāl*, *'aqtul*, *'aqtilat* ......, deviennent des abstraits (puis des collectifs) des substantifs-bases de verbes dénominatifs.

Bien qu'en sabéen on fasse la distinction entre le préfixe de pluriel *'a-* et le préfixe verbal *ha-* (v. Barth p. 423), ceci ne constitue pas un argu-

[2] Les pluriels brisés caractérisés uniquement par le degré vocalique sont: *qatl*, *qatal*, *qatīl*, *qitāl*, *qutl*, *qutul*, *qutūl*.

ment valable contre l'existence préhistorique du préfixe *verbal 'a-*. En fait, la coexistence des trois formes *'a-*, *ha-*, et (*š*)*a-* en sémitique commun semble à présent généralement admise. Ainsi en araméen tous les trois préfixes sont représentés. En face d'ar. *'a-* le sudarabique montre *sa-* (minéen) et *ha-* (sabéen), etc. Cf. aussi le *s-* de *'istaqtala* et les causatifs à *h* et *s* figés de l'arabe (Brockelmann I p. 521 sq.).

§ 276. On s'aperçoit dans quelle mesure les formations de pluriel brisé les plus répandues en arabe et en éthiopien continuent des abstraits déverbatifs *tombés en désuétude*. En première ligne il y a le type *'aqtāl*, auquel il faut joindre les autres formes à préfixe *'a*: ar. et éth. *'aqtul* (*'aqtel*), éth. *'aqtūl* et *'aqtelt* (probablement < *'aqtult*), ar. *'aqtilat* et *'aqtilā'*. A notre avis il s'agit là d'anciens abstraits de la classe IV sortis d'usage [3] et correspondant, respectivement, aux abstraits suivants de la classe fondamentale: *qatāl*, *qutul* (+ *t*), *qutūl*, *qatil* (plus *-at*, *-ā'*). On sait aussi que *qutūl*, en tant qu'abstrait déverbatif, a été restreint en arabe *aux verbes intransitifs* du type *qatala*, dont il représente l'infinitif. Le type *qitāl* qui en tant qu'abstrait déverbatif recule en arabe devant *qatāl* (peut-être en rapport avec l'élimination du vocalisme préfixal *i*, v. chap. VIII § 162), était de ce fait prédestiné à jouer un rôle dans la dérivation dénominative. La même remarque vaut enfin pour la forme la plus ancienne de l'infinitif, *qutul*, devenue obsolète en arabe.

Le rapport ar. sing. *qātil* ou *qatīl* : plur. *qatalat* (p. ex. *sāḥir* „sorcier“: *saḥarat*; *ḍa'īf* „faible“ : *ḍa'afat*), éth. *qatālī*, *qatīl* : *qatalt* (p. ex. *ḥarāsī* „agriculteur“ : *ḥarast*; *ṭabīb* „sage“ : *ṭababt*) est différent. Le contraste originaire a été *qatal* (adjectif verbal et nom d'agent) : *qatal*(*a*)*t* (abstrait). C'est l'évincement de *qatal* déverbatif par les formes mieux caractérisées *qātil*, *qatīl*, *qatālī*, qui est responsable des oppositions historiques.

§ 277. Le pluriel des quadrilitères *qatālib* est aussi de provenance un nom déverbatif qui a relâché le lien avec le verbe personnel. Cf. la proportion *i̯aqti*/*ulu* : *qatāl* = **i̯aqatlibu* : *qatālib*. — C'est le changement du vocalisme préfixal *i̯a-* > *i̯u-* (peut-être sous l'influence des types quadrilitères comme *qattal-*, *haqtal-*, *šaqtal-*) qui a fait remplacer *qatālib*, en tant qu'abstrait verbal, par *qutālib*, tandis que *qatālib* est devenu l'abstrait (d'où collectif) de noms-bases de verbes dénominatifs et de noms déverbatifs.

§ 278. Il est donc légitime de distinguer, à l'intérieur des collectifs hérités de l'arabe, les strates autonomes suivantes:

1) Les abstraits dénominatifs *qatal*, *qital*, *qutal*.

2) Les abstraits qui sont devenus des collectifs autonomes par suite de la différenciation entre les abstraits déverbatifs et les abstraits déno-

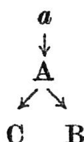
[3] En tant qu'abstrait verbal *'aqtul* semble exceptionnel, p. ex. *balaġa 'ašuddahu* „il a atteint sa maturité“, *'afnud* „aberration, stupidité“; cf. Barth p. 457 n. 1.

minatifs: *'aqtāl*, *'aqtul*, *'aqtilat*, *'aqtilā'*; *qatālā*, *qitalat*, *quttāl*, *qutalat*, *qutalā'*.

Ici appartiennent aussi les formes *qatālib* et *qatālīb* des quadrilitères.

Etant de cette façon devenue autonome, la catégorie de collectivité a pu se servir aussi de moyens formels *secondaires*, à savoir d'abstraits déverbatifs développant un sens collectif à titre de fonction sémantique *secondaire*, v. infra. Cette valeur secondaire était percevable grâce justement à l'existence d'exposants autonomes de la collectivité.

On a vu plus haut (chap. I § 6; cf. encore chap. X § 246) que le renouvellement formel des dérivés B > B′ dans



était apte à amener une relation directe entre la forme ancienne B et 1) le mot-base du mot-base (*a*), 2) les autres dérivés du mot-base (C). Les formes des pluriels brisés à préfixe *'a-* s'associent donc aussi bien avec les noms-bases immotivés *a* qu'avec d'autres dérivés déverbatifs, p. ex. *qātil*, *qatīl*, etc.

§ 279. En réalité tout nom abstrait s'opposant au verbe-base contraste en même temps avec son participe *qātil* et les adjectifs déverbatifs substantivés dépendant du système de la conjugaison. Lorsque le verbe est dénominatif, il y a en plus opposition par rapport au nom-base. Le nom abstrait, p. ex. *qutūl*, joue ainsi un double rôle:

fonction primaire de *qutūl*:	nom abstrait déverbatif proprement dit, s'opposant au verbe personnel
fonction secondaire de *qutūl*:	nom abstrait dénominatif s'opposant à *qātil* et les adjectifs déverbatifs substantivés, ou au nom-base d'un verbe dénominatif.

Le développement de sens *collectif* en tant que sens *secondaire* de *qutūl* en est une conséquence immédiate *une fois que la catégorie de la collectivité possède déjà des exposants indépendants, propres à elle seule* (cf. § 278).

En principe tout nom d'action peut donc faire office de forme collective de *qātil* ou de ses remplaçants, les adjectifs déverbatifs comme *qatīl* etc. — dans la mesure où ces formes sont employées comme substantifs. De même, tout nom d'action peut fonctionner comme collectif d'un autre nom d'action devenu nom concret.

§ 280. Ce qui frappe en arabe, c'est justement le fait que les noms déverbatifs comme *qātil*, *qatīl* sont à offrir une variété considérable de pluriels brisés. Le type *qātil* forme 19 types différents de pluriels internes, *qatīl* 13, *qatāl* 8, *qitāl* 7, *qutāl* 6, *qatūl* 4, *'aqtalu* (couleurs et défauts physiques) 3, *qatlān* (fem. *qatlā*) 3.

S'appuyant sur des rapports comme *qātil* : *'aqtāl* ou *qātil* : *'aqtilat* nombre de noms d'action jouent le rôle subsidiaire de collectifs de *qātil*. Ainsi on a d'une part *ṭāhir* „pur" : plur. *'aṭhār*, ou *u̯ādi* „vallée" : *'audii̯at* (types rares); de l'autre : *'ā'id* „ayant mis bas", plur. *'ūd*; *tāǧir* „marchand", plur. *tuǧur* et *tiǧār*; *šāhid* „témoin", plur. *šuhūd*; *kāmil* „parfait", plur. *kamalat*; *ḥā'iṭ* „mur", plur. *ḥīṭān*; *fāris* „cavalier", plur. *fursān*; *hālik* „périssant", plur. *halkā*; *ġāzi* „soldat", plur. *ġazii̯i̯* (< **ġazīu̯*); *ṣāḥib* „compagnon", plur. *ṣiḥābat*; *ṭālib* „cherchant", plur. *ṭalab*; *nāṣir* „aidant", plur. *naṣr*.

C'est de la même façon que se comportent les satellites ou remplaçants de *qātil*.

Le type *qatīl* forme une série de pluriels autonomes, indépendants d'abstraits verbaux, p. ex.: *i̯amīn* „serment" : *'aimun*; *šarīf* „noble": *'ašrāf*; *'azīz* „magnifique" : *'a'izzat*; *ḥabīb* „ami" : *'aḥibbā'*; *'aǧībat* „chose merveilleuse" : *'aǧā'ib*; *ša'īr* „poète" : *šu'arā'*; *'asīr* „prisonnier" : *'asārā*. Mais pour une partie de ses pluriels brisés il s'appuie sur les abstraits verbaux, cf. les types *sarīr* „trône" : *surūr*; *šarīf* „noble" : *širāf*; *ṣabii̯i̯* „garçon" : *ṣibi̯at* et *ṣibi̯ān*; *raġīf* „miche de pain" : *ruġfān*; *qatīl* „tué": *qatlā*.

Les adjectifs verbaux *qatāl* connaissent, à côté de pluriels *'aqtul*, *'aqtilat*, *qutalā'*, *qatālā*, l'emploi secondaire d'abstraits verbaux *qutl*, *qutul*, *qitlat*, *qitlān*, *qutlān* en fonction de pluriels brisés.

C'est à peu près la même chose pour *qitāl* (*'aqtul*, *'aqtilat*, *qatālā*, et aussi les formations déverbatives *qutl*, *qutul*, *qitlān*, *qutlān*, *qatīl*), et pour *qutāl* (*'aqtilā'*, *qatālā* en face de *qutl*, *qutul*, *qitlat*, *qitlān*, *qutlān*). Les autres (adjectifs et) substantifs déverbatifs présentent une variété de pluriels moins grande [4].

Il paraît certain qu'un des points de départ de la propagation du pluriel fort à l'intérieur des noms déverbatifs est constitué par *qātil* [5] dont la zone d'emploi, étant de nature flexionnelle, déborde celle de tous les autres noms d'agent, qui ne sont que des dérivés. Sont réservés exclusivement à *qātil* les pluriels *quttāl*, *qatalat*, *qutalat*, *qatālil*, *qatl*, (*qatal*).

---

[4] P. ex. *qatūl* (*'aqtāl*, *'aqtilat*, *qatā'il*, *qutul*), *'aqtalu* (*qutl*, *qutlān*, *qatlā*), *qatlānu* (*qatālā*, *qitāl*, *qatlā*).

[5] Ainsi le type *qatal(a)t*, en tant que pluriel brisé de *qātil* (les exemples de *qatīl* : *qatalat* étant beaucoup plus rares en arabe) date du sémitique méridional. Tandis qu'en arabe l'association étroite entre les deux formes est maintenue, en éthiopien c'est le successeur de *qātil*, le type *qatālī*, qui fonctionne comme le singulier de *qatal(a)t*.

§ 281. De l'autre côté, il y a le schéma de certains types de noms d'action lesquels ayant adopté un sens concret, entrent en rapport avec d'autres noms abstraits qui fonctionnent comme leurs collectifs. Le cas le plus répandu est celui de *qatl*, p. ex. *ġamr* „couverture, masse d'eau" : plur. *ġimār*; *qaum* „peuple, tribu" : *'aqu̯ām*; *faqʿ* „champignon" : *fiqaʿat*; *samn* „crème": *simnān*; *dajn* „ciel couvert de nuages, pluie" : *dujun*; *nafs* „âme" : *'anfus*; *kalm* „blessure" : *kulūm*; *ḥusu̯at* „gorgée" : *'aḥsiu̯at* (*'aḥsii̯at*), etc.; cf. aussi les adjectifs de la forme *qatl* comme *u̯ard* „rouge" : *u̯urd*, *u̯irād*; *samḥ* „généreux" : *sumaḥā'*.

§ 282. Mais l'abstrait déverbatif peut se référer aussi (indirectement) au nom-base du verbe dénominatif: x (nom-base) → y (verbe dénominatif) → z (abstrait déverbatif). La fonction primaire de z c'est le rapport $y : z$, la fonction secondaire, le rapport $x : z$. Or celui-ci peut être perçu comme *singulier* : *collectif* grâce à l'existence d'une catégorie autonome de collectivité. L'extension d'abstraits déverbatifs en fonction de pluriels brisés s'effectue donc dans deux directions, en envahissant les noms déverbatifs et les noms immotivés en même temps.

§ 283. Un mérite incontestable de Barth a été son essai de coordonner les pluriels brisés et les noms déverbatifs concrets auxquels ils s'opposent, de façon à pénétrer jusqu'aux associations primordiales. On s'attend à ce qu'un type de singulier donné et le pluriel correspondant appartiennent au système de la même conjugaison, soit à la conjugaison active *qatala* soit à la conjugaison déponentielle *qatila* (*qatula*).

Il est vrai qu'en arabe classique il subsiste encore des traces palpables de cet état de choses, cf. p. ex. les noms déverbatifs du type *qātil* (de la conjugaison active *qatala*) désignant un état, comme *jālis* ou *qāʿid* „assis", *hājid* „dormant", etc., dont le pluriel brisé est identique à l'infinitif de ce type de verbes *qutūl* (*julūs*, *quʿūd*, *hujūd*). „Die Einheit von Plural und Infinitiv ist hier für uns am evidentesten" (Barth p. 464). Mais étant donné que souvent certaines formes étaient communes aux deux conjugaisons, les dérivés du perfectif *qatila* ayant peu à peu envahi la conjugaison active (chap. VIII) [6] etc., le rapport primitif entre le nom verbal concret (singulier) et l'abstrait (collectif) a été dans une large mesure déplacé et effacé.

§ 284. La répartition primordiale a subi un réarrangement sous l'influence de facteurs tantôt formels (les singuliers de vocalisation identique tendant à former des pluriels de vocalisation identique), tantôt sémanti-

[6] Les trois types d'abstraits à vocalisme *i*, *'aqtilat*, *'aqtilā'*, et *qitlān*, sont propres aux deux conjugaisons. Le degré *i* s'accorde avec celui de *qatila* (conjugaison 2) et de *i̯aqtilu* (conjugaison 1). Les formations *qutl* et *qutlān* appartiennent aussi bien au perfectif *qatula* qu'à l'imperfectif *iaqtulu*. Les abstraits *qitāl* et *'aqtāl* sont communs à *qatala* (conjugaison 1) et à *i̯aqtalu* (conjugaison 2).

ques (les singuliers appartenant à groupe sémantique déterminé, p. ex. noms d'animaux, noms de parties du corps, noms d'instruments, tendant aussi vers une forme de pluriel identique).

Ainsi le pluriel brisé *qutalā'* (Barth p. 478 ssq.) doit sa fonction à une association primitive entre les noms déverbatifs du type *qatīl* appartenant à la conjugaison déponentielle *qatila* (*qatula*), et l'abstrait *qutāl* (v. chap. VIII § 162) remplacé par son „compensatif" *qutalā'*. P. ex. *baḫīl* (< *baḫula*) „avare" : plur. *buḫalā'*; *ḍa'īf* (< *ḍa'ufa*) „faible" : *ḍu'afā'*; *karīm* (< *karuma*) „magnanime, généreux" : *kuramā'*... Ce noyau primaire est encore perceptible bien que le type *qutalā'* se soit propagé dans deux sens différents. D'une part l'identité de forme (*qatīl*) a entraîné la création de pluriels comme (*ṭarīd* „chassé":) *ṭuradā'*; (*ṭalīq* „remis en liberté:) *ṭulaqā'*; (*la'īn* „maudit":) *lu'anā'*, bâtis sur des adjectifs verbaux *passifs* appartenant à la conjugaison 1a — et de pluriels d'adjectifs verbaux *actifs* comme (*safīr* „messager":) *sufarā'*; (*šarīk* „associé":) *šurakā'*;...... De l'autre côté, le pluriel *qutalā'* est parfois employé avec les noms déverbatifs de forme autre que *qatīl* dans la mesure où „ils servent à décrire ou à caractériser" (*ibid.*, p. 479). Ainsi *ǰabān* „poltron" : *ǰubanā'*; *ǰahūl* à côté de *ǰāhil* „ignorant" : *ǰuhalā'*; *samḥ* „généreux" : *sumaḥā'*; *ṣāliḥ* „bon" : *ṣulaḥā'*.

§ 285. La diffusion sur la base du sens est claire dans la sphère sémantique des noms d'animaux. Le type *qutāl* est souvent utilisé pour former les noms d'animaux, les pluriels brisés correspondants étant *'aqtilat* et *qitlān*. P. ex. *buġāp* „une espèce d'oiseau": plur. *'abġipat* (et *biġpān*); *ḏubāb* „mouche" : *'aḏibbat* (et *ḏibbān*); *ḥuṷār* „jeune chameau" : *'aḥṷirat*; *'uqāb* „aigle" : *'iqbān*; *ġurāb* „corbeau" : *'aġribat* (et *ġirbān*). Une couche secondaire est représentée par des singuliers de forme différente, p. ex. de forme *qatūl*, ainsi *ḫarūf* „agneau d'un an" : *'aḫrifat* (et *ḫirfān*); *'atūd* „bouc" : *'a'tidat* (et *'iddān*); *qa'ūd* „chameau de selle" : *'aq'idat* (et *qi'dān*). Noms d'animaux de forme *qatal* formant le même pluriel, p. ex. *ḥaǰal* „perdrix" : *ḥiǰlān*; *ḫarab* „une espèce d'oiseau" : *ḫirbān*; *šabap* „une espèce d'araignée" : *šibpān*. Sont de forme *qatalān* p. ex. *šaqaḏān* „caméléon" : *šiqḏān*; *karaṷān* „perdrix mâle" : *kirṷān*; *ṷarašān* „une espèce de pigeon" : *ṷiršān*. Forme *qutal* dans *ǰuraḏ* „souris des champs" : *ǰirḏān*; forme *qatāl* dans *ġazāl* „gazelle" : *ġizlān*. Formes *qatl, qitl, qatīl* v. Barth p. 450 sq.

De la même façon, une attraction est exercée par le pluriel *'aqtul* (appartenant au type *qatl*) lequel, lui aussi, fournit beaucoup de noms d'animaux (*ibid.* p. 457), et par certains types moins importants (pp. 444 sq., 446, 464).

Des attractions analogues ont eu lieu dans la sphère des noms de parties du corps (*ibid.* p. 457) et des noms d'instruments.

§ 286. A certaines catégories près, le pluriel brisé a envahi en arabe tous les noms immotivés. Dans les adjectifs déverbatifs (surtout ceux qui ont un féminin en *-at*) un scindement a eu lieu: dans la mesure où ces adjectifs se rapportent à des personnes, ils gardent les anciennes désinences *-ūna* et *-āt*, dans tous les autres cas ils adoptent le pluriel brisé. On peut donc parler, en arabe, d'une opposition des genres *personnel* : *impersonnel* réalisée dans les adjectifs verbaux.

Pour comprendre le motif de cette différenciation, il faut d'abord se rendre compte de la répartition préhistorique des pluriels réguliers (*-ūna*, *-āt*) dans le domaine de l'*adjectif*. C'est la désinence *-ūna* qui était marquée en tant que signe du genre masculin (personnel ou animé, peu importe). La désinence *-āt*, dont l'âge extrêmement reculé est attesté par l'accord parfait de toutes les langues sémitiques, n'était pas restreinte au genre proprement féminin mais en général s'appliquait aussi aux substantifs désignant les objets inanimés [7]. Les traces de cette ancienne fonction de *-āt* sont multiples. Pour ne mentionner que les faits arabes, on trouve *-āt* non seulement comme désinence de pluriel des noms des lettres et des mois, des noms verbaux des formes dérivées, des mots étrangers, quel qu'en soit le singulier. Comme il s'agit de substantifs, il ne saurait être question d'opposition *directe* entre *-ūna* et *-āt*. Ce qui est plus important, c'est que le pluriel sain d'adjectifs (y inclus les adjectifs verbaux) est formé à l'aide de *-āt* lorsqu'il s'agit d'objets inanimés : *alḥasanātu* „les choses belles“, *alṭai̯i̯bātu* „les choses bonnes“, *almau̯ǰūdātu* „les choses existantes“, *almaḫlūqātu* „les choses créées“ („créatures“), *alu̯āǰibātu* „les choses nécessaires“, *alkā'inātu* „les choses existantes“ (*entia*), *almumkinātu* „les choses possibles“, *almuu̯alladātu* „produits de la nature“. De même en hébreu, où soit le singulier soit le pluriel en *-āt* des adjectifs et des participes peut être employé au sens impersonnel (neutre) : *gdọlọp* „res magnae“, *ṭọbọp* < *ṭōb* „bonnes (actions, paroles, choses, etc.)“.

Enfin, en akkadien aussi, le pluriel de l'adjectif féminin peut avoir un sens neutre (abstrait): *kīnātu* „réalité“, *damqātu* „le bien“, *rūqātu* „le lointain“. Il faut ajouter que dès l'époque v. babylonienne *-ātu* est parfois interprété comme un singulier (v. Soden p. 78).

§ 287. La désinence *-āt* est aussi attestée chez les pronoms personnels de l'akkadien. Les pronoms personnels autonomes n'étant représentés qu'au nominatif, on a — pour parer au manque des cas obliques — ajouté l'élément *-āt-* aux suffixes possessifs en obtenant ainsi des formes à sens „le moi“, „le toi“, etc. Elles sont identiques avec les formes féminines des pronoms possessifs (v. Soden p. 45 sq.). Cf. l'emploi analogue du

---

[7] Cf. l'opposition **dū* : **dātu* en ougaritique: la première forme est personnelle, la dernière, impersonnelle (Gordon p. 33).

neutre substantivé p. ex. en latin: *ego*, gén. *mei* < **meum* „le mien, le moi“.

		suffixe possessif	dérivé en *-āt-*
sing.	1re p.	*-ja*	*-jāt-*
„	2e p. m.	*-ka*	*-kāt-*
„	2e p. f.	*-ki*	*-kāt-*
„	3e p. m.	*-šu*	*-šuāt-*, *-šāt-*
„	3e p. f.	*-ši*	*-šiāt-*, *-šāt-*
plur.	1re p.	*-ni*	*-niāt-*
„	2e p. m.	*-kunu*	*-kunūt-*
„	2e p. f.	*-kina*	*-kināt-*
„	3e p. m.	*-šunu*	*-šunūt-*
„	3e p. f.	*-šina*	*-šināt-*

Le génitif et l'accusatif des pronoms personnels sont formés moyennant l'adjonction de *-i* au thème en *-āt-*: *-jāti*, *-kāti*... Or c'est là justement la désinence du gén.-acc. des féminins en *-āt-*. On en trouve un correspondant dans certaines formes pronominales de l'ougaritique: *hwt*, *hyt*, *hmt* (= *hu̯āti*, *hi̯āti*, *humāti*).

La désinence de datif *-m* apparaît dans les pronoms suffixés *-am* et *-nim*, *-kum*, *-kim*, *-šum*, *-šim*. L'élément *-m* est par contre redondant dans *-niāši(m)*, *-kunūši(m)*, *-kināši(m)*, *-šunūši(m)*, *-šināši(m)*, où c'est *-ši* qui, par opposition à *-ti*, est le porteur de la valeur de datif. Or le renforcement du datif par la préposition *ana* fait songer à la désinence *-um* du locatif (v. Soden p. 87 sq.). C'est que cette forme, d'usage restreint dès l'ancien akkadien, a été concurrencée par les tours prépositionnels *ina*, *ana* + génitif; *ina*, *ana* + locatif proviennent donc d'une contamination. Le sens final que revêt la désinence *-um* attachée à l'infinitif (cf. anglais *to*, all. *zu*), confirme notre hypothèse. Au point de vue formel on a *-ka* (acc.): *-kum* (dat.) ou *šū* (nom.); *-šum* (dat.) comme pour n'importe quel substantif.

Le suffixe de datif *-ši* est à l'époque ancienne limité au babylonien. A notre avis il provient d'une différenciation du suffixe d'accusatif *-ti*. En assyrien les formes en *-ti* sont employées en fonction de datif du pronom suffixé, ce qui représente l'état ancien. Or l'ordre des pronoms suffixés est rigoureusement arrêté, le datif précédant toujours l'accusatif. Par conséquent, la combinaison des datifs *-niāt-*, *-kunūt-*, *-kināt-*, *-šunūt-*, *-šināt-* avec les formes d'accusatif *-šu*, *-ši*, *-šunu*, *-šina* (la prépondérance numérique de la 3e p. comme complément direct étant évidente) fournit *-niāss-*, *-kunūss-*, *-kināss-*, *-šunūss-*, *-šināss-*, formes qui peuvent s'interpréter comme *-niāš-*, *-kunūš-*, *-kināš-*, *-šunūš-*, *-šināš-* (datifs nouveaux) plus *-šu* etc. (accusatifs). Car le contact direct de *-š* final avec *š-* (provenant d'akk. *š*) des pronoms personnels aboutit toujours à *-ss-* (v. Soden p. 30 et p. 43).

A ces datifs suffixés correspondront les datifs autonomes *niāši*, *kunūši*, *kināši*, *šunūši*, *šināši*, en accord avec les formes respectives de l'accusatif (*-niāt* : *niāti*, *-kunūt* : *kunūti......*). Ce rapport entraîne enfin la création de formes autonomes au singulier. On obtient ainsi *niāti* : *niāši* = *jāti* *jāši* = *kāti* : *kāši* = *šuāti*, *šiāti* : *šuāši*, *šiāši*.

§ 288. Mais revenons au problème du pluriel en sémitique commun. Les faits indiquent une ancienne opposition entre les genres non-mâle et mâle réalisée au pluriel de l'adjectif:

non-mâle (inanimé ou impersonnel; fém. au sens propre): plur. *-āt*
mâle (personnel ou au moins animé) : plur. ar. *-ūna*[8]

On comprend dès lors le sens de la différenciation du pluriel des adjectifs verbaux. La désinence *-āt*, de valeur diffuse, finit par être limitée au sens proprement féminin grâce à la circonstance que le pluriel brisé se charge du sens inanimé ou impersonnel. Les adjectifs verbaux de l'arabe parviennent ainsi à distinguer au pluriel trois genres:

		sing.	plur.
non-personnel (ou non-animé):		*zéro* ou *-at*	brisé
personnel	masculin	*zéro*	*-ūna*
	féminin	*-at*	*-āt*

Le pluriel brisé représente en arabe classique la forme nouvelle qui tend à remplacer le pluriel impersonnel de l'adjectif verbal, p. ex. *aššadā'idu* „les choses difficiles, les malheurs" (< *aššadīdat*), *albaụā'ipu* „les causes mouvantes" (< *albā'ipu*), *almaụāni'u* „les obstacles" (< *almāni'u*) [9].

[8] Formes différentes dans les autres langues.

[9] Le schéma ci-dessus représente les adjectifs verbaux en tant qu'ils se rapportent aux personnes ou aux choses, c.-à-d. subissent la *substantivation syntaxique*. Dans l'emploi strictement adjectif (comme épithète), l'arabe classique semble avoir conservé une règle très archaïque. Les pluriels de noms impersonnels y adoptent l'épithète sous la forme du sing. fém. (Reckendorff *Arabische Syntax*, 1921, p. 59). Cet usage doit remonter à une époque où le pluriel neutre était identique au sing. fém. — état qui rappelle l'indo-européen. *Ce n'est pas le genre féminin prétendu du pluriel brisé qui est responsable de la forme de l'épithète.* D'abord parce que les abstraits verbaux correspondants sont masculins, ensuite parce que l'épithète ne dépend pas de la forme, saine ou brisée, du pluriel. Le pluriel sain impersonnel adopte l'épithète au sing. fém., tout comme de l'autre côté le pluriel brisé personnel régit le pluriel de l'adjectif (masc. ou féminin suivant le cas). La règle est tout à fait transparente bien qu'il y ait des hésitations. Un exemple comme *al'aịịāmu-lma'lūmātu* „les jours connus" (au lieu de *al'aịịāmu-lma'lūmatu* qu'on attend) peut être interprété comme une espèce de personification des jours en question ou bien comme une construction à apposition.

La désinence *-at* du pluriel adjectif est sans doute identique au suffixe *-at* des abstraits, chap. VIII § 219, et en représente une fonction secondaire. Cette

Il paraît qu'il y a là un argument qui permet de choisir entre la théorie traditionnelle et la nôtre. Si l'on cherche l'origine du pluriel brisé du côté de *noms* (y inclus les adjectifs) verbaux, on ne comprend pas pourquoi, malgré sa valeur impersonnelle ou inanimée, le pluriel brisé ait envahi *tous* les substantifs (personnels aussi bien qu'impersonnels). Au contraire, en partant des substantifs verbaux, on comprend que la pénétration subséquente du pluriel brisé dans le domaine de l'adjectif verbal ait fourni l'occasion de parer à la polysémie de la désinence *-āt*.

§ 289. En ce qui concerne les pluriels brisés d'origine déverbative, il faut envisager 1) le rapport apophonique du verbe dénominatif (existant ou virtuel) au nom-base; 2) le rapport apophonique du nom abstrait (> collectif > pluriel brisé) au verbe (dénominatif) [10].

En vue de la variété de noms abstraits déverbatifs (chap. VIII), il serait désirable d'en établir, dans la mesure du possible, une chronologie relative. Il est probable que c'est le renouvellement de noms abstraits

---

supposition est confirmée par l'akkadien, où *-ūtu*, l'affixe servant à la dérivation de noms abstraits, a été introduit dans la flexion de l'adjectif à la place de la désinence de pluriel masculine *-ū* (tandis que la désinence *-ātu* du pluriel féminin est maintenu). Mais *-ū* s'y retrouve encore chez les adjectifs masculins substantivés, v. Soden p. 77.

On obtient donc, en regardant les faits d'une façon schématique:

1) état ancien	a) *-atu* suffixe d'abstrait (forme dérivée de l'adjectif)		fonction primaire
	b) *-atu* désinence de pluriel neutre de l'adjectif		fonctions secondaires
	c) *-atu* désinence du féminin de l'adjectif		
2) état akkadien	a) *-ūtu* remplaçant *-atu*		
	b) *-ūtu* remplaçant *-atu*		
	c) *-atu*		

La forme *-ūtu*, concurrençant aussi en dehors de l'akkadien le suffixe d'abstraits *-atu* (Brockelmann I p. 415—416), a pénétré dans la zone secondaire de *-atu*, en le supplantant comme désinence de pluriel de l'adjectif (tandis que *-atu* du singulier féminin s'est maintenu). La désinence de pluriel *-ūtu*, installée d'abord chez les noms inanimés (ou impersonnels) à ancien pluriel en *-ū*, a été ensuite généralisée de façon mécanique chez tous les noms animés (ou personnels) de genre masculin. En même temps, la valeur du *suffixe* de dérivation *-ūtu* semble s'être déplacée; d'après v. Soden p. 71 il est attaché surtout aux bases substantives, rarement aux bases adjectives. Notons en outre que la circonstance que *-ūtu* s'installe *à la place* de *-atu* nous explique pourquoi devant *-ūtu* attaché au thème d'un substantif féminin *-at* est expulsé, p. ex. *aššatu* „épouse“ : *ašš-ūtu* „état d'épouse“. C'est que dans les autres langues sémitiques la désinence *-atu* de l'adjectif féminin fonctionne en même temps comme suffixe de l'abstrait.

[10] Pour le verbe dénominatif v. le chapitre précédent.

qui refoulait leurs formes anciennes vers la fonction secondaire (> abstrait dénominatif > collectif).

Etant donné 1) qu'une grande partie d'abstraits déverbatifs en question sont bâtis sur la conjugaison primaire (classe I: *qatala*, *qatila*, *qatula*); 2) que la conjugaison primaire (classe I) a été jusqu'en pleine époque historique renforcée par l'afflux constant de verbes dénominatifs — est licite l'hypothèse que les pluriels internes provenant d'abstraits déverbatifs représentent des formations successivement renouvelées.

Il faut ajouter qu'en vue des lois d'implication et de polarisation (*L'apophonie* p. 10) les formes élargies des pluriels brisés doivent représenter des strates plus récentes que les formes non élargies. Ainsi *qutul* semble plus ancien que *qutūl*, et celui-ci plus ancien que *qutūlat*; il est, de même, probable que *qatalat* soit postérieur à *qatal*, et que *qatlā* et *qutlān* représentent des élargissements de *qat(a)l* et *qut(u)l*, respectivement.

Mais quelle que soit la solution future du problème posé par le verbe dénominatif, une chose est claire: au point de vue *génétique* le vocalisme du pluriel brisé ne doit pas être référé à celui du singulier (comme c'était le cas pour *qital* et *qutal*, § 271), mais plutôt à un verbe dénominatif virtuel, ou autrement dit, au squelette consonantique du singulier.

§ 290. La grande variété de pluriels internes est une conséquence de leur position à l'intérieur du système grammatical *préhistorique*. Ils ont dû exister pendant longtemps comme *formes dérivées* (et non pas flexionnelles!) à côté des pluriels réguliers hérités (ar. *-ūna*, *-āt*). L'autonomie de la catégorie (de collectivité) était garantie par l'existence de formatifs spéciaux réservés à cette catégorie. D'autres formatifs, partagés par le verbe (c.-à-d. par les abstraits déverbatifs) ne jouaient ce rôle que de façon subsidiaire (fonction secondaire). La comparaison de l'arabe et de l'éthiopien nous fait considérer comme formations collectives par excellence les types *qitāl*, *qutūl*, *'aqtāl*, *'aqtul*, *'aqtilat* (abstraction faite des types *sans apophonie qital*, *qutal*, et peut-être *qatal*).

Chacune des différentes formations du collectif était donc d'abord restreinte à un groupe de substantifs plus ou moins défini. Il n'a pas jusqu'ici été possible d'attribuer à *chaque* type une zone primitive (formelle et/ou sémantique) déterminée, bien qu'on entrevoie certaines tendances. Ainsi le pluriel *'aqtilat*, souvent employé pour les noms d'animaux, était probablement d'abord limité aux noms d'animaux de forme *qutāl* (Barth p. 448).

On se trouve donc en face d'un problème compliqué, rappelant celui du genre grammatical, lequel aussi se ramène au jeu simultané de forme (suffixe flexionnel, suffixe de dérivation) et de sens (sexe, synonymie), et où aussi la généralisation suit tantôt le critère de la forme, tantôt celui du sens. Seulement, dans le cas de pluriels internes, on n'a pas affaire

à trois classes mais à des douzaines de formations différentes. Les quatre ou cinq formes privilégiées de l'arabe doivent être regardées comme l'amorce d'un mouvement vers la simplification.

Mais comme les foyers primitifs de la propagation des pluriels brisés ont dû être bien définis, au point de vue tant formel que sémantique, il faut admettre, selon § 288, que ces foyers étaient constitués en première ligne par les différentes catégories de *substantifs déverbatifs*. Le pluriel brisé d'une formation comme *qutāl* (à *sens défini*) se propageait d'une part par la voie sémantique en envahissant les autres formations et les noms immotivés de *sens apparenté*, d'autre part par la voie formelle en s'imposant aux formes *qutāl* ayant un *sens différent*.

Mais le modèle des noms déverbatifs n'a pu exercer une influence sur les noms primaires que lorsque ceux-ci sont devenus susceptibles de fournir, par l'intermédiaire de verbes dénominatifs, des dérivés *déradicaux* à sens collectif. Et cette règle, on l'a vu (§ 246), vaut pour tous les dérivés dénominatifs à apophonie traités au chapitre précédent. Car les pluriels brisés ne sont qu'un cas spécial de la dérivation dénominative à apophonie.

De l'autre côté, est secondaire la pénétration du pluriel brisé dans le domaine des *adjectifs déverbatifs*, où il ne s'est installé que partiellement et en s'opposant au pluriel hérité en *-ūna*, *-ātu*.

§ 291. Relevons enfin le fait que les pluriels réguliers en *-ū(na)*, *-ātu* se laissent aussi ramener, *en dernière ligne*, à des formes collectives. En effet, le rapport *qatlatu* à *qatlātu* ne diffère point de celui de *qatalu* à *qatālu*, *qatilu* à *qatīlu*, etc. (chap. V et VIII), c.-à-d. remonte à l'opposition *adjectif* : *abstrait*. L'association subséquente de l'abstrait en *-ātu* aux formes sans suffixe *-atu*, et l'emploi de l'adjectif dans des acceptions substantives variées ont entraîné le changement du contraste *adjectif* : *abstrait* en *substantif* : *abstrait*, p. ex. héb. *'almånå* „veuve" : *'almånǭþ* „veuvage", avec développement ultérieur abstrait > collectif > pluriel.

Quant au pluriel masculin en *-ū*, *-ī*, il pourrait représenter le développement phonétique de *-uu̯ + u*, *-uu̯ + i*, avec la chute régulière de *-u̯-* et la contraction protosémitique *u + u > ū*, *u + i > ī* (chap. III). Le suffixe *-uu̯-* s'est maintenu devant l'élargissement *-tu* dans *-ūtu*, servant à former des noms abstraits (en éthiopien, hébreu, araméen, akkadien; cf. Barth p. 411—413). En akkadien il fournit aussi le *pluriel* des adjectifs masculins, p. ex. *damqu* „bon" : plur. *damqūtu* (v. Soden p. 77).

Il est juste possible que le pluriel des noms abstraits, fréquent en hébreu (*bḥūrīm* et *bḥūrōþ* „jeunesse", *zqunīm* „vieillesse", *klūlǭþ* „état de fiancée", etc.) présente les anciens suffixes *-āt* et *-ū* (*-ī*) ajoutés à titre de simples renforcements aux formations déjà caractérisées comme noms

abstraits. Mais il faut aussi compter avec l'éventualité d'un remplacement de *-āt*, interprété comme désinence du pluriel, par la désinence *-īm*.

Pour ce qui est de la chronologie relative, les pluriels réguliers en *-ū*, *-ātu* semblent s'être constitués *avant* que le système casuel triparti du singulier, tel qu'il apparaît en arabe, en akkadien, et en ougaritique (Gordon p. 45), se soit pleinement développé (la même remarque vaut pour le duel). La diptose du pluriel régulier, opposant le nominatif à une forme commune au génitif et à l'accusatif, est sans doute plus ancienne que la triptose du singulier [11]. Elle rappelle l'état du pronom personnel avec sa forme du gén.-acc. caractéristique des formes disjointes (akk. *kāti* = gén.-acc. de *atta* „toi", *kunūti* = gén.-acc. de *attunu* „vous (masc.)", etc.), aussi bien que des suffixes pronominaux (ar. *-ka* „ton; te", *-kum* „votre; vous (masc.)" et ainsi de suite).

---

[11] Etant donné le diptotisme de l'ancien plur. et des suffixes pronominaux, on peut compter avec un scindement préhistorique d'une forme unique de gén.-acc. au sing. A en juger par le plur. fém. nom. *-ātun*, gén.-acc. *-ā-tin*, la désinence primitive du gén.-acc. sing était *-i*, mais *-a* après laryngale. Redevenu admissible après les laryngales (§56), *-i* fut réintroduit à la place de *-a* dans la fonction primaire, c.-à-d. au gén. des noms communs, tandis que *-a* s'est maintenu dans les fonctions secondaires: à l'acc. et en outre au gén. des noms propres (si le diptotisme des noms propres est ancien). Il y a là une alternative préférable à la solution proposée au § 235. Ensuite le scindement s'est répandu en dehors des noms à R_3 = laryngale. L'acc. étant impliqué (connoté) par le verbe transitif, il représente une fonction secondaire de la forme en *-i* par rapport au gén. adnominal qui tout en étant régi par le nom déterminé, n'est pas *impliqué* par lui. — Le rapport *-u* (nom.-voc.): *-a* (voc. de l'état construit etc. en ar.) admet une solution parallèle.

On se demande s'il ne faut pas rendre compte d'une manière analogue de l'opposition entre le gén. en *-i*, obligatoire après les noms de nombre cardinaux (p. 153 n. 3), et l'„acc. de relation", usité après les noms de nombre composés (11—19) et dérivés (les dizaines 20—90). En adoptant cette solution, plus tentante que celle du § 228 (*-a* = acc. de relation), on sera obligé d'admettre que le scindement *-i* (après 3—10): *-a* (après 11 etc.) a précédé l'introduction des forms en *-atu* (qui entraînent le gén. plur. après 3—10).

Un rapport parallèle à nom. *-u*: acc. *-a* est celui entre l'indicatif en *-u* (ar. *i̯aqtul-u*) et le subjonctif en *-a* (ar. *i̯aqtul-a*). Conscients de ce parallélisme, les grammairiens arabes employaient le terme *naṣb* pour désigner le subj. aussi bien que l'acc. Dans la conjugaison aussi il s'agit d'un scindement effectué après R_3 = laryngale (*u* > *a*) lorsque *u* fut réintroduit à la place de *-a*. Dans l'usage secondaire (de subj.) la désinence *-a* a été maintenue, ce qui a amené une différenciation entre l'ind. en *-u* et le subj. en *-a*. Le subj. en *-a* a ensuite été étendu aux verbes en R_3 = non-laryngale.

Enfin, on posera le même mécanisme pour expliquer le différenciation entre *qatal-u*, attribut adjectif, et *qatal-a*, verbe personnel (3[e] p. sing. du perfectif).

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

L'apophonie, instrument morphologique de première importance, est enracinée dans le système phonologique de la langue, soit dépassé soit vivant. L'opposition privative de deux phonèmes vocaliques, réalisée dans des *alternances* déterminées, peut dans des circonstances morphologiques favorables être transposée en *apophonie* vocalique. Il faut rigoureusement distinguer entre apophonie, qui relève de la morphologie, et alternance, phénomène purement phonologique. Malgré la transposition de l'alternance en apophonie, elles peuvent exister l'une à côté de l'autre. La disparition de l'alternance n'est pas une condition nécessaire de la genèse de l'apophonie. Ainsi l'*apophonie u : i* (ar. *i̯aqtulu* : *i̯anqatilu*) n'exclut pas en arabe classique l'existence de l'alternance *u* : *i*, p. ex. *ḥumru*^{n} „rouges" : *bīḍu*^{n} (pour **bui̯ḍu*^{n}) „blancs". De même, à côté de l'apophonie voyelle brève (*ă*^{x}) : voyelle longue (*ā*^{x}), p. ex. *qatila* : *qatīl*, l'arabe classique continue l'alternance respective en abrégeant *ā*^{x} en *ă*^{x} en syllabe entravée, p. ex. *i̯aqūlu* : *i̯aqŭl*. De l'autre côté, les langues sémitiques, surtout l'arabe, ne nous permettent que d'entrevoir une ancienne alternance ***u i* : *a*** conditionnée par l'entourage laryngal, tandis que l'apophonie correspondante est bien représentée dans les langues historiques, p. ex. *qatila* (*qatula*) : *i̯aqtalu*. Il y a enfin la possibilité que l'alternance qui constitue le point de départ de l'apophonie, est tellement reculée dans le passé que son existence et son explication restent hypothétiques. Cf. l'alternance *voyelle* : *zéro* dans ar. *qatula* : *i̯aqtulu*.

Relevons ici une particularité de l'apophonie qui à première vue semble paradoxale. C'est qu'en général, une fois l'alternance respective disparue, une apophonie déterminée $x : y$ (p. ex. sém. *u* : *i*) est élucidée d'une manière satisfaisante par l'hypothèse de *n'importe quelle* opposition privative originaire $x : y$. Car le seul fait d'une opposition privative, pris ensemble avec la répartition de x et y sur deux membres d'une opposition morphologique *pertinente*, suffit à expliquer la transformation de l'alternance en apophonie, quelles qu'aient été les conditions spéciales de la neutralisation $x = y$ ($x > y$). C'est la polarisation (v. § 11) qui joue ici le rôle décisif. Mais pour prouver que x et y ont jadis été membres

d'une alternance privative, il n'y a évidemment pas de meilleur argument que sa survivance (à côté de l'apophonie), ou au moins des traces de l'ancienne alternance comme pour sém. *u i* : *a*.

On a distingué quatre changements vocaliques (avec des alternances subséquentes) qui semblent suffisants pour rendre compte de l'apophonie sémitique dans toutes ses complications: 1) la suppression d'une voyelle brève (due probablement à l'accentuation), p. ex. *qatala* : *iaqtulu*; 2) le passage *u* > *i* dépendant de l'entourage; 3) le passage *u i* > *a* dépendant de l'entourage (peut-être faut-il le décomposer en *u* > *a*, et *i* > *a*, représentant des changements de date différente; 4) l'abrègement d'une voyelle longue en syllabe entravée.

L'ordre chronologique proposé ici est indiqué (quoique non prouvé d'une façon péremptoire) par les considérations suivantes:

L'alternance *a* : zéro est tellement archaïque qu'elle n'a laissé aucune trace dans les langues historiques. On n'a, non plus, aucune idée de la nature et de la place de l'accent en protosémitique.

La phase 4), supposant l'abrègement des longues entravées, peut expliquer le dépérissement de l'alternance *u i* : *a* (3), dû à la réapparition de *ĭ*, *ŭ* (< *ī*, *ū*) au contact de laryngales.

En tâchant d'établir le rapport chronologique entre 2) et 3), il faut tenir compte du fait que dans une forme verbale réunissant le sens intransitif et le sens causatif, c'est le dernier qui représente la fonction secondaire (déterminée par le contexte, c.-à-d. par le complément direct, cf. franc. *sortir* et *sortir qc.*). C'est par conséquent *i̯aqtalu* qu'il faut considérer comme la forme renouvelée, *i̯aqtilu* étant la forme ancienne (chargée de fonction secondaire).

Une fois transformées en procédés apophoniques, les relations *ă^x* : zéro; *u* : *i*; *u i* : *a*; *ă^x* : *ā^x* subissent le sort de morphèmes, c.-à-d. leur rapport peut être renversé, elles peuvent s'additionner, etc., p. ex. ar. *kitāb* : plur. *kutub*; on y a *ā* : *u*, qui représente une superposition de *a* : *u* sur *ā* : *a*, plus *i* : *u* — tout comme p. ex. slave *perǫ* : *-pirajǫ* représente une superposition de *ь* : *i* sur *e* : *ь* (d'où *e* : *i*). En vue de cette variété de relations apophoniques possibles, force nous est de nous en tenir aux rapprochements morphologiques *pertinents*, surtout à ceux qui jouent entre mots-bases et dérivés ou bien, à l'intérieur du même mot, entre formes flexionnelles de fondation et formes flexionnelles fondées. Ce sont uniquement les rapprochements morphologiques pertinents qui permettent de poser objectivement des rapports apophoniques soit élémentaires soit complexes, et en même temps de poser des problèmes historiques comme ceux de la genèse des procédés apophoniques élémentaires, de leur renversement, de leur intégration ou addition. En général c'est le changement du mot-base qui, en déplaçant le rapport, renouvelle en même temps le procédé apo-

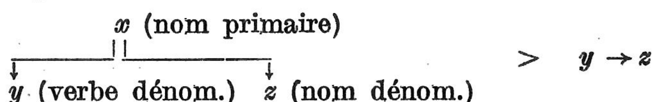
phonique. Est essentielle, à cet égard, la distinction entre la dérivation déverbative et la dérivation dénominative.

Bien qu'à l'origine les deux espèces principales de l'apophonie qualitative (*u* : *i*; *u i* : *a*) servent à la dérivation aussi bien dénominative que déverbative (comparez chap. III et IV), c'est à cette dernière qu'elles finissent par être limitées de bonne heure. Même les rapports apophoniques proprement dénominatifs comme 1) *qutul* (et *qatul*) : *qutl*; *qitil* (et *qatil*) : *qitl*; *qatal* : *qatl* — et, avec une certaine réserve, 2) *qatal* : *qatāl*; *qatil* : *qatīl*; *qatul* : *qatūl*; *qital* : *qitāl*, etc., sont à peine vivants à l'époque historique. Les types morphologiques *qutl*, *qitl*, *qatl*; *qatāl*, *qatīl*, *qatūl*; *qitāl*, etc., se trouvent plutôt, en tant que formations *motivées*, associées au verbe.

Le renouvellement des procédés dénominatifs, l'emploi de suffixes importants comme *-at-*, *-ān-*, *-i̯i̯-*......, en est responsable en première ligne. Il fait entrer les formes dénominatives vieillies, bâties moyennant l'apophonie, en rapport avec les verbes primaires et les verbes dérivés suivant les formules (chap. I § 6):

x (verbe primaire) $\rightarrow y$ (nom déverbatif) $\rightarrow z$ (nom dénominatif dérivé de y) $> x \rightarrow z$

et



Ce n'est pas cependant dans ce sens unique que se déroule l'évolution du système du sémitique. Si c'était le cas, on ne trouverait aucune trace d'apophonie dans la dérivation dénominative. C'est la dérivation du verbe dénominatif qui restitue un peu l'équilibre. Elle est unique en ce sens qu'en sémitique un verbe dénominatif bâti sur un nom déverbatif peut s'identifier complètement avec le verbe primaire, c.-à-d. $x = z$ dans

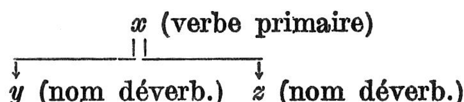
x (verbe primaire) $\rightarrow y$ (nom déverbatif) $\rightarrow z$ (verbe dénominatif tiré de y).

(Mais la coïncidence $x = z$ ne peut avoir lieu que si le verbe dérivé appartient à la classe fondamentale (I). Les procédés plus récents consistent à donner aux verbes dérivés dénominatifs la forme *qattala*, *taqattala*, etc., en arabe, *piʿēl*, *hippaʿēl*, etc. en hébreu).

Or des relations comme:

x (nom primaire) $\rightarrow y$ (verbe dénominatif) $\rightarrow z$ (nom déverbatif de y)

et



peuvent, par suite du renouvellement de procédés déverbatifs, fournir des rapports *dénominatifs* $x \rightarrow z$ et $y \rightarrow z$, respectivement, caractérisés par l'apophonie vocalique.

L'apophonie comme moyen de dérivation de verbes (dénominatifs et déverbatifs) a été vivante dans toutes les époques. Des dérogations à cette règle se rencontrent en akkadien (cf. p. ex. § 269); elles s'y expliquent par la syncope propre à cette langue.

C'est le verbe primaire qui est le foyer principal du rayonnement de l'apophonie vocalique pour la simple raison qu'elle est bien installée dans sa flexion. La variabilité de la voyelle radicale à l'intérieur du verbe fait que le vocalisme de tout dérivé nominal, étant un choix par rapport au vocalisme variable du verbe, est en même temps un *degré* vocalique. De l'autre côté, la flexion nominale sémitique ne connaît pas l'apophonie, les pluriels internes n'étant qu'une acquisition relativement tardive des langues méridionales.

Pour étudier le mécanisme et le fonctionnement morphologique de l'apophonie, il a d'abord fallu se rendre compte de ce qu'était le système verbal du sémitique commun. Les grandes analogies de développement qu'offre la flexion verbale indo-européenne dans ses formes anciennes et récentes, permettent d'évaluer correctement, au point de vue de la chronologie relative, les différences considérables qui se sont constituées entre l'akkadien et le sémitique occidental. Dans la morphologie verbale le dernier est beaucoup plus conservateur que l'akkadien. Pour ne relever que les innovations principales de l'akkadien mentionnons a) le renouvellement de l'imperfectif avec *ikaššad* etc. à la place de *ikšudu* (*ikšidu*), limité désormais à la fonction de subjonctif; b) le renouvellement du perfectif avec *iktašad* etc. à la place de **kašada*, **kašida* (**kašuda*), le type *kašid* étant désormais restreint à la fonction de permansif (ou „statif" = forme exprimant l'état acquis); c) le renouvellement, à deux reprises, du médiopassif hérité *qatila* (*kašida*), d'abord par la formation à infixe *-ta-* (dans toutes les classes verbales), ensuite par le type à préfixe *n-* (seulement dans la classe fondamentale). La forme itérative („habitative") à infixe *-tan-* est aussi une innovation particulière de l'akkadien. Elle n'est qu'une conséquence morphologique de l'assimilation *n* + consonne > consonne géminée.

La grande innovation du sémitique occidental c'est le remplacement de l'ancien médiopassif *i̯a/iqtalu* par *i̯uqtalu* (d'où aussi de *qatila* par *qutila*), jusque-là le (médio)-passif de la forme dérivée *i̯uqtilu*. Un autre changement important ne date probablement que de la période de la dislocation du sémitique occidental: il s'agit de la pénétration de *qatala* à la place de *qatila* à l'intérieur des verbes *i̯aqtulu* (*i̯aqtilu*) *intransitifs*.

Présentée d'une façon sommaire, voici l'évolution du verbe ouestique en trois étapes [1]:

---

[1] Pour simplifier ce tableau synoptique nous avons passé sous silence quelques particularités comme les verbes laryngaux (*faʿala*) ou le double imperfectif de *qatula* (*i̯aqtalu* et *i̯aqtulu*).

I. Stade hérité

	Conjugaison transitive (1a)		Conjugaison intransitive (1b)	Conjugaison déponentielle (2)
	actif	médiopassif		
imperfectif	*i̯aqtu/ilu*	*i̯aqtalu*	*i̯aqtu/ilu*	*i̯aqtalu*
perfectif	*qatala*	*qatila*	*qatila*	*qatila* (ou *qatula*)

II. Renouvellement du médiopassif

	Conjugaison transitive (1a)		Conjugaison intransitive (1b)	Conjugaison déponentielle (2)
	actif	médiopassif		
imperfectif	*i̯aqtu/ilu*	*i̯uqtalu*	*i̯aqtu/ilu*	*i̯aqtalu*
perfectif	*qatala*	*qutila*	*qatila*	*qatila* (ou *qatula*)

III. Absorption de la conjugaison intransitive (1b) par la conjugaison transitive (1a)

Conjugaison active (1a + 1b)			Conjugaison déponentielle (2)	
imperfectif	*i̯aqtu/ilu*	(médiopassif *i̯uqtalu*)	perfectif	*qatila*, *qatula*
perfectif	*qatala*	(médiopassif *qutila*)	imperfectif	*i̯aqtalu*

Au stade II il y a pression de la conjugaison transitive (1a) sur la conjugaison intransitive (1b).

Le stade historique (III) est caractérisé par l'influence de la conjugaison active sur la conjugaison déponentielle. Les proportions pertinentes sont bâties sur les *racines* et non sur les thèmes verbaux; p. ex. verbe actif *i̯aqtilu*: dérivé B = verbe déponent *qatila*: dérivé B (**qtil* étant la racine du verbe actif *i̯aqtilu* aussi bien que du verbe déponent *qatila*).

La direction des pressions exercées dans II et III est déterminée par les zones sémantiques respectives. Dans II, les verbes transitifs s'étendent sur les zones *actif* + *médiopassif*, les verbes intransitifs, sur l'actif seul. Dans III, la conjugaison active embrasse les verbes transitifs *et* intransitifs, la conjugaison déponentielle, seulement les derniers.

A part cela, le système verbal du sémitique commun s'accorde dans les grandes lignes — au moins en ce qui concerne le verbe primaire (classe I) — avec celui de l'arabe classique.

On peut, jusqu'à un certain degré, se faire une idée des procédés qui ont contribué à établir le système *apophonique* du verbe. Mais il est clair qu'on ne saurait expliquer le vocalisme *radical* du verbe que dans la mesure où celui-ci est motivé. Les deux relations apophoniques *u* : *i*, et *u i* : *a*, se réalisent d'abord dans les types dénominatifs *i̯aqtilu* et *i̯aqtalu* (à distinguer de *i̯aqtilu*, *i̯aqtalu* primaires). C'est par l'intermédiaire de verbes dénominatifs que le vocalisme *i* devient caractéristique de l'actif de toutes les classes dérivées, le vocalisme *a*, du (médio)-passif en général.

L'antériorité chronologique de l'apophonie *u* : *i* par rapport à *u i* : *a* est confirmée par cette répartition de diathèse. En effet, la fonction sémantique primaire du verbe dénominatif étant „être q. ou qc.", c'est d'abord la valeur intransitive qui lui est propre et qui subit le renouvellement formel, d'où *i̯aqtalu* intransitif (apophonie *u i* : *a*) comme renouvellement d'un *i̯aqtilu* (apophonie *u* : *i*) plus ancien, rétréci à la fonction secondaire (de transitivité).

Les adjectifs déverbatifs ou participes *qatal* (transitif), *qatil* (intransitif ou passif), *qatul* (état), sont à la base des formes du perfectif, dont la structure dénominative et analytique (nom fléchi suivant genre et nombre, ou bien muni d'éléments pronominaux transparents) est encore tout à fait reconnaissable. Ajoutons qu'au point de vue de la structure, le permansif akkadien s'accorde complètement avec le perfectif ouestique, la voyelle „de liaison" *-ā-* dans *kašd-ā-* étant une conséquence morphologique de la disparition des laryngales ' et *h* dans cette langue. La différenciation *qatul*/*qatil* précède celle entre *qatil* (*qatul*) et *qatal*, et est en rapport étroit avec les scindements à l'intérieur du verbe dénominatif. L'effet en est l'accord „polaire" du vocalisme radical, *qatil*(*a*) devenant l'adjectif (le perfectif) de *i̯aqtalu*, *qatal*(*a*) l'adjectif (le perfectif) de *i̯aqtilu* (*i̯aqtulu*). Pour le mécanisme de cette polarisation v. chap. IV § 36 sq.

La différence primitive entre *qatila* et *qatula* est hypothétique et ne se laisse plus démontrer dans aucune langue sémitique. A notre avis elle a dû correspondre à peu près à fr. *il a maigri*: *il est maigri*, ou bien *il a été tué*: *il est tué* (état résultant d'une action achevée). La coïncidence sémantique de *qatila* et *qatula* date probablement de l'époque du sémitique commun. En général elle a abouti à l'évincement total du type *qatula* du système de la conjugaison; il ne se maintient que comme variante morphologique (allomorph) des verbes „déponents" *qatila*. Parfois une différenciation sémantique est responsable du maintien de *qatula* à côté de *qatila* formé de la même racine verbale. L'association étroite entre *qatila* et *qatula* en sémitique est démontrée par le fait qu'ils ont en commun l'imperfectif (*i̯aqtalu*); ar. *qatula* : *i̯aqtulu* est une innovation. Cf. fr. présent *il maigrit*, commun à *il a maigri* et *il est maigri*.

L'évolution de l'apophonie verbale en ouestique semble avoir suivi un sens déterminé: le rôle du vocalisme, d'abord grammatical (opposition transitif-causatif : intransitif-passif : état; verbes primaires : verbes secondaires, etc.), subit souvent un décalage en aboutissant à des fonctions lexicales (p. ex. différenciation entre *i̯aqtilu* et *i̯aqtulu*, ou entre les fonctions primaire et secondaires d'un dérivé).

Le remplacement de *qatula* par *qatila*, remontant au sémitique commun, fournit la tranche la plus ancienne de dérivés dénominatifs à apophonie qualitative. Il n'est pas un accident que tant de dérivés dénomi-

natifs soient caractérisés par le vocalisme *u*. Cf. les noms de nombre ordinaux ou les adjectifs désignant les couleurs, de forme *qatul* (akk. *šalšu*, *šaluštu* „3e", *warqu* „vert", héb. *'ādọm* „rouge", etc.), les noms de fraction et les abstraits dénominatifs, y compris les noms de couleurs, du type *qutl* (akk. *šulšu* = ar. *ṯulṯ* „tiers", akk. *dumqu* „bien" < *damqu* „bon", ar. *ḥumrat* „couleur rouge, rougeur", *ḥumr* „les rouges" < *'aḥmar*). Le rattachement de *qatul*, *qutl* aux noms tant immotivés que motivés s'est effectué suivant la formule de scindement établie plus haut. La survivance des types dénominatifs à apophonie qualitative *qatul*, *qutl* dans toutes les langues historiques est de son côté un argument en faveur de la disparition, dès le sémitique commun, de l'ancienne différence entre *qatila* et *qatula*.

Il s'ensuit de ce qui précède que contrairement à l'avis de Barth la famille des noms motivés à vocalisme *i* (*qatil*, *qitl*......) et celle des noms motivés à vocalisme *u* (*qatul*, *qutl*......) ne se trouvent pas sur un pied d'égalité, la première étant en principe déverbative, la deuxième, dénominative. Pour parler du caractère déverbatif de *qatul*, *qutl* (ce que fait Barth), il faut soit remonter vers une période sémitique extrêmement reculée, soit descendre vers l'époque de la dislocation dialectale représentée par les langues historiques, lorsque des déplacements de dérivation ont fait aux types *qatul*, *qutl* renouer les liens directs avec le verbe personnel. A l'époque préhistorique précédant directement la différenciation des deux branches principales (orientale et ouestique), l'apophonie *u* des noms dénominatifs s'opposait au degré *i* des noms déverbatifs.

La symétrie apparente entre *i̯aqtilu* : abstrait *qitl*, et *i̯aqtulu* : abstrait *qutl* n'est qu'un trompe-l'oeil. En réalité il y a différence chronologique entre *qitl* et *qutl*, le dernier étant en sémitique — comme le démontre encore l'akkadien — un abstrait dénominatif. C'est seulement en ouestique que *qutl* redevient déverbatif. Comme tel il est, p. ex. en arabe, plus récent que *qitl*. Il se constitue un certain équilibre, consistant dans l'association de *qitl* et *qutl* avec les imperfectifs *i̯aqtilu*, *i̯aqtulu*, respectivement. Mais, malgré les interprétations de Barth, cet accord de vocalisme est loin de se réaliser dans tous les cas, il n'est qu'une tendance qui n'a pas abouti.

La catégorie du diminutif (ou dépréciatif) pansémitique *qutāl*, avec sa variante ar. *qutail*, s'explique par les verbes dénominatifs du type *i̯uqtilu* (ar. classe IV, héb. *hif'īl*). Le type *qutāl* correspond à *qatāl* de la classe fondamentale, et découle de la proportion *i̯aqtilu* : *qatāl* = *i̯uqtilu*: *qutāl*. La valeur diminutive résulte d'une association secondaire entre *qutāl* et le nom-base du verbe dénominatif.

Sont du même ordre les autres dérivés dénominatifs dont le vocalisme diffère de celui du mot-base, comme p. ex. ar. *ša'īr* „orge" < *ša'ar* „cheveu". Dénominatif par le sens, le procédé est déverbatif par sa forme.

En partant, autant que possible, d'une base verbale, Barth et Brockelmann ont certainement exagéré le rôle de la formation déverbative au détriment de la dérivation dénominative. Beaucoup reste encore à refaire à cet égard. On ne parviendra à délimiter nettement les deux espèces de la formation de mots qu'en établissant correctement, dans chaque cas particulier, la forme-base *pertinente*, au lieu de remonter toujours jusqu'à la racine (verbale).

C'est ici qu'appartient le pluriel dit brisé du sémitique méridional. Catégorie *flexionnelle* en arabe classique et en éthiopien, il est par son origine un fait de *dérivation*. Il s'agit de formations collectives *dérivées* existant à côté de formes *flexionnelles* en *-ūna*, *-āt*. L'état historique ne représente en réalité que l'étape *finale* du développement, à savoir la répartition du pluriel entre les formes héritées en *-ūna*, *-āt*, et les anciens collectifs, devenus par ce fait même des *pluriels* irréguliers. La différence entre animé et inanimé ou plutôt entre personnel et impersonnel y est pour beaucoup, surtout chez les adjectifs déverbatifs substantivés. Mais la grammaticalisation des anciens collectifs est relativement récente à en juger par la variété de formations allomorphiques en arabe. Celle-ci rappelle plutôt la richesse de moyens qu'offre la formation de mots, que l'économie plus sévère de la flexion.

Parmi les anciens collectifs il y en a qui ont sûrement toujours été dénominatifs: les formes *qatal*, *qital*, *qutal* en tant que pluriels brisés de *qatl*(*at*), *qitl*(*at*), *qutl*(*at*), cf. aussi les *nomina segolata* de l'hébreu (**kalb* : **kalabīm*) et les rares exemples de l'ougaritique. Le rapport *qa*^{x}*tl*(*at*) : *qa*^{x}*tal* n'est que le renversement de l'opposition entre un nom collectif et son singulatif (*qa*^{x}*tal* : *qa*^{x}*tlat*).

Les pluriels brisés au sens étroit du mot sont en règle des abstraits déverbatifs qui suivant la formule indiquée plus haut (§ 6) sont entrés en opposition avec le nom-base du verbe (lorsque celui-ci était motivé) aussi bien qu'avec les noms déverbatifs. En ne tenant compte que de ces derniers, Barth a omis d'expliquer le pluriel des noms primaires (immotivés).

Suivant notre formule ce sont les renouvellements successifs d'abstraits déverbatifs (= de noms d'action) qui ont mis à la disposition de la dérivation nominale des formes de collectif toujours nouvelles. Mais pour que puisse se constituer une catégorie autonome du collectif (à côté du pluriel hérité), il a fallu que certains procédés morphologiques aient été peu à peu restreints à la dérivation de collectifs. C'est à cette couche primaire qu'appartiennent, à côté de *qatal*, *qital*, *qutal*, les pluriels brisés à préfixe *'a-* ce préfixe, accompagné d'apophonie radicale, ayant été abandonné dans la dérivation des noms abstraits déverbatifs: *'aqtal*, *'aqtul*, *'aqtul*(*a*)*t*, *'aqtilat*.

Les autres pluriels brisés, tant de l'arabe que de l'éthiopien, n'ont pas d'exposants formels *autonomes*. Mais la catégorie du collectif s'étant émancipée, grâce surtout aux types *qa*^{x}*tl(at)* : *qa*^{x}*tal* et les formations à préfixe *'a-*, elle pouvait désormais s'exprimer d'une façon subsidiaire par les types comme *qutŭ̄l* ou *qitāl* faisant en même temps office d'abstraits déverbatifs. Il y a du reste, entre un abstrait déverbatif comme *qutūl* et le pluriel brisé correspondant, une différence formelle d'ordre syntaxique. L'épithète de pluriels brisés désignant les objets (impersonnels) se met en arabe au singulier féminin tandis que le genre grammatical de l'abstrait déverbatif est (suivant la désinence) masculin ou féminin. Or c'est justement la valeur de pluriel qui amène le changement de la forme de l'épithète, le pluriel sain impersonnel étant sujet au même régime.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES